

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

TOME LXXIX
ANNÉE 1988



PZ 1927, 28 - 73

Revue Archéologique de Bordeaux

UNIVERSITÉ Michel de MONTAIGNE
Centre Léo DROUYN
BOULIAC

Photographie de couverture :
La Lède du Gup (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde)
Piste d'empreintes animales.
Cliché J. Roussot-Larroque.

Tome LXXIX
Année 1988

Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux

Société Archéologique de Bordeaux
1, place Bardineau,
33000 Bordeaux

Société fondée en 1873,
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915

□ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses et synthèses développées par les auteurs.

□ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

Chroniques

Chronique d'archéologie bordelaise 1988

par Marie-Agnès Gaidon-Bunuel¹
avec la collaboration de Bruno Bizot²
et de Christophe Sireix³

L'année 1988 a vu se dérouler plusieurs interventions archéologiques fructueuses : trois opérations de sauvetage archéologique, deux programmés et un urgent. Les deux premières sont liées à la mise en oeuvre de projets municipaux :

— la restructuration de l'espace Saint-Michel en février 1988 avec l'ensevelissement d'un transformateur E.D.F place Canteloup et le renouvellement de tous les réseaux afférents (E.D.F, P.T.T, Gaz, Eclairage public) autour de l'église et de la flèche Saint-Michel ;

— la modification du Marché des Grands Hommes en mai 1988 avec la création d'un parking souterrain.

La troisième opération en août 1988, située dans le quartier du Mirail, rue Causserouge, a été menée avant la réalisation d'une opération immobilière (collectifs de logements) comprenant deux niveaux de parking enterré.

En outre, une série de sondages ont été réalisés sur des parcelles constructibles situées en zone archéologique sensible : rue Thiac, rue Georges Mandel, rue Neuve. Nous avons également surveillé la pose d'un transformateur E.D.F rue Diderot.

Les sauvetages archéologiques

L'espace Saint-Michel

par Bruno Bizot

Située en bordure de la Garonne, la place Saint-Michel était traversée par l'important axe routier reliant Bordeaux à Toulouse via Agen. C'est près de cette voie qu'est implantée la toute proche abbaye de Sainte-Croix.

Les vestiges d'une nécropole gallo-romaine sont attestés le long de cet axe de communication⁴. Des sépultures ayant livré un mobilier de tradition antique ont été découvertes en 1881 à l'angle de la rue Planterose et de la rue Traversanne⁵. Enfin, les abords de l'actuelle basilique Saint-Michel étaient occupés par un cimetière qui fut désaffecté au XVIIIe. A l'occasion de la restructuration de l'urbanisme en ce même siècle, le quartier d'habitation se développant autour du cimetière fut rasé. Cependant, ce n'est qu'à la fin du XIXe que la place prit son aspect actuel, à la suite de la rectification des alignements des rues environnantes et de la création d'un square.

1. Archéologue municipale de la ville de Bordeaux.

2. Ingénieur à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine, responsable du chantier archéologique de Saint-Michel.

3. Archéologue contractuel, Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine, chef de chantier archéologique des Grands-Hommes.

4. Camille JULLIAN, *Histoire de Bordeaux*, reprint Marseille, 1975, p. 34.

5. Camille de MENSIGNAC, "Note sur la découverte du cimetière gallo-romain de Saint-Michel à Bordeaux", *Bull. de la Société Archéologique de Bordeaux*, VIII, 1881, p. 11-15.

Les travaux de réaménagement de la place Saint-Michel offraient donc l'occasion de vérifier la présence d'un cimetière antique et d'établir, par une étude stratigraphique, la chronologie des occupations humaines de cet espace depuis les origines.

Les observations archéologiques ont été conduites de deux façons : d'une part une surveillance systématique des tranchées creusées sur la totalité de l'espace Saint-Michel et, d'autre part, une fouille stratigraphique à l'emplacement d'un futur transformateur E.D.F. place Canteloup.

Surveillance des tranchées place Saint-Michel

Les îlots d'habitation détruits aux XIX^e et XX^e siècles n'ont pas été étudiés : les relevés cadastraux en donnent un témoignage bien plus précis que celui, très parcellaire, qu'il était possible de recueillir à travers les terrassements.

Cependant, les diverses excavations recoupant ces structures nous ont permis de connaître leur état de conservation : elles sont arasées au niveau des fondations et les sols ne sont conservés qu'en de rares endroits. Les caves voûtées sont éventrées et comblées de gravats.

À l'exception de la place Canteloup, les espaces non construits se sont révélés profondément remaniés et

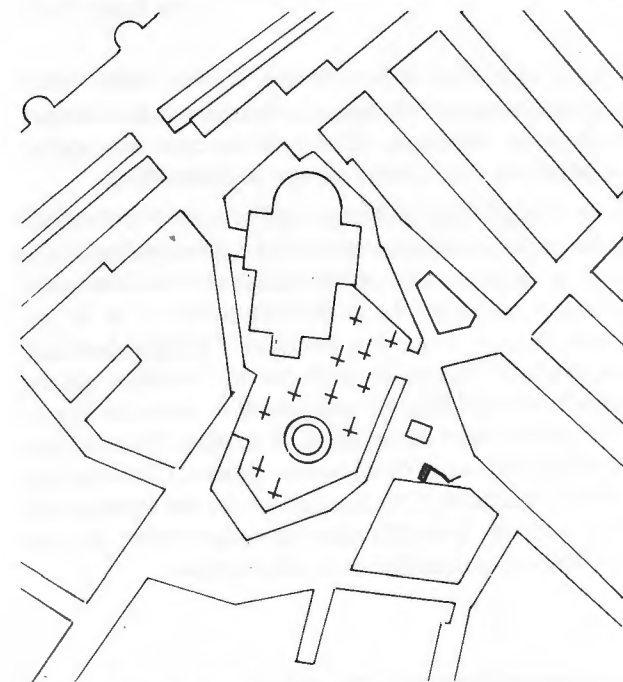


Fig. 1. — Bordeaux-Saint Michel.
Plan du quartier au XVIII^e siècle, avec report du sondage.

Fig. 2. — Bordeaux-Saint Michel.
Extrait du cadastre actuel, avec report du sondage.

inexploitables du point de vue stratigraphique. En effet, les travaux d'urbanisme entrepris au XIX^e siècle ont entraîné la destruction de la totalité du cimetière sis autour de la flèche Saint Michel (fig. 1). Il résulte de cet aménagement un énorme dépôt d'ossements humains dans une excavation de 2 mètres de profondeur environ, au pied de la face occidentale de la flèche.

Fouilles archéologiques place Canteloup

Les bâtiments occupant jadis cet espace ont été détruits au XIX^e siècle. Leur arasement est total et il n'en subsiste plus que les massifs de fondation et quelques caves. L'emplacement du transformateur E.D.F. est tangent aux façades orientales d'un îlot d'habitations en partie détruit pour laisser place à la rue G. Philippe (fig. 1 et 2). La présence d'un espace ouvert à cet emplacement a permis la bonne conservation des strates les plus anciennes. L'épaisseur des couches antiques et médiévales est de 1,50 m. Les événements archéologiques antérieurs au XIX^e siècle se résument à six grandes phases.

Directement sur le substratum de grave, l'occupation primitive se résume à un horizon graveleux bioturbé, très altéré par les interventions anthropiques (couches 7 et 22, fig. 3). Quelques tessons de céramiques d'aspect protohistorique y ont été recueillis. Aucune forme n'est restituable.

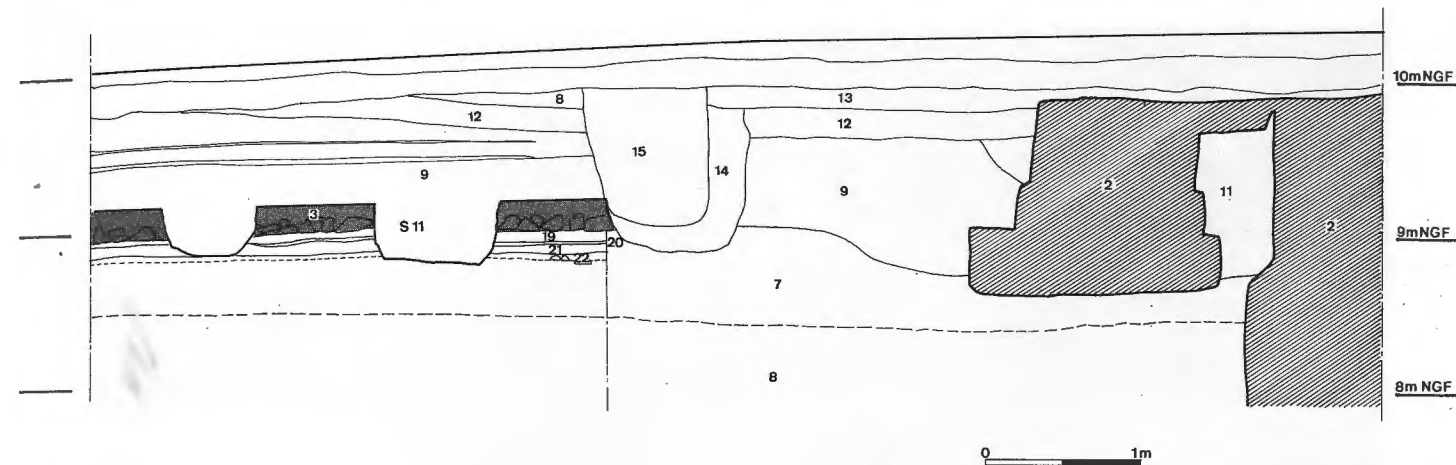
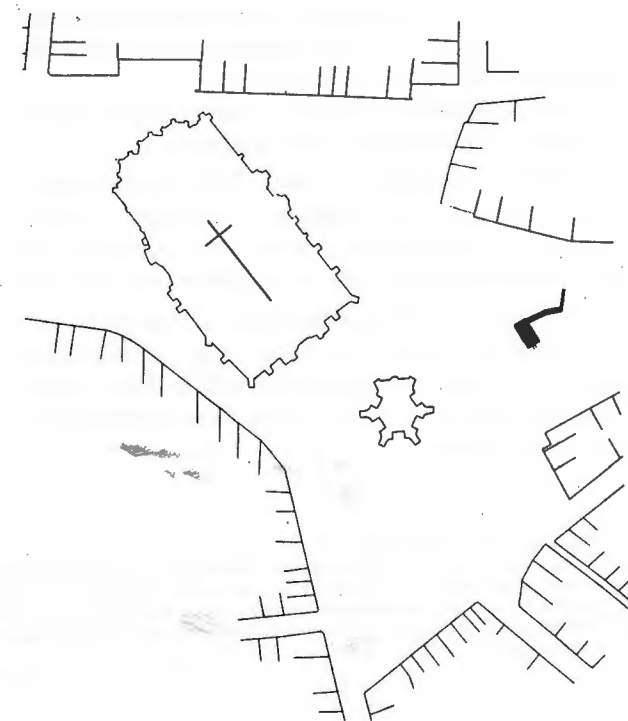


Fig. 3. — Bordeaux-place Canteloup. Coupe stratigraphique est-ouest.

Une séquence d'occupation plus structurée occulte cet horizon. Elle est caractérisée par une succession de deux sols (couches 19 et 21, fig. 3) présentant une morphologie très proche : un sédiment induré sablo-limoneux à inclusions cendreuses, stabilisé par des apports de matériaux (pierres, fragments de tuiles, etc.). Chacuns de ces sols est recouvert par une croûte de mortier de chaux. Ils sont séparés par une couche de limon pur qui fut peut-être formée par un alluvionnement ou un colluvionnement (couche 20). Les rares tessons de céramique commune recueillis dans ces niveaux sont de tradition gallo-romaine ; aucune forme n'est reconstituable. Cette séquence stratigraphique est très limitée et ne s'étend pas à l'ouest où elle est simplement signalée par un horizon hétérogène parsemé de quelques nodules de mortier.

Une fosse peu profonde est contemporaine de ces niveaux de circulation. Elle est comblée d'un sédiment proche de celui des sols avec cependant des composantes organiques et cendreuses plus marquées. La céramique recueillie dans son comblement est de la même époque.

Ces pauvres témoins stratigraphiques ne permettent pas une détermination précise du type d'occupation. L'absence de continuité des sols construits à l'ouest est peut-être imputable à la présence d'une construction légère dont ils auraient constitué les niveaux de circulation successifs.

Dans la troisième phase, deux fondations perpendiculaires et un sol de tuileau se rapportent à un bâtiment (fig. 4). La construction des structures n'a laissé qu'un épandage de mortier très irrégulier — peut-être un sol de travail — aux abords de la fondation orientée est-ouest.

Les fondations sont très mal conservées car elles ont fait l'objet d'une récupération systématique ; il en subsiste seulement un témoin dans la coupe ouest. Il s'agit d'une construction en lits de pierres et de mortier de chaux alternés déposés dans une tranchée de la largeur des fondations. Cette semelle de maçonnerie est recouverte par le sol de tuileau ; son arase supérieure est lisse et ne semble pas avoir fait l'objet d'une reprise.

Le sol de tuileau (couche 3, fig. 3) repose directement sur les sols de la phase antérieure. Il est de facture grossière avec un *nucleus* très irrégulier en densité.

Bien que la présence d'un bâtiment ne fasse pas de doute au vu de ces témoins, il reste impossible d'en donner la fonction ni de préciser son extension. La présence du sol de tuileau sur l'arase de la semelle orientée est-ouest permet de proposer deux hypothèses : cette fondation constitue un chaînage enterré continu supportant des éléments verticaux du type colonne ou poteau. Ou bien les hasards de la conservation et de la fouille ont voulu que la seule partie conservée corresponde à une porte.

La phase d'abandon et de destruction de ce bâtiment n'a laissé aucun témoin stratigraphique, des événements postérieurs ayant entraîné leur destruction. Seule une grande quantité de matériaux, avec notamment des joints de toiture, comblant une tombe (S11) peut se rapporter à cette période. Les éléments construits ont fait en outre l'objet d'une récupération systématique jusqu'à la base des fondations.

La datation de cette phase est très imprécise ; un tesson de dérivé de Sigillée Paléochrétienne décoré de palmettes dans une couche pouvant se rapporter à cette période permet de supposer que l'édifice fut abandonné à la fin de l'Antiquité.

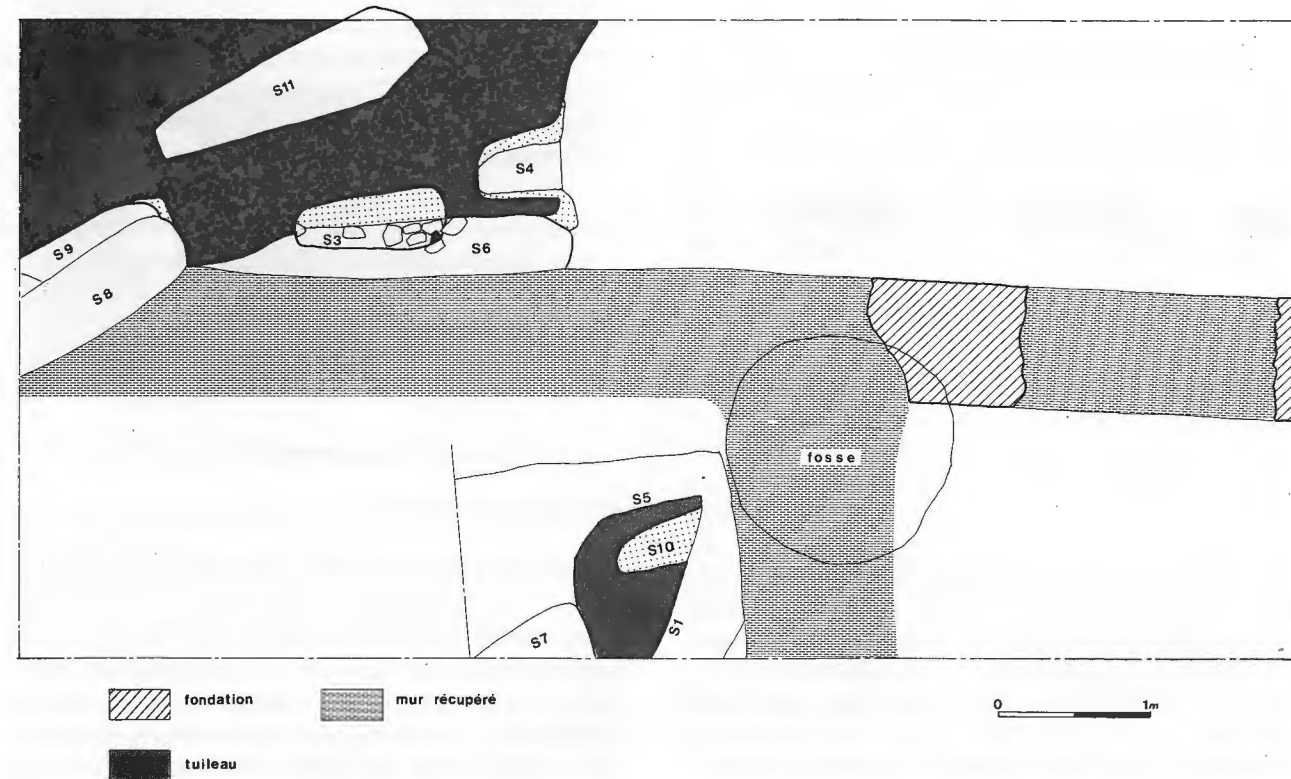


Fig. 4. — Bordeaux-place Canteloup. Plan du sondage.

Après cela, un ensemble de sépultures est implanté sur cet espace. Leur mise en place a eu lieu à deux époques différentes, que l'on distingue bien par rapport à la récupération des matériaux du bâtiment antérieur. En effet, la stratigraphie de la tranchée ouverte au sud de la fouille montre que le bâtiment était totalement détruit à cet endroit au moment de la construction des tombes, alors que, dans la fouille, les sépultures sont creusées dans le sol de tuileau et elles furent parfois détruites par la récupération des matériaux des murs.

Dans la phase la plus ancienne du cimetière, les tombes sont représentées par une série de fosses creusées dans le sol de tuileau (fig. 4). Elles sont toutes orientées est-ouest.

Une sépulture d'adulte, très bien conservée (S11), présente une fosse de contour anthropomorphe avec un élargissement considérable au niveau des épaules (fig. 5). La mobilisation des os au cours de la décomposition du défunt montre que la tombe n'était pas colmatée à l'origine. Il faut sans doute restituer un couvercle de bois prenant appui sur le sol de tuileau. La position des matériaux du comblement de la fosse est aussi en faveur de cette hypothèse.

Une seconde tombe, destinée à un enfant d'environ un an (S3), présente un cordon de pierre discontinu contre la paroi nord de la fosse. Il s'agit peut-être du calage d'une

planche ou d'une structure de bois. Les données anatomiques permettent en effet de supposer que la décomposition s'est opérée dans un milieu partiellement ou pas du tout colmaté.

Les autres inhumations, moins bien conservées, ont pu être pratiquées en pleine terre ou dans une structure putrescible. Dans tous les cas, les défunts étaient inhumés en décubitus dorsal la tête à l'ouest. Les membres supérieurs sont dans la majorité des cas allongés parallèlement au tronc. Les membres inférieurs sont allongés.

Dans la tranchée, les tombes sont implantées dans un remblai de terre à la surface duquel il est possible de lire un niveau de circulation. Elles sont orientées nord-sud ou est-ouest.

Les conditions de fouille n'ont pas permis l'étude systématique de toutes les sépultures et seules deux inhumations ont pu être fouillées. Il s'agit de tombes en pleine terre ou en coffres de dalles de calcaire équarri ne présentant pas de fond. La tête est calée entre deux petits blocs verticaux. Une seule de ces tombes a pu être fouillée, le couvercle n'était pas conservé mais des tombes semblables apparaissant en coupe présentaient encore leurs dalles de couverture.

Fig. 5. — Bordeaux-place Canteloup.
Vue de la sépulture 11.
(cliché B. Bizot).



Il n'y a pas d'élément de datation absolue de ces tombes. Les coffres rencontrés dans la tranchée sont comparables à ceux fouillés à Bassens⁶. Sur ce site, de telles sépultures ont été datées du début de l'époque romane. Aucun élément ne s'oppose à cette datation à Saint-Michel. Les tombes antérieures à la phase de récupération de matériaux peuvent être d'époque pré-romane, mais aucun élément mobilier ne vient étayer cette datation.

L'abandon de ce cimetière n'a pas laissé de trace. Les tombes n'ont pas été détruites. Il semble au contraire, qu'un remblai de terre les ait rapidement recouvertes.

Après cette phase, une série de remblais (couches 8, 9, 12 et 24, fig. 3) exhausse progressivement le niveau du sol. Un mur orienté nord-sud semble, dans un premier temps, délimiter deux contextes stratigraphiques à l'ouest et à l'est. Il est matérialisé par une tranchée de récupération (couche 15, fig. 3) et le comblement de sa tranchée de fondation (couche 14, fig. 3). Ce premier mur semble détruit au moment de la construction des maisons mentionnées sur le cadastre dont un angle apparaît dans la fouille (couche 2, fig. 3). Aucun élément précis permet de le dater.

Conclusion

L'absence de sépultures gallo-romaines laisse supposer que le cimetière antique est plus proche de la place des Capucins que de la Place Saint-Michel.

À l'époque gallo-romaine, une construction domestique ou artisanale est implantée à l'emplacement de l'actuelle place Canteloup. Elle constitue le seul élément immobilier antérieur à la fin du Moyen Âge.

Après l'abandon de ce bâtiment, un cimetière ou une petite nécropole prend place au même endroit à la période pré-romane. Il reste cependant impossible de déterminer les raisons de l'implantation de tombes à cet emplacement : extension extrême du cimetière de Saint-Michel ou encore apparition d'une petite nécropole indépendante du grand cimetière paroissial ? Il est probable que cet espace funéraire ait été abandonné vers le XII^e siècle au profit du cimetière se développant à proximité de l'église Saint-Michel. Il aurait été intéressant à ce propos que les tranchées pratiquées place Saint-Michel permettent d'identifier les tombes les plus anciennes de ce secteur ; la mauvaise conservation des témoins archéologiques n'a malheureusement pas permis de telles observations.

Enfin, le développement d'un habitat médiéval et post-médiéval n'a pas pu être étudié en raison de l'implantation de la fouille. Il n'est donc pas possible de proposer une datation des premières constructions marquant l'urbanisation de ce quartier.

6. Bruno BIZOT, "Bassens", *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde*, S.A.B., 1989 (collection "Mémoires", vol. 1).



Fig. 6, 7. — Bordeaux-Les Grands Hommes. Avers et revers de la médaille commémorative de la pose de la première pierre du Marché des Grands Hommes en 1865. Bronze. (cliché C. Sireix).

La place du Marché des Grands Hommes par Christophe Sireix

La place des Grands Hommes se situe aujourd'hui à Bordeaux au centre d'un triangle formé par les allées de Tourny, les cours de l'Intendance et Clémenceau. Cette place circulaire est une création de la fin du XVIII^e siècle sur laquelle se sont succédés plusieurs marchés municipaux.

Durant l'époque moderne, les couvents des Jacobins et des Récollets se sont partagés la superficie de cette future place. Au Moyen Âge, des jardins occupent cet emplacement et, pendant l'Antiquité, le secteur de la place des Grands Hommes se trouve en dehors du *castrum* du Bas Empire, dans la ville du Haut Empire et en périphérie de la ville protohistorique.

L'intervention et les principaux résultats

La fouille s'est déroulée en deux temps, du mois de mai au mois de septembre 1988. La première phase a consisté en une série de sondages dans les caves du marché avant sa démolition. La deuxième s'est opérée en plein air, dans une zone centrale du marché non affectée par le creusement des caves.

Malgré les nombreuses difficultés d'ordre technique qui ont accompagnées cette intervention, le bilan des informations recueillies est largement positif et peut s'articuler autour de deux axes principaux.

1. Chronologie de l'occupation de ce secteur de la ville antique de Bordeaux

Les premières traces d'occupation ne sont pas antérieures au milieu du I^{er} siècle avant notre ère. Ces traces d'occupation reposent directement sur le *substratum* graveleux et sont caractérisées par des niveaux d'épandage de mobilier archéologique de La Tène finale : céramique commune, amphores Dressel 1B, céramique d'importation italique à vernis noir. Aucune structure d'habitat n'est associée à ces niveaux.

Dès la fin du I^{er} siècle avant notre ère, apparaît le premier habitat, caractérisé par des sols de terre battue, des trous de piquets et des élévations de terre crue qui sont supportées par des fondations de blocs calcaires. Une série de fosses, des niveaux de circulation et un fossé en forme de V, ont pu être mis en relation avec cet habitat.

Par la suite, de nouvelles habitations s'organisent autour d'une rue (*decumanus*) dont la création est à placer chronologiquement dans le courant de la première décennie du I^{er} siècle de notre ère. La fouille ne nous a pas permis de suivre son évolution au delà du milieu du II^e siècle.

2. Vocation du quartier

La fouille des différents niveaux d'occupation a permis de découvrir de nombreux restes liés à des activités artisanales : présence de bronziers, de forgerons, de tabletiers, et peut-être de tisserands. Ces activités semblent s'échelonner durant les trois premiers quarts du I^{er} siècle de notre ère et trouvent un terme dans une période où ce quartier paraît subir une destruction violente due à un incendie.

La nouvelle et dernière phase d'urbanisation suivie en fouille, qui va succéder à cet état, correspond à un élargissement de la voirie, avec l'installation d'une canalisation centrale en bois.

12-14-16 Rue Causserouge - 2 Rue Bragard par Marie-Agnès Gaidon-Bunuel

La parcelle fouillée⁷ est située dans une zone comprise entre l'enceinte du début du XIII^e siècle et celle du XIV^e, au sud du faubourg Saint-Eloi. Les Hospitaliers de Saint-Jacques y installent au XII^e siècle leur prieuré, de part et d'autre du chemin de Saint-Jacques, suivis par les Ordres Mendians au XIII^e siècle : Cordeliers, Augustins, Franciscains, Clarisses, etc. Néanmoins sur le plan représentant Bordeaux vers 1450⁸ la parcelle se trouve à l'extérieur des bâtiments conventuels connus.

Dès le XIX^e siècle, des découvertes signalent à proximité, rue Permentadé et rue des Augustins, des sépultures à incinération antiques aménagées dans les niveaux de la terrasse de grave.

Une série de sondages réalisés après la démolition atteste une occupation dense de ce secteur à partir de l'époque médiévale. Il s'agit tout d'abord d'une série de fosses d'extraction d'argile et de grave auxquelles succèdent un habitat en pierres, torchis et bois puis un habitat en galets de lest, et enfin des fosses de l'époque moderne.

Des fosses d'extraction d'argile et de grave avant le XIII^e siècle

Les niveaux de grave n'ont livré aucune urne funéraire. En revanche dans la partie sud de la fouille, l'argile et la

grave ont été exploitées. Une série de quatre fosses contemporaines les unes des autres ont été repérées. Les moins profondes ont servi à l'extraction de la grave, les deux autres étaient réservées à l'extraction de l'argile.

La plus importante de ces fosses d'extraction d'argile atteint une profondeur de 2,40 m par rapport au sol de circulation qui lui est contemporain. Elle a été aménagée en paliers successifs suivant le banc d'argile. Après sa désaffectation son comblement a été progressif. A une première phase de remblais importants succèdent des apports de sédiments alternant avec des phases de colluvionnement.

Les rares témoins chronologiques dont nous disposons indiquent que l'ensemble de ces fosses est postérieur aux niveaux de circulation antiques mais précède les structures d'habitat.

Apparition de structures d'habitat sur solins de pierre au XIII^e siècle

Au-dessus des fosses, le terrain est nivelé par l'apport de remblais divers. Les premières structures d'habitat sont localisées dans la partie sud-ouest du site. Il s'agit de deux maisons mitoyennes dont les jardins s'étendent à l'est sur les anciennes fosses d'extraction d'argile ; elles sont orientées est-ouest et alignées.

7. DR 98.
8. Léo DROUYN, *Bordeaux vers 1450*.

Fig. 8. — Bordeaux-Causserouge. Extrait du cadastre actuel.



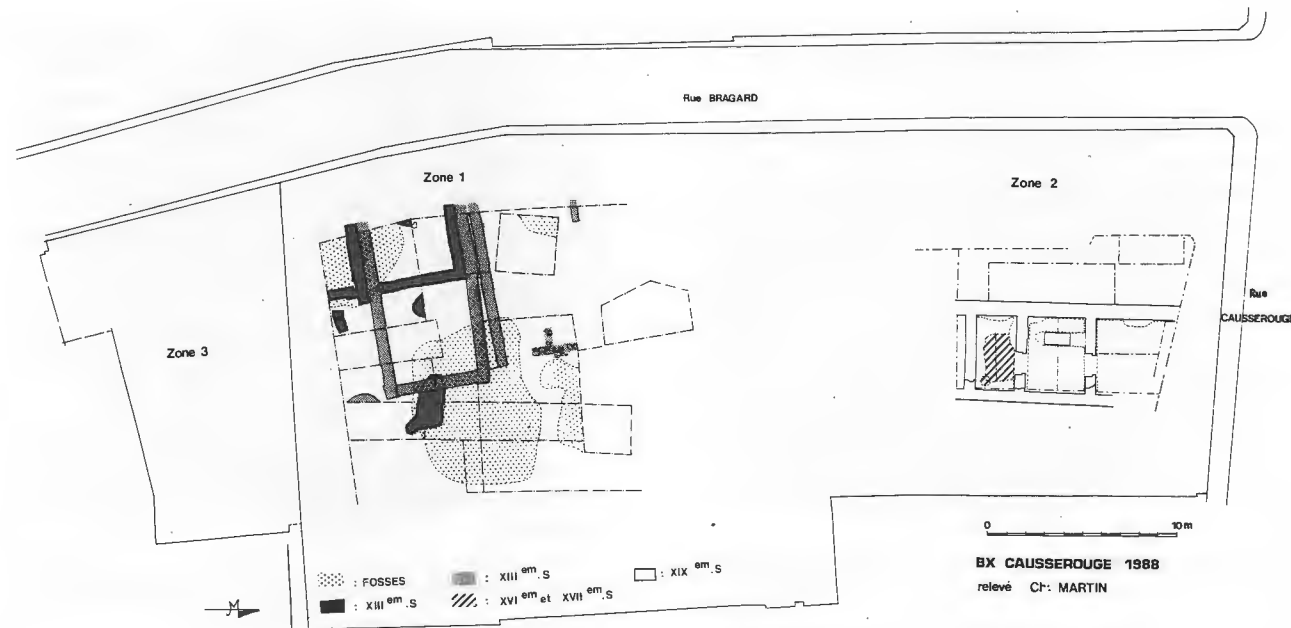


Fig. 9. — Bordeaux-Causserouge. Plan d'ensemble des structures archéologiques.

L'habitat

Les murs, constitués de torchis et de bois, reposent sur un soubassement de pierres sèches⁹, le solin. Celui-ci forme un muret de 30 à 50 cm de hauteur, partiellement enterré et ne reposant sur aucune fondation. De ce système il ne subsiste au sol qu'une série de solins, de lambeaux de sols et de fragments de torchis. L'analyse de la disposition des pierres plus importantes destinées à asseoir les poteaux permet de reconstituer plus ou moins précisément l'emplacement des éléments porteurs de la toiture. Les sols sont généralement chaulés ou construits avec de petits galets ennoyés dans de l'argile jaune.

Au centre de la maison nord, une excavation centrale d'environ 1,50 m de large, tapissée d'argile jaune et entourée de trous de piquets placés en biais, laisse supposer l'existence d'un pilier central en bois, contrebuté par des piquets.

Les extérieurs

Il s'agit d'aires de jardins dans lesquelles ont été creusées des fosses comblées ensuite par des déchets domestiques et les dépouilles d'animaux familiers : chien, chiot. Des zones empierrées sont aménagées à proximité des structures.

Datation

Le mobilier archéologique, essentiellement céramique,

présent dans les niveaux indique que cet habitat a vraisemblablement été construit au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle. Une étude complète du matériel permettra de proposer une chronologie plus affinée pour l'apparition de ces premières structures organisées en fonction, semblerait-il, d'un passage, d'une ruelle, d'une rue ou d'un jardin.

Au XIV^e siècle, remplacement des structures existantes par une architecture de pierre

A cet habitat sur solins de pierre succède un habitat en pierre, dont les murs sont fondés sur 0,50 m de profondeur. Une troisième maison est accolée au nord des deux maisons mitoyennes déjà existantes. Les maçonneries reprennent les alignements définis par les solins mais ne se superposent pas à ceux-ci : elles sont décalées légèrement vers le nord. Construites en galets de lest mêlés à quelques pierres calcaires et granitiques, ennoyés dans un mortier maigre de couleur jaune-orangée, elles fonctionnent avec des sols de galets d'argile ou de chaux.

Dans un second temps les trois maisons sont agrandies en gagnant sur l'espace des jardins à l'est, jusqu'au dessus des anciennes fosses-dépotoirs et des fosses d'extraction d'argile. L'alignement est alors légèrement dévié. Les nouveaux murs sont fondés plus profondément sur 1 m à 1,50 m de profondeur.

Datation

Une couche de destruction importante liée à un incendie (tuiles brûlées et cassées, poutres calcinées en place...) scelle les niveaux d'occupation à la fin du XIV^e siècle. Le secteur est ensuite temporairement abandonné et le terrain laissé vague. Les matériaux sont récupérés jusqu'aux fondations des murs à l'exception de certaines portions, sans doute en fonction des besoins. Puis le terrain est remblayé et mis en culture jusqu'au XVI^e siècle.

De nouvelles constructions à l'époque moderne

Au XVI^e siècle de nouvelles constructions sont bâties. Et si la synagogue, élevée au XIX^e siècle, a détruit les principales structures, il subsiste de cet habitat deux fosses. L'une est circulaire, l'autre rectangulaire.

La fosse circulaire

Il s'agit d'une fosse creusée pour recevoir une barrique en bois de chêne, cerclée de châtaigner, qui a dû servir de contenant. Elle a été comblée brusquement en une fois avec des matériaux de destruction (tuiles, pierres...) à la fin du XVI^e siècle comme en témoigne une série de pots récemment étudiée¹⁰ présentant des analogies avec ceux découverts dans les remblais du fossé de la Victoire¹¹.

10. Travail de Philippe Labrouche dans le cadre d'un mémoire de licence (Prof. M. Schvoerer) sous la direction de P. Régald-Saint Blancard.
11. Fouille de Dany Barraud en 1984. Cf P. Régald-Saint Blancard, "Céramiques issues des fouilles de la place de la Victoire", dans ce volume, p. 79-88.

Fig. 10. — Bordeaux-Causserouge. Habitat du XIII^e siècle : solins de pierres. Vue vers l'est. (cliché M.-A. Gaidon).Fig. 11. — Bordeaux-Causserouge. Habitat du XIV^e siècle en galets de lest. Vue vers l'ouest. (cliché F. Bunuel).

9. A ces pierres sont souvent associés des matériaux de tout-venant : galets, fragments de tuiles et de céramiques ...

La fosse rectangulaire

Elle recoupe la première fosse. Elle a peut-être servi d'abord à l'extraction de la grave. Restée ouverte un certain temps, elle est partiellement comblée avec des matériaux de colluvionnement puis aménagée en latrine. Le fond est alors tapissé d'une épaisse couche d'argile avant de recevoir les premiers dépôts. Curée deux fois, elle est ensuite bouchée. Dans un troisième temps une nouvelle fosse, plus petite, est creusée au même endroit, recoupant les précédentes. Elle sert également de latrine avant d'être abandonnée et définitivement comblée.

Cet ensemble clos a livré une quantité importante de céramiques entières ou fragmentées¹² de la première moitié du XVII^e siècle. Il est également très riche en macro- et micro-restes : faune, débris végétaux, graines, cuir, arêtes et écailles de poisson¹³.

Conclusion

Cette fouille introduit de nouvelles données historiques :

1- L'absence de sépultures à incinération sur cette parcelle laisse supposer leur regroupement à proximité de la rue Permentade.

2- Il est intéressant de noter la présence de fosses d'extraction d'argile et de grave dans ce secteur sans que l'on puisse toutefois pouvoir faire la liaison avec une quelconque activité artisanale (poterie) ou avec de grandes phases de construction (torchis).

3- Dès le XIII^e siècle apparaissent dans ce faubourg les prémices d'un parcellaire. Les premières constructions, manifestement légères, sont rapidement remplacées par un habitat en pierre qui fixe l'orientation des parcelles. Cet alignement indique une organisation autour d'un axe (venelle, impasse, rue, voie, passage ?), qui serait l'actuelle rue Bragard¹⁴.

4- L'abandon violent de ces structures au début du XV^e siècle, et jusqu'au XVI^e, marque une rupture dans la continuité de l'habitat. Cette hypothèse archéologique semble pouvoir être confirmée par les terriers de cette époque qui font état de l'abandon du quartier à la fin du XIV^e siècle après une épidémie de peste noire¹⁵.

Autres travaux par Marie-Agnès Gaidon-Bunuel

Les sondages

18, rue Thiac

Une campagne complémentaire de sondages a été réalisée le 4 janvier 1988 afin de vérifier que, sous l'emplacement des bâtiments construits, le terrain ne présentait pas d'occupation en bordure du *decumanus* identifié lors des fouilles de la rue du Palais-Gallien¹⁶. Ces sondages ont révélé des couches de mise en culture mais l'absence de structures ou de couches d'occupation liées à un quelconque habitat.

34, rue Georges Mandel

Avant la réalisation d'un collectif de logement, comprenant un niveau de parking souterrain, nous avons procédé à quelques sondages sur l'emplacement des jardins de la congrégation des sœurs du Cénède. Ceux-ci ont mis en évidence l'apport de remblais importants à la période moderne, pour la mise en culture du terrain, déposés sur des couches d'argile de colluvionnement formées au dessus de tourbe.

10-14 Rue Neuve

En juin 1988, différents sondages à la pelle mécanique ont été réalisés sur les parcelles sises 10 à 14 rue Neuve, avant la construction d'un projet d'immeuble collectif fondé sur pieux. Tous les sondages ont révélé la présence de caves profondes jusqu'au socle calcaire, comblées avec des matériaux de démolition.

Surveillances

Rue Diderot

La pose d'un transformateur E.D.F à l'angle de la rue Diderot et de la rue Mably, en mai 1988, a permis de procéder à quelques observations.

Des vestiges de caves voûtées sont apparus ; ils appartiennent au couvent des Jacobins qui s'étendait autrefois à cet emplacement.

Conclusion générale

Nos connaissances sur la topographie historique de la ville aux époques romaine et médiévale n'ont cessé de progresser au cours de ces dernières années, même si, par ailleurs, notre documentation reste encore lacunaire sur les nécropoles antiques ou les vestiges du Haut Moyen Age.

L'urbanisation antique de la ville est mieux cernée ; la mise en place d'un quadrillage urbain dès le début de notre ère, démontrée en 1982 rue Porte-Dijeaux¹⁷, puis sous la clinique Tourny en 1987¹⁸, est confirmée par la fouille des Grands Hommes. Néanmoins, il reste encore à préciser comment cet urbanisme a évolué au cours de l'époque romaine et il ne faut pas exclure l'existence de trames différentes, évoluant en fonction de la topographie de la ville.

Les vocations artisanales de certains quartiers semblent se dessiner plus nettement comme celui des rues Huguerie et Palais Gallien, et maintenant des Grands Hommes (métallurgie, tabletterie ?), dès le début de notre ère et ce jusqu'au second siècle.

En outre il paraît désormais établi qu'une activité économique et humaine persiste au IV^e siècle à "l'extérieur de la ville", malgré la construction du *castrum*, ainsi que le laissait déjà supposer les fouilles de Parunis en 1986, puis celles des rues Huguerie et Palais Gallien, du C.D.N place Renaudel en 1987 ; ce fait est aujourd'hui précisé place Canteloup à Saint-Michel.

Les découvertes moins spectaculaires concernant le Moyen Age permettent toutefois d'aborder les modalités de la conquête puis de l'organisation interne des faubourgs au XIII^e siècle.

L'année 1989 apparaît d'ores et déjà comme synonyme d'une reprise très intense de l'archéologie urbaine avec les futurs chantiers de la place Camille Jullian, des stations de métro, etc, placés en divers endroits stratégiques de la ville, primordiaux pour l'enrichissement de notre banque de données.

17. Immeuble "La France", fouille de Dany Barraud en 1982. Voir *Aquitania*, 6, 1988, p. 3-58.

18. "Chronique d'Archéologie bordelaise", S.A.B. 1987, .

12. Cf note 10.

13. Des prélèvements pour étude ont été réalisés.

14. D'après le travail effectué par Hélène Silhouette, en D.E.U.G d'Histoire de l'Art (Prof. M. Schwoerer) en 1989, sous la direction de D. Barraud, cette rue existerait à la fin du XIV^e siècle sous le nom de rue Diu ou Bragard, du surnom Bragat donné à un habitant de cette rue en 1373 :

Jehan de Gazen.

15. C. Mouillard, *La vigne dans la paroisse Sainte-Eulalie au Moyen-Age*, T.E.R de maîtrise sous la direction du Prof. J.-B. Marquette, Université Bordeaux III, 1988.

16. Rue Thiac. Cf "Chronique d'Archéologie Bordelaise", S.A.B., 1987.

Chronique des Archives municipales de Bordeaux (1987-1988)

par Jean-Paul Avisseau¹

En deux ans, les Archives de Bordeaux ont reçu de nombreux dons :

- archives photographiques de la maison Sérénis : des milliers de clichés du meilleur portraitiste de Bordeaux,
- archives de l'architecte Pierre Mathieu : suite des dépôts antérieurs,
- archives commerciales de la société Auto-Port,
- un bon millier de cartes postales bordelaises,
- un dessin de Victor Louis du temps qu'il était à Rome : *Intérieur du temple rond*, 1757,
- papiers de famille de John Lewis Brown,
- papiers de famille des Dauzats, chefs-machinistes du Grand-Théâtre de 1787 à 1937, et du peintre Adrien Dauzats,
- comptabilité de la S.C.I. Jean Jacques Bel (1892-1926).

Elles ont aussi vu arriver trois cents films déjà anciens, films d'amateur ou documentaires collectés par la Mémoire de Bordeaux, qui ont été copiés par la cinémathèque et qui, parce qu'inflammables, ont pris ensuite le chemin de Bois d'Arcy.

Elles ont acquis

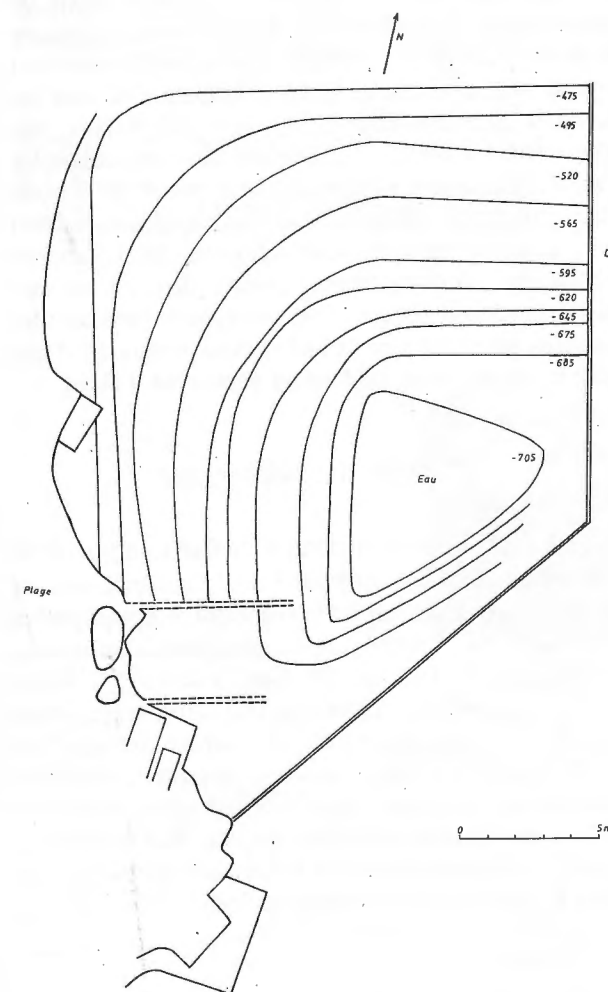
- la maquette du dernier navire construit par les Ateliers et Chantiers du Sud-Ouest, un roulier destiné au service Fromentine-Port-Joinville (île d'Yeu),
- une lettre de Chateaubriand,
- une autre d'Antoine de Grassi,
- une aquarelle de Brun : une scène de genre,
- une autre d'Hostein : *Maison du chevrier*, rue du Mû,
- un projet de décor pour une série d'assiettes de la manufacture de Vieillard,
- un dessin et une gouache d'Adrien Dauzats, tous deux datés de 1832, le premier de la cathédrale et le second de Saint-Michel,
- une aquarelle de Bégaud : *Allées de Tourny* en 1940,
- une autre de Gustave de Galard : une scène d'intérieur,
- des affiches publicitaires : *Consommé Dubern*, *Dragon Vert*, *Pompes Java*, etc.,
- des plans d'assurances du quartier des Chartrons (1895-1908) où se trouve indiqué le contenu du moindre chai,
- des archives de la famille Ferrère : correspondance, et récit manuscrit du 12 mars 1814 par Philippe Ferrère
- etc...

Archéologie générale

1. Conservateur des Archives Municipales de Bordeaux.

Fouilles pré- et protohistoriques à La Lède du Gulp (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde)

par Julia Roussot-Larroque¹
et Alain Villes¹



Entre Soulac-sur-Mer et Montalivet, dans le nord du Médoc, tout un secteur de la côte est en voie de destruction par l'Océan. Attaqué de front par les vagues déferlantes des hautes mers et des tempêtes, miné en arrière par les eaux terrestres accumulées derrière le cordon dunaire, le rivage est désormais limité par une falaise de cisaillement qui s'écroule sur la plage en éboulements successifs. Cette falaise, haute par endroits de plusieurs mètres, recoupe un système complexe de dunes fossiles et subactuelles, coupé de trouées correspondant au débouché de paléo-chenaux ou de dépressions marécageuses, les "lèdes".

La Lède du Gulp : le site et son environnement naturel

Dans la commune de Grayan-et-L'Hôpital, à 500 m à peine au sud de la pointe de la Négade et de la limite du territoire de Soulac-sur-Mer, la Lède du Gulp est une ancienne dépression marécageuse entre les dunes ; vers la fin du XIXe siècle, un ruisseau, non figuré sur la carte d'Etat-Major, y coulait encore² (fig. 1). Ici s'amorce l'anse du Gulp, dont les sables recouvrent un ancien bras de la Gironde ; le prolongement en mer de ce chenal, déjà signalé par Fabre, a été mis en évidence par des travaux récents³.

1. Institut du Quaternaire, Centre François Bordes, Université Bordeaux I.
2. Dulignon-Desgranges, 1876 ; Lalanne, 1910.
3. Froidefond et al., 1984.

Fig. 1. — La Lède du Gulp (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde). Plan de situation.
En trait double : limites actuelles du décapage. En trait gras : tracé de la falaise artificielle du côté de l'Océan, entaillée par les fouilles, sondages et fouilles clandestines antérieurs. En tireté : exutoires creusés pour l'évacuation des eaux terrestres. En trait fin : courbes de niveau simplifiées.
Relevé topographique d'après les mesures effectuées au théodolite à laser par M. Lavigne, géomètre à Bégadan, auquel nous exprimons notre gratitude.

Sur la date du comblement définitif, les opinions divergent : Fabre ⁴ pense que le remblaiement, anté-néolithique, serait directement lié à la transgression flandrienne, Dubreuilh ⁵ suggère un comblement plus ancien, anté-würmien, Pétorin ⁶ reviendrait plutôt à l'hypothèse de Fabre, celle d'un chenal toujours fonctionnel au cours du Würm récent : "Il est fort possible que le chenal ait évolué en arrière-marais, drainant l'écoulement des eaux de la nappe superficielle et peut-être encore alimenté épisodiquement par la Gironde" ⁷. Dans cette hypothèse, l'installation humaine aurait pu se faire "dans une zone charnière (plage, talus, berge...) entre un secteur forestier au nord... et une zone humide à marécageuse au sud, développée à l'emplacement du lit de l'ancien chenal ; à l'ouest, un cordon littoral assurait certainement une protection contre les vents marins" ⁸.

L'histoire de la Lède du Gulp paraît dominée, en tout cas, par sa position particulière. Dans la longue coupe du Gulp, le site se singularise par un empilement de strates plus serrées, de couleur généralement sombre. En ce point de la côte, l'avancée de la mer a entaillé, sur plus de trois mètres de haut, une éminence formée de l'accumulation de niveaux archéologiques. En une dizaine d'années, suite au recul de la côte, le versant tourné vers la mer et la partie sommitale de cette éminence ont été détruits. Seule en subsiste actuellement le versant oriental en forte déclivité vers l'intérieur des terres. Cette succession de niveaux fortement anthropisés paraît liée à la présence d'une accumulation d'eaux terrestres en arrière du cordon dunaire, dans une dépression marécageuse entre les dunes. Une sortie d'eau douce pérenne, attirant les populations animales et humaines en ce point, est sans doute une des raisons de l'occupation presque ininterrompue du site durant près de huit millénaires, du Mésolithique au début de la conquête romaine.

Cette fréquentation répétée se justifie aussi, et peut-être surtout, par les avantages d'une situation d'écotone, à l'interface de plusieurs milieux naturels : l'Océan — "la mer terrible" des vieux chroniqueurs — les marais littoraux, les dunes, la forêt et l'estuaire de la Gironde, dont une ou plusieurs passes s'ouvraient peut-être encore au sud de Soulac aux phases anciennes de l'occupation du site. De la fin des temps glaciaires à l'ère chrétienne, la remontée du niveau de la mer a eu ici un retentissement considérable.

La submersion progressive d'une large zone côtière a noyé à jamais les traces de l'occupation humaine ; la formation des dunes littorales et leur déplacement ont causé l'envahissement par les sables des terres de l'intérieur, antérieurement occupées par la forêt ou les marais littoraux. Ainsi, des changements marqués et relativement rapides, sans doute de caractère pulsatoire, ont affecté le système hydrographique et la topographie : fermeture d'anciens chenaux, rattachements d'îlots au continent, édification de systèmes de dunes (dunes anciennes paraboliques, puis dunes de type barkhane), formation de marais littoraux lorsque des flèches dunaires barraient l'écoulement des eaux terrestres...

Ces transformations retentissaient bien évidemment sur la végétation et la faune, partant sur les conditions de la vie humaine dans tout le secteur. Ces modifications de l'écosystème se sont traduites, pour les groupes humains préhistoriques, par une amputation sensible du territoire et des ressources terrestres (gibier, cueillette) et, pour les hommes du Néolithique et des âges des Métaux, une diminution sensible de la superficie des terres utilisables pour l'agriculture et l'élevage, sans parler de la perte d'investissements en travail déjà effectués depuis le début des activités agraires (déboisements, défrichements, plantations, aménagements, constructions...) ou des difficultés accrues de communication, par la fermeture des chenaux navigables et l'établissement progressif d'une côte rectiligne basse, sableuse et dépourvue d'abris.

Histoire des recherches

Le premier vestige préhistorique du Gulp, un perçoir de silex, fut signalé dès 1865 par l'abbé Caudéran, curé de Soulac ⁹. Tout le secteur fut intensément prospecté par les pionniers de l'archéologie girondine, Dulignon-Desgranges ¹⁰, Daleau, Meynieu, Lalanne ¹¹, Saint-Jours ¹²... Après leur disparition, le site, trop connu, attira plutôt les collectionneurs de curiosités que les préhistoriens ; à l'issue d'un siècle de prospections et de ramassages "sauvages", on n'en savait guère plus qu'au XIX^e siècle sur l'âge de ces occupations. Seul ou presque, Jean Ferrier, compagnon d'A. Fabre sur le terrain, tenta de faire le point sur les trouvailles anciennes ¹³.

4. Fabre, 1939.
5. Dubreuilh, 1971.
6. Pétorin, 1988.
7. *Ibid.*, p. 73.
8. *Ibid.*, p. 78.

9. Gassies, 1869 ; Artigue, 1873 ; Sansas, 1875.
10. Dulignon-Desgranges, 1876.
11. Lalanne, 1910.
12. Saint-Jours, 1913.
13. Ferrier, 1938.

Il y a plus de vingt ans, un renouveau s'amorce avec les fouilles de J. Moreau sur le site gallo-romain de la Négade et celles de G. Frugier sur le site pré- et protohistorique de la Lède du Gulp ¹⁴. Par ailleurs, la révision de séries anciennes révélait une longue suite d'occupations, de l'Azilien aux âges des Métaux ¹⁵. Depuis 1984, l'une de nous (J. R.-L.) dirige les fouilles de sauvetage programmées de la Lède du Gulp ¹⁶.

La stratigraphie de la Lède du Gulp

(fig. 2, 3 et 4)

La séquence de la Lède du Gulp est la plus longue actuellement à l'étude sur le littoral atlantique de la France, pour la fin des Temps glaciaires et l'Holocène. Les dépôts stratifiés composés alternativement de lits d'argile bleuâtre, de tourbes et de sables, reconnus actuellement sur

une longueur d'environ 30 mètres, se sont entassés sur près de 3 mètres de hauteur. Ils paraissent refléter de rapides changements des conditions locales de sédimentation.

La différence vient-elle, pour l'essentiel, d'une position topographique particulière, au bord d'un chenal de marais tantôt ensablé tantôt actif, induisant des variations locales de sédimentation ? Quel fut, d'autre part, le rôle des modifications induites par les activités humaines dans la dynamique des dépôts ? Des éléments de réponse résident dans les travaux en cours dans le cadre d'une recherche pluridisciplinaire. En tout cas, une bonne partie de ces niveaux pourra être assez précisément datée par le mobilier archéologique, les pollens et les macrorestes associés (bois, charbons, etc...) ; elle représente en effet une occupation humaine presque ininterrompue pendant huit millénaires.

Pour le moment, la coupe n'a pas été poussée plus bas que le sommet de la plage.

14. Moreau, 1962 ; Frugier, 1978 et 1982 ; Frugier et Rigaud, 1980.

15. Roussot-Larroque, 1975 ; 1979.

16. La fouille bénéficie d'une subvention annuelle de l'A.F.A.N. ; la compréhension de la municipalité de Grayan-et-l'Hôpital, commune propriétaire du site, permet l'hébergement de l'équipe de fouilleurs, tous bénévoles, dans des conditions satisfaisantes. Nos remerciements vont à tous ceux, trop nombreux pour être cités ici, qui nous apportent leur aide, et tout particulièrement à G. et M. Estada.

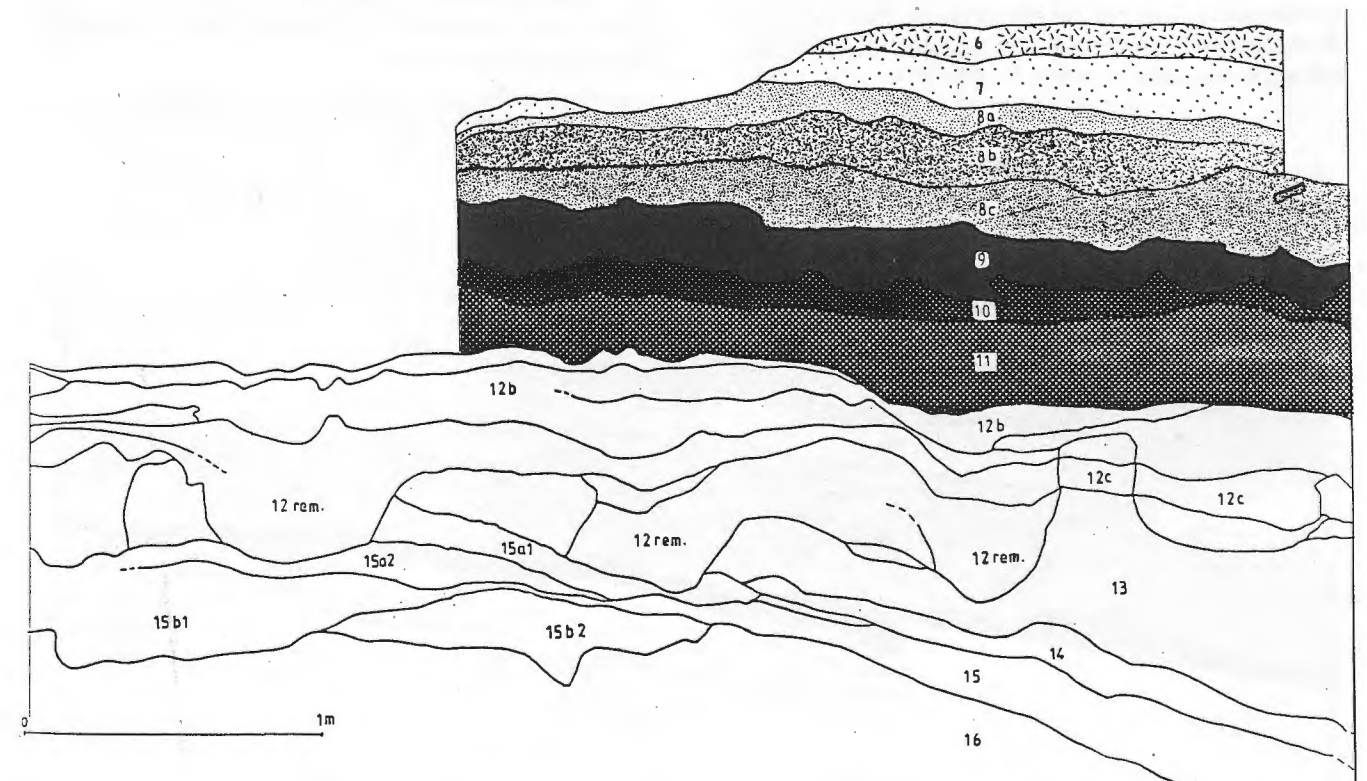


Fig. 2. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Coupe stratigraphique frontale partielle : dépôts du Tardiglaciaire au Néolithique récent.

Ensembles 16 à 12 : succession de dépôts complexes, formés de sables bigarrés, avec des passées alternativement plus argileuses ou plus sableuses, blanchâtres, verdâtres, grisâtres ou noirâtres et des traces ferrugineuses. Ces dépôts, d'aspect marbré, présentent un aspect tourmenté, en guirlandes (cryoturbation ?), et sont coupés de poches à remplissage lité. L'ensemble se développe au moins sur 1,20 m à 1,30 m de haut.

Ensemble 16 : sable marbré de couleur claire, en fort pendage nord-sud vers une sortie d'eau pérenne.

Ensemble 15 :

15b : sables gris clair, base marquée par un lit argileux plus foncé.

15a : sables très friables verdâtres, passant à des sables jaunâtres ou vert-jaunâtre, renfermant de minces lits d'argile.

Ensemble 14 : sables argileux, avec minces lits d'argile gris très foncé, en fort pendage nord-sud. Toit faiblement ondulé.

Ensemble 13 : sables gris-verdâtre avec des passées plus claires.

Ensemble 12 :

12c : sables compacts, gris très foncé.

12b : niveau perturbé de sables grisâtres marbrés.

12a : sable blanchâtre très peu compact, semblant lavé.

Ces niveaux profonds n'ont pas encore été fouillés ; on sait seulement qu'ils renferment des éclats de silex, d'aspect "frais", non roulés.

Couche 11 : sable gris foncé, compact ; fines passées claires intercalées au sommet et à la base ; cette couche semble reposer en discordance sur l'ensemble sous-jacent. Nombreux charbons de bois ; éléments ligneux plus abondants vers la base (troncs comprimés par la pression des couches sus-jacentes). Industrie lithique d'aspect mésolithique ; microlithes. Sauveterrien ?

Couche 10 : tourbe très compacte, presque noire, riche en éléments ligneux. Epaisseur variable, maximum 18 cm. Sommet très ondulé avec passées de sable clair (empreintes ?). Base devenant progressivement plus sableuse. Macrorestes végétaux, nombreux charbons, silex. Mésolithique, probablement Sauveterrien.

Couche 9 : sables gris très foncés, tourbeux, très compacts, apparaissant par endroits sous forme de lentilles. Bois parfois brûlés, silex. Céramique apparaissant au sommet. Néolithique ancien cardial.

Couche 8 : sables foncés, avec des variations de couleur et de texture ; de bas en haut :

8c : sables gris très friables, à fines lentilles de sable blanc, donnant un aspect marbré (empreintes) ; mince liséré de sable jaunâtre au sommet. Silex, céramique, os mal conservés, bois. Néolithique ancien cardial.

8b : sables foncés argilo-tourbeux, compacts. Silex, céramique, os mal conservés, fragments de bois travaillés. Néolithique ancien cardial.

8a : sables argileux gris jaunâtre à gris foncé, renfermant des graviers de quartz. Charbons, os très altérés, éléments ligneux. Peu de témoins archéologiques. Néolithique ancien cardial ?

A 2 km environ au nord de la Lède du Gulp, lieu-dit la Balise, sur la plage de l'Amélie à Soulac, un sédiment argileux noirâtre compact, comparable à celui du niveau 8b, contenait également des vestiges du Néolithique ancien cardial.

Couche 7 : sables grossiers, se subdivisant par endroits en deux niveaux :

7b : sables compacts, gravillonneux, de couleur foncée. Silex, céramique, os mal conservés ; restes humains dispersés. Néolithique moyen chasséen.

7a : sables gris grossiers, très friables. Témoins archéologiques. Néolithique moyen ou récent, attribution culturelle précise à déterminer.

Couche 6 : sables argileux, passant à l'argile dans les parties basses, subdivisés en deux niveaux :

6b : argile sableuse, compacte, gris foncé, à graviers de quartz et galets. Charbons, tessons et silex. Néolithique moyen ou récent, attribution culturelle à déterminer : Matignons ?

6a : argile bleuâtre, livrant tessons et silex : Néolithique récent ; Peu-Richard, faciès maritime. Limite supérieure brutale, fortement ondulée (sol piétiné).

Couche 5 : sables de couleur brun-jaunâtre à blanchâtre, lités ; on y reconnaît cinq niveaux, qui tendent à se réunir

dans la zone basse, ne formant plus que deux niveaux seulement :

5d : sables grossiers, très friables, renfermant des passées plus claires. A la fouille, celles-ci s'avèrent correspondre à des empreintes animales (moutons), ayant intensément piétiné le sommet de 6a. Néolithique final, culture d'Artenac.

5c : sables très grossiers, blanchâtres ; imprégnations ferrugineuses par places. Néolithique final, culture d'Artenac.

5b : sables brun jaunâtre à granules de quartz plus volumineux ; nombreux charbons ; témoins archéologiques peu nombreux. Néolithique final ou Bronze ancien.

5a : sables argileux brun jaunâtre, compacts avec lentilles d'argile vers le sommet ; nombreux charbons de petites dimensions ; témoins archéologiques peu nombreux. Bronze ancien ?

Couche 4 : argile plastique bleuâtre ou verdâtre, plus sableuse vers la base. Elle est coiffée au sommet par une tourbe brune :

4b : argile compacte, colorée en brun au sommet par la tourbe sus-jacente, devenant progressivement plus claire et plus plastique en profondeur. Limite inférieure peu distincte, l'argile se chargeant progressivement de sable, avec des lentilles argileuses verdâtres distinctes. Limite supérieure ondulée, marquée par une piste d'empreintes animales profondes : Chien, Cheval, Boeuf, petits herbivores. Céramique et silex taillés ; vestiges de métallurgie. Bronze moyen médocain.

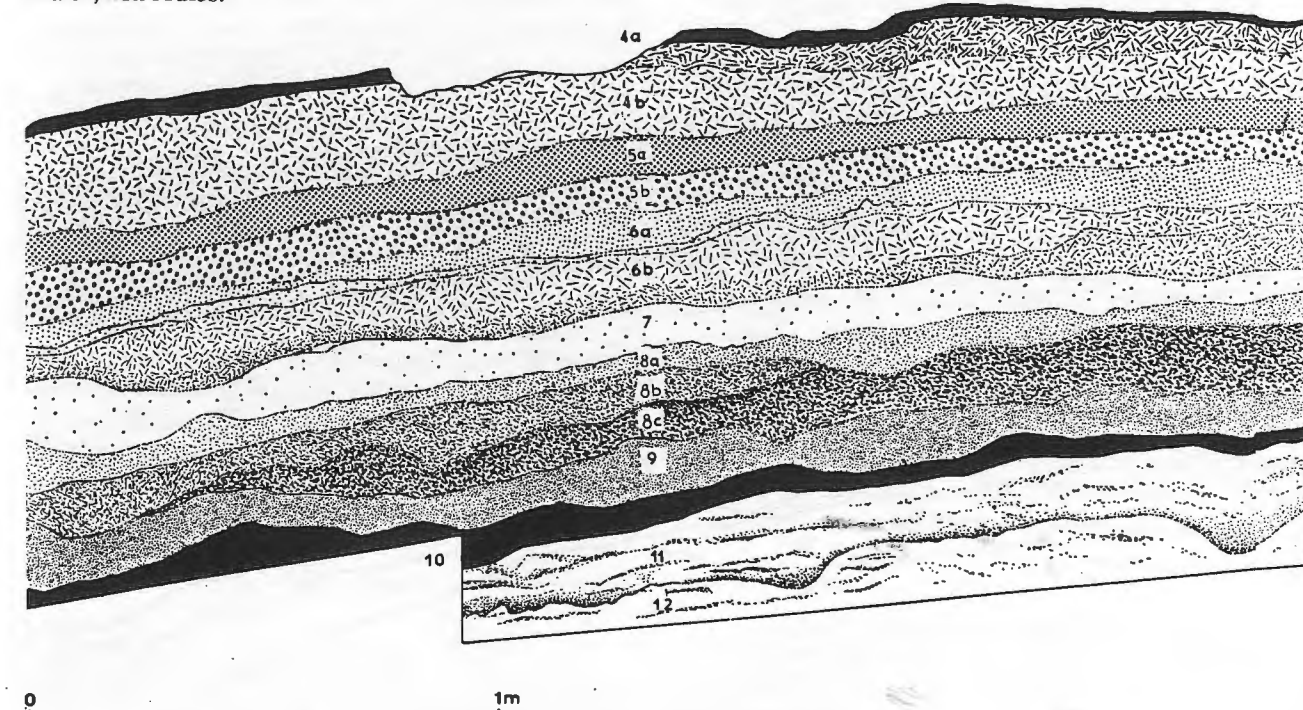
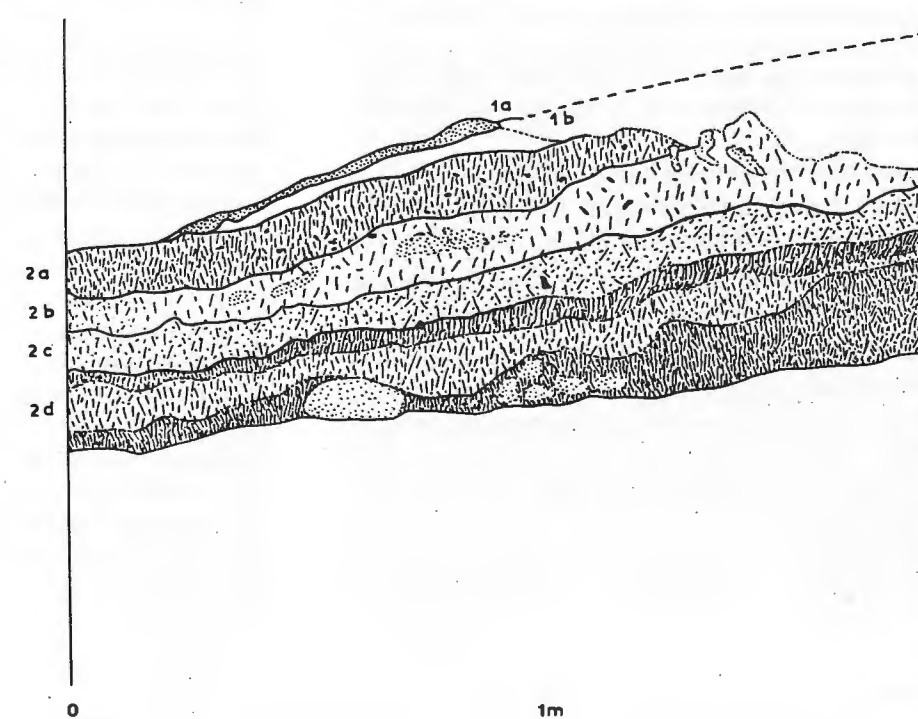


Fig. 3. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Coupe stratigraphique partielle : de l'Epipaléolithique au sommet du Bronze moyen.

Fig. 4. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Coupe stratigraphique sagittale : Premier et Second âges du Fer.



4a : tourbe brune très compacte, à minces lentilles de sable blanc ; le même sable remplit des fentes de dessiccation au sommet de 4b. Macrorestes : feuilles de chêne, écorce, branche de ronce, élytres de coléoptères. La base épouse les creux des empreintes marquées dans le sommet de 4b, le sommet est marqué d'autres empreintes, moins lisibles. Bronze moyen médocain.

Couche 3 : sables gris blanchâtre ; couche nettement pincée d'ouest en est, disparaissant vers le bas de la pente ; sommet ondulé, marqué de lentilles de sable jaunâtre ; deux minces lisérés de tourbe subdivisent la couche en trois niveaux ; très rares vestiges archéologiques, tessons peu déterminables. Premier âge du Fer probable.

Couche 2 : série de niveaux de tourbes et sables tourbeux : **2d** : sables de couleur gris brun foncé, à forte teneur en matière organique, renfermant des lentilles tourbeuses de forte compacité et du bois en éléments volumineux. Éléments de briquetage à sel. Premier âge du Fer.

2c : tourbe brune compacte à graviers blancs dispersés ; surface très irrégulière, avec piste d'empreintes et piétinement dans la zone basse. Macrorestes végétaux (pommes de pin) ; bois ; éléments de briquetage à sel. Premier âge du Fer.

2b : sables foncés, plus tourbeux à la base ; éléments de briquetage à sel. Premier âge du Fer.

2a : sables argileux brun foncé, tourbeux par endroits ; piste d'empreintes animales à la surface ; éléments de briquetage à sel. Deuxième âge du Fer.

Couche 1 : "trottoir" dégagé par l'érosion éolienne :

1b : sable brun clair, bien développé dans la partie haute du site, disparaissant pratiquement dans la partie basse où il n'est plus qu'un mince liséré entre les deux niveaux tourbeux 1a et 2a ; éléments de briquetage à sel. Deuxième âge du Fer.

1a : tourbe à éléments ligneux et macrorestes végétaux (pommes de pin, branches, écorces, tiges de plantes herbacées) ; éléments de briquetage à sel. Deuxième âge du Fer.

Couche 0 : seulement dans la partie basse du gisement, apparaît un sable tourbeux très foncé. Gallo-romain.

Le sommet des dépôts est formé d'une épaisse couche de sables dunaires, au sein de laquelle se développe un mince horizon de sables humiques, pratiquement dépourvu de vestiges archéologiques, mais vraisemblablement d'âge historique. En relation probable avec l'un des niveaux tourbeux supérieurs, un prélèvement de sable pour le rebouchage annuel de la fouille a révélé un boisement fossile de chênes et de pins dont la base des troncs est encore debout.

Paléoenvironnement

L'environnement particulier du site, en bordure de marais littoral, dans un paysage de chenaux ou de lagunes tourbeuses environnées de dunes, offre des conditions exceptionnelles de conservation de données rarement accessibles dans les sites terrestres : macrorestes végétaux, élytres de coléoptères, bois, pommes de pin, aménagements de sol en matériaux périssables...

Les pollens, bien conservés dans tous les niveaux archéologiques, sont étudiés par Laurence Marambat, étudiant-chercheur à l'Institut du Quaternaire ; ils nous renseignent sur l'évolution du paysage végétal à la Lède du Gulp. D'après les premiers résultats¹⁷, les niveaux inférieurs, de 15 à 13 (Epipaléolithique ?), se caractérisent par un faible taux de boisement dominé par le pin sylvestre, suivi du bouleau. Ensuite commence la croissance précoce de la chênaie, composée pour l'essentiel de chênes à feuilles caduques. Cette épaisse forêt de chênes connaît son apogée à partir du sommet du niveau 11 (Mésolithique ?) ; la présence de plantes de marais n'a rien d'étonnant dans ces niveaux tourbeux. Malgré quelques variations, le paysage demeure très boisé au cours du Néolithique ancien, jusqu'à la base du niveau 7b (Néolithique moyen), où s'amorce une régression relativement marquée de la chênaie. A partir de cette époque, la forêt semble définitivement perdre de son importance. Cette régression pourrait être en relation avec le développement de l'élevage, dont témoignent les aires piétinées et pistes d'empreintes au sommet du niveau 6a (Néolithique final arténacien) et du niveau 4 (Bronze moyen). Après l'interruption d'occupation de quelques siècles correspondant à la période Bronze final-début du Premier âge du Fer, le diagramme pollinique montre de nets changements du paysage végétal : le saule, presque absent jusqu'alors, connaît une poussée spectaculaire, bien marquée surtout dans le niveau 2c ; il s'agit peut-être d'un phénomène local lié à l'ensablement. Le chêne ne retrouve pas son importance passée, mais le pin maritime, jusqu'alors faiblement représenté, se développe brusquement, dès le début de la phase d'occupation correspondant au niveau 2d (Hallstatt moyen). Les trouvailles de macrorestes végétaux confirment les données des pollens : les niveaux de l'âge du Fer I^{er} ont livré des branches et des pommes de pin, alors que ceux du Bronze moyen, et surtout ceux du Néolithique ancien, renferment encore des feuilles de chêne reconnaissables, et parfois des glands ou des cupules de glands.

Dans cette évolution de la végétation, la part des facteurs climatiques, sans être négligeable, n'est peut-être pas dominante. L'évolution de la topographie, avec la remontée de la mer, les modifications du système hydrographique et des conditions de drainage, la formation et le déplacement des dunes, ont dû être déterminants. On ne saurait oublier l'influence croissante des activités humaines, tout particulièrement les déboisements et l'élevage ; on sait quel peut être, en particulier, l'impact du surpâturage dans les sous-bois, quand une charge excessive rend impossible la régénération de la forêt ; en milieu sableux, les déboisements et le piétinement qui détruit le tapis végétal déstabilisent les versants, favorisant les vents de sable, le déplacement des dunes et l'obstruction des chenaux d'écoulement des eaux terrestres, d'où la formation des marais et des tourbes.

L'action des vents de sable ou la croissance des tourbes ont rapidement fossilisé les surfaces de circulation avec leurs traces fugaces, en particulier des pistes d'empreintes animales. Presque tous les niveaux argileux ou argilo-sableux de la Lède du Gulp recèlent de telles empreintes, nécessitant des techniques particulières de fouille. Isolées ou organisées, orientées ou stationnaires, elles sont imprimées dans un sol alors humide ou plastique. L'intérêt de ces témoins ethno-archéologiques est évident. Alors que les os, très mal conservés dans ces sédiments acides, ne laissent guère espérer d'informations sur les relations de l'homme et du milieu animal, sauvage ou domestique,

Les niveaux de l'âge du Fer

Les occupations de l'âge du Fer à la Lède du Gulp s'échelonnent, nous allons le voir, sur une longue période couvrant une grande partie du Premier et la presque totalité du Second âge du Fer.

Selon les observations stratigraphiques de Guy Frugier, reprises par Richard Boudet, quatre niveaux archéologiques étaient attribués à l'âge du Fer — II A, II B, II C, II D — II C se subdivisant lui-même en deux sous-niveaux, II C1 et II C2, vers le sud de la zone fouillée, comme le montre la coupe publiée alors¹⁸. Nos propres observations ont d'abord confirmé celles de G. Frugier, d'autant que nous sommes repartis de la même coupe au début de notre intervention. Nous avons, en conséquence, adopté au départ pour ces niveaux la même numérotation, mais transcrite en chiffres arabes, "II A" de Frugier devenant pour nous "2 a" et ainsi de suite. La suite des travaux a toutefois mis en évidence une stratigraphie plus

les pistes relevées à divers niveaux pré- et protohistoriques de la Lède du Gulp permettent désormais une approche originale dans ce domaine. Elles nous renseignent sur la composition du troupeau ; elles permettent d'appréhender l'organisation de l'espace habité, avec des axes de circulation déterminés à la fois par l'emplacement du point d'eau et les dispositifs visant à diriger et à canaliser le mouvement des bêtes. Les traces, leur direction, leur largeur et les glissements qu'elles révèlent par endroits sont comme une photographie instantanée du passage des bestiaux et de leurs conducteurs.

Des témoins d'aménagements en bois apparaissent parfois dans les niveaux tourbeux : piquets plantés, restes de barrière (niveau 1a), radier de branchages aménagé sur un sol glissant en pente (niveau 2d), palissade de forts pieux (niveau 8b)... La répartition des témoins archéologiques, leur concentration, leur dispersion, leur état de fragmentation et d'usure, sont examinés en relation avec ces zones de circulation matérialisées par les traces de pas et piétinements, et avec la position de vestiges organiques.

Grâce à ces circonstances favorables, le travail entrepris à la Lède du Gulp peut espérer dépasser les limites étroites d'une archéologie des objets, classés selon les règles de la typologie, puis ordonnés selon les systèmes chronologiques en vigueur. Cette démarche demeure toutefois un préalable indispensable à tout essai de synthèse plus ambitieux.

développée et détaillée. Ainsi la couche II A de G. Frugier n'était coiffée que d'une "dune blanche de sable fin... archéologiquement stérile", contenant "une faible couche végétale"¹⁹. Nos fouilles ont isolé, sous ces épandages de sable dunaire, deux nouveaux niveaux archéologiques, nommés par nous 1 a et 1 b. Quant à la couche II C, elle semble se diviser vers le sud en trois sous-niveaux.

La paléotopographie du site joue ici un rôle important ; elle entraîne des variations latérales de faciès très marquées. Ainsi, un même niveau, fin et sableux sur les points hauts, devient-il épais et tourbeux dans les bas-fonds ; inversement, une épaisse couche de sable dunaire, comme la couche 3, s'amincit jusqu'à devenir presque impalpable vers le bas. L'organisation stratigraphique du site ne peut donc se saisir qu'avec la fouille de surfaces importantes. En second lieu, l'effet des activités humaines de l'âge du Fer peut localement altérer l'ordre des dépôts.

17. Marambat et Roussot-Larroque, sous presse.

18. Boudet, 1987, pl. 53.

19. Boudet, *l. c.*

Enfin, dans la partie haute fouillée avant notre intervention, des phénomènes d'érosion, en particulier de déflation éolienne, avaient peut-être mélangé ou effacé les niveaux supérieurs. On comprendrait ainsi pourquoi les deux niveaux archéologiques supérieurs 1a et 1b, n'avaient pu être reconnus lors des fouilles antérieures. Le mobilier archéologique y afférant figurait ainsi en mélange dans l'ensemble rapporté par R. Boudet à un seul et même niveau II A. Nos fouilles apportent désormais un élément nouveau à la stratigraphie du Gurp, en montrant que la séquence est vraisemblablement plus longue qu'on ne l'avait pensé.

Le mobilier archéologique

Niveau 1a (fig. 5)

Riche en débris d'augets à sel, il nous a donné un mobilier peu abondant de l'extrême fin de l'âge du Fer, dont un fragment d'amphore républicaine et une terrine à épaulement non tournée, à petit pied annulaire et lèvre ourlée. Ce mobilier, peu typique, peut être attribué à La Tène finale.

Niveau 1b (fig. 5)

Il a livré des fragments d'un grand vase piriforme à col court et lèvre ronde et débordante, des tessons, largement étalés sur la pente, d'un vase de type *dolium* et des fragments de petits pots ovoïdes peu typés. Un tesson de vase à pâte fine porte un décor en dents de loup, tracé au lisoir dans la pâte fraîche en sillons obliques peu profonds. Les débris d'augets et de briquetages sont abondants, bien que peu typiques. L'ensemble de ce mobilier céramique évoque une période non tout à fait finale de La Tène.

Le mobilier céramique diffère apparemment peu, du niveau 1a au niveau 1b. Les éléments les plus typiques sont comparables à la plupart des formes complètes attribuées par Richard Boudet à la couche II A des fouilles de G. Frugier.

Les éléments de mobilier communs à notre niveau 1b et à la couche II A de R. Boudet²⁰ suggèrent que, dans le secteur fouillé par Guy Frugier, les niveaux 1b et 2a n'étaient peut-être pas clairement différenciables. Bien que peu abondant, le mobilier céramique des niveaux 1a-1b permet de nous assurer la présence, en Médoc, d'habitats de la fin de l'âge du Fer, dont la culture matérielle ne se différencie guère du fonds commun de La Tène finale en Gaule indépendante.

Niveau 2a (fig. 5)

Assez pauvre en céramique, il livre des éléments de briquetage mieux conservés que dans les niveaux sus-jacents : pilettes à l'extrémité évasée en trompette, fragments d'augets, tortillons et éléments d'argile cuite provenant de fours à sel démantelés. Parmi les rares éléments typologiquement utilisables, on note des pots ovoïdes (n° 5) à lèvre amincie, faiblement déjetée, et surtout des jattes et des terrines à carène haute et bord torique. Un fragment de vase tourné fin, à lèvre torique, mérite d'être signalé.

Le répertoire isolé par nos fouilles s'avère beaucoup moins riche et diversifié que celui publié par R. Boudet²¹. Ici, en revanche, les traits caractéristiques de La Tène moyenne ou finale ne sont pas représentés. Le matériel trop peu abondant jusqu'ici rend toute datation délicate ; il paraît toutefois plus proche des niveaux 2b à 2d que des niveaux 1. Ceci d'ailleurs s'accorde avec les données de l'environnement, l'ensemble des niveaux 2 étant formé de niveaux tourbeux empilés. Compte-tenu des remarques précédentes sur la possibilité de mélanges dans le mobilier antérieurement attribué à la couche II A, il semble difficile désormais de lui assigner une date précise. Nous y reviendrons en conclusion.

Niveau 2b (fig. 5 et 7)

Les éléments de briquetage demeurent nombreux, mais la céramique devient abondante, avec en particulier : — de grosses jarres à épaulement haut, peu marqué, et col mal individualisé. Bords et épaulements sont souvent marqués de grosses dépressions au doigt. Leur pâte vacuolée contient beaucoup de débris végétaux. Selon nous, cette catégorie de récipients, qui se maintient sans grands changements jusque dans la couche 3, correspond à une fonction utilitaire déterminée ; nous y verrions volontiers des vases à saumure, liés à l'activité saunière. Des vases poreux à grosses digitations, de typologie et de technologie très semblables, sont présents dans d'autres sites à briquetages de la zone atlantique, par exemple en Loire-Atlantique. On les attribue parfois à tort au Bronze final, avec lequel ils n'ont que des ressemblances superficielles.

— des pots ovoïdes lisses à col tronconique peu élevé et peu dégagé et à bord aminci ;
— des gobelets à corps vraisemblablement piriforme et haut col tronconique peu évasé ; le col est séparé de la panse par des séries de cannelures horizontales ; les surfaces, généralement noires ou grises, sont finement lissées ;

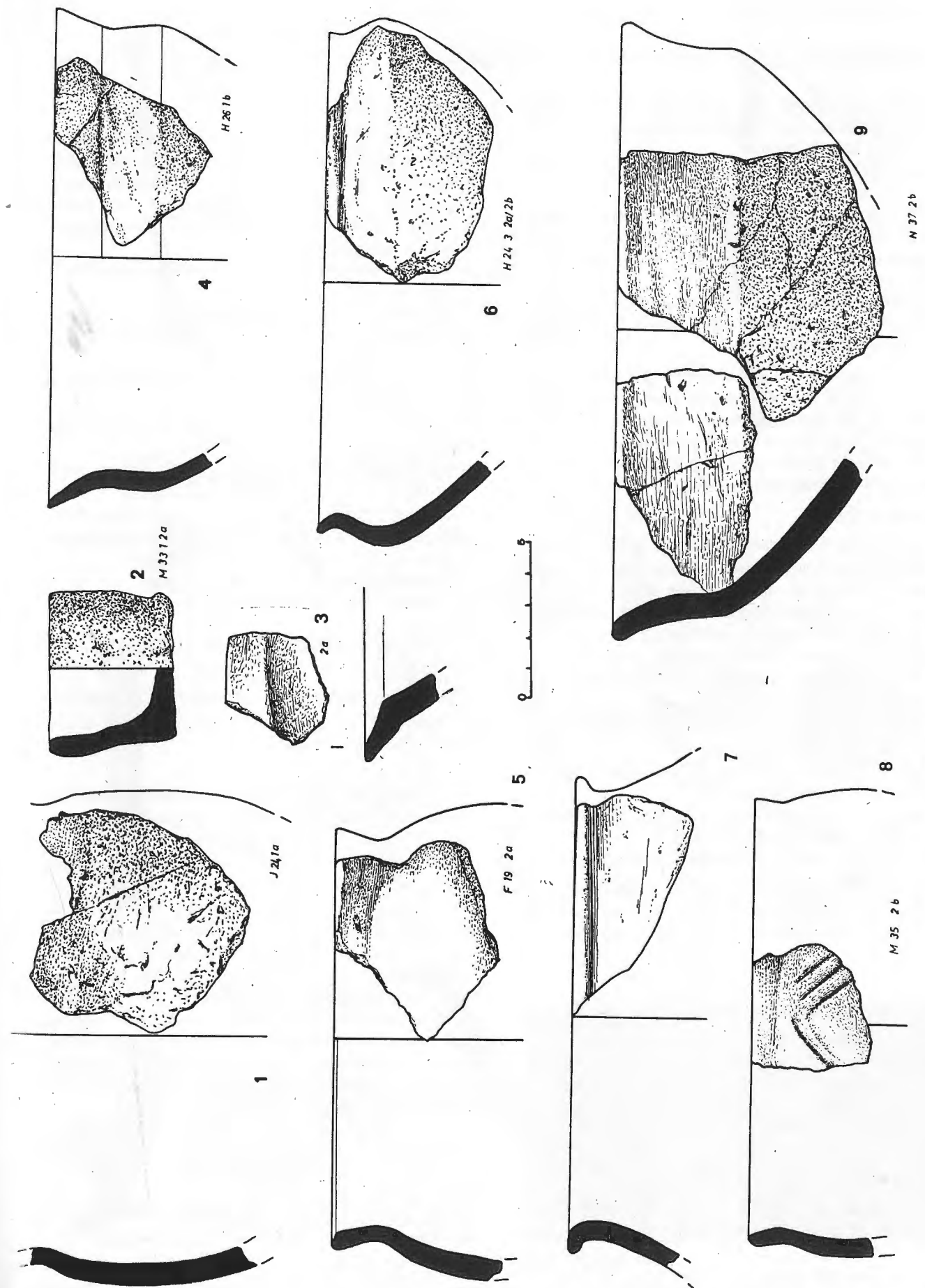


Fig. 5. — La Lède du Gurp (Gravay-et-l'Hôpital, Gironde).
Céramique de l'âge du Fer : niveau 1a (La Tène finale) : 1 - fragment de vase à corps ovoïde ;
niveau 1b (La Tène finale) : 4 - fragment de gobelet ;
niveau 2a (La Tène 1 probable) : 5 - pot ovoïde à col peu développé ; 3 - bord de coupe ou d'assiette à marli ;
niveau 2b (Hallstatt final) : 8 - vase semi-ovoïde à petit col peu dégagé ; 9 - jatte carénée ;
Matériel de briquetage : auget presque entier du niveau 2a.

20. Cf. par ex. Boudet, pl. 67-68-69.

21. Pl. 67-68-69.

- des pots semi-ovoïdes à très petit col peu individualisé et lèvre amincie, avec parfois un décor de chevrons cannelés en haut de la panse ;
- des bols biconiques à petit col tronconique, de pâte fine ;
- des terrines à panse carénée et col tronconique déjeté, orné de cannelures à sa base ; la panse est surbaissée et le col parfois très évasé ; l'un de ces vases présente une couverte graphitée interne ;
- des jattes et des terrines à panse carénée surbaissée ;
- une terrine à panse biconique et petit col tronconique bien individualisé, peu évasé.

À la différence de la couche II B de Frugier-Boudet, dans notre niveau 2b les bords toriques ont complètement disparu et les formes carénées, rappelant celles des niveaux sus-jacents, sont rares. Ainsi le mobilier de notre niveau 2b nous semble plus homogène que celui de la couche II B des fouilles antérieures.

Niveau 2c (fig. 8)

Ici l'on trouve d'importants morceaux de vases écrasés sur la pente, archéologiquement complets pour la plupart. Les éléments les plus caractéristiques sont :

- une forme globuleuse à décor de gros godrons dégagés par une cannelure circulaire, combinée à des cannelures horizontales à la base d'un col mal individualisé ;
- un gobelet bitronconique à col tronconique, dont l'épaule est ornée de fines cannelures obliques ;
- une jarre, probablement ovoïde, à faible col peu dégagé, marqué par un cordon horizontal lisse ;
- des pots grossiers, ovoïdes ou bitronconiques, à petit col déjeté et bord cupulé au doigt ;
- une terrine à carène haute peu marquée et bord torique ;
- une jatte à bord droit et lèvre arrondie ;
- une assiette ou jatte tronconique à large marli.

La poterie fine se caractérise par des surfaces noires et lustrées. L'ensemble de ce répertoire se retrouve dans la phase I de Boudet-Frugier, qui regroupe les couches II C et II D.



Niveau 2d (fig. 9)

Dans ce niveau, les éléments de briquetage sont moins abondants que dans les couches sus-jacentes, mais moins fragmentés et mieux conservés. On note entre autres des fragments de piliers en bobine, parfois creux, et des débris d'augets et de pots grossiers et mal cuits. Les principales formes céramiques sont :

- le gobelet trapu bitronconique, à col tronconique élevé et panse peu profonde ;
- les urnes et gobelets ovoïdes, à petit col cylindrique ou tronconique, garnis de cannelures horizontales à leur partie supérieure ;
- les grands pots tronconiques ou "situliformes" à épaulement peu marqué ;
- une jatte tronconique évasée à partie inférieure subcylindrique ;
- une terrine à profil sinueux peu accentué et très large base plate ;
- un vase grossier bitronconique à épaule droite et col tronconique ; bord et carène sont marqués d'impressions rondes ;
- une jatte ou assiette tronconique à marli ;
- un fragment à décor de cannelures horizontales étroites bien séparées ;
- un tesson à godrons multiples, de surface noire et brillante.

Hormis les pots ovoïdes à décor de cannelures, l'ensemble de ce répertoire se retrouve également dans la phase I de Frugier-Boudet.

On l'a vu, par rapport aux séries typologiques publiées avant nous, des divergences sont apparues à mesure de notre description. Seules les couches II C et II D, telles que les ont définies les fouilles antérieures, concordent parfaitement avec nos observations. Toutefois, nous n'avons aucune raison de réunir ces deux couches en une seule "phase". Bien que parfois difficiles à distinguer à la fouille — il s'agit, rappelons-le, de tourbes de couleur sombre, brun roux à brun noir —, elles présentent néanmoins des différences significatives ; 2c en particulier est plus compacte et comporte des vases écrasés sur place. Quant au mobilier, il ne présente que peu de changements importants entre 2c et 2d. On y trouve en particulier les décors de godrons et cannelures horizontales, sur des céramiques de technique soignée.

Fig. 6. — La Lède du Gup (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Bois travaillé, en placé à la surface du niveau 1 b. Deuxième âge du Fer (La Tène). Photo J. Roussot-Larroque.

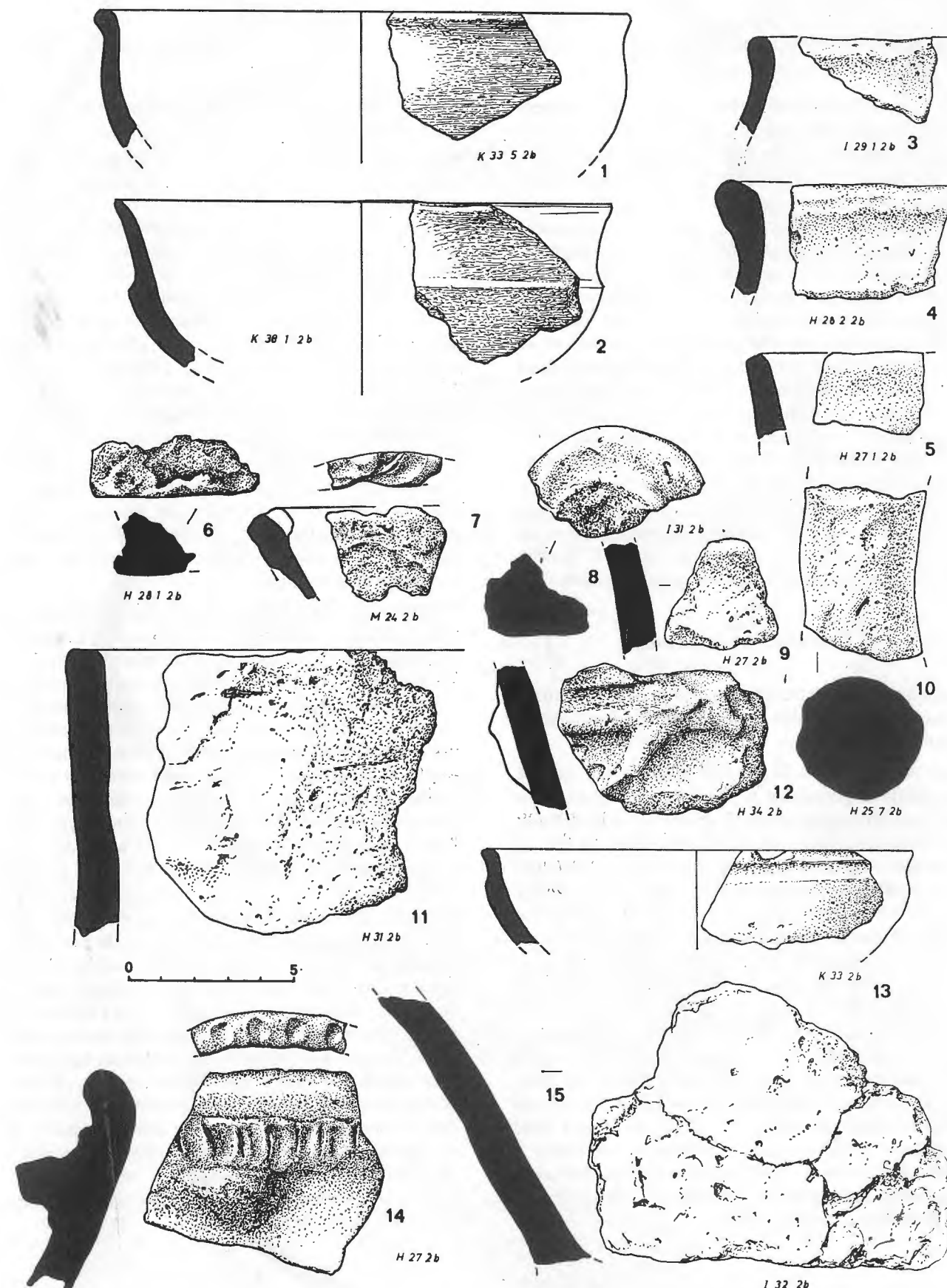


Fig. 7. — La Lède du Gup (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Céramique de l'âge du Fer : niveau 2b (Premier âge du Fer ; Hallstatt final) : 1, 2 et 13 - jattes à panse carénée surbaissée ; 3 à 7, 11 et 12 - matériel de briquetage ; 14 et 15 - vases à saumure ; 8 et 10 - fragments de pilettes.

Les niveaux 2a et 2b de notre stratigraphie sont également des tourbes, 2b étant plus sableuse. Or, dans la stratigraphie publiée par R. Boudet, il est surtout question de sables gris ou blancs. Nous n'excluons pas que les couches 2a et 2b aient comporté une forte composante sableuse dans la zone des fouilles Frugier, qui portaient sur un point plus élevé. Mais, comme nos couches 1a et 1b sont essentiellement sableuses, il ne faut pas exclure qu'elles aient été difficiles à distinguer de 2a, lors des fouilles antérieures. Quant au mobilier de la couche II B de Frugier-Boudet, il pourrait comporter en mélange des formes céramiques de notre niveau 2a. La couche II A de Frugier-Boudet, quant à elle, pourrait renfermer une forte proportion d'éléments typologiques propres à nos niveaux 1a et 1b, auparavant méconnus. S'il en est bien ainsi, la stratigraphie semble désormais plus claire et s'échelonne mieux sur une période couvrant le milieu et la fin de l'âge du Fer. En particulier, les couches II A et II B des fouilles antérieures auraient vraisemblablement "télescopé" trois niveaux, s'étalant sur une période plus longue que ne l'envisageait R. Boudet, par comparaison avec d'autres ensembles aquitains.

Les éléments de datation

Ils sont peu abondants ; non seulement la Lède du Gulp n'a pratiquement pas livré de mobilier métallique, mais encore celui-ci est peu fréquent sur les sites proches.

Les niveaux 2c et 2d ne sont datables que par des comparaisons portant sur la céramique. Les éléments les plus caractéristiques, décors de godrons et de cannelures, abondent dans la nécropole du Pujaut à Mios ; au Truc du Bourdiou, toujours à Mios, nous trouvons des cannelures fines et obliques, dont 2c a livré au moins un exemplaire. Les vases tronconiques, à base souvent droite, sont fréquents dans les tumulus landais ; ils n'apparaissent que dans nos niveaux 2c et 2d. Les fouilles antérieures ont mis au jour, dans les niveaux II C et II D, des gobelets à col cylindrique élevé et panse surbaissée, d'un type attesté dans quelques tombes de Mios²². De même, dans le mobilier inédit des fouilles Frugier, nous avons repéré quelques tessons de vases à cupules groupées par trois, qu'on retrouve à Mios, à Vayres et sur une urne inédite de Biganon dans les Landes. La Lède du Gulp a livré également quelques bases tronconiques de vases à piédestal, mal situés en stratigraphie, comparables à ceux de tumulus des Landes, du Limousin et du Périgord, pour ne parler que de régions proches.

Dans les nécropoles girondines, les associations de ces types céramiques avec des objets métalliques sont peu nombreuses : poignards à antenne ou fibules de types variés, dont le caractère original ne permet pas de corrélations avec des séries étrangères bien datées. Le poignard et la fibule à long ressort caractérisent beaucoup plus la fin du Premier âge du Fer que le début du Second. Par ailleurs, les périodes II, III et IV définies par J.-P. Mohen au sein du "groupe girondin" et du "groupe landais" ont, à notre avis, trop d'éléments communs pour pouvoir s'étaler sur trois siècles, soit en gros de 700 à 400 avant notre ère, comme il l'a pensé. La durée d'un siècle environ, proposée pour les seules périodes II et III (650-550 avant notre ère), conviendrait mieux, selon nous, à la principale période d'utilisation des tumulus de ces groupes. Il est clair que notre ignorance des habitats correspondants nous empêche de savoir si ces tombes, au mobilier relativement homogène en apparence, sont représentatives de l'ensemble de l'âge du Fer régional, ou seulement d'un aspect de la culture matérielle plus circonscrit dans le temps.

Pour conclure sur les niveaux 2c et 2d, nous tendrions à en faire un Hallstatt moyen, bien représentatif de la culture matérielle en Médoc entre 650 et 550 avant J.C. environ. Dans le Centre et le Nord-Est de la France, où le mobilier d'habitats et de sépultures est pourtant mieux documenté, on sait qu'il est vain, pour le moment, de prétendre établir des subdivisions internes pour cette période. Le Hallstatt moyen se caractérise par la mode des cannelures et des profils sinueux pour la céramique fine, avec une importance variable du décor graphité. Entre la typologie bien claire du Bronze final 3b et les modifications dues aux influences méridionales au Hallstatt final, cette période assez courte (un siècle et demi) du Hallstatt moyen semble comporter des faciès régionaux bien distincts, que l'on commence seulement à percevoir. L'un de ces faciès pourrait exister dans le Médoc et le nord de la Gironde ; les niveaux 2c et 2d du Gulp présentent en effet de grandes similitudes avec le niveau 3 (phase II) de l'habitat des Quatre Fils Aymon à Cubzac-les-Ponts, récemment publié par R. Boudet. Les parentés sont également frappantes avec l'habitat de Vayres, dont l'homogénéité n'est malheureusement pas garantie. Il est intéressant de noter que ces parentés, observables de part et d'autre de l'estuaire de la Gironde, s'estompent fortement dans des ensembles plus méridionaux. Il est cependant encore trop tôt pour préciser les contours d'un groupe régional du Nord-Ouest aquitain du Hallstatt moyen.

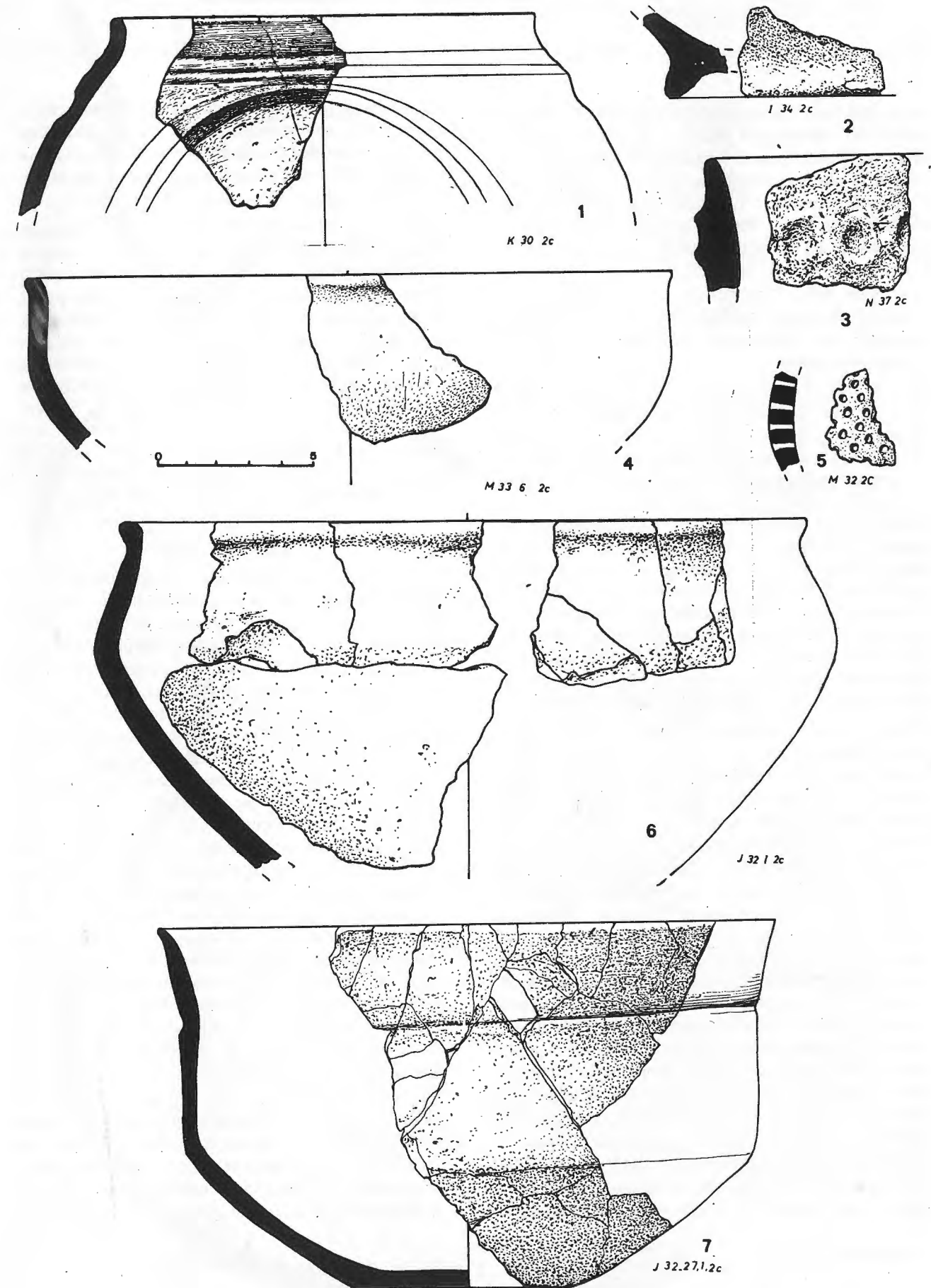


Fig. 8. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Céramique du Premier âge du Fer : niveau 2c (Hallstatt moyen) : 1 - vase globuleux à large cordon ; 4, 6 et 7 - vases bitronconiques ; 2 - petit pied annulaire ; 5 - fragment de faisselle ; 3 - matériel de briquetage : fragment de vase à saumure.

22. Tumulus F, sépulture 4 du Pujaut.

Le niveau 2b, vraisemblablement hétérogène dans les fouilles de G. Frugier, est pauvre en formes céramiques. Dans notre stratigraphie, il se caractérise par une augmentation de la fréquence de formes carénées et de vases à col déjeté et lèvre amincie. La cannelure subsiste, mais en proportion plus faible, semble-t-il, tandis que les godrons disparaissent. Le décor au graphite est représenté. Les bords toriques sont tout aussi rares qu'en 2c. Ce niveau ne montre plus guère de connexions typologiques avec les ensembles funéraires arcachonnais. Les seuls points communs sont la cannelure horizontale et quelques gobelets tronconiques.

Pour le niveau 2b, nous n'accorderons qu'une faible valeur au seul "fossile directeur" rencontré au Gulp, le fragment de verre polychrome. Comme pour le fragment d'amphore italo-grecque de ce même niveau, il peut s'agir d'éléments résiduels d'une occupation un peu plus ancienne. En outre, nous le savons désormais, le niveau II B de Frugier-Boudet n'est sans doute pas exempt de mélanges. Si, malgré cela, on voulait encore accorder quelque valeur à ces importations, il faudrait de toute manière vieillir le niveau II B des fouilles antérieures, que R. Boudet situait fin IV^e-début III^e siècle avant notre ère, en parallèle avec la phase II de Mohen, placée vers 400-200. Or, il est impossible aujourd'hui de dire si ces éléments de datation peuvent correspondre au niveau 2a ou 2b de notre stratigraphie, bien que 2b semble plus probable.

Par ailleurs, aucun élément de datation ne nous est fourni avec certitude par les termes de comparaison régionaux. Les différences, peu marquées par rapport au niveau sous-jacent, dans la technique de fabrication et les décors de la poterie, nous feraient placer ce niveau 2b dans la continuité du Hallstatt moyen. En revanche, le raidissement général des profils et l'apparition des vases peu profonds à profil caréné, peut-être inspirés de modèles métalliques méditerranéens, nous obligent à y voir une phase plus récente et bien distincte. Ces éléments convergent vers une attribution au Hallstatt final, qui ne serait pas contredite par le fragment de fiole en verre polychrome et le tessou d'amphore gréco-italique attribué par G. Frugier à son niveau II B. Dans le mobilier rassemblé par R. Boudet dans sa phase II, le fragment de vase à godrons²³ nous paraît relever probablement d'une occupation antérieure et, pour nous, l'abondance des jattes à angulation haute pourrait traduire une contamination par du mobilier correspondant à notre niveau 2a. Nous ne pouvons corréler ce niveau avec aucun ensemble régional important ; des habitats comme les Grands-Vignes à Saint-Pey de Castets ou l'oppidum de Niort à Saint-Etienne de Lisse, pourraient être attribués,

eux aussi, à un Hallstatt final régional, mais l'homogénéité des matériels correspondants n'est pas garantie. Ces mobiliers ne sont pas comparables avec ceux des niveaux 2c et 2d du Gulp, mais seulement avec ceux du niveau 2b.

Seules, des fouilles d'ensembles clos permettraient de savoir si les analogies relevées par nous signalent un faciès précis du Hallstatt final en Gironde. S'il en était ainsi, la rupture typologique entre Hallstatt moyen et Hallstatt final observée, en particulier, en Bourgogne et en Champagne (faciès de Vix et Les Jogasses) sous l'effet d'influences méridionales, n'apparaîtrait pas nettement dans ces sites girondins. En tout état de cause, lorsque l'on considère la céramique du niveau 2b du Gulp et des sites moins fiables cités en comparaison, on doit admettre que le Hallstatt final est fort mal représenté dans les sépultures de la région d'Arcachon. Il ne faut pas exclure que les mobiliers funéraires de l'Aquitaine comportent des hiatus et ne soient donc pas en mesure de fournir à eux seuls, comme on l'a cru, la base d'une chronologie fine pour les âges du Fer de cette région.

Le niveau 2a est pauvre en céramique. Des formes basses à angulation haute et des bords finement amincis nous poussent à le mettre en continuité avec la période précédente. Dans l'ensemble mobilier des fouilles Frugier attribué par R. Boudet à la couche II A, nous retrouvons en abondance ces éléments typologiques, associés à des formes que nous jugeons beaucoup plus tardives, par leur technique comme par leur typologie. Nous attribuerons, sous toutes réserves, notre niveau 2a à la période de La Tène 1. Le décor peint géométrique donné par R. Boudet²⁴ pourrait être caractéristique de ce niveau, ainsi que les abondantes jattes et écuelles carénées à bord torique figurées par cet auteur ou dessinées par nous. Ainsi, entre autres, la grande écuelle à angulation haute trouvée hors stratigraphie au début des fouilles²⁵ nous semble si comparable aux spécimens du Nord-Est de la France qu'il ne peut guère s'agir d'une convergence. Ce témoignage de la mode des profils carénés nous laisse penser qu'un faciès de La Tène 1, probablement ancienne, dans la continuité du Hallstatt final défini ci-dessus, doit pouvoir être isolé à la faveur de découvertes futures jusque sur le littoral atlantique du Médoc. A notre avis, l'intéressante stratigraphie des Quatre Fils Aymon à Cubzac-les-Ponts en fournit déjà des éléments dans son niveau 2 (phase 3). Les profils carénés caractérisant le matériel de cette couche, à l'exclusion de toute forme typique du Hallstatt moyen, nous semblent en accord avec la datation proposée par R. Boudet, fin Ve-IV^e siècle avant notre ère, datation fondée, au demeurant, sur la mise au jour d'une fibule de schéma

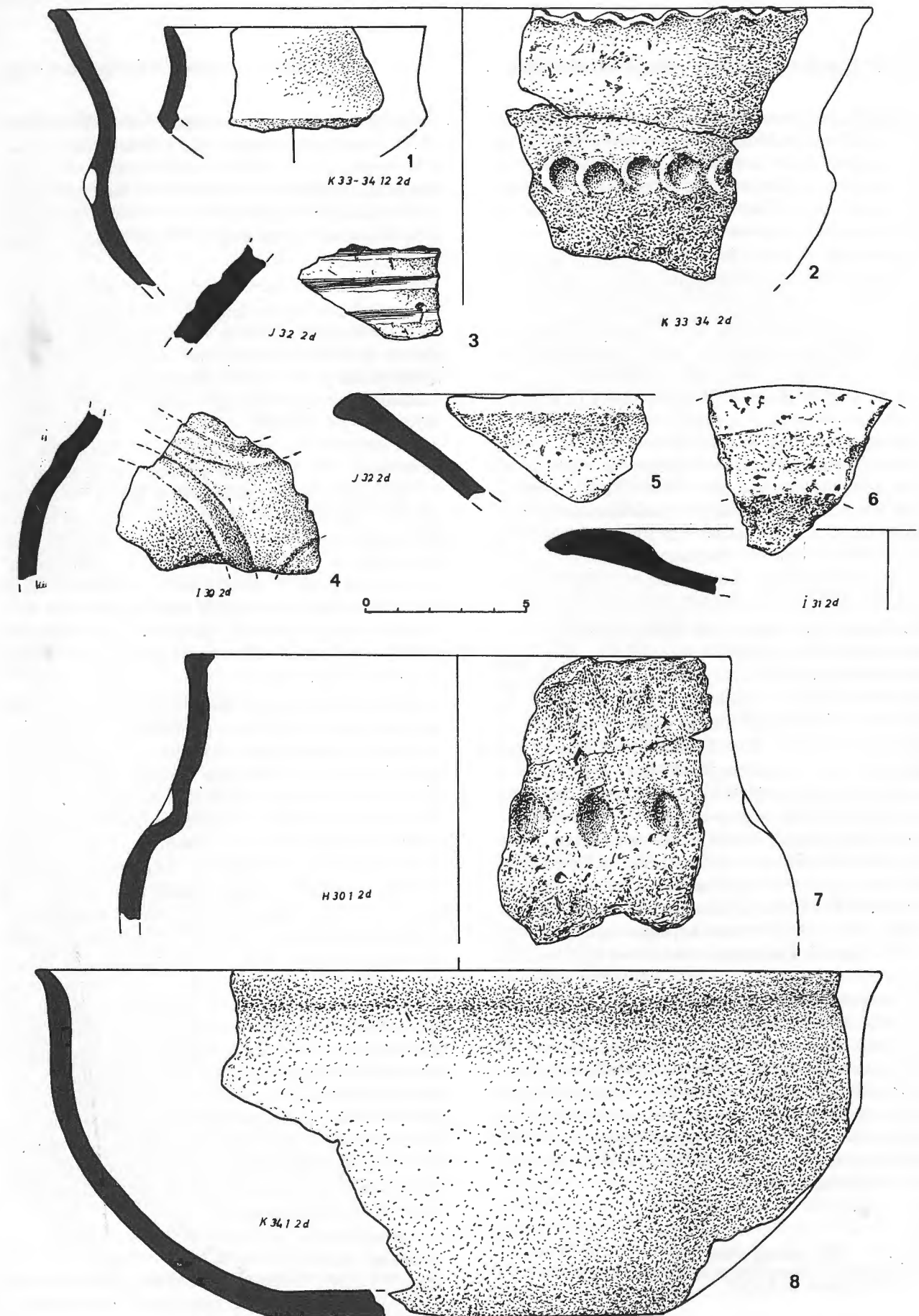


Fig. 9. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Céramique du Premier âge du Fer : niveau 2d (Hallstatt moyen) : 1 - gobelet bas caréné ; 2 - vase grossier à col tronconique, bord et carène marqués d'impressions arrondies ; 3 - décor de cannelures ; 4 - godrons multiples ; 5 et 6 - assiettes ou jattes ; 7 - urne à col cylindrique à décor d'impressions en ligne à la base ; 8 - terrine à profil sinueux.

La Tène 1 à arc cintré, corde externe et pied libre. Plusieurs autres fibules de schéma La Tène 1 semblent avoir été découvertes sur le littoral du Médoc, à Taillebois (Vendays-Montalivet) quelques kilomètres seulement au sud de la Lède du Gulp, d'après la description précise donnée par le Dr. Lalanne en 1910.

La présence de telles fibules en Aquitaine rend peu probable, à nos yeux, la perdurance jusqu'à la fin du IV^e siècle du faciès hallstattien, en particulier dans les "groupes landais et girondin" de J.-P. Mohen. Ceux-ci ont été exclusivement définis à partir de mobiliers de nécropoles, dont la durée réelle d'utilisation n'est pas connue, faute de critères extrinsèques solides. La mode des vases à profil caréné n'apparaît jusqu'ici que dans une seule nécropole de plein air, avec la tombe 1 de Lesparre à Laussegan²⁶. On peut s'interroger sur les raisons de cette apparente rareté des tombes de La Tène 1 ; certaines céramiques découvertes dans des ruisseaux souterrains et des grottes des zones calcaires de l'hinterland girondin illustreraient ce faciès à profil anguleux qui nous semble ici, en toute hypothèse, correspondre à La Tène 1. S'agit-il de sites funéraires ou rituels ?

Le niveau 1b se caractérise par la disparition de la céramique à profils carénés et la généralisation des rebords arrondis ou toriques. Pour la première fois, l'usage du tour peut être observé avec certitude. Grands vases piriformes et terrines à épaulement sont les seules formes typologiquement utilisables. Cette dernière forme apparaît dans une tombe du Truc du Bourdiou à Mios²⁷ ; on la retrouve dans l'habitat du Pétreau à Abzac²⁸ ; l'habitat de Lacoste à Moullets-et-Villemartin en a fourni d'autres exemples²⁹, en particulier dans le niveau 3, sous-jacent à une couche comportant une fibule en fer de schéma La Tène 2 et des amphores italiques de type Dressel I A. Fréquente dans les ensembles de La Tène 2 et La Tène 3 du Nord-Est de la France, cette forme de terrine à épaulement apparaît dans les sépultures de Champagne dès la fin de La Tène 1. Sa fréquence au Gulp dans le niveau II A de Frugier-Boudet et l'absence d'éléments caractéristiques de La Tène 3 dans ce niveau hétérogène, comme dans notre couche 1b, nous poussent à situer cet ensemble vers La Tène moyenne. On notera qu'en Gironde la période des III^e et II^e siècles avant J.-C. est difficile à mettre en évidence. Cela s'explique en grande partie par l'absence de stratigraphies, mais sans doute aussi par les incertitudes typologiques qui caractérisent, d'une façon générale, la définition de La Tène moyenne en Gaule.

26. Lot-et-Garonne ; Mohen, 1980, pl. 170.
27. Sépulture 45 ; Mohen, 1980, pl. 157, n°7.
28. Fosse 3 ; Boudet, pl. 5, n°10.

Le niveau 1a de la Lède du Gulp est attribué à La Tène finale, essentiellement par la présence de tessons d'amphores, d'ailleurs peu caractéristiques, et d'un vase tourné, à épaulement et fond annulaire, assez proche des terrines du niveau 1b. Ce niveau ne se confond pas avec la couche 0, d'où provient un peu de mobilier gallo-romain.

Ainsi, à la Lède du Gulp, la stratigraphie de l'âge du Fer couvre une période plus longue qu'on ne l'avait initialement pensé. On peut y suivre l'évolution de la céramique durant le Hallstatt moyen puis durant une phase du Hallstatt final et de La Tène 1, encore trop mal documentée malheureusement, mais qui restait jusqu'à présent méconnue en Aquitaine. L'existence de cette phase, vraisemblablement marquée comme ailleurs par les premières influences méditerranéennes, laisse penser que l'évolution du Premier au Deuxième âge du Fer ne s'est pas faite autrement en Aquitaine que dans les régions septentrionales de la Gaule. La stratigraphie du Gulp permet donc d'envisager l'hypothèse d'une "laténisation" ou d'une "celtisation" de la Gironde, antérieure au II^e ou III^e siècle avant notre ère. Les niveaux supérieurs de la stratigraphie du Gulp³⁰ comportent d'ailleurs des mobiliers de types classiques à la fin de La Tène 1 et à La Tène moyenne et finale.

Cette stratigraphie des niveaux de l'âge du Fer de la Lède du Gulp nécessitera encore des recherches pour mieux préciser et illustrer chacun des niveaux définis jusqu'ici. D'ores et déjà, cependant, elle démontre la continuité de l'occupation humaine de ce secteur du littoral à partir du Hallstatt moyen. Il reste à comprendre pourquoi la période initiale de l'âge du Fer, comme le Bronze final d'ailleurs, n'y est jusqu'ici pas représentée : cela tient-il à une réelle désertion de cette région durant cette période, ou seulement à des conditions de conservation défavorables ? Les deux épingles à tête vasiforme de Taillebois et d'autres menus trouvaillages suggèrent pourtant que le littoral médocain n'était pas entièrement vide d'occupants au VII^e siècle avant notre ère. A partir du VI^e, en tout cas, l'essentiel des installations actuellement reconnues est axé sur l'exploitation du sel. Cette spécificité de l'occupation du littoral explique sans doute le caractère fugace des structures d'habitat mises au jour jusqu'ici. Et pourtant, la fouille de ces installations d'aspect modeste, au mobilier très fragmentaire, offre tout compte fait plus d'avantages pour la reconstitution des faits historiques que la fouille de sépultures plus spectaculaires, mais dont la chronologie demeure encore mal assurée.

29. Boudet, pl. 105.

30. Couche II A de Frugier-Boudet, niveaux 1a et 1b de notre stratigraphie.

Les données économiques : les activités artisanales et la production du sel.

Les éléments de briquetage, présents à tous les niveaux de l'âge du Fer, se raréfient cependant dans le niveau inférieur 2d. Ils sont d'ordinaire moins fragmentés dans les deux niveaux, par ailleurs les plus riches en mobilier archéologique, 1b et 2d. On se gardera d'attribuer une valeur générale à ces observations : l'abondance et la bonne conservation de ces vestiges dépend vraisemblablement de l'organisation des zones d'activité, niveau par niveau, organisation que l'on ne pourrait vraiment saisir que par la fouille d'une très vaste surface. D'autre part, le secteur en bas de pente actuellement à l'étude n'est sans doute pas représentatif de l'ensemble du site ; nous sommes probablement dans une zone de rejets, provenant d'installations vraisemblablement situées plus haut. Dans l'état actuel de la recherche, aucune variation importante n'a été mise en évidence dans la typologie de ces éléments de briquetage durant l'âge du Fer ; nous les traiterons donc en bloc pour le moment. Ils peuvent se classer en six groupes.

Les piliers ou pilettes sont faits d'argile contenant en général peu de dégraissant, sauf parfois quelques graviers de quartz dont la présence peut être fortuite. Cette argile a été prise sur place : formation des argiles vertes du Gulp et argiles sableuses organiques sus-jacentes. On n'observe pas de traces d'une armature végétale. La fabrication est grossière ; le fût cylindrique peut être très irrégulier. Presque toujours brisés, ces piliers n'ont conservé qu'une de leurs extrémités. Dans tous les cas observés jusqu'ici, cette extrémité est évasée, à face plate, et non à cupule comme pour les classiques "piliers en trompette". On peut conjecturer que les deux extrémités de ces pilettes étaient en général plates, à moins que, par une disposition difficile à imaginer, seule une extrémité de chaque pilette nous soit parvenue. Le niveau 2d nous a livré un pilier court et trapu en bobine, aux deux extrémités évasées et plates. Sa longueur est de 52 mm pour un diamètre de l'ordre de 90 mm aux extrémités et de 70 mm pour le fût, très irrégulier. La technique de fabrication semble être le façonnage d'un boudin d'argile sommairement roulé entre les doigts, puis aplati aux extrémités par écrasement sur une surface plane. Si la surface terminale est plate, le contour est rarement circulaire ; il est plutôt irrégulier, ovale ou subquadrangulaire. Dans de rares cas, la fabrication est un peu plus soignée. Ces pilettes paraissent très cuites, ou recuites, et sont de couleur brique rosâtre uniforme, y compris à la cassure. Aucun pilier trifurqué n'a jusqu'ici été recueilli.

Les augets ou godets sont représentés par de multiples, mais souvent minimes fragments ; les parties les mieux conservées sont les fonds ; très rares sont les formes reconstituables. Ils diffèrent des augets décrits par P.-L.

Gouletquer pour le littoral armoricain et par C. Gabet pour la Charente-Maritime. Il s'agit ici de godets de plan arrondi irrégulier, à fond plat souvent débordant, tantôt mince, tantôt relativement plus épais que la paroi. Les profils peu réguliers hésitent entre des formes subcylindriques, subtronconiques ou en tonnelet. Le bord peut être droit, légèrement rentrant ou un peu évasé. On constate en tout cas un faible degré de standardisation, pour autant que l'extrême fragmentation permette d'en juger. Ce caractère les distingue des formes plus constantes, dans un gisement donné tout au moins, décrites par les auteurs précités. L'examen de certains débris de fonds suggérerait en outre l'existence de plus rares godets à fond quadrangulaire aux angles arrondis, ou ovale.

En tout cas, la technique de fabrication n'est ni l'estampage, ni le pliage d'une plaque de pâte, comme on le faisait en Armorique ou en Vendée. Ici, on semble s'être contenté de modeler sommairement à la main ces petits récipients à partir d'une boule d'argile, sans prendre la peine d'en égaliser les surfaces ou les contours. Faits de la même terre que les pilettes, ils en ont la même teinte brique rosâtre, y compris dans les cassures. Leurs dimensions ne peuvent être que conjecturées, faute d'éléments suffisamment conservés. On peut estimer le diamètre des fonds circulaires entre 4 et 6 cm ; ce diamètre correspond à celui des extrémités plates des pilettes, de 4 à 7,5 cm sur les exemplaires mesurables, pour un diamètre du fût de 2,1 à 4,3 cm. La hauteur des augets avoisinerait 4 à 5 cm.

Des masses d'argile cuite, pour lesquelles nous hésitons à employer le terme de *hand-bricks*, qui a été proposé pour des éléments d'une technologie particulière d'extraction du sel, les fours à voûtins et entretoises dont nous n'avons pas ici, pour l'heure, de vestiges évidents. Ces blocs, de couleur, consistance et aspect identiques à ceux des pilettes et augets, sont de formes et de dimensions variées. Leurs contours tourmentés évoquent de loin des boules, de gros cylindres ou de petits parpaings cubiques aux angles arrondis. Leur grossièreté rappelle celle des *hand-bricks* de Mesperleuch-en-Plouhinec³¹. Aucun des fragments de la Lède du Gulp ne conserve cependant de faces régulières ou de rebords. A peine peut-on reconnaître, sur l'un d'eux, une cuvette ovale peu profonde où l'on ne pourrait sans peine faire tenir en équilibre un auget ou une pilette. Un autre présente une face plate et une encoche semi-circulaire, sur un plan perpendiculaire à cette face plate. Aucun élément ne montre de nettes empreintes d'éléments ligneux ayant pu faire partie d'une armature de four. Des masses plus petites, très irrégulières, ne dépassant parfois pas 1 cm d'épaisseur, apparaissent dans les mêmes contextes, par exemple dans la couche 2b. Ces masses d'argile cuite ont de 2 à 10 cm de longueur, parfois davantage.

31. Gouletquer, 1967.

Des tortillons, petits bouts d'argile cuite, irréguliers, existent dans la couche 1b. Ils ont parfois une face grossièrement aplatie. Leur irrégularité et leur cuisson dans la masse ne permettent pas toujours d'exclure qu'il s'agisse de fragments détachés d'éléments plus volumineux ; ils pourraient aussi avoir servi de joints ou de cales. Pourtant, nous envisageons une autre hypothèse : les sauniers protohistoriques de la Lède du Gulp auraient pu employer la technique consistant à râcler le fond argileux d'"oeillets" de marais salants sommairement creusés, voire de dépressions naturelles dans les bancs d'argile, où l'eau de mer stagne et s'évapore sur l'estran en période de basses eaux. Cette pratique permettait de récupérer la saumure par cuisson de l'argile grattée au fond des cuvettes. La technique est attestée, selon P.-L. Gouletquer, dans les "Red-Mounds" du Lincolnshire, en Angleterre, mais ne semble pas avoir été envisagée pour les briquetages des côtes françaises. Elle expliquerait mieux, selon nous, les formes tourmentées et déchiquetées de ces petits fragments d'argile très cuite, si nombreux dans les niveaux protohistoriques du gisement. Encore aujourd'hui, des oeillets naturels existent sur le littoral ; en outre, un peu plus au nord, sur la plage de l'Amélie à Soulac, nous avons observé plusieurs fois des cuvettes circulaires creusées dans l'argile, dont l'origine et l'époque de creusement demeurent inconnues ; certaines d'entre elles pourraient être liées à l'exploitation du sel.

De gros godets épais ne sont jusqu'ici connus que dans la couche 2d. Il ne s'agit pas d'augets, mais d'une sorte de pilier court et creux. Une autre forme voisine, mais à paroi perforée d'un ou plusieurs orifices circulaires, est également présente sur le site.

De grands récipients poreux ont été décrits plus haut avec la céramique de l'âge du Fer. Peu cuits, de couleur brun verdâtre ou noirâtre, à pâte vacuolée riche en éléments organiques, ils portent des dépressions ou cordons écrasés au doigt ou à la spatule ; leur bord épaissi est régulièrement impressionné au doigt. Ces vases, souvent altérés à l'intérieur, probablement sous l'effet du sel, pourraient avoir eu pour fonction l'évaporation de la saumure, préalablement au traitement par le feu dans les briquetages. On notera leur ressemblance frappante avec quelques vases associés à des briquetages de la côte atlantique, comme au Boucaud à la Plaine-sur-mer (Loire-Atlantique) où on les a décrits comme mobilier archéologique d'accompagnement, sans liaison fonctionnelle reconnue avec l'exploitation du sel. Leur appartenance au Bronze final, postulée par les auteurs, nous paraît exclue pour des raisons typologiques, ce que confirme leur présence exclusive dans les niveaux de l'âge du Fer de la Lède du Gulp. Selon nous, ces récipients jouaient un rôle dans la fabrication du sel. Leur porosité certainement

intentionnelle, due à un traitement technologique particulier, et l'altération interne fréquente de leur paroi, nous les font considérer comme de probables vases à saumure, selon une technique décrite par K. Riehm dans plusieurs régions d'Europe.

La situation de la zone fouillée, probablement en marge de la zone centrale d'activité des sauniers protohistoriques, ne nous a pas permis jusqu'ici de découvrir des fours à sel en place, à supposer que ces installations légères aient pu se conserver. Malgré cela, la Lède du Gulp apporte sa contribution pour une meilleure connaissance des briquetages du littoral atlantique. Bien qu'il y ait des points communs, ceux-ci montrent en effet une frappante diversité de région à région. Notre site médocain s'individualise par des traits originaux. C'est d'abord la présence des grands récipients à saumure, à cordons et bord impressionnés ; ensuite, les piliers cylindriques à extrémité évasée plate, qu'on ne peut donc qualifier de "piliers en trompette", associés à des masses d'argile qui font penser à des *hand-bricks* du type le plus grossier. Ces traits distinguent le briquetage de la Lède du Gulp des sites à sel du Premier âge du Fer de la côte charentaise décrits jusqu'ici³².

À la différence de beaucoup de sites à briquetages des rivages atlantiques connus à ce jour, nous avons ici l'association étroite de vestiges d'activité saunière avec un mobilier archéologique abondant, varié, bien datable par ses caractères typologiques et les données de la stratigraphie. Les raisons nous échappent encore de cette coexistence, sur un même site, de vestiges d'habitat — céramique fine, parfois décorée, voire objets de luxe importés — et de rejets d'activités artisanales, ou semi-industrielles. On rappellera cependant que, sur la côte bretonne, L. Langouët a récemment découvert un habitat au mobilier comportant des éléments "luxueux", en relation avec un four à sel.

À la Lède du Gulp, on se félicitera de l'association des restes d'activité saunière avec un mobilier d'habitat, qui permet une meilleure approche chronologique des briquetages. En effet, pour ces périodes récentes de la Protohistoire, la validité des dates C14 souffre de limitations bien connues : les exemples sont nombreux de dates non recevables, trop récentes ou trop anciennes ; de toutes façons, la marge d'erreur devient en général trop large.

À la Lède du Gulp, la stratigraphie des huit niveaux couvrant les deux âges du Fer permet de suivre sur plusieurs siècles l'évolution éventuelle des techniques d'extraction du sel. Les recherches sur le site n'en sont qu'à leur début et seule la fouille de surfaces plus vastes fournira des données suffisantes pour une bonne approche

32. Perrichet-Thomas, 1986.

du problème. Dans l'état actuel des données, on ne constate pas ici, à ce qu'il semble, une évolution technique comparable à celle que propose P.-L. Gouletquer pour les briquetages armoricains. Pour cet auteur, les briquetages à piliers en trompette, utilisés de la fin de l'âge du Bronze à la fin du Premier âge du Fer, voire au début de La Tène, seraient ensuite supplantés, durant l'époque de La Tène, par les fours allongés à pont. Or, à la Lède du Gulp, si nos propositions d'attribution chronologique sont correctes, les niveaux de La Tène moyenne et finale livrent encore des piliers cylindriques à extrémité évasée, peu différents de ceux du Premier âge du Fer du même site. Jusqu'ici, en revanche, on n'y a trouvé aucun de ces piliers trifurqués connus de l'autre côté de l'estuaire de la Gironde, et même exceptionnellement à Soulac, d'un type qui représenterait l'évolution du pilier en trompette.

La même continuité technologique apparaît dans la typologie, et même les décors à grosses digitations, des grands vases que nous interpréterons comme des évaporateurs. Quant aux augets, malgré l'extrême fragmentation qui les caractérise, ils ne semblent guère varier de forme : leurs profils conservent une notable constance dans l'irrégularité au cours du temps, en particulier leurs fonds plats, irréguliers et débordants, qui les distinguent des augets de régions plus septentrionales, (hormis ceux du Léon, par ailleurs beaucoup plus récents et appartenant, semble-t-il, à un système technologique différent). En tout cas, aucun auget fabriqué par pliage ou par moulage n'a jusqu'ici été trouvé à la Lède du Gulp. Enfin, les blocs irréguliers d'argile cuite, dont la fonction exacte nous demeure jusqu'ici inconnue, sont très différents des éléments de voûtins ou d'entretoises provenant des fours à augets "à grille", d'ailleurs sans doute plus récents également.

Il semblerait donc que l'industrie saunière ait peu évolué à la Lède du Gulp, du Premier âge du Fer à la fin du Second. Elle possède une relative originalité au sein du vaste ensemble, assez hétérogène semble-t-il, des briquetages atlantiques. Seuls éléments à être, jusqu'ici, exclusifs des niveaux du Premier âge du Fer du Gulp, le pilier court et trapu en bobine et le godet cylindrique très épais à fond plat, perforé ou non, témoignent peut-être de certains changements dans le détail de la technologie employée ; pour le moment cependant, la rareté de ces éléments n'autorise aucune conclusion définitive.

La question demeure du poids de cette activité saunière dans l'économie des populations de l'âge du Fer dans le Nord-Médoc. S'agissait-il seulement d'une production saisonnière de capacité limitée, orientée avant tout vers la satisfaction du marché local ? N'était-ce pas déjà plutôt une petite industrie capable d'exporter ses surplus ? La multitude de débris d'augets pulvérisés donne

l'impression, peut-être trompeuse, d'une activité importante. La présence de vaisselle fine et surtout de rares biens de luxe (fiolle en verre multicolore, amphore gréco-italique) pourrait déceler, chez certains de ces riverains de l'Atlantique, un train de vie supérieur à celui de simples paysans, bergers et sauniers temporaires.

Les témoins fugaces : pistes d'empreintes et aménagements en matériaux périssables

Les premières empreintes nous sont apparues à la surface du niveau 2a, sous la forme d'une large bande de sable blanc, coupant la fouille en diagonale (fig. 10 et 11). Nous les avons dégagées sur 10 mètres de long et 2 à 5 mètres de

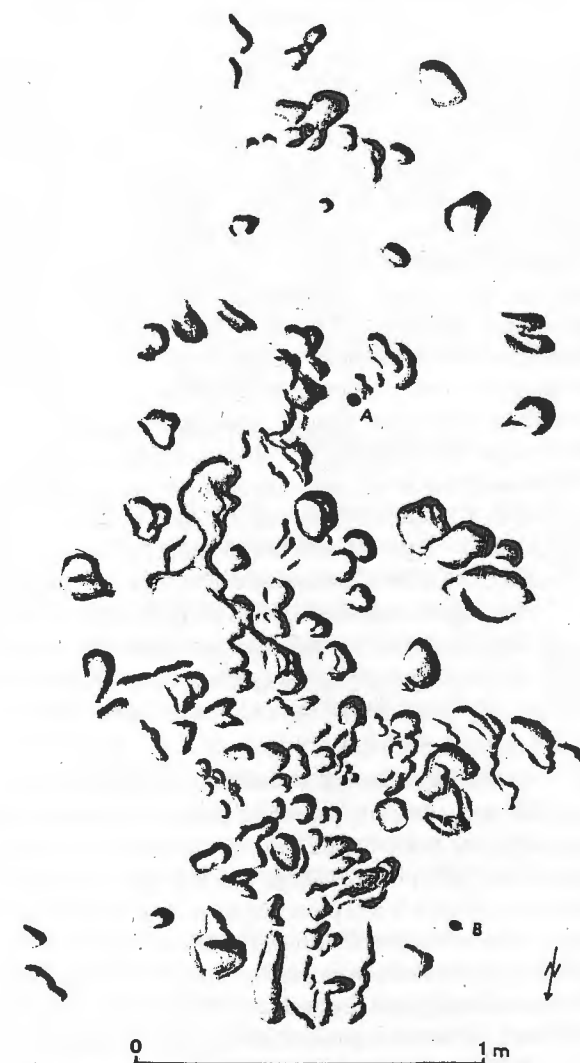


Fig. 10. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Piste d'empreintes animales dans le niveau 2a
(début du Second âge du Fer), vue partielle.
En A et B, trous cylindriques profonds laissés par un bâton.

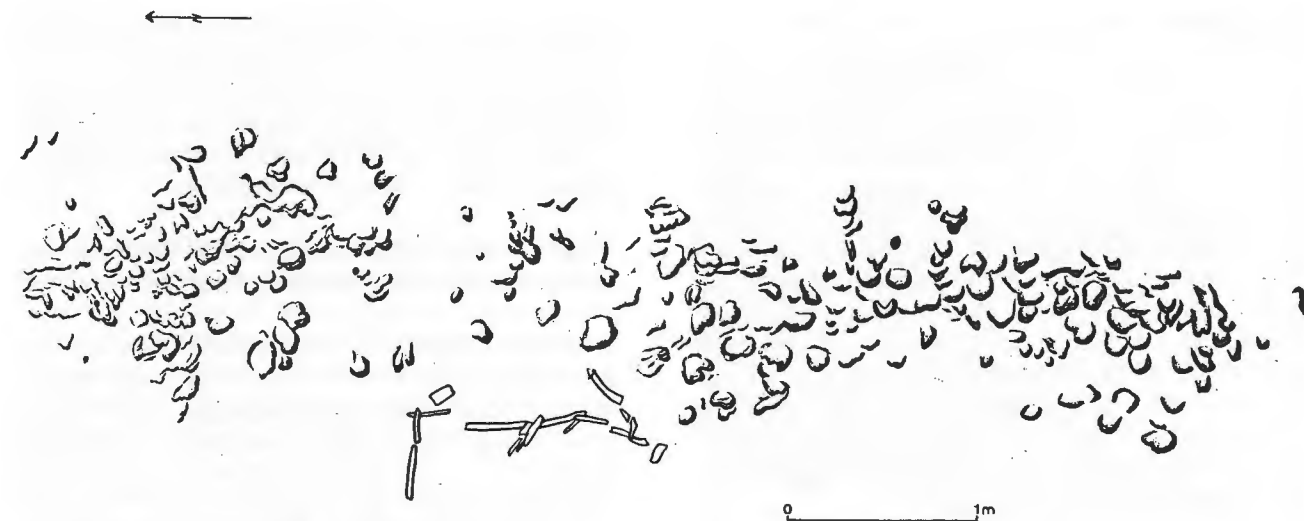


Fig. 11. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Piste d'empreintes d'animaux et aménagements de bois (barrière ?)
dans le niveau 2a (Second âge du Fer).

large. Sur le terrain en pente vers une mare boueuse, les pieds des animaux s'étaient profondément enfoncés, de 3 à 4 cm parfois. Les empreintes ont des contours mous et parfois une auréole de glissement sur la pente. Des bourrelets d'argile les cernent. En outre, elles se recouvrent les unes les autres, comme si des animaux s'étaient pressés ou bousculés, ce qui rend difficile l'identification des espèces représentées. On peut néanmoins reconnaître des sabots d'équidés, de bovidés, de petits herbivores, et probablement des empreintes de chien. Vers le bas de la pente, les traces s'estompent au niveau où affleure actuellement l'eau douce. Quelques-unes font penser à un pied humain. On observe aussi, çà et là, de petits trous circulaires à profil conique, évoquant un bâton pointu (fig. 10, A et B). Ces traces se poursuivaient vers le large, dans la zone aujourd'hui disparue. Vers l'ouest, elles occupent le fond horizontal d'une sorte de tranchée ou chemin creux, entaillant obliquement la pente raide ; vers le haut, le sol paraît entaillé sur une hauteur de 0,10 m. S'agit-il d'un tassement dû à des passages répétés, ou d'un aménagement intentionnel destiné à empêcher les bêtes de glisser ? On ne saurait le dire.

De l'autre côté de la mare, d'autres traces forment une nouvelle piste, suivie par nous jusqu'aux limites du décapage, sur 6 mètres de long et 5 mètres de largeur maximum. Cette piste converge vers la première ; comme elle, elle semble liée à la présence du point d'eau. Le sable blanc, dont le dépôt rapide a fossilisé les empreintes, représente très probablement un dépôt éolien. Il n'a livré aucun vestige archéologique. Les vestiges trouvés à la surface de la couche 2a ont, soit glissé dans les empreintes, soit été enfoncés dans les creux de celles-ci par piétinement ; certains éléments, trouvés dans des empreintes, avaient pu s'encasturer accidentellement dans les sabots des bestiaux.

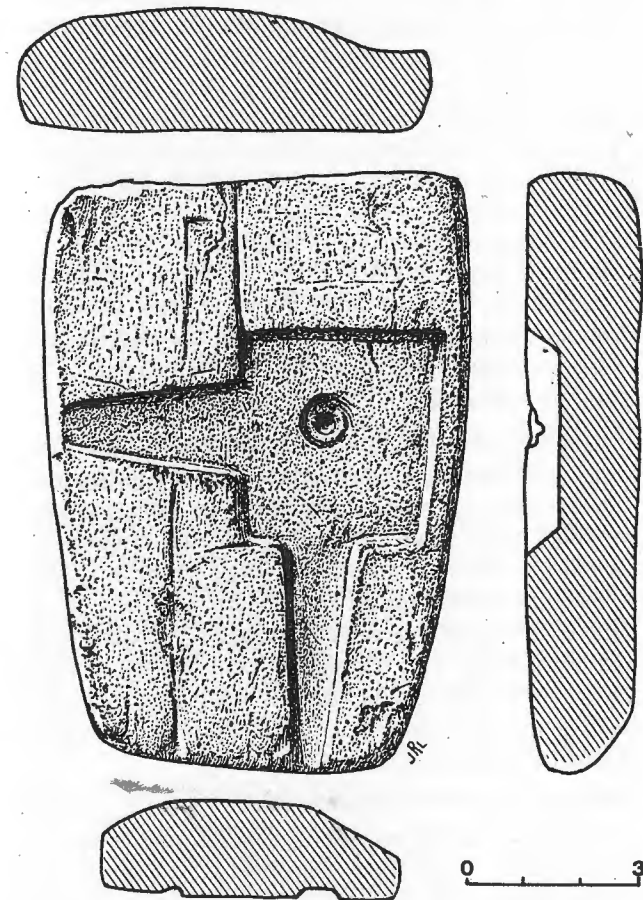


Fig. 12. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Bronze moyen médocain.
Valve de moule en pierre pour enclume (bigorne) en bronze.

Des empreintes, humaines et animales, avaient été signalées dans ce secteur du littoral dès la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. A Soulac, on a même observé, à l'époque, des traces de roues de chariot dans l'argile de la plage. Des empreintes de bovidés ont été observées çà et

là en d'autres points de la côte atlantique, mais jamais suivies sur une grande longueur ni fouillées systématiquement. L'intérêt de ces pistes est considérable, comme nous l'avons déjà souligné.

Les niveaux du Bronze moyen

Les niveaux du Bronze moyen, 4a et 4b, s'individualisent nettement dans la séquence stratigraphique de la Lède du Gulp. Ils sont séparés des couches tourbeuses de l'âge du Fer par un épais niveau de sables clairs (couche 3) pratiquement stérile, dans les parties hautes du site. Ces sables s'amenuisent jusqu'à disparaître en bas de pente vers l'est. En raison du fort pendage ouest-est affectant l'ensemble des niveaux archéologiques, les eaux terrestres stagnantes dans les zones basses y ont déposé une couche de

vases bleuâtres (niveau 4b) pouvant atteindre 0,45 m d'épaisseur, coiffée par la suite d'une formation tourbeuse brun noirâtre, à éléments végétaux souvent bien conservés (niveau 4a). Latéralement, à mesure que l'on s'éloigne du marais, cette formation passe à un sable argileux verdâtre ou bleuâtre, compact, surmonté d'un horizon noirci, bien reconnaissable tout au long de la coupe.

La zone en cours de fouille paraît se situer en marge de l'habitat du Bronze moyen, vraisemblablement installé plus haut, en bordure du marais, et peut-être détruit par l'érosion marine. Nous nous trouvons donc dans une zone marginale de rejets du mobilier archéologique, comme en témoignent la fragmentation et la dispersion de la céramique, dûes sans doute aux troupeaux qui venaient probablement s'abreuver, comme le montrent les deux pistes d'empreintes que nous avons découvertes, l'une dans la tourbe 4a, l'autre au sommet de l'argile bleue 4b.

Le mobilier archéologique

Pour les niveaux 4a et 4b, il ne montre pas de différence sensible, en première analyse. L'un et l'autre appartiennent au Bronze moyen de faciès médocain, très largement répandu en Aquitaine et au-delà.

La métallurgie est représentée, non par des objets métalliques mais par deux moules à bronze. Bien qu'ils aient été trouvés avant notre intervention, et aient fait l'objet d'une étude technique détaillée³³ nous en ferons rapidement état ici, étant donnée leur importance :

— une valve de moule d'enclume à deux coquilles, en roche grise (micaschiste ?)³⁴, permettant la fabrication d'une petite bigorne à corps carré, décoré d'une rouelle pointée (fig. 12) ;

— un grand fragment de coque de moule bivalve, pour hache à bords droits du grand type médocain classique, en terre mêlée d'éléments organiques (fig. 13) ; la brisure est due probablement au choc thermique lors de la coulée du bronze.

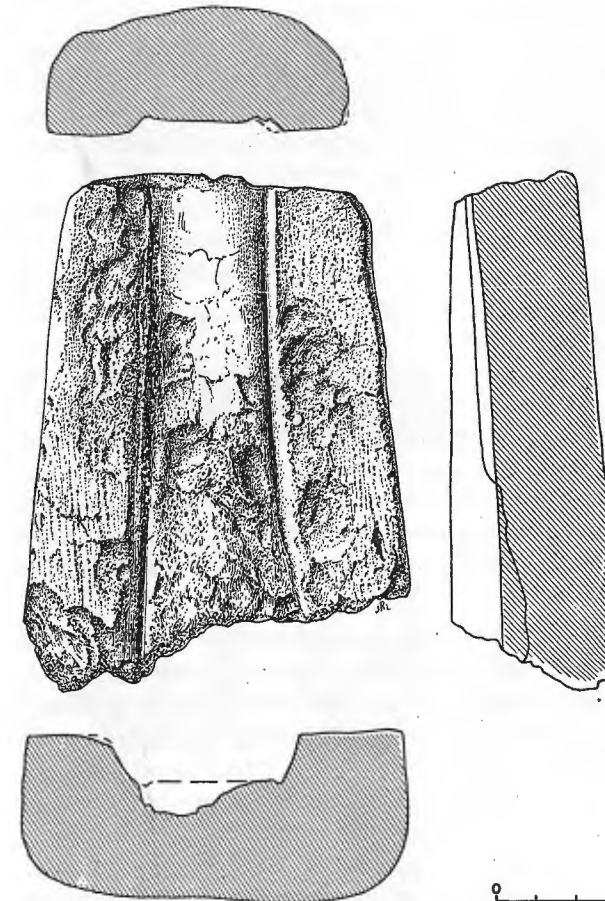


Fig. 13. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Bronze moyen médocain.
Fragment de moule en argile pour hache en bronze
à bords droits de type médocain.
Fouilles Frugier.

33. Frugier, Andrieux, Boudet, 1983.

34. Moreau, 1971.

L'un comme l'autre portent des traces de brûlure indiquant qu'ils ont servi. De telles pièces sont rares dans notre pays ; aucun moule de hache médocaine n'avait jusqu'ici été signalé dans la région, où pourtant plus d'un millier de ces haches sont connues à ce jour. Quant au moule d'enclume, il s'agit aussi d'une rareté puisque, à part celui de la Lède du Gulp, on ne connaît en France qu'un fragment de moule semblable, trouvé à Cuiry-les-Chaudardes (Aisne). Selon G. Frugier, le moule de hache gisait au fond d'une petite fosse, associée à trois autres fosses, à proximité d'un fourneau à chape ovale d'argile très cuite, surmonté d'une masse charbonneuse. Leur présence au sein d'un habitat suggère des activités métallurgiques sur place.

L'industrie lithique est de médiocre qualité (fig. 14, 11 à 18). Le matériau employé, des galets de silex provenant d'anciennes formations démantelées, n'est pas excellent. La technologie paraît souvent expéditive, donnant des éclats plus ou moins retouchés, des racloirs grossiers, quelques grattoirs, parfois même de simples *chopping-tools*. A l'occasion, quelques fortes lames ont été obtenues.

La céramique, abondante mais très fragmentée, répète à satiété les décors plastiques aujourd'hui bien connus, sur un répertoire de formes antérieurement définies³⁵ (fig. 14, 15 et 16) :

- pots et jarres en tonneau plus ou moins pansu, à fond plat, à bord droit ou faiblement resserré ;
- pots et jarres pansus très fortement resserrés à l'ouverture ;
- terrines tronconiques à fond plat ;
- cruches à anse unique, généralement posée à cheval sur deux cordons horizontaux.

Les trois premières catégories de vases portent fréquemment le classique décor de cordons simples ou torsadés, en séries horizontales sous le bord, parfois jointifs, ou à disposition orthogonale, plus rarement en X ou en oves. Les décors les plus complexes, en panneaux, sont en général centrés sur les moyens de préhension, oreilles, boutons ou anses. Le décor peut également comporter, en combinaisons diverses avec les cordons, des coups d'ongle, des traînées de barbotine étalées au doigt, et très souvent la panse est garnie jusqu'au fond de languettes d'argile disposées irrégulièrement, ou "pastillages".

La série la plus étoffée de la Lède du Gulp permet désormais d'individualiser de nouvelles catégories typologiques :

- des bols ouverts et coupes à fond rond, parfois très petits, lisses ou décorés de coups d'ongle ou de motifs en relief (fig. 16, 1, 2 et 5) ; certains ont le bord biseauté ;

- des écuelles à panse ovoïde ou piriforme et bord légèrement resserré ;
- des tasses ou pichets à anse plate ou en boudin, parfois à cheville, à perforation généralement horizontale ; ils sont lisses ou plus rarement décorés d'incisions ou d'impressions affectant parfois l'anse ou encore de motifs en relief ;
- des vases biconiques bas, à carène marquée, souvent lisses ;
- des couvercles plats, lisses ou décorés de pastillages ou de coups d'ongle (fig. 14, 8 ; fig. 16, 6) ; les fragments d'un couvercle semblable ont été découverts, tombés à l'intérieur d'une jarre intacte, à cordons et pastillages, trouvée sur la plage de l'Amélie à Soulac ;
- des couvercles à rebords obliques, dont un exemplaire est décoré extérieurement de coups d'ongle en ligne ;
- des cuillers, généralement frustes, dont aucune n'est complète (fig. 14, 9 ; fig. 16, 3).

Des fragments suggèrent l'existence d'autres formes, malheureusement incomplètes pour le moment :

- des bords épaissis, toriques ou aplatis, peuvent provenir de coupes basses et larges ; l'une d'elles est décorée de petites impressions rondes (fig. 14, n°2) ; le bord plat d'une autre coupe porte des impressions allongées en chevrons ;
- des bols profonds, à paroi presque droite ;
- quelques tessons de fonds polypodes, jusqu'ici non raccordés à l'une des formes précédentes.

La découverte, cette année, de fragments d'un vase à pastillage recrépi d'argile cuite à même, nous interroge sur la fonction de cette catégorie de céramique. La mise en évidence de ce revêtement d'argile impliquerait, pour les pastillages, un rôle plus utilitaire que décoratif ; servaient-ils à faciliter l'adhérence d'un matériau isolant, argile crue ou matière organique ? Dans ce cas, à quel usage étaient-ils destinés ? A l'intérieur de ces pots, nous avons plusieurs fois observé un enduit noirâtre, d'aspect gras, ayant parfois débordé vers l'extérieur. Aucune analyse n'a pu jusqu'ici en être faite.

Dans le cas de simples poteries culinaires, on pourrait comprendre l'omniprésence de cette céramique sur le territoire couramment assigné à la "culture" du Bronze moyen médocain, mais non sa large diffusion hors des limites de ce territoire, dans des régions occupées par d'autres groupes culturels du Bronze moyen : Ouest du Bassin Parisien, Angoumois, vallée de la Vézère, voire même certaines régions de la Péninsule ibérique. L'extension de ces vases à pastillages dépasse visiblement le cadre d'une culture régionale, alors que l'exportation à distance d'une céramique domestique banale n'est pas courante au Bronze moyen.

35. Sireix et Roussot-Larroque, 1968 ; Roussot-Larroque, 1975.

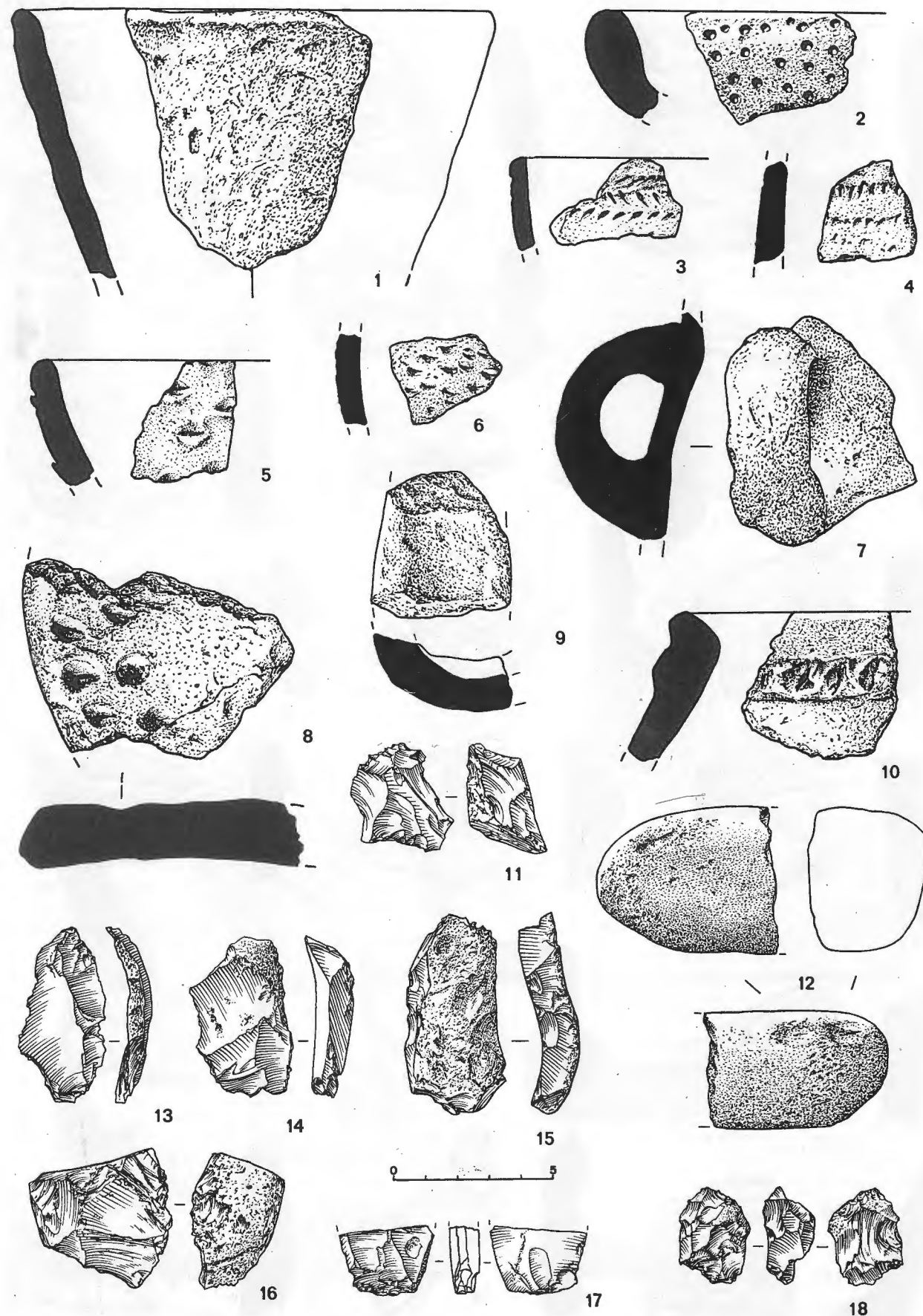


Fig. 14. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Bronze moyen médocain.
1 à 10 - céramique : 1 - vase tronconique non décoré ; 2 et 3 - vases ouverts à décors d'impressions ; 5 et 6 - décors de coups d'ongle ; 7 - anse en boudin ; 8 - couvercle à décor digité ; 9 - fragment de cuiller ; 10 - bord de jarre à cordon digité.
11 à 18 - industrie lithique : 11 - grattoir ; 12 - fragment d'aiguiseur ; 13 à 18 - silex taillés utilisés ;
12 - fragment de roche grenue avec traces d'utilisation.

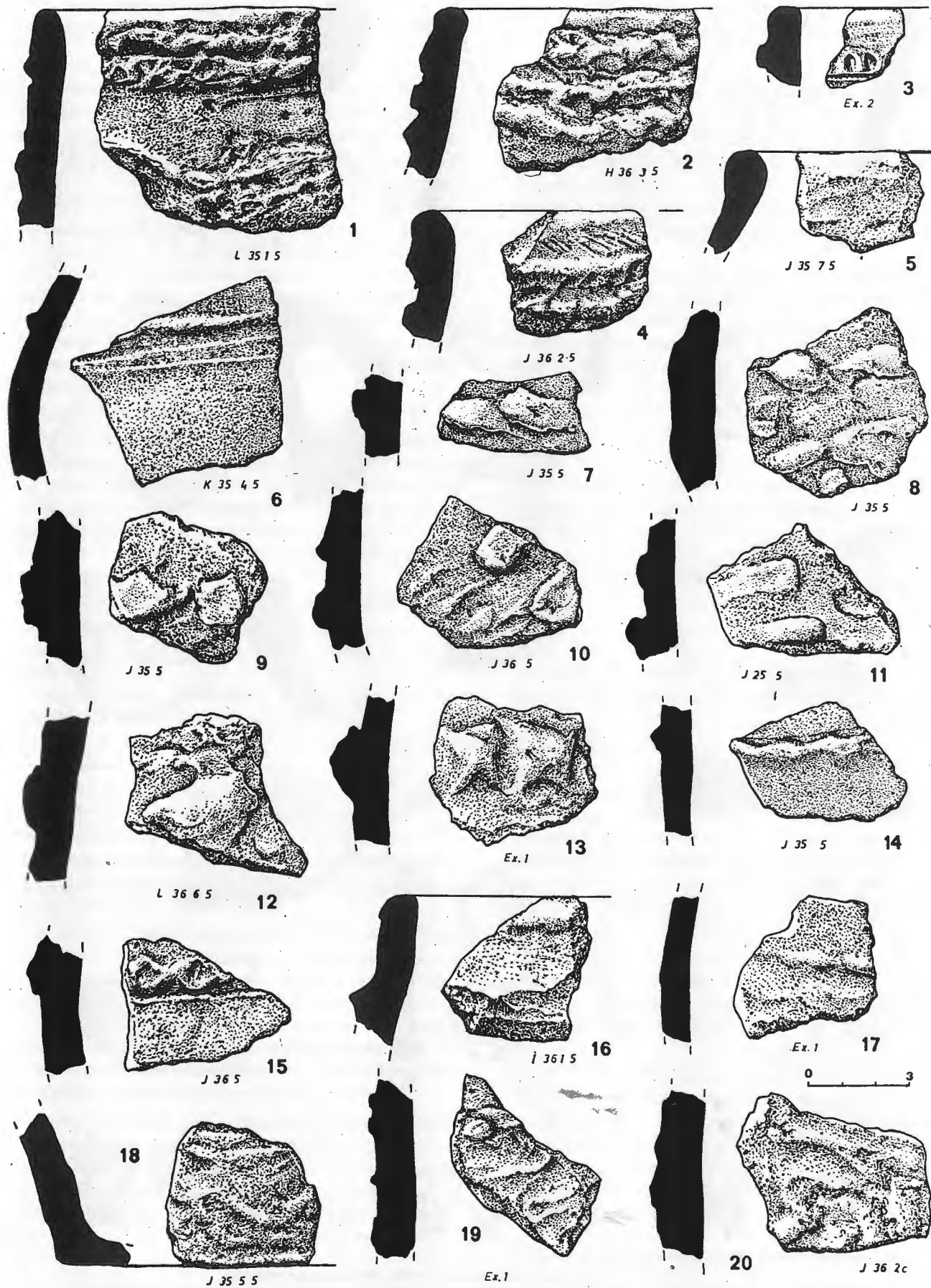


Fig. 15. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Bronze moyen médocain. Céramique à décors plastiques, cordons et pastillages.

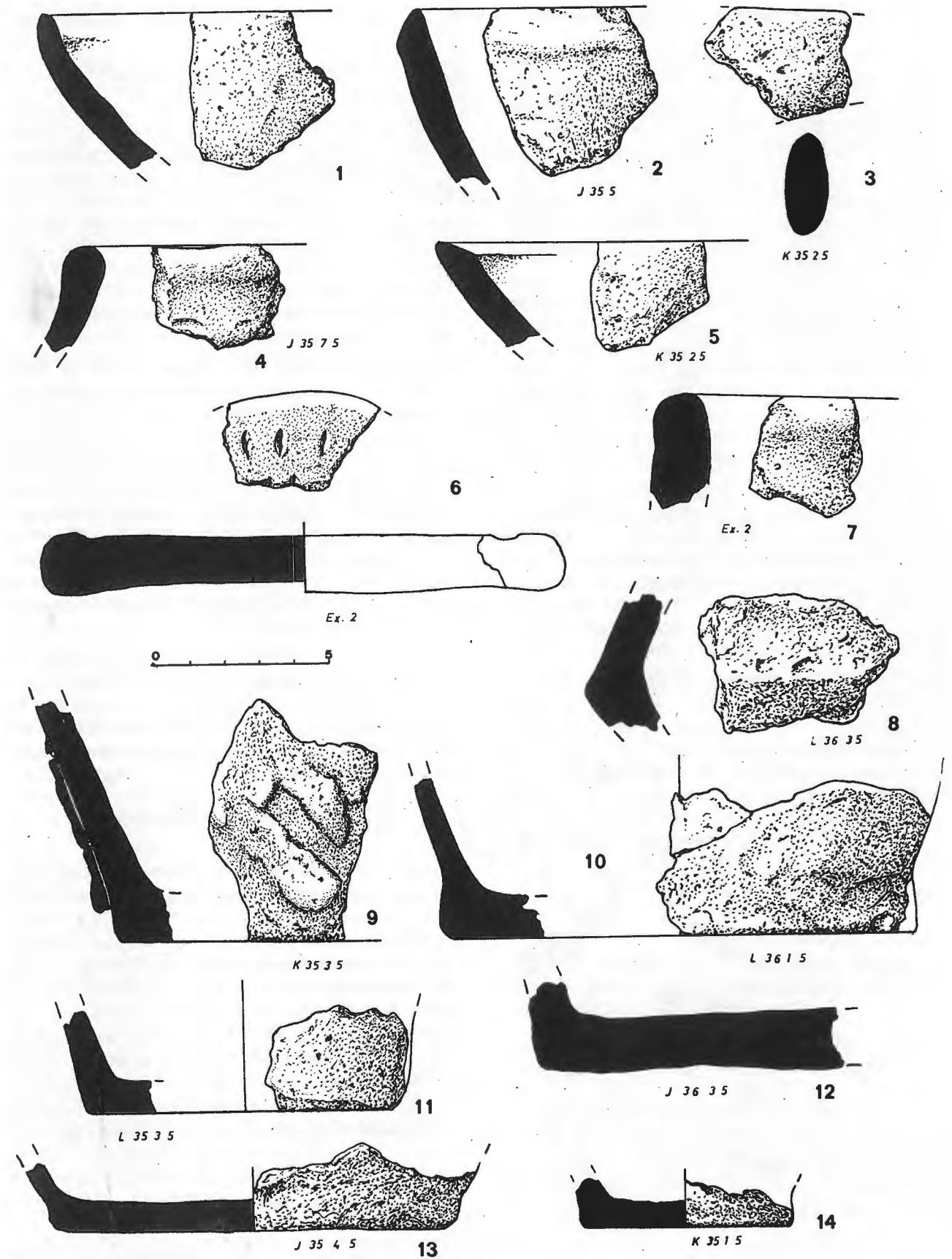


Fig. 16. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Bronze moyen médocain. Céramique : 1, 2 et 5 - formes ouvertes ; 3 - fragment de cuiller ; 4 et 7 - bords de jarres ;
6 - couvercle décoré de coups d'ongles ; 8 - vase caréné ; 9 et 14 - fonds plats.

Quelle autre fonction envisager pour ces vases ? Sur un autre tesson à pastillages de la Lède du Gulp, nous avons observé des coulées vertes, semblant provenir d'un contact avec du cuivre. Cet indice jusqu'ici isolé implique-t-il l'utilisation de cette céramique dans la métallurgie du Bronze ? La Lède du Gulp a certes connu une activité bronzère, mais on voit mal pour l'instant comment lier directement métallurgie et vases à pastillages, même si la plupart des "cachettes" du Bronze moyen de la région ont été déposées dans des vases de ce type.

Une autre possibilité, qui demanderait confirmation, serait que cette catégorie céramique soit liée à une précoce exploitation du sel marin. Les niveaux du Bronze moyen de la Lède du Gulp ne livrent pas jusqu'ici les formes spécialisées élaborées plus tard, à l'âge du Fer, et présentes dans les niveaux supérieurs du site. Toutefois, dès le Bronze moyen, à Salies-de-Béarn, on utilisait déjà l'eau des sources salées pour la fabrication du sel, sans augets ni pilettes³⁶. Il est fort possible qu'à l'instar de l'Europe centrale et balkanique, l'Ouest européen ait su, beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait, obtenir le sel par évaporation. Les gros vases poreux à pastillages auraient-ils été des vases à sel ? Une précoce activité saunière, préfigurant sur place celle de l'âge du Fer, serait-elle une des raisons économiques du brillant essor du Bronze moyen médocain, dans une région qui ne possédait aucun minerai de cuivre ou d'étain ? L'avenir des recherches pourra seul apporter une réponse.



Fig. 17. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Bronze moyen médocain. Piste d'empreintes animales (vue partielle).

Les pistes d'empreintes

Elles ouvrent d'autres perspectives sur la vie au Bronze moyen dans ce secteur du Médoc atlantique (fig. 17). Dans la zone basse et humide fouillée par nous, la tourbe du niveau 4a et le sommet de l'argile du niveau 4b ont conservé la trace de profondes empreintes de pas, laissées par des animaux, chevaux, boeufs, petits ruminants..., qui sans doute venaient y boire. Ces traces, parfois bien détachées, sont souvent rendues floues par le glissement des bêtes sur la pente. Elles s'organisent en deux pistes, d'orientation différente dans 4a et 4b.

La présence du cheval est intéressante, cet animal, tardivement domestiqué en Europe occidentale, n'apparaissant sans doute dans l'Ouest de la France que vers le début du deuxième millénaire avant notre ère. On s'étonnera peut-être de l'absence apparente du porc. Complétant cette image des troupeaux du Bronze médocain, l'empreinte des quatre pattes d'un grand chien, courant hors de la piste comme le font tous les chiens. Enfin, de petits trous cylindriques à intervalles réguliers le long de la piste, pourraient être la trace d'un bâton ; plus léger que ses bêtes, le berger n'a pas laissé de traces de pas visibles, mais un long bâton brisé gisait en contre bas.

Suivies jusqu'ici sur plusieurs mètres dans la couche 4a, où les traces sont moins lisibles, et sur le sommet de l'argile 4b, ces pistes semblent se prolonger vers le sud dans la zone non fouillée. Faute de moyens, nous n'avons pu mouler en 1986 qu'une surface de deux mètres carrés, au prix de grandes difficultés.

Les éléments de datation

Pour les niveaux 4a et 4b, ils ne sont pas encore aussi précis qu'on le voudrait. Pour le niveau le plus récent, G. Frugier fait état d'une date C14 de 1040 ± 120 B.C., date un peu basse³⁷. Une autre date, non publiée par le fouilleur, situerait le Bronze moyen du Gulp vers 1350 B.C.³⁸ ; elle paraît plus en accord avec les données disponibles, encore que l'épaisseur des niveaux, comme l'abondance des vestiges céramiques abandonnés sur place, suggèrent une assez longue occupation. Toutefois, la position du moule de hache à bords droits, dans le niveau supérieur selon le fouilleur, n'est pas en faveur d'une date particulièrement tardive au sein du Bronze moyen. Par ailleurs, l'épaisseur

36. Saule, 1965 et 1984.

37. Frugier, 1982 ; Gif, numéro de laboratoire inconnu.

38. Gif, n° 1032.

des couches archéologiques ne saurait, à elle seule, prouver une longue période d'occupation : dans cette zone basse où la stratigraphie est dilatée, les dépôts ont pu se former rapidement. La suite des recherches et l'étude d'un mobilier plus abondant établiront peut-être des différences plus tangibles, voire une évolution sensible d'un niveau à l'autre.

Un problème demeure, pour la position chronologique de la base argilo-sableuse de la couche 4b, qui pourrait être subdivisée. Peu abondant et mal caractérisé, le mobilier archéologique correspondant est pour l'instant difficile à attribuer, pauvreté d'autant plus regrettable que ces niveaux pourraient représenter la transition Bronze

Les niveaux du Néolithique final

Les niveaux 5a à 5d ont pu être attribués à la culture d'Artenac du Néolithique final. Ils correspondent à un dépôt stratifié de sables jaunâtres, tantôt argileux, tantôt très friables. Peu épais, ils livrent de la céramique très fragmentée : cela s'explique par l'intense piétinement qui marque toute la surface fouillée jusqu'ici de la couche argileuse 6a sous-jacente, soit une vingtaine de mètres carrés.

L'industrie lithique (fig. 18)

Elle est faite, comme à l'ordinaire à la Lède du Gulp, sur galets de silex de qualité médiocre ; elle comporte quelques éléments significatifs : flèche à pédoncule et ailerons recourbés, courte flèche tranchante triangulaire à retouche envahissante de la face dorsale et retouche courte de la face ventrale (n°1), grande flèche tranchante subrectangulaire à retouche grignotée (n° 2). La composante microlithique, déjà signalée par nous en contexte arténacien⁴⁰, est également attestée ici ; un segment du Bécay a été recueilli, au contact 4b/5a. A la Lède du Gulp, G. Frugier avait trouvé une minuscule flèche en triangle équilatéral, proche du type de Montclus, dans son niveau arténacien ; une flèche toute semblable figure dans le mobilier arténacien de la Fontaine de la Demoiselle à Saint-Léon sur l'Isle, en Dordogne. A noter encore de petits grattoirs (n°s 3, 5 et 6), des éclats retouchés, des denticulés de type banal (n°s 7, 11 et 13), une coche sur lamelle (n° 12), un tranchet à retouche bifaciale envahissante, très percuté au talon (n°14).

Du niveau 5b provient un fragment de grande lame — probablement de poignard — retouché après cassure

ancien-Bronze moyen, encore mal définie dans nos régions. Dans le mobilier des fouilles de Guy Frugier, plusieurs tessons décorés à la cordelette évoqueraient cet horizon ; vases biconiques, à épaulement parfois très haut et bord resserré ou écuelles à profils sinueux portent des motifs variés³⁹ : lignes horizontales en série, motifs orthogonaux, en arêtes de poisson, en chevrons, en résille... Sont-ils encore dans la tradition du Bronze ancien ? S'associent-ils à la céramique à pastillages et cordons, elle-même peut-être apparue précocement ici, bien qu'elle se maintienne certainement jusqu'à la fin du Bronze moyen ? Jusqu'ici, aucun de ces éléments n'est malheureusement apparu dans la zone fouillée par nous.

(n° 8). Selon N. Mallet qui a bien voulu l'examiner, ce silex provient des ateliers tourangeaux du Grand Pressigny. La culture d'Artenac représente effectivement l'apogée des exportations de ce beau silex blond, particulièrement recherché pour la fabrication des grandes lames du Néolithique final⁴¹. Bien entendu, on l'exportait surtout là où le bon silex manquait, comme c'est le cas à la Lède du Gulp. Un autre fragment de poignard, trouvé par G. Frugier dans ce même niveau arténacien, et soumis par nous à N. Mallet, est également en silex de Pressigny. Dans le Nord-Médoc, de nombreuses trouvailles de surfaces, comme le grand poignard de Talais ou celui de Ballade à Grayan, sont très probablement aussi en silex pressignien. Il est donc particulièrement intéressant de trouver ici ces vestiges en stratigraphie dans les niveaux arténaciens. L'outillage poli n'est représenté que par un fragment, côté tranchant, de hache en roche grise.

La céramique

Nous l'avons dit, elle est très pauvrement représentée : une anse nasiforme, un tesson décoré d'un triangle pointillé, pointe en haut, un autre orné d'un trait souligné de pointillé, des fragments de fonds plats.

Les empreintes animales (fig. 19 et 20)

Elles ne forment pas ici de pistes organisées comme c'était le cas pour les âges du Fer et du Bronze. Profondément marquées, très serrées, remplies de sable éolien de couleur claire, elles s'enfoncent dans l'argile sableuse plus sombre de la couche 6a. Leur fond se situe

39. Roussot-Larroque, 1986.

40. Roussot-Larroque, 1973 et 1984.

41. Roussot-Larroque, 1983 et 1984.

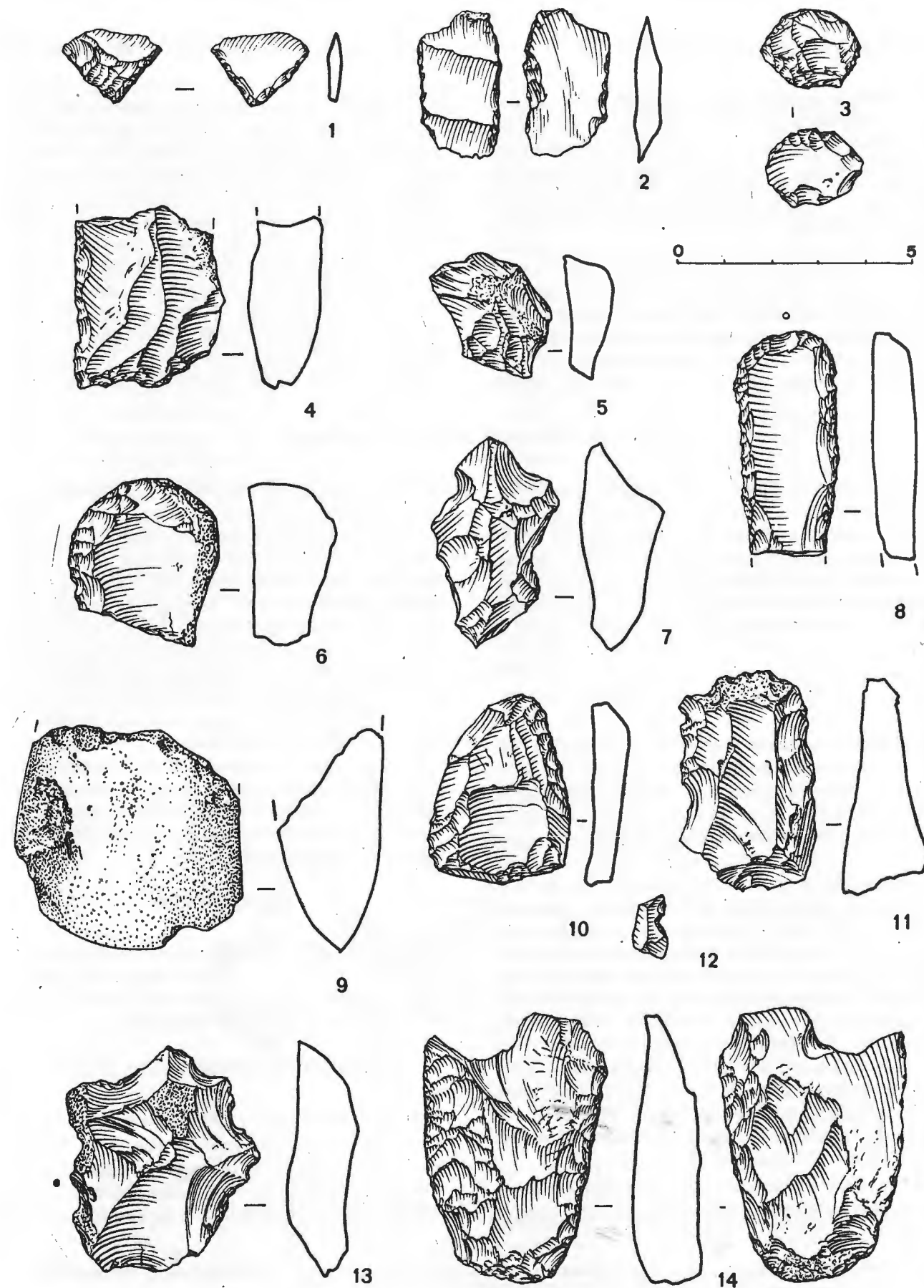


Fig. 18. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Néolithique final, culture d'Artenac : industrie lithique : 1 et 2 - flèches à tranchant transversal ; 3 - grattoir subcirculaire ; 4 et 10 - racloirs ; 5 et 6 - grattoirs ; 7, 11 et 13 - denticulés ; 8 - fragment de poignard en silex du Grand Pressigny, retouché sur cassure ; 9 - hache polie en roche grise ; 12 - lamelle à coche ; 14 - tranchet.



Fig. 19. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Traces du piétinement de petits herbivores (moutons ?)
à la surface de la couche 6a.
Néolithique final, culture d'Artenac.
Photo A. Villes.

invariablement à une même profondeur, jamais dépassée, comme si le sol avait été boueux en surface seulement. Ces empreintes se chevauchent, difficilement lisibles ; elles évoquent celles de petits sabots fendus : des caprinés ? Les arêtes les plus longues qui les séparent s'orientent plutôt dans le sens nord-est/sud-ouest ; elles tendent à se serrer dans le sens de la pente. Certains tessons arténaciens, encastrés dans des empreintes, ont été littéralement enfoncés et écrasés dans la couche sous-jacente. De toute évidence, nous nous trouvons ici dans l'aire de circulation et de stationnement d'un troupeau de petits ruminants ; l'ensemble évoque les traces de piétinement des moutons au bord des "lavognes" ou mares où ils vont boire.

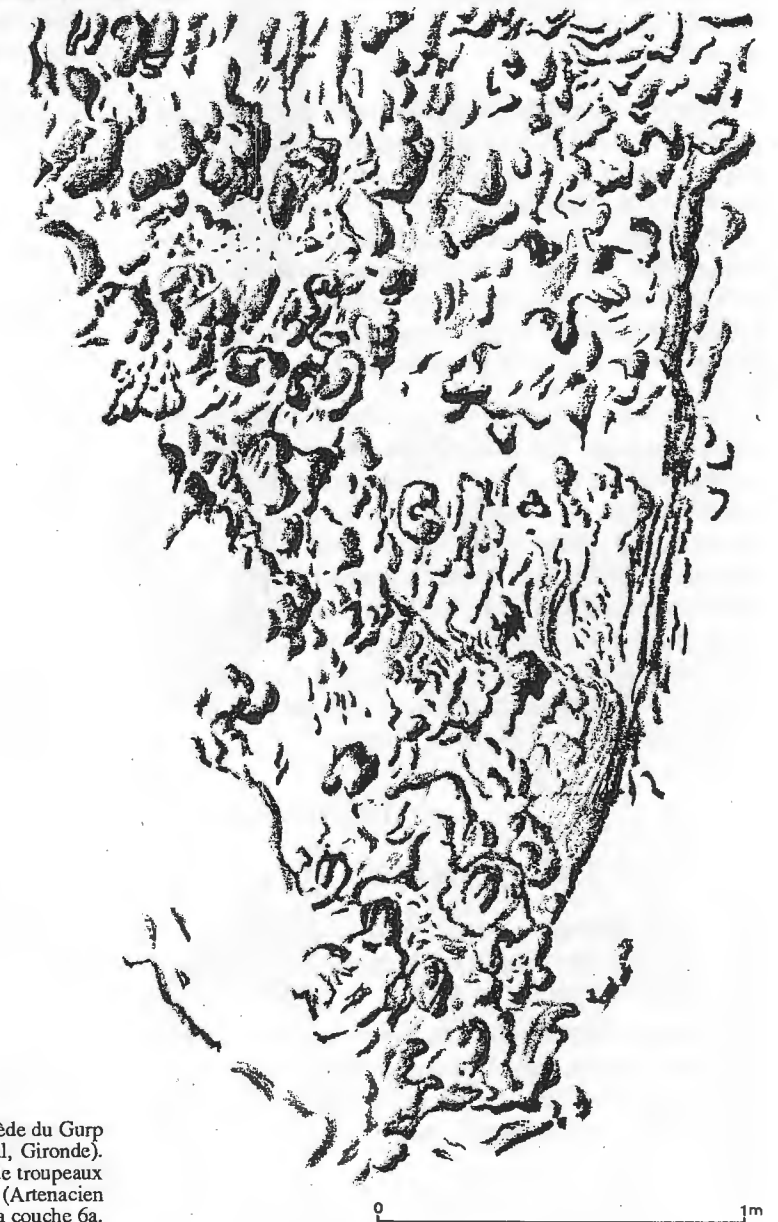


Fig. 20. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Empreintes du piétinement de troupeaux
du Néolithique final (Artenacien)
à la surface de la couche 6a.

Les niveaux du Néolithique récent

La couche 6a

Argile sableuse fortement piétinée par les troupeaux arténaciens, elle se charge progressivement d'éléments fins, devenant franchement argileuse vers l'est, en bas de pente ; elle prend alors l'aspect d'une vase bleuâtre, rappelant la couche 4b du Bronze moyen. Cette argile très compacte évoquerait une sédimentation en eau tranquille. Ces conditions locales expliquent sans doute, là encore, la pauvreté relative du mobilier archéologique, juste suffisant pour permettre l'attribution à la culture de Peu-Richard. On note encore des fragments de bois et des os très mal conservés.

L'industrie lithique, bien que toujours en majorité sur galets de silex local, comporte quelques bonnes lames larges, parfois denticulées et lustrées ("éléments de faucilles"). A noter encore une flèche tranchante sur éclat de hache polie, à retouche bifaciale courte, d'un type peu courant dans les sites peu-richardiens du Centre-Ouest, des grattoirs, racloirs et denticulés sur éclat, un microburin peut-être accidentel (type Krukowski). Un éclat de roche grise porte des enlèvements sur un bord.

La céramique (fig. 21), toujours fabriquée avec l'argile locale, comporte surtout des fragments de grands vases épais à fond plat, sans décor, dont aucun profil complet n'a pu être restitué. On y reconnaît la partie supérieure d'une bouteille à col resserré et bord éversé, assez épaisse (n° 2). Une anse tunnelée vraie et deux fragments du même type, bien caractéristiques (n° 4, 7 et 10) établissent, sans aucun doute possible, la présence à la Lède du Gulp du Peu-Richard de faciès maritime. Un tesson à décor typique d'incisions curvilignes et une anse tunnelée avaient été antérieurement recueillis par G. Frugier.

Les niveaux du Néolithique moyen

La couche 7b

Ce sable tourbeux brun foncé, compact, va en s'épaississant vers l'est et le bas de la pente où il se creuse en cuvette à remplissage argileux.

L'industrie lithique est clairsemée : grande flèche tranchante triangulaire à retouche abrupte, d'un type classique dans le Néolithique moyen des pays d'Ouest, grattoir sur lame retouchée, pointe triangulaire à dos abattu.

Dans les environs, des trouvailles analogues ont eu lieu, soit au Gulp⁴², soit à la Négade⁴³. Hors du Nord-Médoc, ce faciès céramique n'a pas été jusqu'ici reconnu en Aquitaine. En revanche, le faciès continental du Peu-Richardien est bien attesté, du Blayais au Libournais et à l'Entre-deux-Mers, tout comme dans le nord du Périgord. Dans le Centre-Ouest, le Peu-Richard maritime, comme son nom l'indique, a plutôt une répartition côtière, la zone d'équilibre entre faciès continental et maritime se situant en Charente-Maritime, à hauteur de Saintes⁴⁴. A cette époque, la Lède du Gulp et les sites annexes se situent peut-être dans la mouvance des habitats du Peu-Richard maritime de la région de Royan, comme Semussac ou Barzan, entre autres, avec lesquels les communications par eau étaient assez aisées.

La couche 6b

Plus sableuse, elle appartient vraisemblablement encore au Néolithique récent. Très pauvre, elle livre pour le moment trop peu d'éléments pour une attribution plus précise : lame à retouche denticulante des deux bords, éclats peu retouchés, hache polie en roche grise retaillée au tranchant, céramique atypique. Un profil à épaulement (fig. 21, 3) évoquerait la culture des Matignons, mais cet indice est trop fragile pour qu'on ose se prononcer. Quant à l'industrie lithique, elle ne peut faire la différence, car elle varie peu au cours du cycle Matignons/Peu-Richard, où elle est d'ailleurs peu caractéristique dans l'ensemble.

La couche 7a

Appartient-elle encore au Néolithique récent ? Elle est encore plus pauvre que la précédente, avec des silex taillés sans caractère et des tessons mal conservés, informes, semblant parfois roulés.

La céramique (fig. 22) est mieux représentée, avec des portions de récipients écrasés sur place et même un vase archéologiquement complet. Fabriquée, comme toujours, avec l'argile locale, elle a souffert des conditions du milieu ; parfois, l'intérieur a repris la couleur verte et la consistance de l'argile du Gulp ; on doit alors plastifier les tessons avant de les retirer de leur gangue. Cela n'implique pas nécessairement une mauvaise cuisson, mais plutôt un milieu agressif ; le même phénomène s'observe sur le site dans certains niveaux tourbeux de l'âge du Fer.

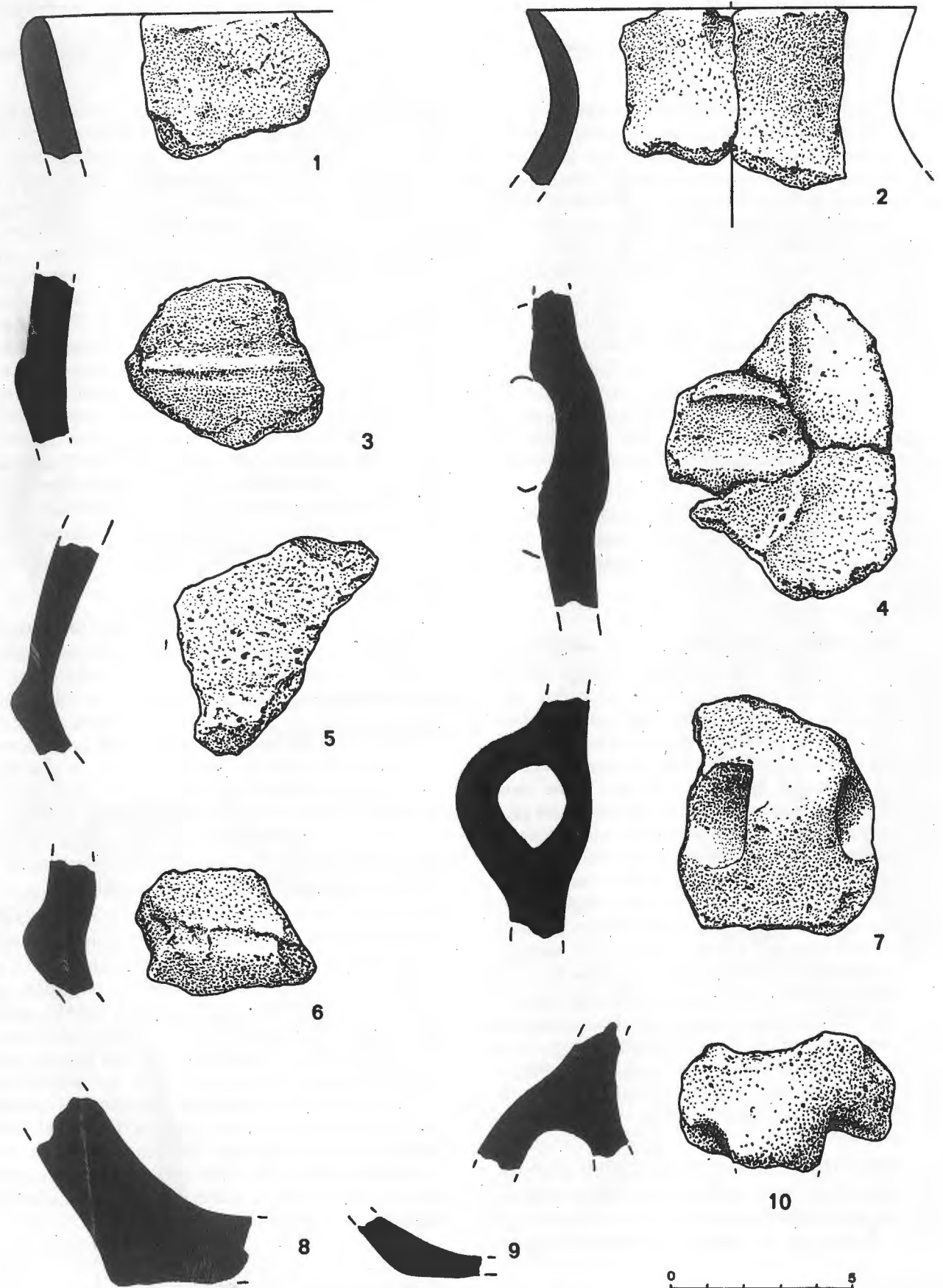


Fig. 21. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Céramique du Néolithique récent : 1 - bord de vase ouvert ; 2 - fragment de bouteille ; 3 - vase à épaulement (culture des Matignons ?) ; 4, 7 et 10 - anses tunnelées (Peu-Richard, faciès maritime) ; 5 et 6 - cordons horizontaux ; 8 et 9 - fonds plats.

42. Roussot-Larroque, 1975.

43. Recherches J. Moreau.

44. Roussot-Larroque, Bouchet, Burnez et coll., 1986.

Les formes reconnues sont bien caractéristiques :

— écuelle carénée à fond rond, carène plutôt haute et paroi peu rentrante ; malgré une grande fragilité due aux agressions du milieu, elle frappe par sa finesse et le soin apporté à sa fabrication ; la surface externe est d'un beau noir lustré (n° 1). Plusieurs fragments proviennent d'autres vases du même type, à profil concavo-convexe (n° 3 et 4) ;
— vase à partie supérieure subcylindrique et bord aminci peu éversé, très fin (n° 7) ; les surfaces ont été presque entièrement altérées par le milieu agressif, mais on distingue encore de minimes plages d'un beau noir lustré ; une anse tubulaire très allongée et peu saillante, à perforation entamant la paroi (n° 5) appartenait probablement à ce vase, dont les morceaux s'éparpillaient sur une surface d'environ un mètre carré. L'altération des bords de cassures n'a malheureusement pas permis de restituer le profil complet.

L'industrie de l'os n'est représentée que par un fragment de diaphyse d'os long (bovidé ?) fendu dans le sens de la longueur, et grossièrement taillé par percussion. Son usage précis ne peut être déterminé (n° 6).

Eléments de datation

Le profil des écuelles carénées, la couleur sombre et le polissage des surfaces, l'anse tubulaire allongée, situent cet ensemble dans la mouvance du Chasséen. On trouverait même un parallèle pour l'outil fruste en os dans le mobilier d'un site du Néolithique moyen bourguignon, fortement influencé par le Chasséen, le camp de Moulin Rouge à Lavans-les-Dôle (Jura), et sans doute dans d'autres groupes contemporains, géographiquement plus proches. La grande flèche tranchante triangulaire à retouche abrupte est, quant à elle, classique du Chasséen occidental, ce que confirme le fragment de vase-support subcylindrique à décor pointillé, de style Bougon-Luxé, découvert antérieurement à la Lède du Gulp par Guy Frugier avec quelques tessons carénés. Ces vestiges avaient été attribués par le fouilleur à sa couche VI ; ils y côtoyaient un mobilier incontestablement plus ancien⁴⁵ mais, dans la zone fouillée par nous, les niveaux du Néolithique moyen et du Néolithique ancien sont clairement dissociés. Des trouvailles plus anciennes au Gulp suggéraient déjà l'existence d'une occupation chasséenne, comme l'écuelle carénée entière recueillie autrefois par A. Fabre⁴⁶.

La présence chasséenne dans le Nord-Médoc est un fait important, car une grande partie de l'Aquitaine échappe au domaine du Chasséen au sens strict ; elle est occupée à la même époque par le groupe de Roquefort, attesté

d'ailleurs en Médoc du côté des marais estuariens, au Bernet à Saint-Sauveur et au Peuilh à Vertheuil⁴⁷. A la Lède du Gulp, le Chasséen fait, pour l'heure, figure d'avant-poste isolé, cette grande culture étant jusqu'ici très mal attestée de l'autre côté de l'estuaire, en Saintonge comme dans le nord de la Gironde. On ne saurait croire, cependant, que cette situation soit définitive ; la découverte récente par J.-M. Bouchet d'un fragment de vase-support dans la région de Pons⁴⁸ montre que beaucoup reste encore à découvrir sur le Néolithique moyen de toute cette zone. Les "camps" de hauteur et les enceintes à fossés du Néolithique récent, plus spectaculaires et plus faciles à détecter, ont souvent détourné l'attention des archéologues de sites plus modestes, peut-être parfois dissimulés par des dépôts plus récents. L'occupation de la Lède du Gulp par les Chasséens témoigne de leur intérêt pour les milieux semi-humides et bords de marais alors que, jusqu'ici, on les cherchait plutôt sur les hauteurs. Ce trait leur est d'ailleurs commun avec leurs contemporains du groupe de Roquefort.

Les restes humains (fig. 23)

La relative conservation des os dans le sable tourbeux de la couche 7b nous a permis de recueillir des restes humains disloqués, dispersés sur plus de cinq mètres carrés : fragments de mandibule, de maxillaire et de crâne avec quelques fragments du squelette post-crânien, dont des restes d'os longs du membre supérieur, et de nombreuses esquilles non identifiables, mais situées dans le plan des restes humains les plus volumineux. Très altérés, ils ont pris la couleur sombre de la tourbe. Leur zone de dispersion est tronquée par les fouilles antérieures ; nous n'avons pas connaissance que leur présence y ait été remarquée.

Il est pour l'heure très difficile de se prononcer sur la signification de ces restes. Il ne saurait s'agir d'une sépulture de type conventionnel. A-t-on affaire à un cadavre abandonné sur la pente, puis dispersé par les charognards ? Cela semble peu probable. Aucun mobilier n'accompagnait les premiers os humains rencontrés en 1987, mais les vases trouvés en 1988 à proximité — dont deux étaient sans doute entiers lors de leur dépôt — feraient songer à une offrande. Le sort des cadavres dans les cultures du Néolithique moyen est encore fort mal connu ; ils ont subi des traitements fort divers, parfois inattendus. Les mégalithes classiques du Chasséen de l'Ouest ne recueillaient qu'un petit nombre de corps, sinon même des reliques incomplètes de défunts ayant subi ailleurs un décharnement préalable.

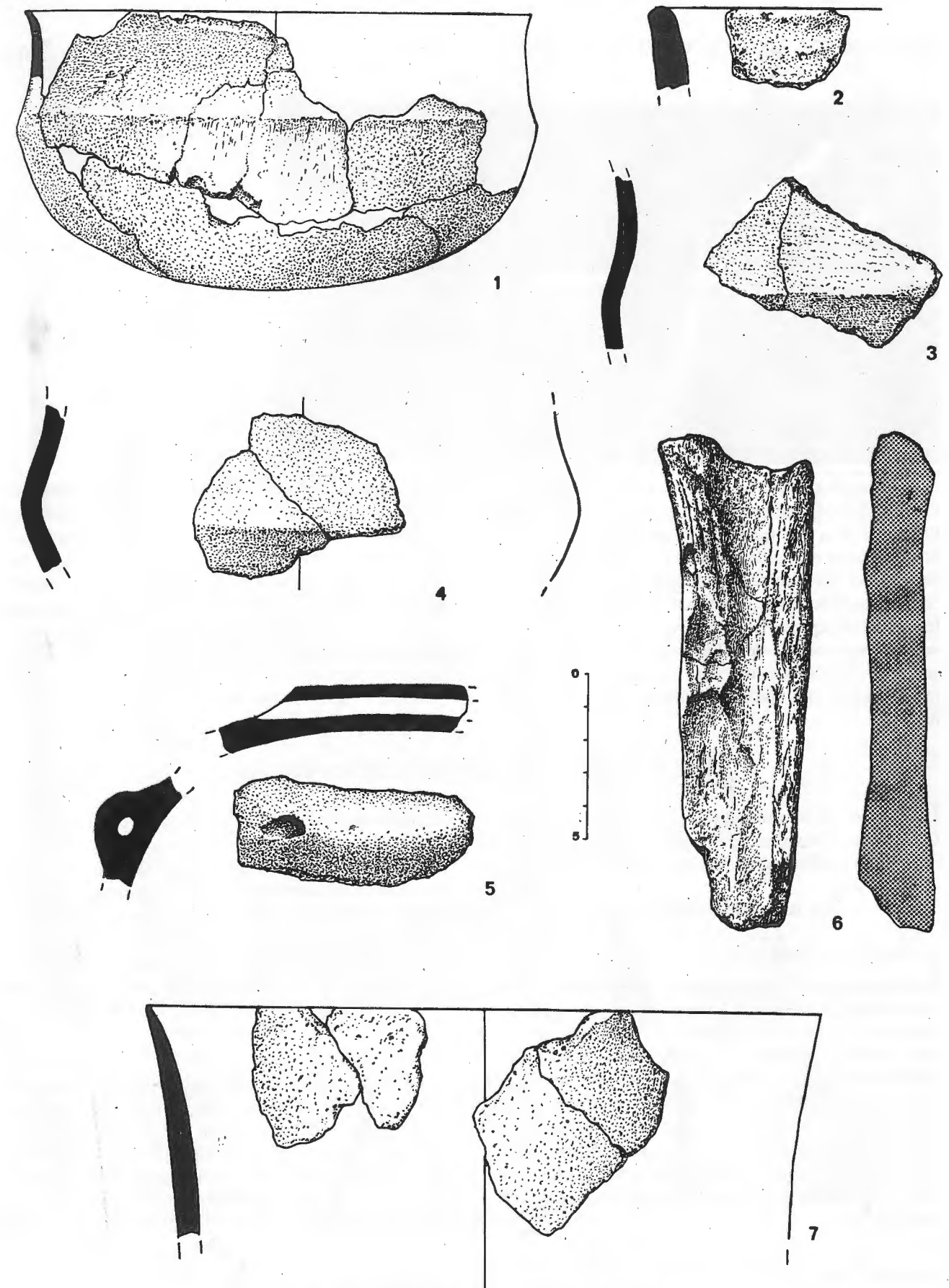


Fig. 22. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Néolithique moyen chasséen : 1, 3 et 4 - écuelles carénées ; 2 - bord de vase épais ; 5 - anse tubulaire allongée ; 6 - outil en os ; 7 - col de vase (probablement même récipient que l'anse n° 5).

45. Frugier, 1982.

46. Ferrier, 1938 ; Roussot-Larroque, 1975.

47. Roussot-Larroque, 1976 et 1986.

48. Charente-Maritime. Renseignement communiqué par C. Burnez.

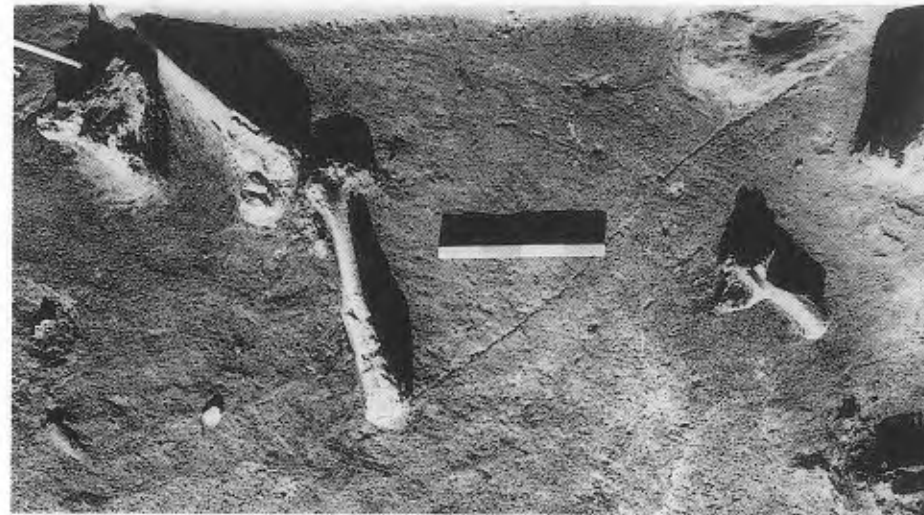


Fig. 23. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Ossements humains. Couche 7 base. Néolithique moyen. Photo M. Estada.

A quelques kilomètres au sud de la Lède du Gulp, dans l'anse du Gulp, un dolmen sous tumulus a été détruit par l'Océan il y a une quinzaine d'années⁴⁹. La maigre documentation recueillie au cours du sauvetage ne permet pas de lier fermement ce monument à l'occupation chasséenne de notre site, comme on aurait aimé le faire. Un tesson caréné en provient toutefois. Ici, en revanche, le vase-support pointillé de la Lède du Gulp et les écuelles carénées chasséennes sont sans nul doute associés aux restes humains que nous avons découvert dans le même niveau.

Les niveaux du Néolithique ancien cardial

Le Néolithique ancien cardial est représenté à la Lède du Gulp par trois niveaux au minimum, formés de sables tourbeux et argileux de couleur très foncée : 8a, 8b et 8c.

Le niveau supérieur 8a

Ce niveau est pauvre.

La céramique (fig. 24 et 25) diffère sensiblement de celle du Néolithique moyen sus-jacent ; elle est moins fine et dépourvue de lustré mais beaucoup plus solide, mieux cuite et mieux conservée ; de couleur brune, mais sans doute colorée par le sédiment encaissant, elle renferme souvent un dégraissant hétéromérique où dominent les grains de quartz arrondis, d'origine locale, parfois assez gros : 2 à 3 mm et plus. Le taux important de fragmentation ne permet pas la restitution de formes complètes. On note des bords légèrement rentrants provenant de vases en bombe.

On s'accorde à reconnaître au vase-support chasséen une valeur symbolique ou rituelle, valeur encore soulignée par les décors qu'il porte, presque seul, parmi des céramiques généralement sans décor. Souvent déposés dans les dolmens, ces vases-supports, ou "coupes à socle", apparaissent certes aussi dans des habitats, mais sans doute encore avec une signification cultuelle, à l'instar des autels domestiques du Néolithique ancien ou moyen balkanique, auxquels ils ressemblent. Dans le cas qui nous occupe, la présence d'un dépôt funéraire tendrait à accréditer cette hypothèse.

L'industrie lithique (fig. 26), sur galets de silex, est très légère, avec des microlithes géométriques, triangles pygmées, isocèles ou scalènes généralement courts, au contour peu régulier, un segment allongé dont le dos est à retouche abrupte et la corde à retouche très courte irrégulière, une pointe à base rectiligne et enlèvement inverse à la base, de minimes éclats tronqués. On mettra à part un trapèze à petite base très réduite et retouche inverse de la base (n° 12) ; trouvé au contact des couches 7b et 8a, il peut appartenir à l'une ou l'autre.

Cette pièce exceptée, les silex de ce niveau auraient sans doute été attribués à un Mésolithique de faciès sauveterrien si on les avait trouvés isolés. Aucun outil de typologie "néolithique" n'a été recueilli jusqu'à présent dans ce niveau. Au cours des fouilles antérieures, deux haches polies en silex rubané clair — silex du Bergeracois ou du Douhet ? — avaient été attribuées au premier niveau du Néolithique ancien⁵⁰ auquel un fragment de vase-support

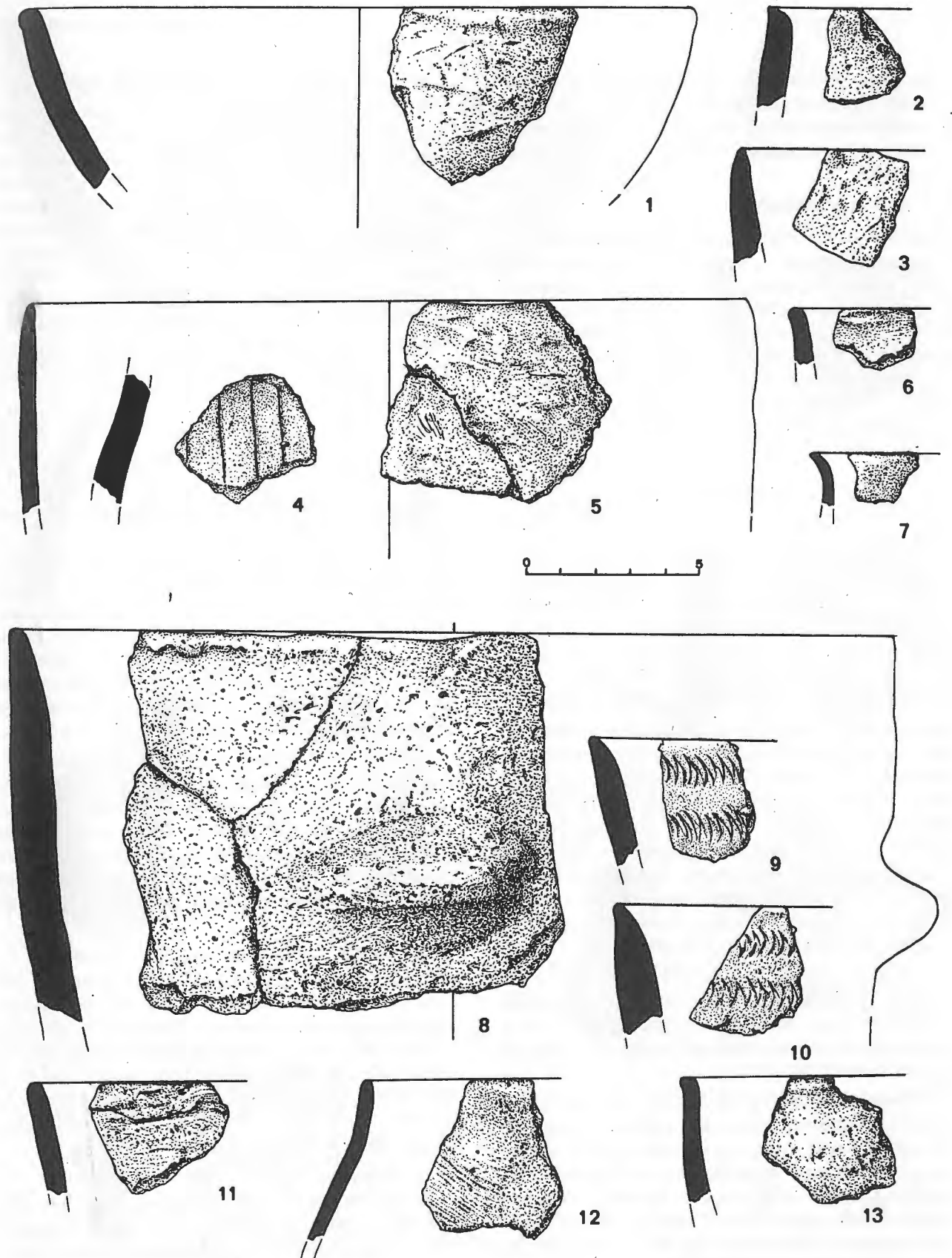


Fig. 24. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Céramique du Néolithique ancien cardial : 1 - bol hémisphérique non décoré ; 2, 3, 5 et 7 - céramique moyenne à fine, sans décor ; 4 - vase à sillons verticaux incisés ; 8 - marmite à oreille horizontale ; 9 et 10 - décors pivotants à la coquille ; 11 et 13 - céramique fine sans décor.

49. Rigaud, 1984.

50. Couche VI de G. Frugier, 1982.

et des vases carénés étaient également assignés, ce qui pour nous signait un remaniement inaperçu. L'apparition de ces microlithes d'allure sauveterrienne dans le Cardial de la Lède du Gulp confirme, en revanche, les observations de G. Frugier.

Les vestiges organiques

Ce niveau renferme des fragments osseux très altérés. Il est riche en charbons de bois, minces éclats de bois et grands éléments ligneux, parfois brûlés plus ou moins profondément. L'un d'eux, prélevé avec la tourbe environnante par B. Szepertiski pour l'étude dendrochronologique qu'elle effectue au C.R.I.A.A., lui a révélé au nettoyage la présence d'une cheville en bois conique à ailettes, d'un type parfois utilisé dans les parois des constructions néolithiques. Serions-nous à proximité de maisons cardiales ?

Le niveau moyen 8b

Il livre, quant à lui, un mobilier plus abondant.

La céramique est très proche de celle du niveau sus-jacent. Les formes sont très simples : bol hémisphérique (fig. 24, 1), vase à bord droit ou légèrement resserré, grosse marmite cylindroïde munie d'une oreille horizontale (fig. 24, 8) ; plus rares sont les vases à profil sinueux, dont le corps est faiblement resserré sous un bord éversé.

Les décors sont rares : on note une double ligne horizontale, sous un bord aminci, d'impressions pivotantes de petite coquille aux dents peu marquées (fig. 24, 9 et 10). Ce décor est connu sur le site par au moins quatre fragments similaires ; d'épaisseur différente et non coaptables, ils semblent provenir de récipients différents. Un tesson épais porte de profondes impressions digitales juxtaposées (fig. 25, 6), décor déjà signalé à la Lède du Gulp. Un fragment de vase à embouchure rétrécie ou col porte un décor de fines lignes incisées verticales (fig. 24, 4).

La céramique décorée n'est pas ici la plus mince ; des fragments minimes révèlent l'existence de petits vases fins à bord éversé, aux surfaces plus soignées (fig. 24, 7). A signaler encore un fragment épais d'argile cuite : cale pour la cuisson des céramiques ?

L'industrie lithique (fig. 26) demeure tout aussi légère : des microlithes géométriques, dont des triangles pygmées à retouche abrupte, un isocèle incomplet et des scalènes, des pointes à base concave, rappelant la pointe du Tardenois mais petites, courtes et relativement larges, une pointe à base naturelle, des lamelles tronquées, des microburins et un nucléus à lamelles. Ici encore, les outils "néolithiques" sont absents pour le moment.

Les autres vestiges sont de nature variée. Parmi les os, mal conservés, figure un fragment d'incisive paraissant humaine et des plaques de carapace de tortue. Des éclats de bois très minces, quelques millimètres seulement parfois, et un fragment de planchette en partie brûlée semblent attester le travail du bois sur place, malgré l'absence d'outillage lourd. D'autres bois plus volumineux, dont un pieu couché de 1,80 m de longueur, d'orientation générale est-ouest, marquent la base de la couche. Une fosse ou fossé à paroi raide part de ce niveau et entaille la couche sous-jacente 8c. Enfin, des nodules dispersés d'argile gris verdâtre durcie, peut-être légèrement cuite, ont été repérés ; s'agit-il de fragments de terres cuites architecturales ?

Le niveau 8c

Son mobilier ne le démarque pas nettement des deux niveaux sus-jacents.

La céramique, robuste et bien cuite, renferme d'abondants dégraissants, le plus souvent siliceux, avec parfois de gros graviers de quartz blanc, ou bien des dégraissants (végétaux ?) ayant laissé des vacuoles. On ne peut guère signaler, pour le moment, de différences marquantes avec les niveaux sus-jacents 8a et 8b. Comme en 8b, un tesson porte deux lignes horizontales d'impressions pivotantes à la petite coquille (fig. 24, 9).

L'industrie lithique demeure sauveterroïde, franchement microlithique : triangles pygmées, isocèles ou scalènes courts, aux troncatures parfois irrégulières mais toujours abruptes, pointe à base concave proche de celles du Tardenois, microburins, lamelles et grattoir sur éclat retouché. Comme dans les couches 8a et 8b, aucun élément "néolithique" typique n'est jusqu'ici apparu au niveau 8c.

Les vestiges organiques sont surtout des bois ne dépassant pas 50 cm de long et 10 cm de diamètre ; une orientation préférentielle nord-est/sud-ouest paraît se faire jour mais elle demande encore confirmation. Les trois couches 8a, 8b et 8c, mais surtout cette dernière, ont livré des graines, dispersées en particulier vers la base de la couche 8c : il ne s'agit pas de céréales, et peut-être pas de graines de plantes cultivées. Elles seront confiées pour étude à une spécialiste.

Une grande structure creusée, renfermant des éléments de bois, recoupe les niveaux cardiaux. Elle semble partir de la surface de la couche 8b, et s'enfonce à travers les niveaux de sables bigarrés sous-jacents. Large d'un peu moins de deux mètres, cette fosse, ou fossé,

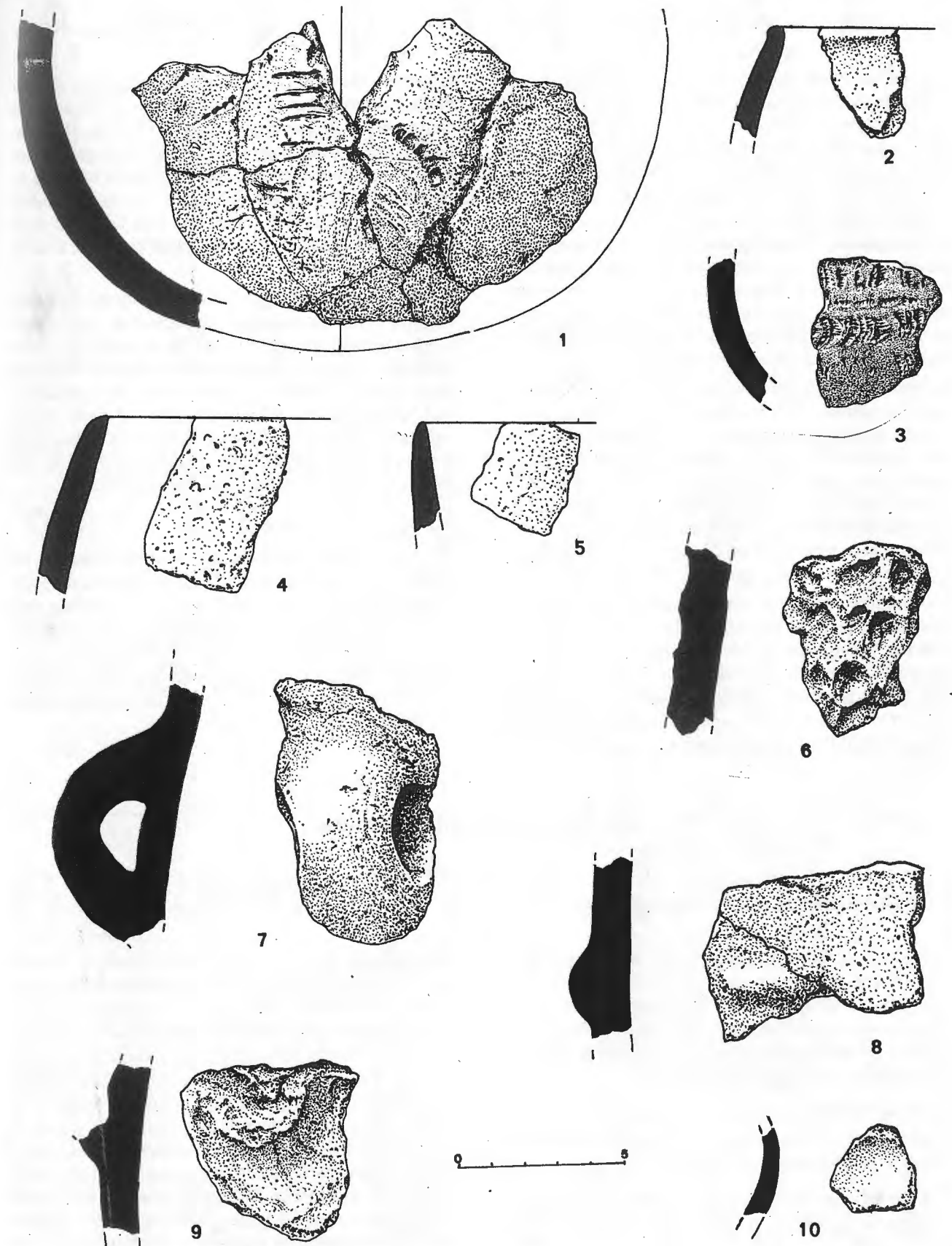


Fig. 25. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Céramique du Néolithique ancien cardial : 1 - vase épais, décor de bord de coquille appliqué ; 2 et 4 - vases "en bombe" à bord rentrant ; 3 - décor tremblé à la coquille ; 6 - décor digité ; 7 - anse (sans doute du vase n° 1) ; 8 - bouton ; 9 - tesson portant la trace d'arrachement d'un moyen de préhension ; 10 - fragment de bouteille ;

présente un remplissage de tourbe brune compacte, au sommet légèrement concave. Des lits d'éléments végétaux encore reconnaissables, en particulier des feuilles de chêne, alternant avec de minces feuillets de sable blanc friable, épousent le fond. On songerait à des dépôts au fond d'une fosse ou d'un fossé rempli d'eau. Sa profondeur reconnue est de 0,65 m. Elle renferme des bois couchés, subhorizontaux. Certains possèdent encore leur écorce et quelques-uns sont en partie brûlés. Le chêne paraît être l'essence dominante. Vers la base, nous avons découvert un pieu de chêne, écorcé et appointé, orienté à peu près nord-sud. Nous n'avons pour le moment pu suivre cette structure que sur une très faible longueur.

L'attribution au Cardial de cette construction émigmatique est confirmée par la découverte, au cours de notre dernière campagne de fouilles, de fragments jointifs d'un vase globuleux décoré au Cardium. Les empreintes sont disposées sans ordre sur la paroi (fig. 25, 1) ; le bord de la coquille a été tantôt appliqué perpendiculairement sur la pâte fraîche, tantôt traîné à la surface pour former de courts sillons. Epais, très bien cuit, ce vase possédait au moins une anse en boudin, non raccordée (fig. 25, 7).

Les fouilles antérieures avaient rencontré une construction faite de pieux plantés côte à côte, encore debout par endroits. Une quarantaine de pieux appointés en avaient été retirés ; d'après le plan inédit levé par G. Frugier, qui nous l'avait aimablement montré, elle dessinait un angle aigu, en V dont la pointe était tournée vers la mer ; les deux branches du V s'enfonçaient vers la terre, sous les niveaux

laissés en place. L'étude dendrochronologique de ces pieux, conservés depuis plusieurs années à Soulac, a été entreprise par B. Szepertiski, en parallèle avec celle des bois travaillés trouvés par nous en 1988 ; ces derniers se situent vraisemblablement dans le prolongement de la branche nord de cette grande structure. La suite probable de la branche sud a été détectée, sous la forme d'une dépression à profil en V, visible dans la coupe, à deux mètres environ au sud.

Cette structure recoupe les niveaux inférieurs de sables bigarrés. Son remplissage est traversé de veines tourbeuses subhorizontales et de lits de sable gravillonneux. Des fragments de coques de noix et de glands brûlés y ont été recueillis. La fonction de cette structure de bois n'apparaît pas clairement pour l'instant. Fosse palissadée de protection ? Cuvelage en bois d'un bassin de retenue d'eau ? Angle d'une construction ? Seule une fouille plus étendue pourra nous éclairer là-dessus.

La piste d'empreintes.

Nous avons repéré et dégagé, à la surface du niveau 8b, les restes d'empreintes, profondes mais peu lisibles, remplies de sable plus clair, très meuble. Située sur l'extrême bord de la fouille, elle avait été amputée par l'érosion marine et les travaux antérieurs. Suivant approximativement la direction nord-sud, ces empreintes semblent, conduire vers la fosse palissadée. Des traces de pied humain avaient été déjà repérées à ce niveau.

Les niveaux les plus anciens

Couche 9. Mésolithique ou Néolithique ancien

La couche 9, sable tourbeux foncé, n'a été jusqu'ici qu'effleurée dans le secteur fouillé. Son sommet livre encore des tessons de poterie ; il n'appartient donc pas au Mésolithique sauveterrien comme nous l'avions pensé d'abord. Nous ne savons pas ce qu'il en est pour les niveaux plus profonds.

L'industrie lithique conserve une allure sauveterroïde, avec toujours le triangle pygmée à retouche abrupte, la pointe à base concave et le microburin (fig. 27).

La céramique ne semble pas différente de celle des niveaux 8a, 8b et 8c.

Couches 10 et 11. Mésolithique ?

Les couches 10 et 11 n'ont pas été fouillées, mais le redressement nécessaire de l'ancienne coupe a livré un peu d'industrie lithique, dont quelques microlithes d'allure sauveterrienne, triangle isocèle pygmée, microburins mais aussi des formes non représentées jusqu'ici dans les niveaux du Néolithique ancien, segment de cercle retouché (n° 6) et fragment de pointe étroite à deux bords abattus provenant vraisemblablement d'une pointe de Sauveterre (n° 10). Ces couches contiennent beaucoup de bois, souvent partiellement carbonisé. Leur fouille est susceptible d'apporter des renseignements importants. Dans toute la zone des sables girondins, le Mésolithique, bien qu'abondamment représenté, n'est connu jusqu'ici que par des sites de surface, au mobilier souvent contaminé

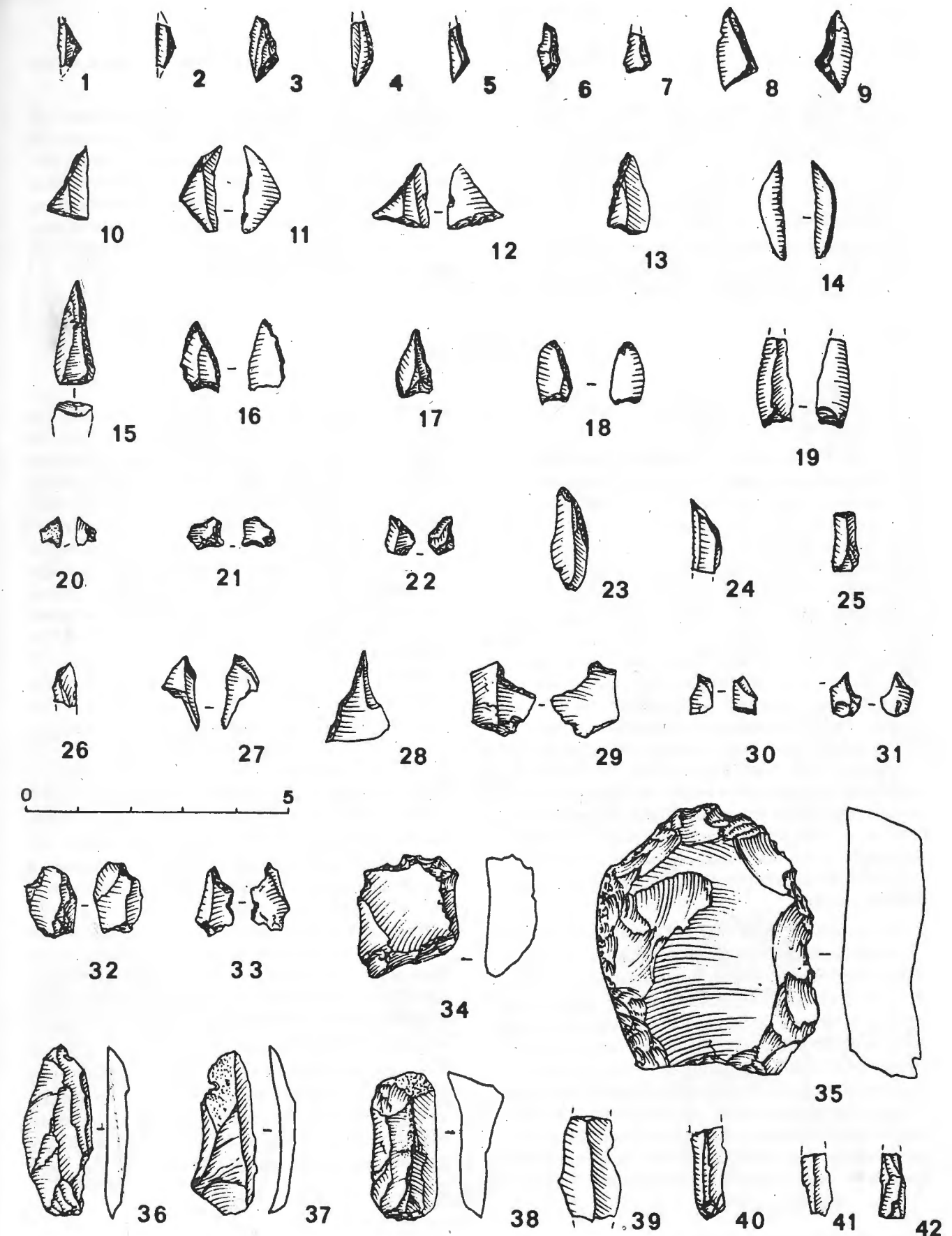


Fig. 26. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Industrie lithique du Néolithique ancien cardial : 1 et 11 - triangles pygmées (le 11 porte un piquant-trièdre) ;
12 - trapèze à retouche inverse de la base (pièce trouvée au contact du niveau cardial supérieur et du niveau chasséen) ;
13 - pointe triangulaire ; 14 - segment de cercle ; 15 à 18 - pointes "tardenoisennes" ; 19 - pointe atypique dont la base seule est retouchée ;
20 à 22 - microlithes divers ; 23, 24 et 26 - pièces à troncature très obliques ; 25 - lamelle tronquée ; 27 à 33 - microburin ;
34 - denticulé ; 35 - grattoir sur éclat ; 36 à 42 - lamelles brutes.

par des éléments plus récents. La présence d'éléments organiques, bois et charbons de bois, graines... permettra en outre l'établissement de datations absolues, mais donnera aussi une meilleure connaissance de l'environnement et une image plus précise des activités humaines au temps des derniers chasseurs.

Les couches profondes, sables bigarrés, affectées de phénomènes de cryoturbation et coupées de chenaux, semblent tributaires de conditions de dépôt très différentes

Conclusion

La Lède du Gulp, est à n'en pas douter, un site archéologique exceptionnel.

Elle l'est d'abord pour sa séquence chronologique détaillée où les 26 niveaux d'occupation reconnus à ce jour couvrent sans grands hiatus près de 8 millénaires, situation sans équivalent sur la côte atlantique de la France. Les possibilités de chronologie absolue, grâce à la présence de charbons et surtout de bois, offrent la possibilité de corréliser assez précisément ces changements. Chacun de ces niveaux apporte sa contribution, souvent importante, à la connaissance de la Préhistoire récente et des âges des Métaux des Pays d'Ouest. Cette contribution s'avère même décisive à un échelon plus élevé, avec la mise en évidence d'une occupation, se développant sur plusieurs niveaux, d'un Néolithique ancien cardial succédant à un Mésolithique, sans grand changement apparent de l'outillage de silex. Ainsi, pourra-t-on ici aborder de front le problème, classique mais toujours très controversé, du passage des derniers groupes de chasseurs-cueilleurs aux premiers paysans sur la façade atlantique de l'Europe. Actuellement, des documents comme les empreintes et surtout les structures en bois n'ont d'égal nulle part ailleurs pour cette période.

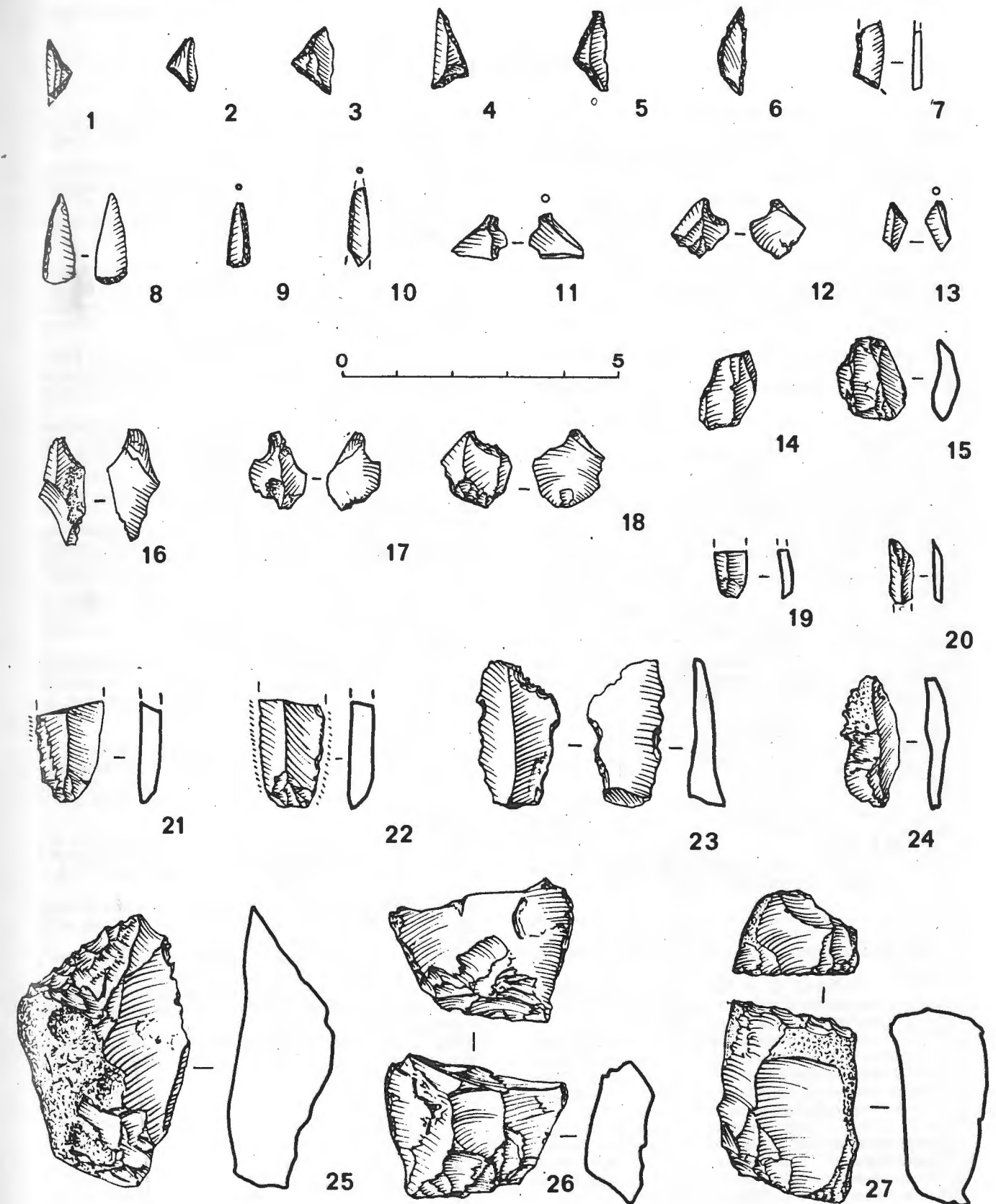
Un autre point fort à souligner est l'apport des recherches en cours à la connaissance du milieu naturel et des modifications induites par l'homme. Vue la situation particulière du site dans un environnement soumis à des changements rapides, du moins à l'échelle de cette longue durée, on y voit alterner les conditions d'un milieu humide ou semi-humide, dépôts tourbeux ou argileux, comparables à celles des sites palustres ou littoraux classiques, mais aussi celles d'un environnement dunaire. Les vents de sable ont ainsi recouvert périodiquement les surfaces d'occupation et les ont fossilisées sous des dépôts éoliens. A ces conditions favorables nous devons la conservation de restes

de celles qui prévalent dans les niveaux supérieurs. On pourrait craindre que leur éventuel contenu archéologique ne soit pas en place. Pourtant, les rares éclats de silex qu'elles nous ont livré lors du redressement de la coupe ne semblent pas roulés ou altérés. Trop peu nombreux et trop peu typiques, ils ne peuvent être datés directement, mais l'analyse pollinique faite par L. Marambat⁵¹ les attribuerait à la fin des Temps glaciaires.

périssables, feuilles, graines, bois bruts ou travaillés. Les pollens, généralement bien conservés dans tous les niveaux, reflètent, avec les changements du paysage végétal, l'influence des activités de l'homme, d'importance croissante au cours du temps. En d'autres points de l'Europe, les déboisements liés à l'élevage et à l'agriculture, et ceux qu'impliquaient les constructions de bois, ont été parfois rendus responsables de la formation des tourbières et des landes, et même de phases d'édification et de déplacement des dunes. Ces problèmes écologiques, particulièrement sensibles dans le Bas-Médoc et les Landes girondines, vont être examinés sur de nouvelles bases chronologiques. De manière plus générale, l'implantation de l'habitat pré- et protohistorique dans ce type très particulier d'environnement permet d'aborder, sous l'angle paléoéconomique, les questions d'occupation du sol et de stratégie liées aux milieux humides ou semi-humides, sous un angle original, celui de la très longue durée.

Le site offre encore d'autres potentialités, touchant à la paléo-ethnologie des habitats pré- et protohistoriques, la conservation de traces fugaces des activités de l'homme pré- et protohistorique, avec des empreintes et pistes. L'enregistrement et l'interprétation de ces informations permettent de porter un nouveau regard sur les activités quotidiennes, l'économie et l'organisation de l'espace habité. Ici la notion de "sol d'habitat", parfois invoquée abusivement, prend son juste sens : aires de circulation ou de stationnement se trouvent matérialisées.

Tout cela concourt donc à faire de la Lède du Gulp, dans un milieu très sensible du littoral atlantique, un observatoire privilégié des changements du milieu naturel et des adaptations sur une longue durée, de la fin des Temps glaciaires jusqu'à la conquête romaine.



51. Marambat et Roussot-Larroque, sous presse.

Fig. 27. — La Lède du Gulp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde).
Industrie lithique des niveaux 9 à 11 (Mésolithique ?) : 1 à 5 - triangles pygmées ; 6 - segment de cercle à corde retouchée ; 7 - fragment de microlithe (triangle ou pointe triangulaire ?) ; 8 et 9 - pointes "tardenoisennes" à base arrondie ; 10 - fragment de pointe ; 11 à 13 et 16 à 18 - microburins ; 14 - éclat tronqué ; 15 - éclat retouché ; 19 et 20 - fragment de lamelle ; 21 et 22 - lamelles cassées et lustrées ; 23 - éclat retouché ; 24 - lamelle ; 25 et 27 - éclats tronqués ; 26 - éclat à retouche continue sur les deux bords.

Bibliographie

ARTIGUE, H. — Station préhistorique indiquée par l'abbé Caudéran, *Soc. Linn. de Bordeaux*, t. 30, 1876, p. CXVI.

BOUDET, R. — *L'Age du Fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin*. (du Ve au Ier siècle avant notre ère). Périgueux, Vesuna, 1987.

BOUDET, R. ; SIREIX, C. — "La céramique gauloise de Lacoste recueillie en surface à Mouliets-et-Villermartin (Gironde)", *Rev. Arch. du Centre de la France*, 22, 1983, p. 243-256.

DUBREUILH, J. — *Etude géologique des formations quaternaires du Bas-Médoc. Essais de corrélations stratigraphiques*, D.E.S. Géologie, Univ. de Bordeaux I, 1971.

DULIGNON-DESGRANGES, M. — "Excursion sur le littoral de Gascogne", *Actes Soc. Linn. de Bordeaux*, t. 31, 4e série, 1, 1876, p. 41-60.

FABRE, A. — *Les terrains de revêtement du Médoc*, Bordeaux, Drouillard, 1939, 342 p.

FERRIER, J. — *La préhistoire en Gironde*, Le Mans, Monnoyer, 1938.

FRUGIER, G. — "La Lède du Gurd", *Les cahiers médulliens*, 27, 1978 (1979), p. 10-41.

FRUGIER, G. — "Le site littoral de la Lède du Gurd (Gironde)", *Bull. Soc. Préhist. Franç.*, 79, 1982, p. 168-171.

FRUGIER, G. ; ANDRIEUX, Ph. ; BOUDET, R. — "Les moules à bronze de l'habitat de la Lède du Gurd à Grayan-et-l'Hôpital en Gironde (Bronze moyen)", *Journées de Paléoméallurgie*, Univ. Technol. Compiègne, 1983, p. 449-465.

FRUGIER, G. ; RIGAUD, J.-Ph. — "Grayan-et-l'Hôpital, la Lède du Gurd", *Gallia Préhist.* ("Informations archéologiques, Circonscription d'Aquitaine"), p. 407-409.

GASSIES, J.-B. — "Progrès des études préhistoriques dans la région du Sud-Ouest de la France depuis trois ans", *Soc. Arch. de Bordeaux*, t. 2, 1875, p. 109-128.

LALANNE Dr, G. — "Constitution géologique du littoral océanique du Bas-Médoc dans ses rapports avec la présence de l'Homme préhistorique", *Bull. Soc. Géogr. Bordeaux*, 1910, p. 3-20.

MARAMBAT, L., ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Environnement végétal et activités humaines sur le littoral du Nord Médoc : l'exemple de la Lède du Gurd". A paraître, *Bulletin de l'A.F.E.Q.* (Manuscrit déposé).

MOREAU, J. — "Trois stations préhistoriques et protohistoriques du littoral médocain (la Pointe de la Négade, l'anse du Gurd, la Pointe de la Pinasse)", *Soc. Arch. de Bordeaux*, 62, 1957-62, p. 81-108.

MOREAU, J. — "Un moule d'enclume de l'âge du Bronze trouvé à La Lède du Gurd (Gironde)", *Gallia Préhist.*, t. 14, 1971, 2, p. 81-108.

MOREAU, J. — "Découverte de céramique à décor cardial du site de la Balise, plage de l'Amélie, commune de Soulac-sur-Mer (Gironde). Note préliminaire", *Bull. Soc. Préhist. Franç.*, 80, 1983, p. 14.

PERRICHET-THOMAS, C. — "Les sites à sel en Aunis et Saintonge : présentation et problématique", *Actes du VIIIe Coll. sur les âges du Fer. Aquitania*, suppl., 1986, p. 167-171.

PETORIN, N. — *Contribution à l'étude sédimentologique des dépôts supérieurs de la falaise du Gurd (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde). Essai d'interprétation paléogéographique : évolution d'un paléochenal de la Gironde depuis l'interstade würmien*, D.E.A., Anthropologie, Université de Bordeaux I, 1988.

RIGAUD, J.-Ph. — "Contribution au sauvetage archéologique du littoral médocain : les fouilles du tumulus n° 1 de Grayan-l'Hôpital (Gironde)", *Elements de Pré- et Protohistoire européenne. Hommage à Jacques-Pierre Millotte*, Ann. Litt. de l'Univ. de Besançon, Paris, 1984, p. 289-294.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Les microlithes et la civilisation d'Artenac en Aquitaine", *Bull. Soc. Préhist. Franç.*, t. 70, 1973, 7, p. 289-218.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Céramique du Néolithique et de l'Age du Bronze au Gurd (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde)", *Rev. Hist. et Archéol. du Libournais*, 43, n° 157, 1975, p. 81-103.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Les civilisations néolithiques en Aquitaine", *La Préhistoire Française*, Paris, C.N.R.S., 1976, t. II, p. 338-350.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Stations aziliennes du Médoc et des Landes de la Gironde. Documents et problèmes", *La fin des temps glaciaires en Europe Chronostratigraphie et écologie des cultures du Paléolithique final*. Coll. intern. C.N.R.S., Talence, 1977, Paris, éd. du C.N.R.S., 1979, p. 387-400.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Le réseau néolithique final : mutations économiques et interrelations ouest-est et est-ouest en France et dans quelques régions voisines", *Godisnjak*, Kniga XXI, 1983, p. 185-220.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Artenac aujourd'hui. Pour une nouvelle approche de l'énéolithisation de la France", *Rev. Archéol. du Centre de la France*, t. 23, 2, 1984, p. 135-196.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Le groupe de Roquefort dans son contexte atlantique", *Colloque interrégional sur le Néolithique*, Caen, 1983 (1986), p. 167-188.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Les relations Aquitaine-Iles Britanniques au Bronze ancien", *Les relations entre le continent et les Iles britanniques à l'âge du Bronze*. Actes du Colloque de Lille, 22e Congrès Préhist. de France, 1984 (1987), p. 17-56.

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Les deux visages du Néolithique ancien d'Aquitaine", *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*. Paris, C.N.R.S., 1987 (Actes Coll. Intern. C.N.R.S., Montpellier, 1983).

ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Imported Problems and home made Solutions : late Foragers and pioneer Farmers seen from the West", *The Neolithic of South-Eastern Europe and its connections with South-Western Asia*, Intern. Conference, Szolnok-Szeged, 1987 (sous presse).

ROUSSOT-LARROQUE, J. ; BOUCHET, J.-M. ; BURNEZ, C. ; GRUET, M. ; VILLES, A. — "Sites de hauteur et de vallée dans le bassin de la Charente : l'exemple de la Seugne et du Né", *IIIe Congrès national des Sociétés savantes*, Poitiers, 1986. Pré- et Protohistoire, p. 124-138.

ROUSSOT-LARROQUE, J. ; BURNEZ, C. ; FRUGIER, G. ; GRUET, M. ; MOREAU, J. ; VILLES, A. — "Du Cardial jusqu'à la Loire", *Rev. Archéol. du Centre de la France*, t. 26, 1987, 1, p. 75-82.

SAINT-JOURS, B. — "L'industrie préhistorique dans les dunes du Médoc et l'âge des dunes", *Rev. Hist. de Bordeaux et du département de la Gironde*, XI, 1913, p. 313-328.

SAULE, M. — "Découverte de poteries à Salies-de-Béarn", *Bull. Soc. Sc., Lett. et Arts de Pau*, 21, 1965, p. 5-13.

SAULE, M. — "La fabrication du sel et la céramique de l'âge du bronze à Salies-de-Béarn", *L'âge des Métaux en Béarn*, catal. expos. Pau, 1984, p. 522-531.

SIREIX, M. ; ROUSSOT-LARROQUE, J. — "Le camp de Roquefort à Lugasson (Gironde)", *Bull. Soc. Préhist. Franç.*, t. 65, 1968, p. 525-544.

Hache perforée d'Andernos

par Marc Devignes¹

Le fragment de hache perforée présenté ici a été trouvé par nous-même, au mois d'août 1987, sur la plage du Bétay à Andernos. L'objet gisait en surface, sur le sable, à environ 150 m au sud de l'entrée du port du Bétay.

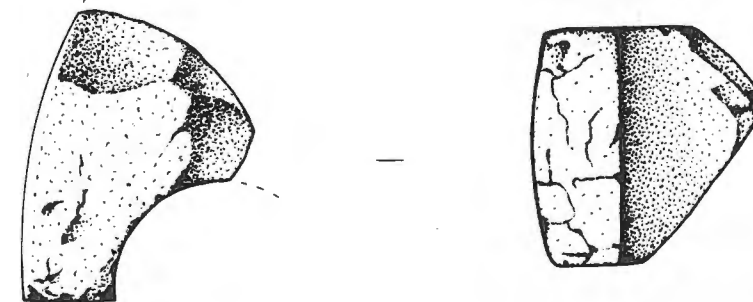
Longueur du fragment : 38 mm ; épaisseur maximale : 31,5 mm ; diamètre de la perforation : 28 mm environ.

Les deux faces de ce fragment de hache perforée sont très légèrement concaves. La perforation est cylindrique ; sa paroi est bien lisse et très douce au toucher.

La roche utilisée pour confectionner cette pièce est de couleur noirâtre. En surface, elle présente le plus souvent une couche d'altération de couleur gris-vert clair. Nous essaierons prochainement de faire déterminer la nature exacte de ce matériau.

La plage du Bétay est bien connue depuis longtemps pour avoir livré, à d'innombrables chercheurs, quantité de vestiges divers dont une bonne part relève de l'époque néolithique. On y a trouvé, notamment, quelques

1. Centre Pierre Paris (UA 991).



0 3 cm

fragments de haches polies et même des haches entières². Cependant, il s'agit de la première fois, à notre connaissance, qu'on y découvre un fragment de hache perforée. Ce dernier vient s'ajouter à la liste déjà longue des instruments perforés de la Gironde qui ont fait l'objet de plusieurs recensements et notices³. Jusqu'à présent, la répartition de ces instruments perforés en région bordelaise concernait surtout les vallées de l'Isle et de la

Dordogne et, à un degré moindre, celle de la Garonne. Voilà maintenant un jalon supplémentaire sur le littoral des Landes de Gascogne : gageons que les recherches futures, dans cette zone riche en habitats néo-chalcolithiques, permettront de compléter utilement encore la carte de répartition des instruments perforés girondins.

Bibliographie

Coffyn (A.), 1962. — "Les instruments perforés du Musée de Libourne", *Bull. de la Soc. Préh. Fr.*, t. 59, p. 35-42, 3 fig.

Ferrier (J.), 1938. — *La préhistoire en Gironde*, Le Mans, Monnoyer, 336 p., 31 fig., LXXXV pl.

Gachina (J.), Gomez (J.), Coffyn (A.), 1975. — "Supplément à l'inventaire des instruments perforés pour les départements de Charente, Charente-Maritime et Gironde", *Bull. de la Soc. Préh. Fr.*, t. 72, p. 368-378, 4 fig.

Huguet (J.-C.), 1979. — Communication sur une moitié de bipenne polie trouvée à Arveyres, dans le compte-rendu de la séance du 21 janvier 1979, *Rev. Hist. et Archéo. du Lib.*, t. XLVII, p. 38 et p. 104, 1 fig.

Mormone (J.-M.), 1976. — Les haches polies dans le Pays de Buch, *Bull. de la Soc. Hist. et Archéo. d'Arcachon*, 5e année, p. 7-16, 6 fig.

Roussot (A.), 1978-1979. — "Instruments perforés de la Gironde connus par des dessins anciens", *Rev. Hist. de Bordeaux et du dép. de la Gironde*, t. XXVII, n. s., p. 5-14, 5 fig.

Roussot (A.), 1986. — "Instruments perforés de la Gironde de la collection J. Béraud-Sudreau", *Bull. de la Soc. Préh. Fr.*, t. 83, p. 38-40, 2 fig.

Roussot-Larroque (J.), 1981-a. — "Hache perforée de Saint-André de Cubzac", *Rev. Hist. et Archéo. du Libournais*, t. XLIX, p. 3-5, 1 fig.

Roussot-Larroque (J.), 1981-b. — "Hache perforée de Podensac", *Rev. Hist. et Archéo. du Libournais*, t. XLIX, p. 6-7, 2 fig.

Les fouilles archéologiques de la place de la Victoire à Bordeaux

par Dany Barraud¹

En mai 1981, prévenue par le Service Départemental d'Architecture de la Gironde d'un projet de construction d'un parc de stationnement souterrain place de la Victoire à Bordeaux (Fig. 1), la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine² prenait immédiatement contact avec les services de la Communauté urbaine. Elle était ainsi associée, dès le début, à l'étude et à l'élaboration de l'ouvrage ce qui facilita la programmation d'une fouille archéologique de sauvetage financée par la Communauté urbaine de Bordeaux.

Contexte historique, archéologique et technique

Une première recherche bibliographique permit de mieux définir le potentiel archéologique de ce quartier de Bordeaux. Les principaux éléments recueillis par cette étude n'étaient pas négligeables. Ils permettaient d'espérer la présence de la voie romaine Bordeaux-Toulouse, d'un aqueduc, d'une nécropole des IIe et IIIe siècles³, d'une barbacane du XIVe siècle et ses fossés de défense⁴ et enfin des aménagements militaires des XVIIe et XVIIIe siècles⁵. Un rapport fut transmis aux maîtres d'oeuvres afin qu'il puissent apprécier l'importance historique de cette place située aux limites de la dernière extension médiévale de Bordeaux.

Contexte géotopographique

La Place de la Victoire est installée sur la terrasse alluviale de grave reposant sur les formations de calcaire stampien de la rive gauche de la Garonne.

Il s'agit d'une terrasse bien égouttée qui descend en pente très douce vers la vallée du Peugue et de la Devèze, les deux rivières à l'origine de Bordeaux. La terrasse se présente sous la forme d'une grave orangée, peu sableuse, avec quelques poches d'argile beige. Elle recouvre un socle calcaire dont la partie supérieure est fortement délitée en plaques⁶.

Contexte archéologique et historique (Fig. 2)

Trois grandes phases d'extension marquèrent le site de l'actuelle "Place de la Victoire" : l'époque gallo romaine (Ier-IIIe siècles), le XIVe siècle et le XVIIIe siècle.

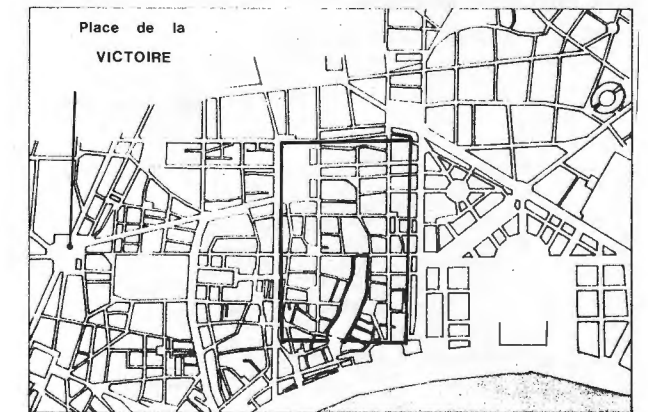


Fig. 1. — Situation de la place de la Victoire dans Bordeaux antique et contemporain.

2. Ferrier, 1938 ; Mormone, 1976.

3. Coffyn, 1962 ; Gachina, Gomez, Coffyn, 1975 ; Huguet, 1979 ; Roussot, 1978-79 et 1986 ; Roussot-Larroque, 1981 a et b.

1. Conservateur des fouilles archéologiques d'Aquitaine.
2. Les négociations furent menées par M. Marc Gauthier, Directeur des Antiquités Historiques d'Aquitaine.
3. R. Etienne, *Bordeaux antique*, Bordeaux, 1962, p. 180 ; L. Desgraves, *Evocation du Vieux Bordeaux*, Paris, 1960, p. 233-234.
4. Y. Renouard, *Bordeaux sous les Rois d'Angleterre*, Bordeaux, 1965, p. 225-229.
5. Archives Municipales de Bordeaux, différents plans concernant les modifications de l'enceinte à Bordeaux de 1666 à 1790.
6. D. Barraud (sous la direction de) "Le site de "la France", origines et évolution de Bordeaux antique", *Aquitania* n°6, 1988, p. 50-52.

La période gallo-romaine

C'est en 1902, entre les rues "Tombe l'Oly" et "Saincrie", que furent découverts les premiers indices susceptibles de permettre d'identifier une nécropole gallo-romaine au nord-ouest de la place de la Victoire. Il s'agissait de sépultures datées des II^e et III^e siècles. Seize tombes furent mises au jour entre 1,75 m et 2,85 m de profondeur. Les modes d'inhumation étaient variés : tombes en tuiles, sarcophages en plomb et cercueils en bois⁷.

La présence de cette nécropole aurait été à mettre en relation avec le tracé d'une voie reliant Bordeaux à Toulouse, dont C. Jullian⁸ puis R. Etienne⁹ fixent le tracé dans l'axe de la rue Sainte Catherine. Axe important de l'urbanisme antique, cette voie aurait donc coupé en deux l'actuelle place. Parallèlement à cette voirie, un aqueduc aurait aussi traversé la place d'ouest en est en provenance de Talence (Moulin d'Ars)¹⁰.

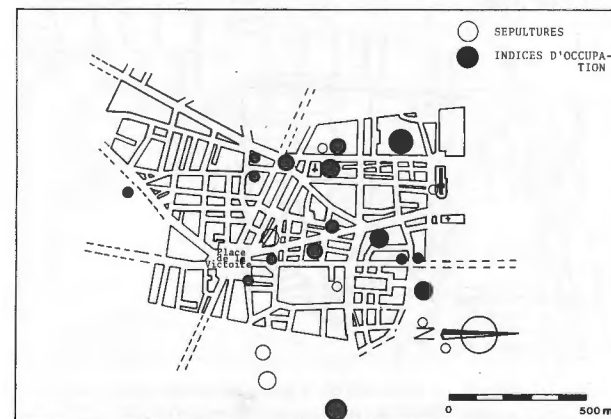
Les risques de découverte d'une nécropole bordant cette voie et un aqueduc paraissent non négligeables.

Le XIV^e siècle

Abandonné durant plusieurs siècles, le secteur fut mis en culture au début du XI^e siècle. Des vignes, dépendant de la paroisse Sainte Eulalie toute proche, s'étendent alors sur ces terroirs¹¹. Avec l'extension des faubourgs, notamment la construction d'une série de couvents, Augustins, Carmes, Menuts, la ville décide au début du XIV^e siècle d'élever une troisième et dernière enceinte¹². Cette construction va durer probablement pendant une bonne partie du siècle.

Le secteur de la place de la Victoire est concerné puisqu'une importante porte, dite porte Saint Julien, est établie au débouché de la rue Bouhaut (actuelle rue Sainte Catherine) pour contrôler la sortie vers Toulouse¹³.

Une imposante barbicanne vient compléter le dispositif défensif en avant de cette partie¹⁴.



Le XVIII^e siècle

Il faut attendre le milieu du XVIII^e siècle et l'Intendant Tourny pour voir cet endroit prendre à peu près l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. La porte Saint Julien est rasée ainsi que la barbicanne. La porte d'Aquitaine la remplace. La place est elle-même totalement remodelée¹⁵.

Telles étaient donc nos connaissances du quartier au début de l'intervention archéologique.

Le contexte technique

Afin de faciliter le déroulement des fouilles les différentes parties (C.U.B., Ville de Bordeaux, Société Bordeaux-Parc Auto, Ministère de la Culture) s'accordèrent sur le texte d'une convention qui prévoyait :

- des travaux préparatoires prenant la forme de deux tranchées de reconnaissance ;
- une fouille à ciel ouvert d'un secteur choisi par les archéologues ;
- des interventions ponctuelles et coordonnées avec le terrassement des premiers niveaux ;
- un financement de 65 000 Francs fourni par la C.U.B.¹⁶

Le chantier de fouille

Les tranchées de reconnaissance

Deux excavations furent pratiquées les 9 et 10 septembre 1982 à l'aide d'une pelle mécanique. D'une longueur d'un mètre, ces deux tranchées sectionnaient la place suivant des axes ouest/est et nord-ouest/sud-est. Leur profondeur est variable mais partout le substrat naturel fut atteint à la cote approximative de 12 mètres NGF, soit à peu près 3 mètres sous la chaussée actuelle.

La première tranchée (est-ouest) avait une longueur totale de 60 mètres, la seconde (nord-ouest / sud-est) de 30 mètres.

7. L. Desgraves, *op. cit.*, p. 233-234 et P. Courteault, "Les Portes de Bordeaux", *Comité girondin d'art public*, 1911, p. 5-30.
8. C. Jullian, *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, Bordeaux, 1895, p. 31.
9. R. Etienne, *op. cit.*, p. 87 — 90.
10. R. Etienne, *op. cit.*, p. 88.
11. C. Higounet, *Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Bordeaux 1963, p. 253.
12. Y. Renouard, *op. cit.*, p. 225 - 229.
13. L. Desgraves, *op. cit.*, p. 231.
14. L. Desgraves, *op. cit.*, p. 231 et gravure d'Elie Vinet (fig. 16).
15. L. Desgraves, *op. cit.*, 230-231 et F.G. Pariset, *Bordeaux au XVIII^e siècle*, Bordeaux, 1968, p. 564-566.
16. Convention signée entre la Communauté Urbaine de Bordeaux, la Ville de Bordeaux, le Ministère de la Culture et l'A.F.A.N.

Fig. 2. — Contexte archéologique (D. Barraud).

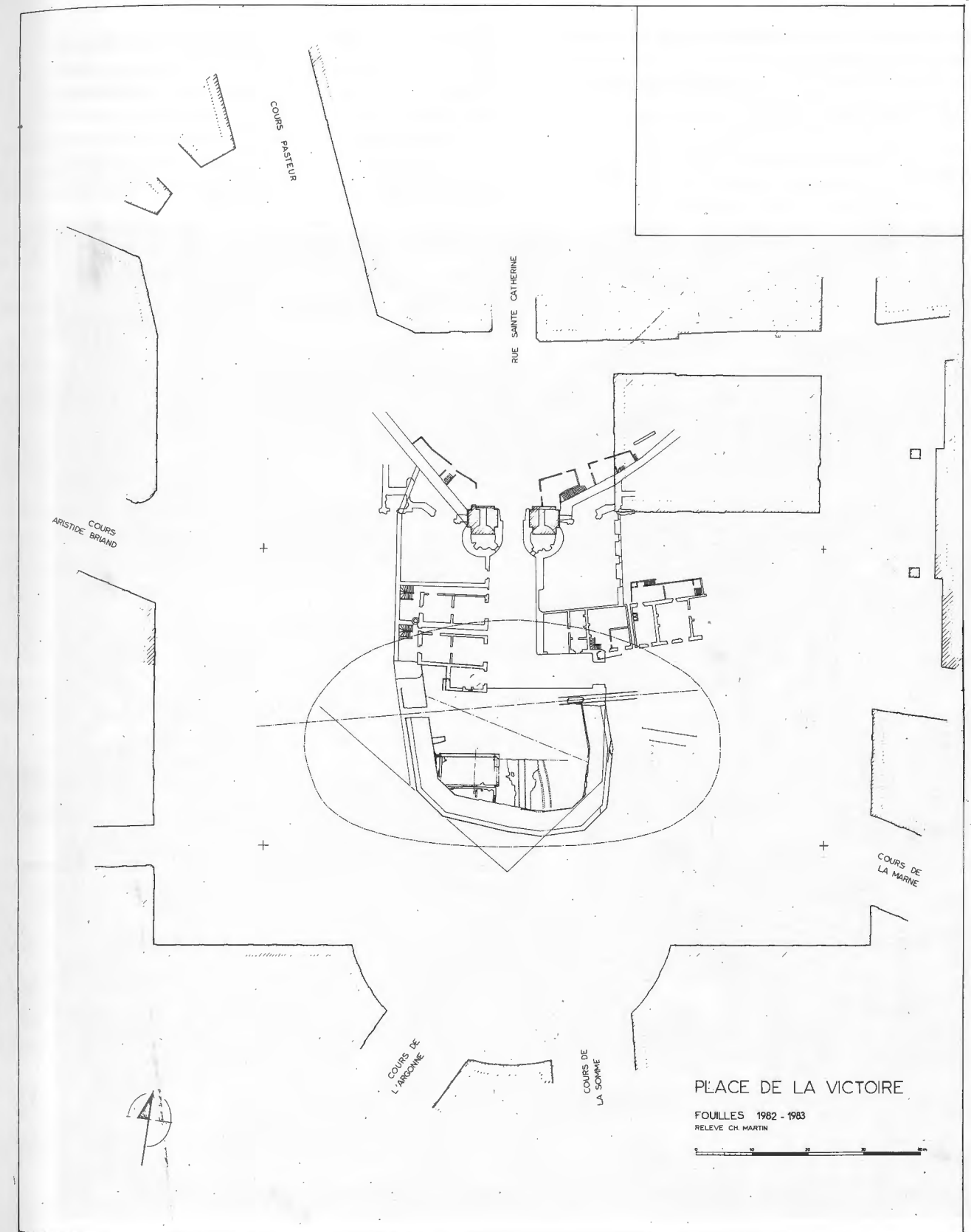


Fig. 3. — Plan général des fouilles, des zones et des secteurs (C. Martin; D. Barraud).
1- la barbicanne ; 2- Voie médiévale état 1 ; 3- Voie médiévale état 2 ; 4 Bâtimens médiévaux ; 5- bâtiments modernes ; 6- sondage dans le fossé d'enceinte ; 7- Porte d'Aquitaine ; 8- Egout.

A l'issue de ces deux journées de sondages, les résultats suivants furent obtenus :

- Découverte des murs de la barbacane du XIV^e siècle et de son fossé extérieur d'enceinte.
- Un égout voûté du XVIII^e siècle.
- Une voie, à une profondeur de 12,10 m N.G.F., composée de graviers et galets damés.
- Les vestiges d'une habitation moderne.

Enfin, il est à noter l'absence totale de sépultures ou éléments de tombes ayant pu dénoncer la présence d'une nécropole. Sur les trois mètres de stratigraphie anthropique, seul le dernier mètre présentait encore un intérêt archéologique, la partie supérieure de la place ayant été très profondément perturbée par de nombreuses canalisations de gaz, électricité, eau et notamment un câble PTT international.



Fig. 4. — Photographie aérienne de la barbacane (Aéro-industrie).

Un délai de six semaines fut accordé aux archéologues pour procéder au sauvetage. Celui-ci débuta le 17 septembre 1982.

La fouille d'un secteur de la place

Il fut décidé d'explorer, dans l'axe de la rue Sainte-Catherine, tout l'emplacement du jardin public, accessible le plus aisément et semblant présenter, au vu des sondages, le plus d'intérêt archéologique. Le chantier fut divisé en deux zones de part et d'autre d'un câble P.T.T. international encore en place à ce moment-là. La progression de la fouille amena une subdivision en secteurs (fig. 3).

Dans un premier temps, on dégagait mécaniquement toute la puissante barbacane du XIV^e siècle afin d'en obtenir un plan rapide. Cette opération réalisée, un nettoyage complet fut effectué afin de procéder à une prise de photographies aériennes et à un relevé précis de la structure (fig. 4). Dans le même temps, à l'intérieur de la fortification, une portion de route était mise en évidence ainsi que des enclos antérieurs à la construction du rempart du XIV^e siècle.

Un décapage systématique de la zone 1 fut entrepris afin d'avoir une vision successive des différents horizons historiques.

Enfin, dans le secteur E, une coupe permet de relever la stratigraphie de comblement du fossé d'enceinte. A partir

de celle-ci, il fut aisé de procéder à une fouille limitée afin de connaître le type de remplissage et le mobilier contenu dans cette excavation¹⁷.

La zone 2 livra rapidement l'intérieur d'une maison avec un sol carrelé, et le long du mur sud les restes d'une cheminée. Le travail, mené aux archives municipales, parallèlement à la fouille, permit de couvrir un plan complet de ce quartier dressé au début du XVIII^e siècle¹⁸. Il fut donc facile de restituer cette pièce carrelée dans son contexte topographique. D'après le plan, il s'agissait d'une des salles du bureau des fermes.

Les structures archéologiques dégagées

Un égout du XVIII^e siècle

Très rapidement dégagé, cet égout, porté sur les plans d'assainissement de la ville du XIX^e siècle, document conservé à la C.U.B., traversait toute la place suivant un axe est-ouest. Un relevé précis a été réalisé (fig. 5) afin de garder un témoin de la technique de construction. L'étude du mobilier archéologique découvert à l'intérieur permet d'assurer son utilisation pendant tout le XIX^e siècle. Il s'agit de nombreux tessons de couches du XVIII^e siècle, provenant des ateliers de Sadirac¹⁹, de fragments de faïence blanche à décor bleu, de pots et de cruches des années 1830-1850.

17. Cf. ci-après p. 79-88, l'article de Pierre Régaldou-Saint Blancard.
18. A. M. Bx - quartier Saint Julien - voir fig. 6.

19. Renseignement de Pierre Régaldou-Saint Blancard.

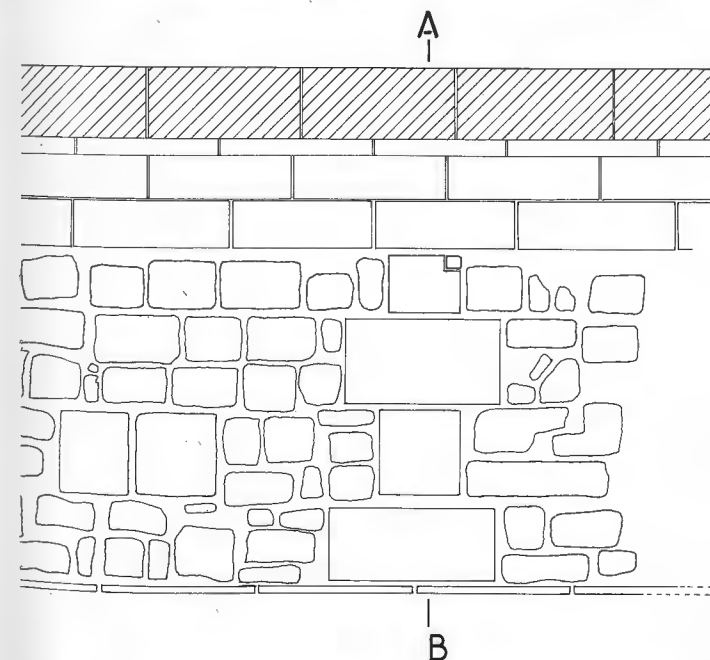
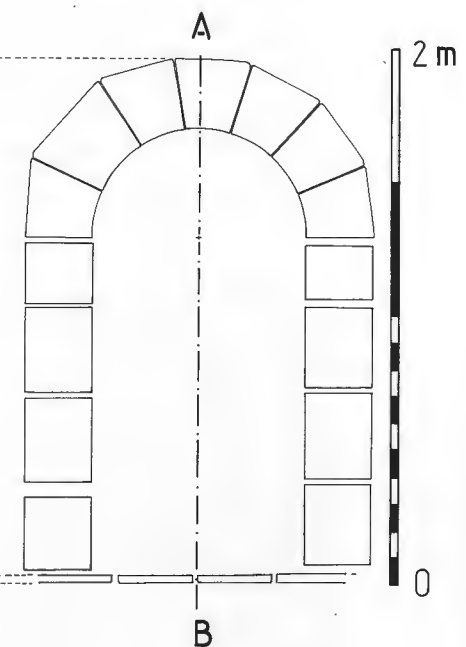


Fig. 5. — Coupe et élévation de l'égout moderne (C. Martin).



Les bâtiments modernes

Ils furent très rapidement dégagés, en raison des délais accordés à la fouille, mais aussi de notre connaissance précise de ce secteur grâce aux plans d'archives retrouvés (fig. 6).

Les propriétaires, l'affectation des pièces nous étaient connus. Seuls quelques dégagements ponctuels furent pratiqués afin de vérifier l'exactitude du document.

Ainsi, une pièce carrelée du bureau des fermes avec sa cheminée et les caves d'un bâtiment de la deuxième moitié du XVIII^e siècle furent explorés.

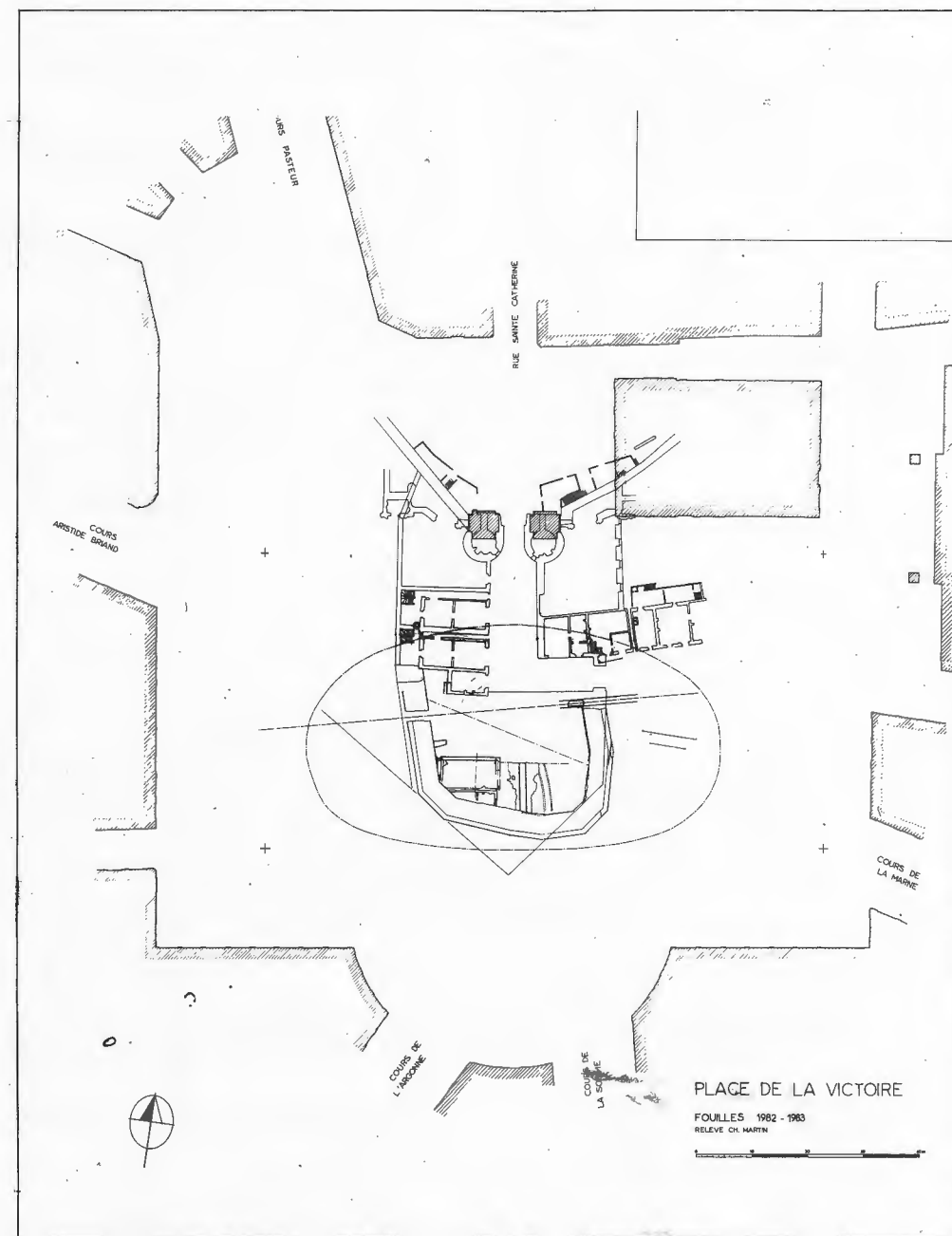


Fig. 6. — Restitution du quartier du XVIII^e siècle d'après la fouille et les plans d'archives (C. Martin).

La barbacane et son système de défense.

Reprenant à peu près la forme d'un fer à cheval, cette fortification fut construite postérieurement à la dernière enceinte de la ville. Son rôle était de défendre l'accès à la porte Saint-Julien. A l'origine, d'après les gravures du XVI^e siècle²⁰, elle était solidaire du rempart. Au XVII^e siècle, elle en fut détachée et devint une sorte de bastion avancé²¹.

La construction de cette barbacane condamna l'ancien tracé de la route vers Toulouse. Désormais, il fallut, après avoir dépassé la porte Saint-Julien, obliquer vers l'est pour franchir une deuxième porte, et sortir enfin de la ville. Au XVIII^e siècle, le tracé de l'égout vint reprendre ce nouvel axe de sortie.

La technique d'édification de cette fortification est relativement simple. Les constructeurs utilisaient les éléments dont ils disposaient sur place : des moellons de

calcaire pour le parement et des galets, provenant de stocks de délestage laissés par les navires sur le port de Bordeaux, pour le blocage intérieur²².

L'appareillage extérieur est élémentaire, parfois même un peu fruste : peu de pierres parfaitement taillées, joints grossiers, inclusions de pierres basaltiques ou galets dans le parement ; le relevé du parement intérieur que nous donnons ainsi que les clichés permettent de se faire une excellente idée de cette technique de construction (fig. 7 et 8). Il est à noter que le parement extérieur de la barbacane était plus soigné que le parement interne. De même, ses fondations étaient plus profondes à peu près d'un mètre.

L'édifice terminé, le niveau général du sol à l'intérieur fut rehaussé de 50 centimètres à un mètre par endroits. Un léger pendage est/ouest subsista toutefois.

20. Gravure de Elie Vinet (fig. 16).

21. Cf. Archives Municipales de Bordeaux - plan des places fortes de Bordeaux en 1666 (fig. 18).

22. Cf. ci-après les études géologiques de N. Platel.

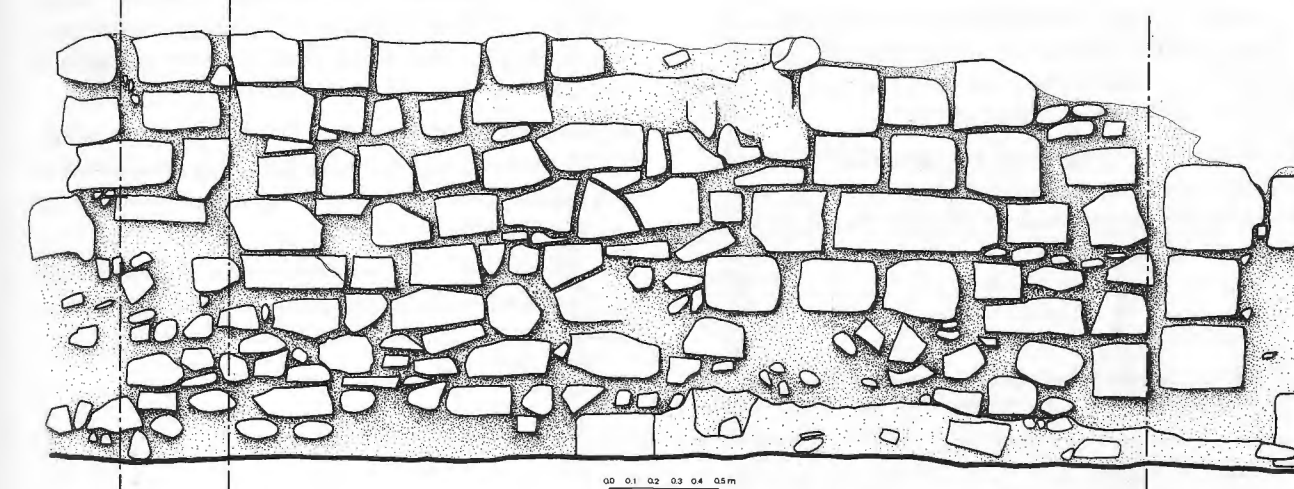


Fig. 7. — Extrait du relevé du parement interne de la barbacane (D. Lamachère - C. Martin).

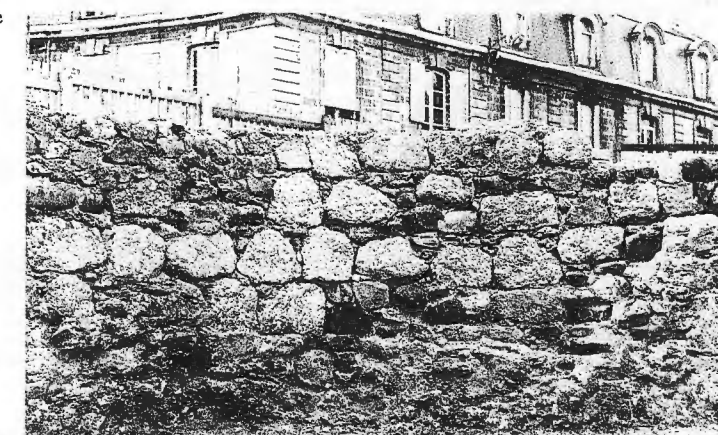


Fig. 8. — Cliché du parement de la barbacane.

Le fossé d'enceinte

Au début du XVe siècle (1406-1407), le système de défense fut complété par le creusement d'un fossé. Il fut établi à sept mètres de la fortification avancée. Large de 9,20 m sur une profondeur de 2,10 m, il suit le tracé de la dernière enceinte de la ville épousant la forme de toutes les excroissances des fortifications.

Ce n'est qu'au milieu du XVIIe siècle²³ qu'il fut comblé brutalement par un apport successif de détritiques et déchets en tout genre.

Comme il n'était pas possible, en raison des délais, de fouiller le fossé dans sa totalité, il a été décidé de reconnaître quatre sous-secteurs de 1 mètre sur 0,50 mètre. Baptisés respectivement A, B, C et D, ces sondages ont permis de prélever du matériel par couche en quatre points différents du fossé (fig. 9).

On a pris soin en outre de numérotier des tessons caractéristiques apparus dans la coupe. C'est ce matériel, ainsi que celui trouvé dans les sondages, qu'a étudié Pierre Régaldou-Saint Blancard.

Le pendage général des couches indique un remplissage violent et rapide. Peu de niveaux se sont révélés pauvres en matériel, la majorité d'entre eux contenant un abondant mobilier du XVIe et du XVIIe siècles.

On notera un pendage quasi-vertical dans la partie occidentale du fossé, où l'on retrouve une alternance de couches de moules ou d'huîtres, de débris végétaux et de sable.

23. A partir de cette date là, le fossé apparaît comblé sur les gravures ou les plans postérieurs.
24. Fouilles du Laboratoire d'Archéologie Urbaine de Tours.

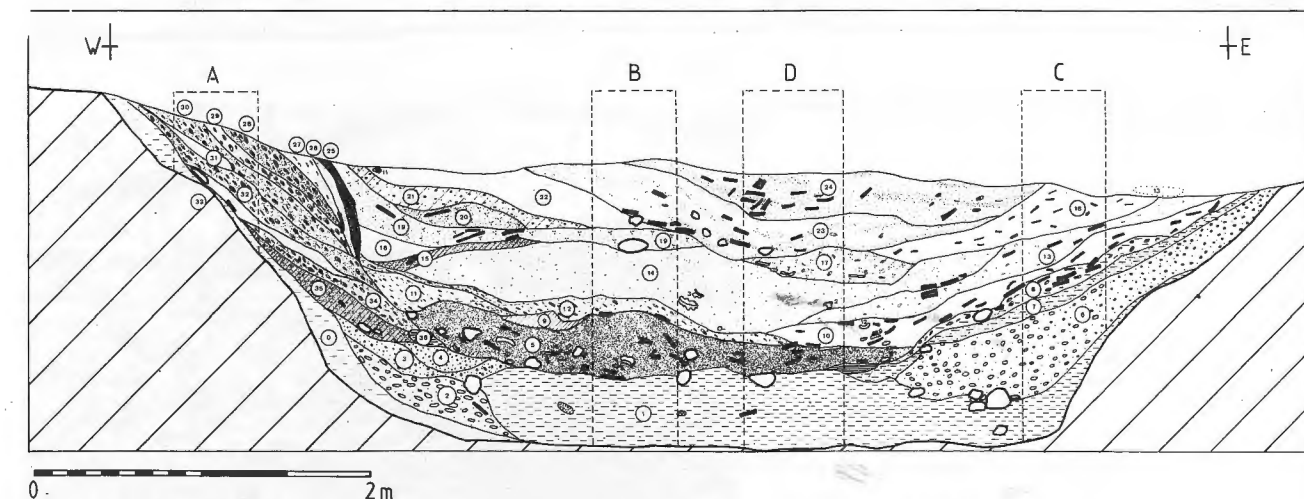


Fig. 9. — Coupe stratigraphique du fossé d'enceinte (D. Barraud, B. Chièze).

La route médiévale (fig. 10)

Orientée parfaitement nord-sud, la portion de la route médiévale qui a été dégagée se trouve dans l'axe de la rue Sainte-Catherine, considérée comme le tracé de l'ancien *cardo* de *Burdigala*. Malheureusement, sur les quatre états mis en évidence, aucun n'a pu être rattaché avec certitude à l'époque gallo-romaine.

Composée de galets de rivière et de graviers, le tout très fortement damé, cette voie possédait deux ornières très marquées (fig. 11). Elle devait à l'origine être relativement plane. Progressivement, à la suite d'apports de terre, de recharges, et du tassement dû aux passages de véhicules, les bordures se sont relevées et la route s'est trouvée encaissée : 45 centimètres de dénivelé au niveau des ornières par rapport à la bordure ouest. Quelques états successifs ont pu être mis en évidence (fig. 12). Il ressort de cette étude stratigraphique que la voie a été déplacée progressivement d'est en ouest de deux mètres. En effet, on note une nette progression des ornières vers l'ouest. La dernière occupation étant celle correspondant à l'axe de la rue Sainte-Catherine. Les premiers niveaux étaient légèrement différents puisque l'élément calcaire entrainait en proportion plus importante dans la composition de la structure de la voie : 20 à 30 % contre 5 % (fig. 13).

L'épaisseur des lits de graviers formant les sols de circulation proprement dits, est assez fine, cinq centimètres en moyenne. L'état le plus ancien était directement posé sur la grave naturelle.

Dans son aspect et sa composition, cette portion de route est assez comparable à celle découverte à Tours, à proximité d'une poterne, datée des XIe et XIIe siècles²⁴.

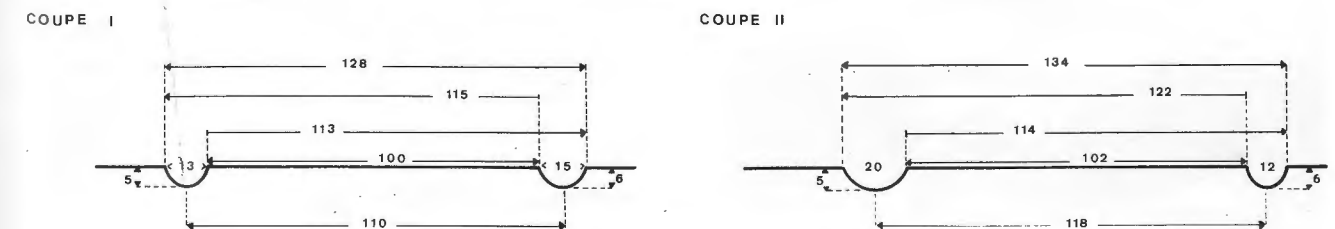
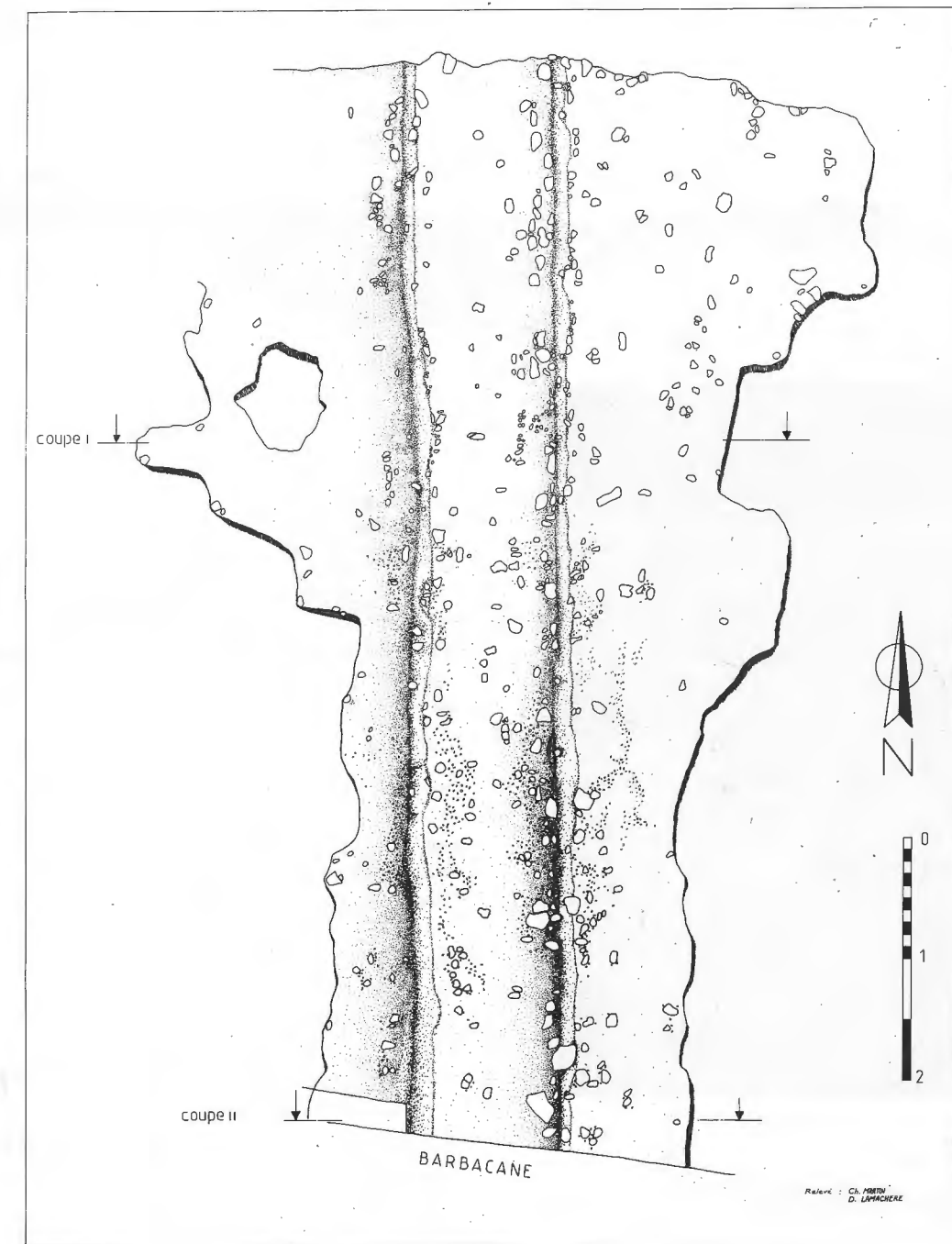


Fig. 11. — Mesures d'écartement des ornières (D. Barraud).

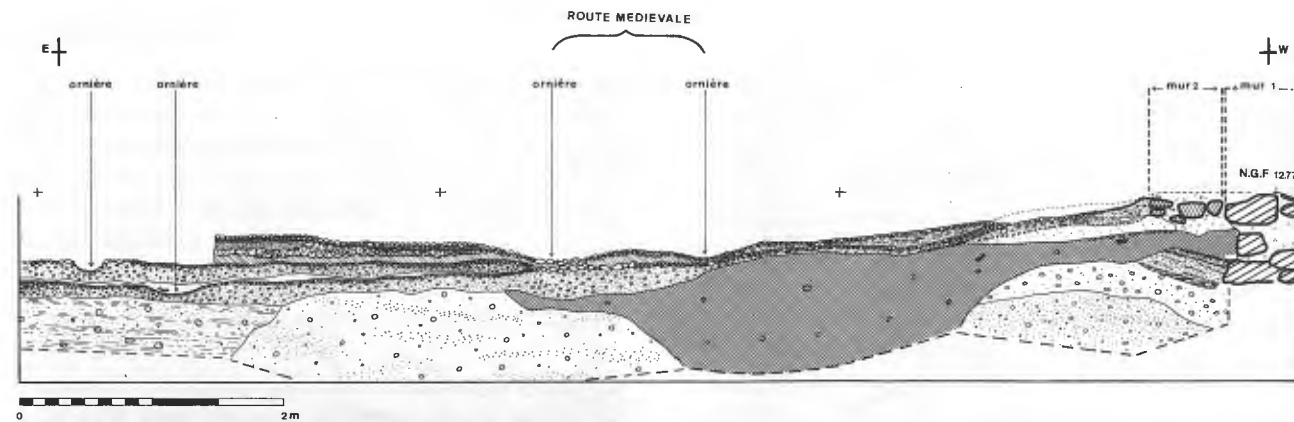


Fig. 12. — Coupe stratigraphique de la route.

Fig. 13. — La route médiévale (D. Barraud).



Fig. 14. — Bâtiment médiéval. Le mur 1.

Les bâtiments médiévaux

Situés dans l'angle sud-ouest de la barbancane, ces structures médiévales furent détruites lors de la dernière réfection de la route, probablement dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Deux états d'occupation ont pu être mis en évidence, tant au niveau stratigraphique qu'architectural.

Etat 1 (fig. 15)

Ce premier bâtiment avait une forme strictement rectangulaire. Il s'appuyait sur un puissant mur de 65 centimètres d'épaisseur qui constituait l'ossature principale de la construction (mur 1) (fig. 14). Composé de blocs de calcaire cristallin des Pyrénées, il forme une masse contre laquelle sont venus se coller des murets plus fragiles composés de galets en quartzite. Il mesure dix mètres de long et il est le seul à posséder des fondations relativement conséquentes : 40 centimètres de profondeur. Ce mur 1 devait servir d'appui à la toiture de l'ouvrage, formé d'un seul pan incliné au sud. Des traces de seuil ont été dégagées devant le mur 2.

La fouille n'a pu déceler que des lambeaux des trois autres murs. Ils avaient en moyenne 25 à 30 centimètres d'épaisseur et étaient constitués par des galets de quartzite²⁵. La surface couverte par ce bâtiment est de 43 m². Un sol en terre battue fonctionnait avec cette construction dans laquelle il faut probablement voir une grange ou plus certainement une étable ou bergerie.

Il n'est pas possible de dater avec précision la construction de ce premier état en l'absence de mobilier identifiable. Tout au moins peut-on dire qu'il s'agit d'un état antérieur au début du XIV^e siècle.

25. Cf. ci-après les études géologiques de N. Platel, p. 77-78.

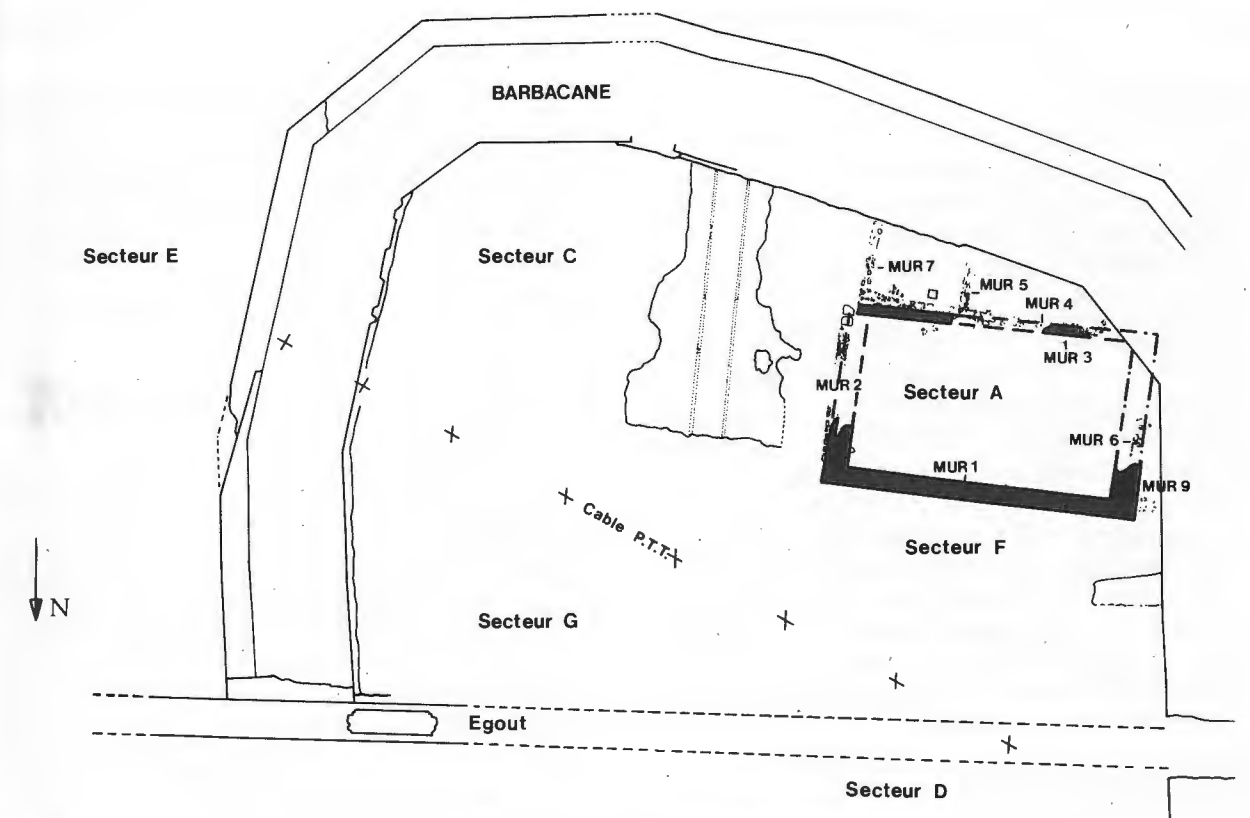


Fig. 15. — Bâtiment médiéval. Etat 1.

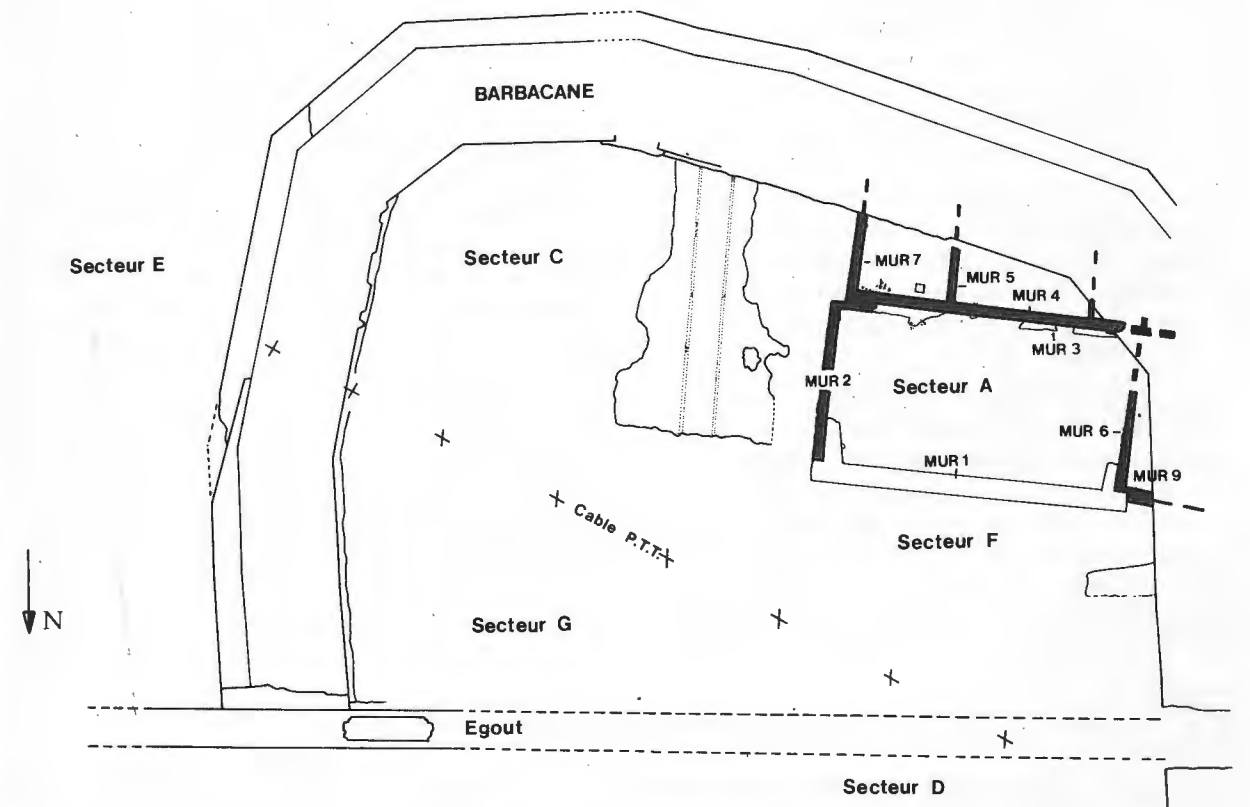


Fig. 16. — Bâtiment médiéval. Etat 2.

Etat 2 (fig. 16)

Dans la première moitié du XIV^e siècle, des restructurations et des agrandissements furent réalisés ; seul le mur 1 fut conservé pour servir encore d'appui aux nouvelles installations. Les nombreuses tuiles trouvées dans les premiers niveaux d'occupation témoignent de la destruction de la toiture.

Les murs 2, 7, 5, 4, 6 et 9 ont tous été construits avec des galets provenant probablement d'un stock de délestage. Le nouveau plan des constructions reprend, en l'agrandissant légèrement, la forme de l'ancien édifice : un grand rectangle de 10 m sur 5 m. La nouveauté vient du fait que des petites pièces viennent se greffer contre le corps central : deux salles avec certitude au sud et une à l'ouest. Aucun élément ne permet d'en déterminer la fonction : en revanche sur le sol de la grande salle rectangulaire, une cinquantaine de parties osseuses de cornes de bœufs et de chèvres ont été découvertes. L'étude de ces ossements réalisée par Pierre Caillat fournit d'intéressants éléments pour tenter d'identifier la fonction de ce bâtiment.

En effet, plus de 94 % de la faune identifiée dans cette pièce n'est représentée que par des chevilles osseuses de corne, il est possible de faire quelques remarques :

“Ces restes représentent un minimum de 41 individus (37 moutons, 4 chèvres). Le nombre réel des individus représentés est certainement beaucoup plus élevé. Il est d'ailleurs raisonnable d'ajouter, du fait des nombreux fragments médians ou distaux de chevilles osseuses de cornes, une vingtaine d'individus au nombre minimum obtenu. Tous sont attribuables au mouton.

Toutes ces chevilles osseuses de corne portent des traces plus ou moins nettes de débitage. Plus de 53 % d'entre elles sont tranchées à leur base, ce qui semble bien indiquer une récupération intentionnelle et systématique des cornes. La cheville osseuse elle-même, beaucoup trop vascularisée, n'est guère utilisable.

L'absence d'autres éléments du squelette, comme des extrémités de membre, semble bien exclure toute hypothèse envisageant une activité de boucherie. Il est en effet peu probable de trouver uniquement des chevilles osseuses de cornes dans des déchets de boucherie. Il nous semble donc plus raisonnable de considérer cette grande quantité de chevilles osseuses de cornes comme un témoignage d'une activité artisanale liée à l'utilisation de la corne.”

L'ensemble de ces dépendances agricoles fut détruit au milieu du XIV^e siècle à la suite de la construction de la porte Saint-Julien et de la dernière enceinte de la ville. La route fut refaite et sa dernière recharge recouvre les restes des bâtiments rasés. La construction de la barbican, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, vient à nouveau perturber ce secteur et détruire les restes des salles du sud, coupant ainsi les murs 7, 5 et 4.

Evolution historique du quartier

Aucune structure gallo-romaine n'ayant été mise au jour lors de la fouille, il nous paraît difficile d'envisager une quelconque occupation romaine de ce secteur de Bordeaux. Sans nier la possibilité du passage d'une voie romaine, il nous apparaît plus probable d'en repousser le tracé vers l'ouest, c'est-à-dire dans l'axe du cours Pasteur, à proximité de la nécropole gallo-romaine. Au XII^e siècle, cette voie s'est probablement déplacée ou du moins un nouveau tronçon est apparu. Reprenant l'axe de la rue Sainte-Catherine, elle traversait l'actuelle place de la Victoire comme l'a montré la fouille.

En 1231, au carrefour des routes d'Espagne et de Narbonnaise, à 300 mètres au sud des murs de la deuxième enceinte, un hôpital fut fondé sous le vocable de “Saint Julien l'Hospitalier”²⁶. Devenu un prieuré, il devait être détruit en 1592 pour des raisons stratégiques²⁷. C'est probablement à cet hôpital qu'il faut rattacher les structures découvertes dans l'angle sud-ouest de la place : les enclos et granges. Remaniés probablement vers le début du XIV^e siècle, ces bâtiments furent détruits définitivement dans la deuxième moitié du même siècle. En 1302²⁸, la construction d'un nouveau rempart englobe les faubourgs de la ville. C'est la troisième enceinte de Bordeaux. Une porte est édifiée en face de l'hôpital et en prend le nom de porte Saint-Julien²⁹. Celle-ci était constituée par un couloir qui passait entre deux fortes tours rondes, saillantes vers la campagne, s'adossant à un fortin barlong ; le couloir était protégé par un pont-levis, une herse et une porte³⁰. C'est probablement vers le milieu du XIV^e siècle qu'on construit en avant de la porte une barbican de forme pentagonale. La porte de celle-ci ouverte vers l'est, a un pont-levis et des vantaux, d'après les gravures du XVI^e siècle (fig. 17) ; elle est suivie d'un couloir qui se dirige directement vers le centre de la barbican, puis tourne brusquement à angle droit vers la

ville. C'est donc à cette époque-là, fin XIV^e siècle, que l'ancienne route médiévale est condamnée et remblayée. Nous serions enclin à repousser la construction de la barbican le plus loin possible dans le XIV^e siècle. En effet, le fossé l'entourant ne fut creusé qu'en 1406³¹. La jurade paie alors un certain Bernard Lacaren pour faire le fossé : *et plus laborem que Bernard Lacaren fas manober a Sent Julian per far lo fossat costa la barbicana et que agros per jorn : VIII esterlings*.

Dans ce même registre de la jurade de Bordeaux³², l'existence de la barbican est assurée en octobre 1406, puisque l'on y envoie des gardes : *a la barbicana devert la portau Sent Julian*.

D'après les gravures, en 1565 (fig. 17), la barbican est encore attachée au rempart de la ville. Elle le restera probablement jusqu'à la fin du XVI^e siècle. En effet, en 1592, l'hôpital Saint-Julien est détruit pour des raisons stratégiques et l'on peut penser que tout le secteur est remanié. En 1666, d'importantes structures de terres apparaissent en avant de la barbican. Elles seront remaniées plusieurs fois dans le courant du siècle (fig. 17).

Les fossés sont comblés probablement au cours de ces remaniements, peut-être en 1592 à l'occasion de la destruction du quartier Saint-Julien comme le laisserait supposer l'étude du mobilier archéologique découvert dans un des fossés³³. En 1670, ils n'existent plus sur les gravures.

Au début du XVIII^e siècle, des maisons s'installent contre le rempart et les fossés de l'enceinte sont transformés en jardin. Une délibération de la jurade ordonne en juin 1744 la destruction de la barbican puis de la porte Saint-Julien³⁴. On y travailla plusieurs années. Le 18 novembre 1753, l'intendant Tourny posait la première pierre de l'actuelle porte d'Aquitaine qui fut achevée en 1754³⁵. Cette porte conçue par l'architecte Portier comportait un arc flanqué de deux guichets. Tout le secteur fut réaménagé et de nombreux hôtels furent établis autour d'une place circulaire (fig. 23).

A la fin du XIX^e siècle, sous la Troisième République, les guichets furent détruits ainsi qu'un des immeubles jouxtant à l'ouest la porte d'Aquitaine. Les caves de celui-ci ont été aperçues lors du percement des accès du parking souterrain.

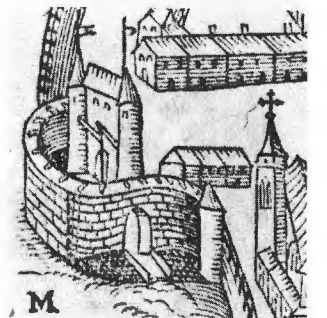


Fig. 17. — Extrait d'une gravure d'Elie Vinet. (Bordeaux sous François Ier)

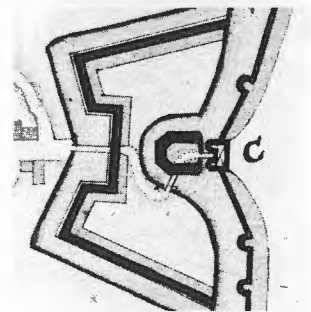


Fig. 18. — Plan des places fortes de Bordeaux en 1666 (Arch. Munic. de Bordeaux).

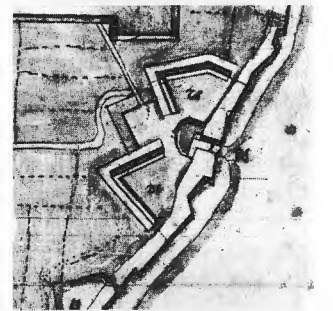


Fig. 19. — Le quartier Saint-Julien en 1670.



Fig. 20. — Atlas de Louis XIV. Plan manuscrit colorié d'une partie de la ville de Bordeaux. Catalogue des manuscrits n° 688, Ministère de la Guerre. 1683.

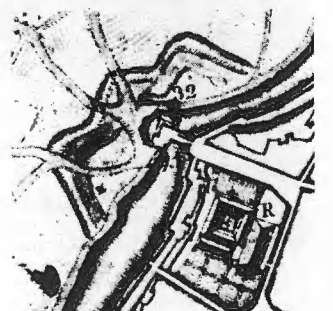


Fig. 21. — Plan de la Ville de Bordeaux, 1685.

26. L. Desgraves, *op. cit.*, p. 230 et A.D.Gir. C 1169 - Mémoire présenté au roi sur l'état de la porte Saint-Julien.

27. Fernand Durodic, *Les Médecins et les Hôpitaux de Bordeaux*, Bordeaux, 1924 : Hôpital Saint Julien, p. 157-163.

28. Y. Renouard, *op. cit.*, p. 225.

29. Les bases de la tour ouest de cette porte ainsi que le départ du rempart ont été aperçus et relevés à l'occasion du percement des accès du parking en 1983. Les deux tours se trouvent respectivement sous chaque pilier de l'actuelle porte d'Aquitaine.

30. L. Desgraves, *op. cit.*, p. 231.

31. A. M. Bx, registres de la Jurade, 1406-1409, Tome 3, p. 85, séance du 5 octobre 1406.

32. A. M. Bx, registres de la Jurade, p. 75.

33. Cf. ci-après l'article de Pierre Régald-Saint Blancard.

34. L. Desgraves, *op. cit.*, p. 231.

35. F. G. Pariset, *op. cit.*, p. 564 - 566.

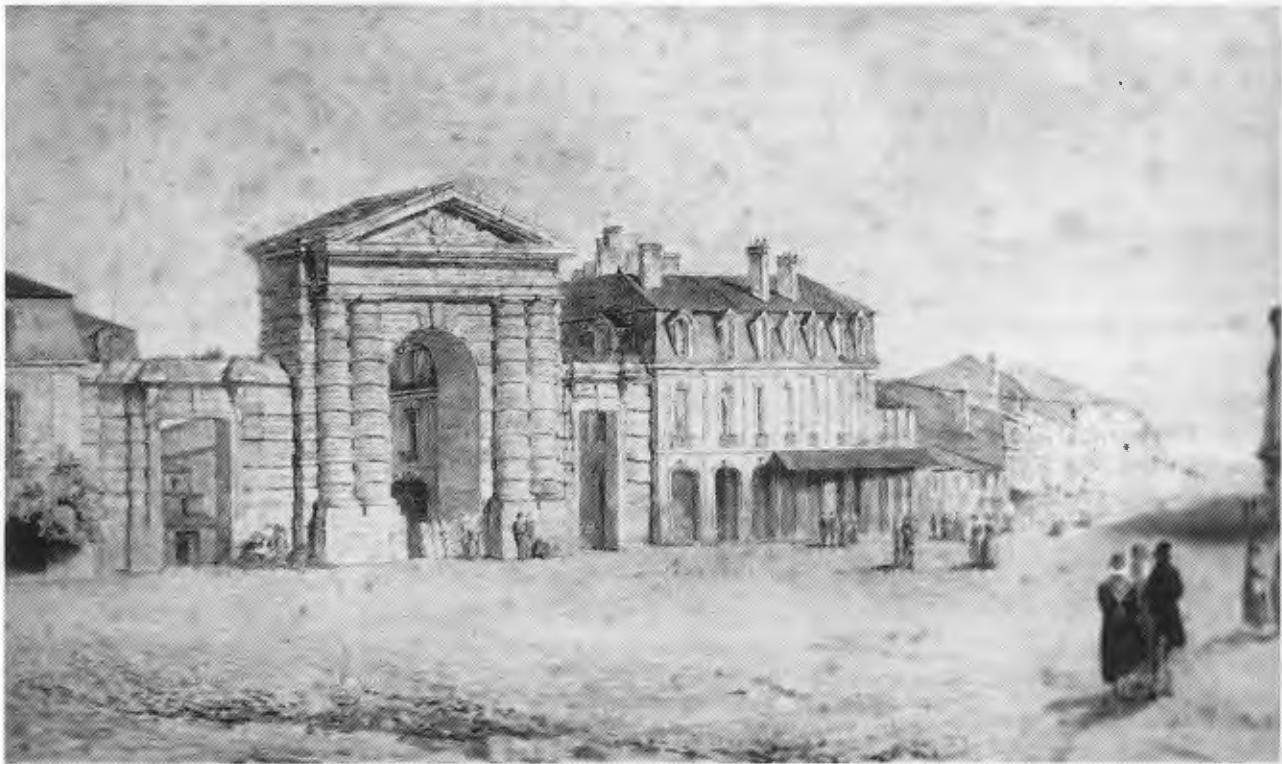


Fig. 22. — Gravure de la première moitié du XIXe siècle représentant la Porte d'Aquitaine et ses guichets.



324 BORDEAUX. — La Place et la Porte d'Aquitaine. — L.L.

Fig. 23. — Le quartier de la place d'Aquitaine aux alentours de 1900.

Les fouilles de la place de la Victoire :
Etude pétrographique des substructions médiévales

par N. Gourdon-Platel¹
et L. Jato y Doncel¹

Lors des travaux de creusement d'un parking souterrain place de la Victoire à Bordeaux, des fondations de fortifications médiévales ont été mises à jour. La Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine et la Ville de Bordeaux organisant les fouilles de sauvetage ont demandé au Laboratoire de Géographie Physique Appliquée d'étudier le matériel de ces constructions : nature et provenance des moellons ainsi que composition des mortiers et des sols, en vue d'une comparaison entre les différents murs².

Sur l'ensemble de la fouille, 138 moellons ont été prélevés sur les murs d'une barbacane et sur les murs d'enclos du secteur A. Les très nombreux matériaux qui composent la barbacane sont soit de gros blocs anguleux (20 à 30 cm), soit des galets très émoussés de 8 à 12 cm de longueur. Cet inventaire de nature est représenté dans le tableau ci-dessous. Les blocs de calcaires, très nombreux, ont ici une très grande variété : ce sont des calcaires beiges, gris, bruns,

1. Ingénieur et technicien C.N.R.S., Laboratoire de Géographie Physique Appliquée, Université de Bordeaux III.
2. Cette étude complète est présentée dans *Travaux du Laboratoire de Géographie Physique Appliquée*, n°7, 1983, Université de Bordeaux III.

BLOCS							GALETS								
Nature lithologique		barba- cane	mur 1	mur 1 bis	mur 3	mur 4	mur 4 bis	Nature lithologique		barba- cane	mur 1	mur 1 bis	mur 3	mur 4	mur 4 bis
Calcaire	beige	•						Quartz		•	•	•			
	gris	•			•			Quartzite		•	•			•	
	brun	•						Granite		•		•		•	
	jaune		•					Granodiorite		•					
	— métamorphique	•	•					Granulite				•			
	— coquillier	•	•				•	Gneiss		•					
	— perforé	•						Basalte		•				•	
	— fin		•					Silex	noir	•	•			•	
— crayeux	•			•		•	gris		•				•		
Schistes	gris	•						Calcaire							
	rouge	•						métamorphique							
Granite								noir	•						
								gris	•						
								rouge	•						
Roches vertes	•					•		Calcaire	jaune			•		•	
Conglomérat								noir						•	
Gneiss															
								Schistes	noir		•				
								rouge			•				
								Roches vertes			•	•		•	

plus ou moins métamorphisés ; d'autres sont coquilliers ou crayeux blancs ou présentent des cavités perforées par des organismes (calcaires gris à Pholades) ; ils sont associés à des blocs *schisteux* souvent gris ou rouges, soit feuilletés, soit massifs, à des *granites* et à des *roches vertes*.

Des galets de *quartz* et de *quartzite* gris, de *granite*, de *granodiorite* ou de *gneiss* y abondent, ainsi que quelques rares galets de roches volcaniques de type *basaltique* et des galets de *silex* sans cortex, noirs ou gris à nodules blancs. On y trouve aussi des galets de *calcaires métamorphiques* noirs, gris ou rouges.

Le mur 1 est formé principalement de gros *blocs anguleux* de roches (20 à 30 cm) : ce sont surtout des *calcaires* métamorphiques noirs, de rares calcaires à grains fins datant du Secondaire, ou des calcaires bioclastiques du Tertiaire présentant différents faciès (jaunes et coquilliers ou beige-rose très durs). A part quelques silex noirs, les *galets*, qui sont fait de *schistes* feuilletés ou massifs, noirs ou rouges, de *roches vertes*, de *quartz* et de *quartzites*, complètent l'inventaire pétrographique de ce mur.

La partie 1 bis, comprise entre la barbacane et le mur 1, est composée uniquement de *galets* émoussés (10 à 20 cm de longueur), de roches cristallines plus ou moins altérées telles que *granites* et *granulites*, associés à des *roches vertes*, à quelques *calcaires* jaunes et à des *quartz*.

Le mur 3 est différent puisqu'il est formé essentiellement de gros *blocs* où les *granites* à gros cristaux sont mélangés à des *calcaires* gris à grosses veines recristallisées et à des calcaires crayeux beiges.

Le mur 4, en revanche, est surtout construit à partir de *galets* bien émoussés de 10 à 20 cm où les *calcaires* noirs et jaunes à organisme, les silex noirs ou gris à nodules blancs sont associés à des *quartzites*, des *roches vertes*, des *granites* et des *basaltes*.

Son prolongement vers le secteur B (sud-est), **mur 4 bis**, est composé de *blocs* et de *galets* : à part les nombreuses variétés de *blocs calcaires* bioclastiques tendres, souvent à organismes ou quelquefois de calcaires crayeux blancs, s'observent des blocs de conglomérats roses, de *granite*, et de *galets* de *gneiss* gris ou de *roches vertes*.

3. Jan Craebeckx (1958), *Un grand commerce d'importation ; les vins de France aux anciens Pays-Bas (XIIIe au XVIe siècle)*, S.E.V.P.E.N., 315 p. ; Yves Renouard, *Etudes d'histoire médiévale*, 1986, 2 tomes (cf. p. 206).

Esquisse des provenances géologiques des matériaux des substructions des murs médiévaux de la place de la Victoire et commerce maritime de Bordeaux du XIIe au XVe siècle.

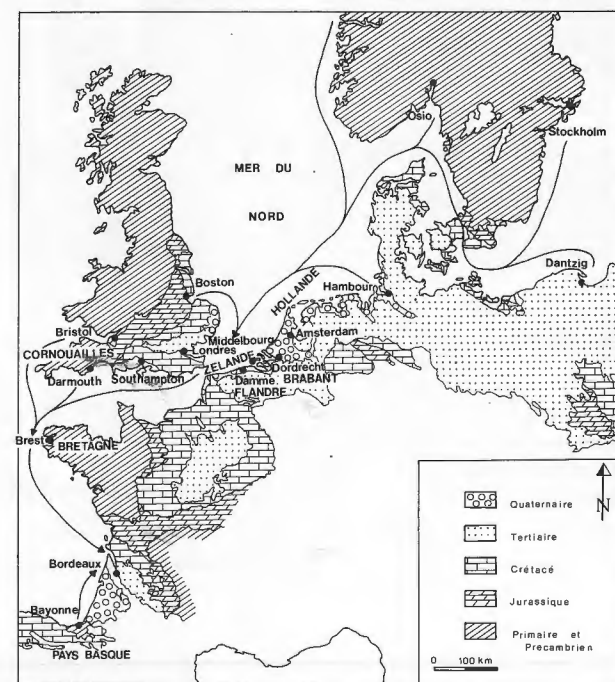
Il a été déterminé que les moellons qui ont servi pour ces constructions proviennent soit de matériaux extraits des carrières où affleure, sous de nombreux faciès, le calcaire à Astéries oligocène de la région bordelaise, soit de produits de délestage des bateaux venus chercher essentiellement du vin dans le port de Bordeaux.

La provenance des autres *blocs* est variée, mais difficile à préciser car ils peuvent aussi bien avoir été amenés par des navires en lest venant par exemple de Bayonne ou d'Angleterre ; géologiquement, les roches cristallophyl-liennes, les roches cristallines ou métamorphiques affleurent dans les massifs primaires du Pays-Basque et dans ceux de Bretagne et de Cornouailles ainsi que dans les chaînes montagneuses de la Norvège ou du sud de la Suède principalement.

Quant aux *galets*, ils peuvent venir soit du Bassin crayeux de Paris et du Bassin de Londres (Darmouth, Londres ou même Boston) — silex perforés ou silex noirs et gris à nodules blancs —, soit être des galets morainiques que les glaciers quaternaires ont accumulés jusqu'aux côtes des Pays Scandinaves jusqu'à l'Allemagne du Nord.

La carte ci-contre nous donne une esquisse géologique des formations qui pouvaient fournir des matériaux de lest aux bateaux faisant le commerce des vins entre le XIIe et le XVe siècle.

En effet, il semblerait, d'après les informations bibliographiques³, que l'Angleterre en particulier fut pendant cette époque le principal débouché pour les vins du Sud-Ouest français et que, dès le XIIIe siècle des bateaux venant des régions hanséatiques, de Zélande (Middelbourg), de Brabant (Dordrecht) ou de Flandre (Dammé) arrivaient en lest dans le port de Bordeaux.



Les fouilles de la Place de la Victoire : Etude du matériel céramique provenant du fossé

par Pierre Régaldo-Saint Blancard¹

Lors des fouilles de la Place de la Victoire à Bordeaux, fut mis à jour le fossé de la barbacane qui défendait la ville dans ce secteur. Suivant les données d'archives, son creusement remonterait à 1406 et son comblement au début du XVII^e siècle. Ce comblement contenait en abondance du matériel céramique². C'était l'occasion d'aborder, pour cette période, les traits caractéristiques du point de vue céramologique de l'habitat urbain bordelais, et notamment de peser l'importance des ateliers régionaux, Sadirac en particulier.

Cet aspect n'avait pas été envisagé lors de la programmation initiale du chantier. La collecte du matériel d'étude n'a pu de ce fait qu'être très réduite. Les problématiques des futurs chantiers urbains de Bordeaux tiendront compte de cette question. Il n'était pas possible de fouiller une partie importante, et à plus forte raison la totalité, du fossé. Fut donc, dans un premier temps, dressée une coupe transversale. A partir de cette coupe furent pratiqués, d'une part, un ramassage stratigraphique général et, d'autre part, quatre sondages en forme de saignée, numérotés A, B, C et D de 0,5 m. sur 1 m. Par cette méthode, on obtint un échantillonnage en rapport avec la stratigraphie (cf. ci-dessus, p. 70, fig. 9).

Dans cette stratigraphie, en majeure partie typique d'un comblement rapide, ne put donc être étudiée qu'une toute petite zone. Il est donc difficile d'aborder l'aspect quantitatif du problème. Autre limitation imposée par les circonstances : dans le matériel collecté n'existe aucune pièce complète et l'étude ne peut guère se fonder que sur

des tessons alors que certaines couches auraient offert des possibilités de remontage. Il ne faut donc voir dans ce travail qu'une étude sommaire, à reprendre à l'occasion d'autres chantiers avec des problématiques et une programmation plus adaptées.

Au premier abord, l'ensemble de ce comblement montre deux faciès ; certaines caractéristiques de la stratigraphie et du matériel céramique, la nature même des couches les différencient nettement. Cette observation paraît importante pour la compréhension du fait archéologique et, par delà cet aspect très limité, peut porter sens au regard de l'histoire économique de Bordeaux.

Le premier faciès est constitué par les couches basses du fossé, nommément 1 et 6, observables dans les sondages B, C et D. La vraisemblance stratigraphique et la nature des couches (argile ou grave argileuse) incluent dans cet ensemble 0, 2, 3 et 4 qui n'étaient pas recoupées par les sondages. Les couches 5, 7 et 32 — et même 35, du fait de sa nature — n'appartiennent pas à ce faciès mais au second, ainsi que toutes les couches supérieures.

Par delà la nature argileuse du faciès inférieur, on relève trois autres points de caractérisation. Les couches basses ne contiennent que des petits tessons isolés, tandis que les tessons des couches supérieures se recollent souvent en des ensembles assez importants³ (fig. 1). Ce premier aspect se relie aisément à la stratigraphie : couches inférieures, lente accumulation ; couches supérieures, comblement rapide. Les tessons recollables des couches

1. CNRS / Université Bordeaux III, CRIAA.

2. Il ne sera question ici que de ce matériel. L'étude du reste de la céramique est sans grand intérêt, sauf pour des questions de chronologie. L'essentiel des données de cet ordre est exploité dans l'article de D. Barraud qui précède.

3. Il s'agit là de cassures anciennes évidemment.

supérieures n'étaient pas en connexion mais se trouvaient à l'intérieur d'un même ensemble restreint, d'où l'on peut tirer l'idée d'un comblement à partir de dépotoirs assez peu remaniés.

Le second point de caractérisation des deux faciès est l'origine des tessons, dans la mesure où elle est observable. Notons de suite le profond déséquilibre entre les deux populations, en quantité et en qualité, qui rend relativement hasardeux ce raisonnement. Toutefois, tous les tessons des couches inférieures semblent bien provenir de Sadirac tandis que les céramiques des couches supérieures ont des origines beaucoup plus diverses, bien que sans doute en bonne proportion régionale.

Enfin, dans la caractérisation de ces deux faciès, interviennent des notions chronologiques. Les couches supérieures forment un ensemble cohérent de la fin du XVI^e siècle ; les bases céramologiques de cette datation seront reprises plus loin, mais elle est bien confirmée par les sources archivistiques et la nature du comblement. S'il paraît fort malaisé de situer les couches inférieures à partir de quelques tessons de panse isolés, néanmoins la nature des pâtes, dans la mesure où elles sont bien sadiracaises, renvoie plutôt au XVe siècle et éventuellement au XVI^e.

Les couches constituant le faciès de comblement sont de natures très variées : certaines sont stériles ; d'autres proviennent de la destruction d'un habitat ; d'autres contiennent essentiellement des coquilles d'huîtres ou de moules ; certaines sont sableuses, d'autres plus ou moins argileuses ; les unes et les autres alternent sans régularité. Parfois elles sont de natures tellement voisines que l'on peut se demander si elles n'ont pas la même origine : par exemple les couches 5, 10, 17, 20 et 35. De la même façon certains matériels typiques, aisément reconnaissables, se retrouvent dans plusieurs couches, apparemment à l'exclusion des autres. Mais les parentés selon la nature stratigraphique et selon le matériel contenu ne coïncident pas. La faiblesse de la source documentaire ne permet pas de conclure, seulement de poser des questions. Apparemment on a un comblement d'origine variée mais l'on retrouve presque partout le même matériel sans distinction appréhendable (fig. 2, 3 et 4).

Si dans le faciès inférieur, les quelques tessons retrouvés sont tous de pâte sadiracaise, dans les couches de comble-

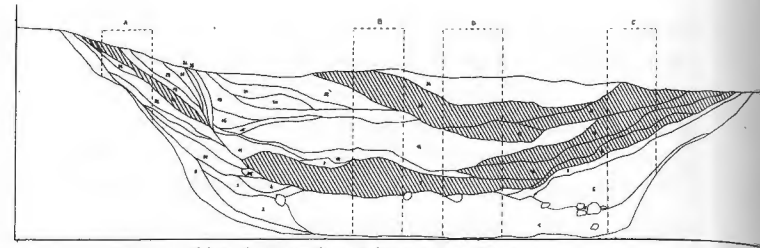


Fig. 1. — Situation stratigraphique des collages.

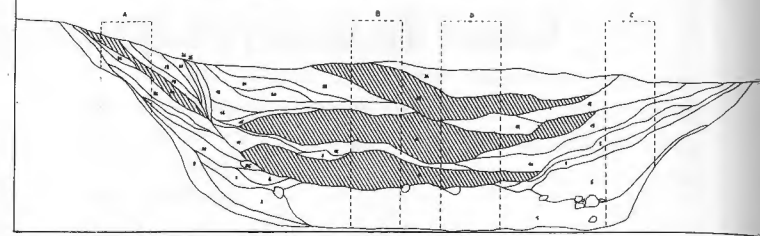


Fig. 2. — Situation stratigraphique de la céramique noire modelée.

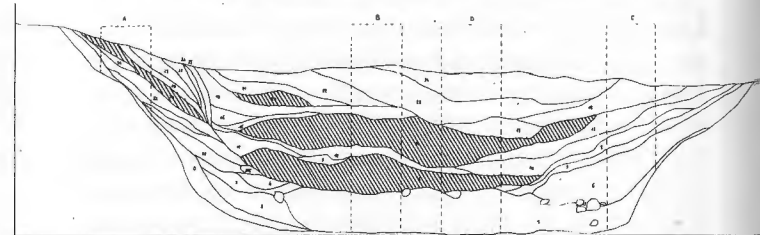


Fig. 3. — Situation stratigraphique de la céramique polychrome.

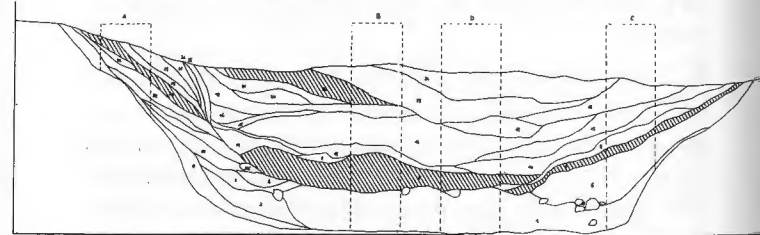


Fig. 4. — Situation stratigraphique des réchauds à masques.

ment, les origines sont variées malgré une nette prédominance sadiracaise (50 à 60 %, en moyenne) ; parmi les autres provenances il en est certainement d'ateliers de la région bordelaise, avec souvent des formes semblables à celles de Sadirac.

Deux groupes non originaires du Bordelais sont aisément reconnaissables. Le plus représenté se caractérise comme une céramique à pâte blanche, polychrome, avec une couverte transparente. Les pièces sont peintes au trait, rarement en aplats, en deux tons : vert⁴ et brun⁵. Selon une analyse en fluorescence X qualitative⁶, portant sur trois échantillons, la couverte est de nature plombifère, avec toutefois un peu d'étain.

4. Colorant probable : le cuivre.

5. Colorant probable : le manganèse.

6. Effectuée par Ph. Chieyssel au CRIAA, dans le cadre du DESS de Physique appliquée à l'Archéologie.

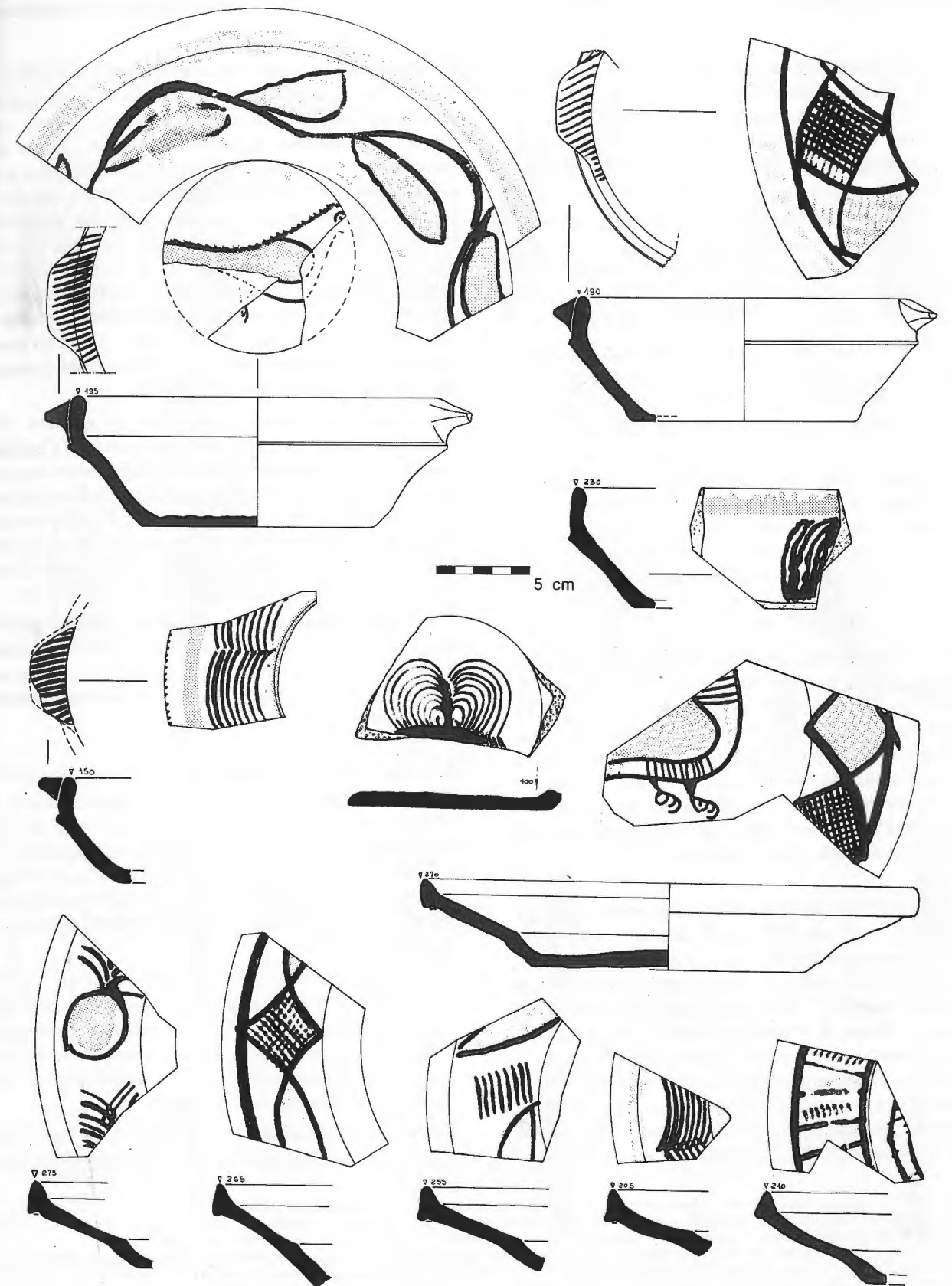


Fig. 5. — Céramiques polychromes (dessins M. Leclerc).

Des céramiques de ce type sont couramment retrouvées dans les fouilles bordelaises dans la seconde moitié du XVI^e siècle et la première du XVII^e. D'autres ont été retrouvées à Bergerac, mais les motifs sont différents : leur caractère religieux est peut-être à lier au lieu de leur trouvaille⁷.

D'après les travaux, bien anciens certes, de F. Mathieu, deux ateliers du Toulousain ont produit des objets analogues : Giroussens et Cox. Selon le même auteur, la pâte de Giroussens est rouge, tandis que celle de Cox est blanche ; on pensera donc ici plutôt au second atelier⁸.

Les seules formes que l'on puisse voir dans le faible échantillonnage provenant de la Victoire sont des bols carénés et des assiettes. Le Musée d'Aquitaine en possède d'autres, notamment des cruches à bec tubulaire et des pichets.

Les motifs sont très stéréotypés : des thèmes géométriques à base de losanges, d'ondulations et de hachures, des feuillages schématisés occupent les marlis des assiettes ou les parois des bols ; les fonds portent des dessins plus figuratifs : on reconnaît deux oiseaux très semblables, tandis qu'un troisième motif est trop fragmentaire pour être lisible.

Dans l'ensemble les traits bruns sont ceux qui construisent le dessin ; le vert, dont le tracé est toujours plus diffus, sert presque uniquement à colorier, en alternance avec le brun. Il semblerait que dans une époque plus tardive, non représentée à la Victoire, à situer vers la première moitié du XVII^e siècle, le jeu des couleurs ait évolué : le vert (qui ne diffuse pratiquement plus) reste seul à colorier et le brun seul à structurer le dessin ; on n'a guère plus à ce moment de dessins figurés.

Le second groupe est plus connu, mais beaucoup moins représenté à la Victoire. Il s'agit de réchauds saintongeais, à médaillons rapportés sur l'anse et le haut de la panse, aux pointes applaties portant un décor rapporté de rosaces ou de petites pastilles⁹. Deux médaillons sont semblables, avec des décors de pointes différents, l'un de glaçure jaune, l'autre verte ; malgré l'état fragmentaire de la première, ces pièces ne semblent pas de même diamètre à la cuve. Il est en général impossible de savoir combien ces réchauds comptaient de pointes et d'anses ; un tesson un peu plus grand exclut la possibilité de huit pointes.

Ces réchauds ne sont pas les seuls retrouvés à la Victoire ; un autre type y est représenté en abondance¹⁰ : pour quatre pointes du premier type, on en compte vingt-deux du second, et en nombre de tessons le rapport devient de quatre à trente. Ce second type est lui aussi bien connu par ailleurs : pointes de petites tailles rapportées sur une cuve carénée ; masques très sommairement moulés, agrapés sur la pointe à l'aide de petits bouts de bois ; quatre anses joignant la carène de la cuve et le pied ; celui-ci, tronconique, haut et large, est rapporté sous la cuve dont le centre est marqué d'un ombilic. Pour les pointes, certaines correspondent à des anses, d'autres non ; d'où l'on peut conclure à la présence, pour quatre anses, de huit pointes alternativement glaçurées jaune et vert.

A observer les différences de pâtes, de glaçures, de décors, de formes, on se convainc aisément qu'il s'agit du travail de deux ateliers différents. Si les premiers sont de Saintonge, pourquoi les seconds ne proviendraient-ils pas du Bordelais ? Ils sont très proches morphologiquement des réchauds produits à Sadirac en abondance aux XVII^e et XVIII^e siècles, masques mis à part, trois anses et six pointes au lieu de quatre et huit.

Des exemples d'autres formes reprenant cette alternance de glaçures jaune et verte sont issus d'autres fouilles bordelaises. La pâte blanche d'apparence très siliceuse est semblable. L'origine régionale de cette production semble très probable¹¹.

Un autre groupe de céramique est très aisément identifiable. Leur facture est, somme toute, assez étonnante à l'époque ici envisagée : ce sont des vases noirs ou gris foncé, réduits sur toute l'épaisseur des parois façonnées en une pâte assez fine, modelés au repoussé de la pointe des doigts (sans qu'on ait pris la peine d'en effacer tant soit peu les traces à l'intérieur), mais parfaitement lisses à l'extérieur.

On en compte une vingtaine de tessons dont une dizaine significatifs qui représentent apparemment tous la même forme : des pots globulaires, à lèvre déjetée, intérieurement concave, avec une anse rubannée simple ; sur le fond arrondi est rapporté un pied en couronne auquel des digitations donnent un aspect dentelé.

L'origine de ces pièces est inconnue. Leur façonnage n'est pas si fruste qu'il semble : en particulier, la perfection

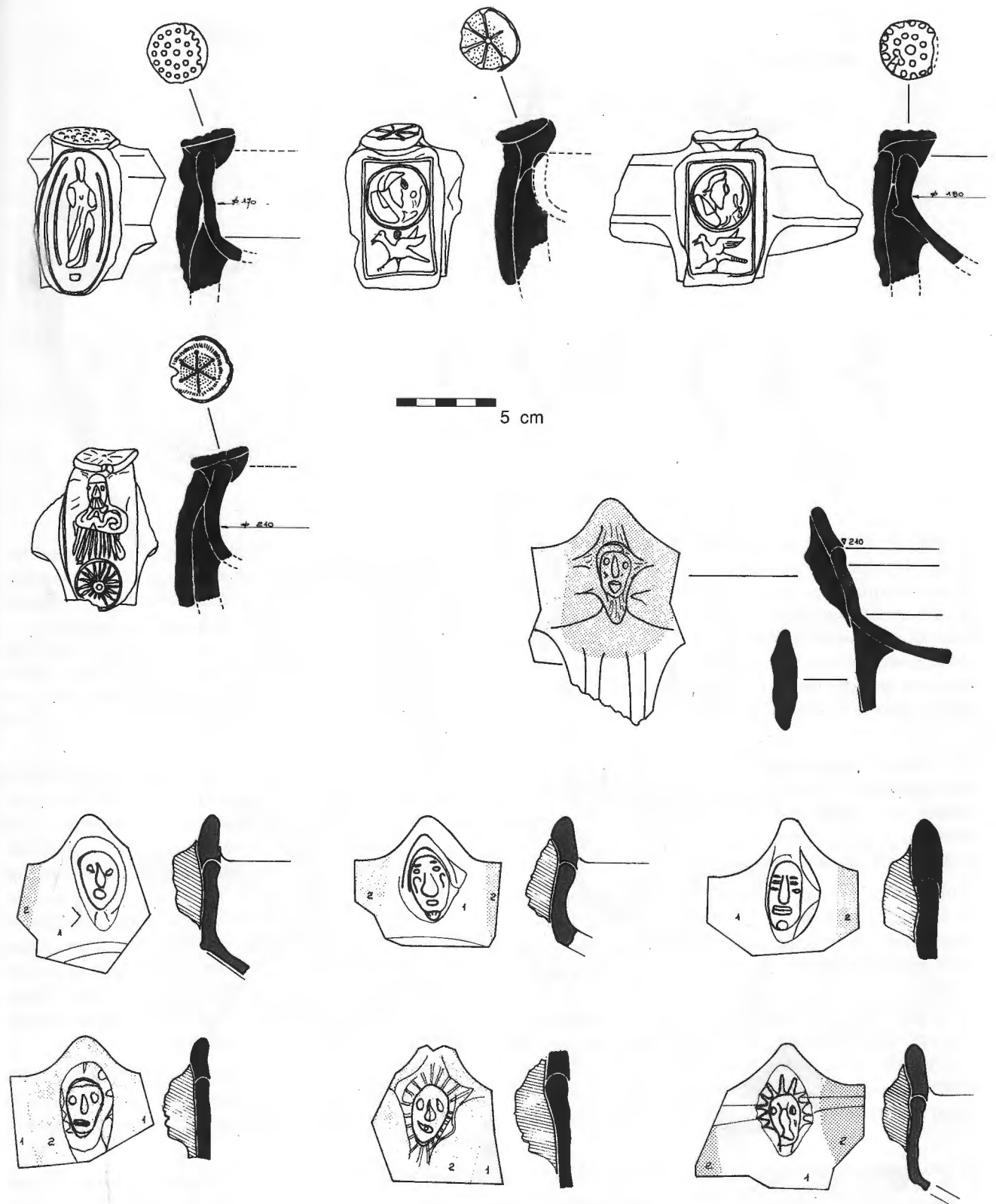


Fig. 6. — Réchauds (dessins M. Leclerc).

7. Mes plus vifs remerciements à Yann Laborie pour m'avoir fourni ces renseignements et ouvert ses armoires.

8. Entre autres : F. Mathieu et R. Mesuret "Les poteries vernissées du Haut Languedoc" *Annales de l'Institut d'Etudes Occitanes*, avril 1953, p. 24-30 (Cox : p. 28-30) et F. Mathieu "La poterie vernissée de la région toulousaine", *L'Aula*, août 1955, p. 64-83 (Cox : p. 66-83).

9. Cf J.G. Hurst, "Sixteenth and seventeenth century imported pottery from the Saintonge" *Medieval pottery from excavations, studies presented to G.C. Dunning*, London, J. Baker, 1974, p. 221-255 (réchauds : p. 233-247). Il estime les deux types de réchauds retrouvés à la Victoire de la première moitié du XVI^e siècle. On le verra plus loin, cette datation paraît un peu haute : la seconde moitié serait une estimation plus plausible.

10. Cf Hurst, art. cit., type C.I, fig. 6.

11. Contre l'avis de Hurst, art. cit., qui exprime cependant un léger doute sur l'origine saintongaise qu'il propose.

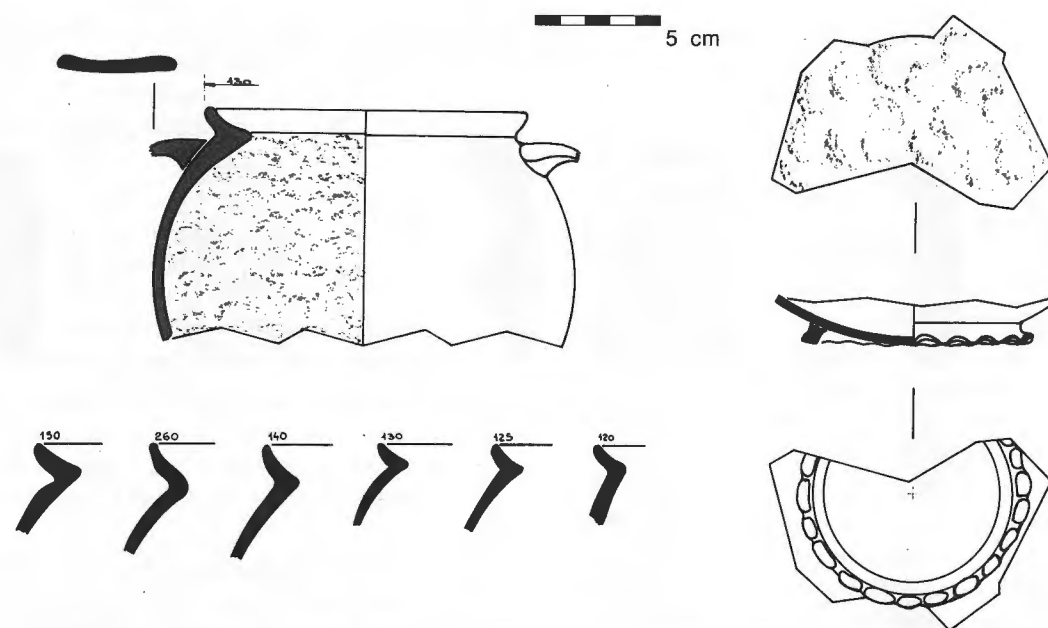


Fig. 7. — Céramique noire modelée (dessins M. Leclerc).

du modelé extérieur suppose une technique précise et particulièrement adaptée au problème ; le col porte des traces de tournage qui paraissent impliquer le recours à un moyen de tournage au moins minimal, vraisemblablement une tournette. Néanmoins ils n'ont pas l'aspect ostentatoire des bols et des assiettes polychromes ou des réchauds saintongeais et l'on penserait volontiers à une origine dans la région bordelaise.

En dehors de ces groupes bien particularisés, la plupart des céramiques est de provenance sadiracaise. Plusieurs formes sont nettement reconnaissables et se relient aisément à du matériel recueilli dans les fouilles de tessonniers sadiracaises.

Trois formes de cruches¹² sont répertoriées dans le fossé de la Victoire ; tous les tessons, identifiables comme appartenant à des cruches, sont sadiracais, à l'exclusion de toute autre provenance. Il existe deux types de grandes cruches :

— un premier à grand bec tubulaire, relié à la panse sous le bec par une anse étroite tandis qu'une autre anse, grande et deux fois plus large, fait le symétrique ; le col est court, simple à lèvre nue mais épaissie¹³ ; des cordons, situés de façon très sommaire décorent les flancs de la panse.

— un second type¹⁴ est plus petit, avec un grand bec verseur rapporté sur la panse découpée, une anse verticale en symétrique et une autre en étrier sur la lèvre d'un col simple et court, très proche de celui du premier type.

— enfin un troisième type¹⁵ est beaucoup plus petit : col étroit formant goulot, d'où est dégagé un bec verseur (toujours disparu à la Victoire) et sur la lèvre duquel est rapportée une anse qui joint l'épaule du vase ; le corps est assez galbé.

A rapprocher des cruches, une autre pièce dont malgré la nature très fragmentaire on peut restituer la forme. Il s'agit de plusieurs tessons du sommet d'un vase formant une pointe assez basse, entièrement glaçurée vert à l'extérieur. C'est une sorte de gourde¹⁶ à corps ovoïde entièrement fermé en haut en façon de pointe très aplatie avec un ombilic central ; au milieu de la panse un bec tubulaire est rapporté, flanqué en haut et en bas de deux anses petites mais bien décollées où l'on imaginerait bien le passage d'une corde suspendant le vase horizontalement, le bec en haut. Aucun exemplaire sadiracais n'a le même système de glaçure : juste une coulure sur le bec.

Il est assez frappant de constater que les cruches sont seulement dans une faible proportion dans le fossé de la Victoire, tandis que dans les tessonniers sadiracaises ce

12. Sur les cruches sadiracaises, voir "Cruches, pichets et cruchons de production sadiracaise du XIVe au XIXe siècle", *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*, CLEM, 1988, p. 81-98.

13. Dès le début du XVIIe le col de ce genre de cruches (forme 9 de la typologie sadiracaise d'époque moderne) tend à disparaître totalement ; la lèvre forme un méplat nettement marqué. Les pièces ici décrites appartiennent bien au XVIe siècle.

14. Forme 5, qui ne présente pas, pour la période ici envisagée, de variation pertinente permettant d'asseoir une datation.

15. Forme 11. L'élément qui, en l'occurrence, permettrait une datation précise est le bec verseur dont on n'a aucune trace ici.

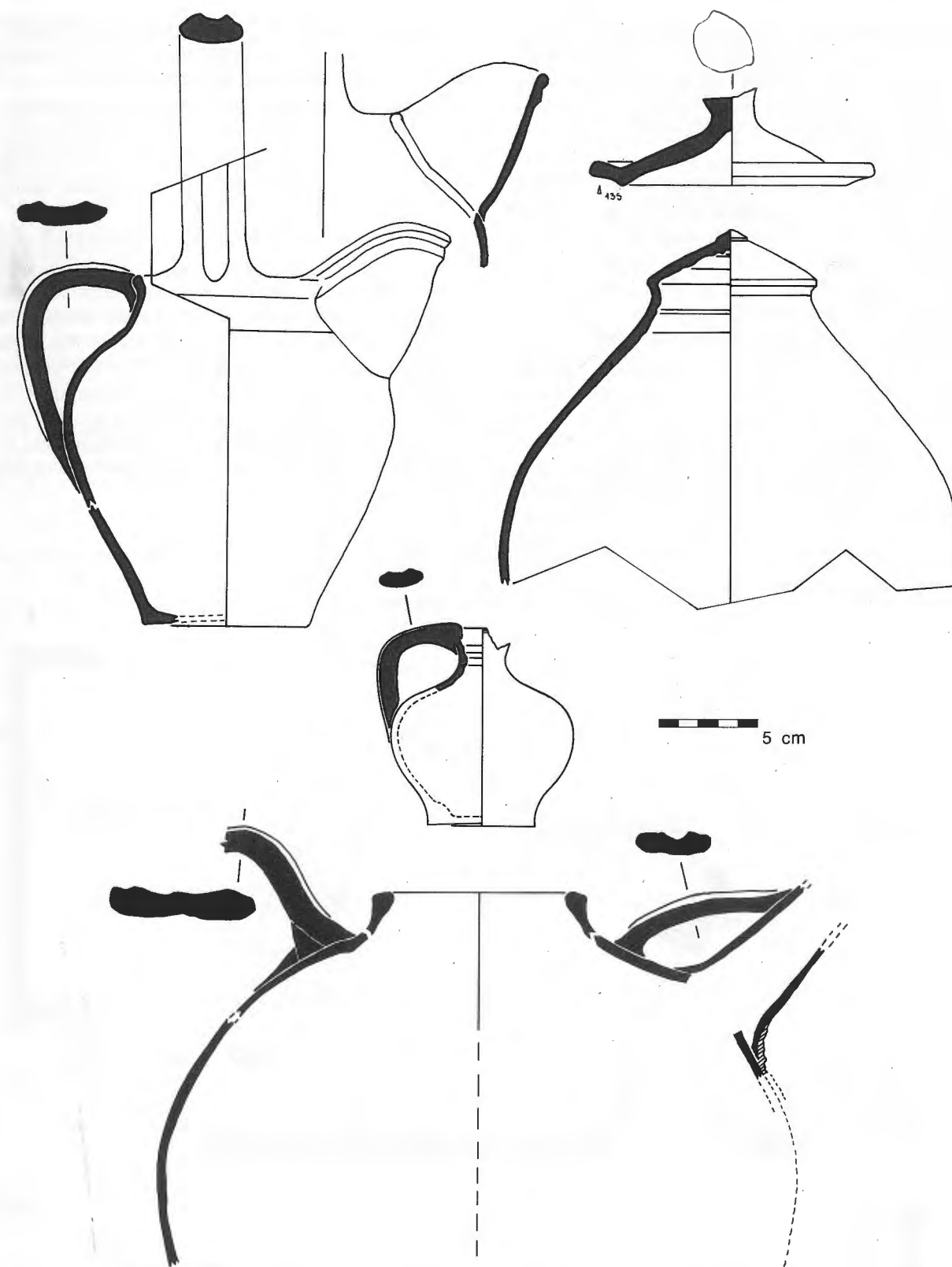


Fig. 8. — Céramique sadiracaise (dessins M.-H. Maffre, M. Leclerc, P. Régaldo-Saint Blancard).

sont les types les plus fréquents et que globalement elles y représentent à peu près le tiers des pièces identifiables. A quoi attribuer cette différence très sensible, même si elle est difficile à chiffrer : à des aléas de cuisson, à des avatars du commerce bordelais, à un type d'habitat, ou encore à d'autres raisons ?

Certains couvercles de petite taille sont sans doute à rapprocher des cruches sans évier ; d'autres, plus grands, plutôt de certains pots. Ils ont des formes très simples, en cône très évasé, avec une lèvre simple retroussée, et un bouton de préhension rapporté, à surface plus ou moins plane et géométrie peu régulière¹⁷.

On remarque dans cet ensemble à peine plus de pots que de cruches, mais encore moins bien conservés. D'après les quelques tessons reconnaissables ce sont deux formes sadiracaises ordinaires à panses globulaires, avec une variation dans les deux cas sur le nombre des anses (une ou deux), variation non perceptible ici. Ces deux formes se succèdent au cours du XVI^e siècle et entretiennent même sans doute des liens de paternité. Pour l'une, on a un col très

court et une lèvre de section triangulaire ; pour l'autre¹⁸, le col a pratiquement disparu au profit d'une lèvre concave, assez voisine de celle des vases noirs modelés.

On retrouve aussi quelques exemples de pichets mais en des tessons trop informes pour qu'on puisse préciser la morphologie des vases ; il semble néanmoins que les bords soient dégagés et non rapportés. Un exemple est peut-être d'une autre origine que Sadirac.

Enfin il existe quelques tessons de grands plats ovales, avec un bec verseur dégagé, axé sur la longueur ; deux exemples sont glaçurés jaunes et un troisième vert. Sont à rapporter à cette forme deux poignées tournées, très courtes, aplaties du côté où elles étaient collées. Il s'agit d'une forme appelée couramment lèche-fritte¹⁹, dont on a de rares témoignages de production à Sadirac aux XVI^e et au XVII^e siècles. Il est très probable que des pièces analogues ont été produites dans d'autres ateliers de la région bordelaise. C'est sans doute le cas des deux pièces dont il est ici question.

16. Forme 13. Ces pièces sont issues de la tradition médiévale et perdurent jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Celle de la Victoire n'est, de ce fait, pas en soi datable.

17. Le bouton de préhension est remplacé au début du XVII^e siècle par une anse.

18. Forme 14. Elle développe un court bec verseur dégagé à partir du début du XVII^e siècle, versoir dont on n'a aucune trace dans le présent contexte.

19. Forme 70.

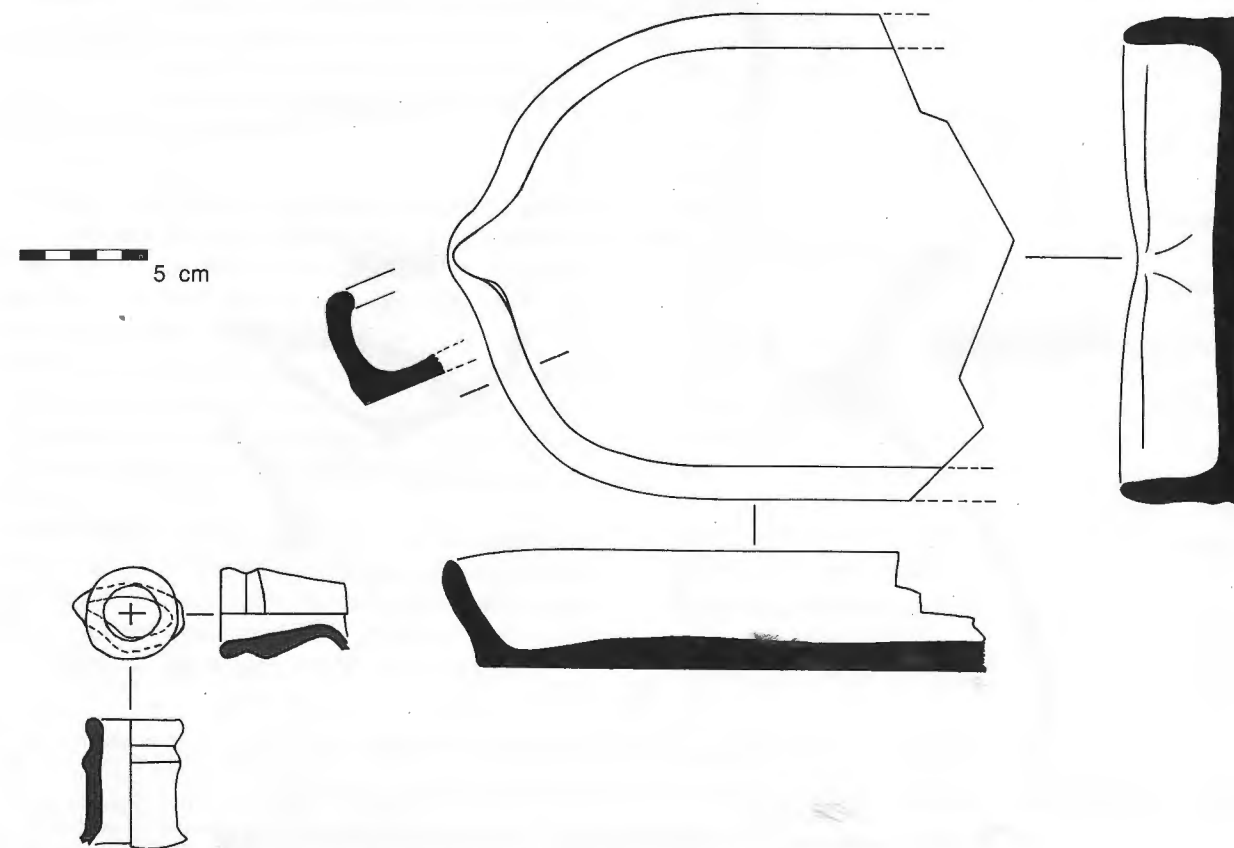


Fig. 9. — "Lèche-fritte" (dessins M. Leclerc, P. Régado-Saint Blancard).

La vaisselle individuelle de table est la plus représentée : bols et assiettes.

Deux types de bols sont reconnaissables :

— l'un de la forme la plus simple possible, pour ainsi dire universelle, retrouvée partout au Moyen Age ou à l'époque moderne²⁰ ;

— l'autre type est aussi très commun, bols carénés à oreilles, glaçurés à l'intérieur ; de la même forme, on trouve des jattes plus grandes, sans oreilles, mais elles semblent rares ici²¹.

Dans la grande majorité des cas, ces pièces sont certainement sadiracaises, mais comme leurs formes sont souvent les mêmes d'un atelier à l'autre, en dehors d'infimes détails souvent inobservables sur des tessons,

seule la pâte permet une estimation probable de l'origine.

En dehors des exemples polychromes, toutes les assiettes sont sadiracaises, de pâtes, de glaçures et de formes. Trois pièces sont assez complètes ; il en est d'autres tessons, mais moins que de bols. Les formes sont simples, assez creuses, avec une lèvre formant en général bandeau mais parfois bourrelet, glaçurées intérieurement vert²². Deux des trois pièces sont décorées de motifs peignés en guirlande sur le marli et, pour l'une, un embryon de rosace sur le fond²³.

Au delà de ces formes que l'on retrouve en un certain nombre d'exemplaires, on remarque un petit gobelet, unique dans l'ensemble du matériel ici étudié, glaçuré vert clair à l'intérieur et à l'extérieur²⁴.

20. Forme 35.

21. Forme 46.

22. Forme 30.

23. Ces décors sont relativement courants depuis le début du XVI^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e, sans qu'on parvienne à distinguer des différences chronologiques.

24. Forme 42. En dehors de celui-ci tous les témoignages répertoriés à ce jour sont du XVII^e siècle. Cependant la simplicité de la technique et la primauté de la forme empêchent d'en faire un argument décisif pour allonger la fourchette chronologique de notre matériel.

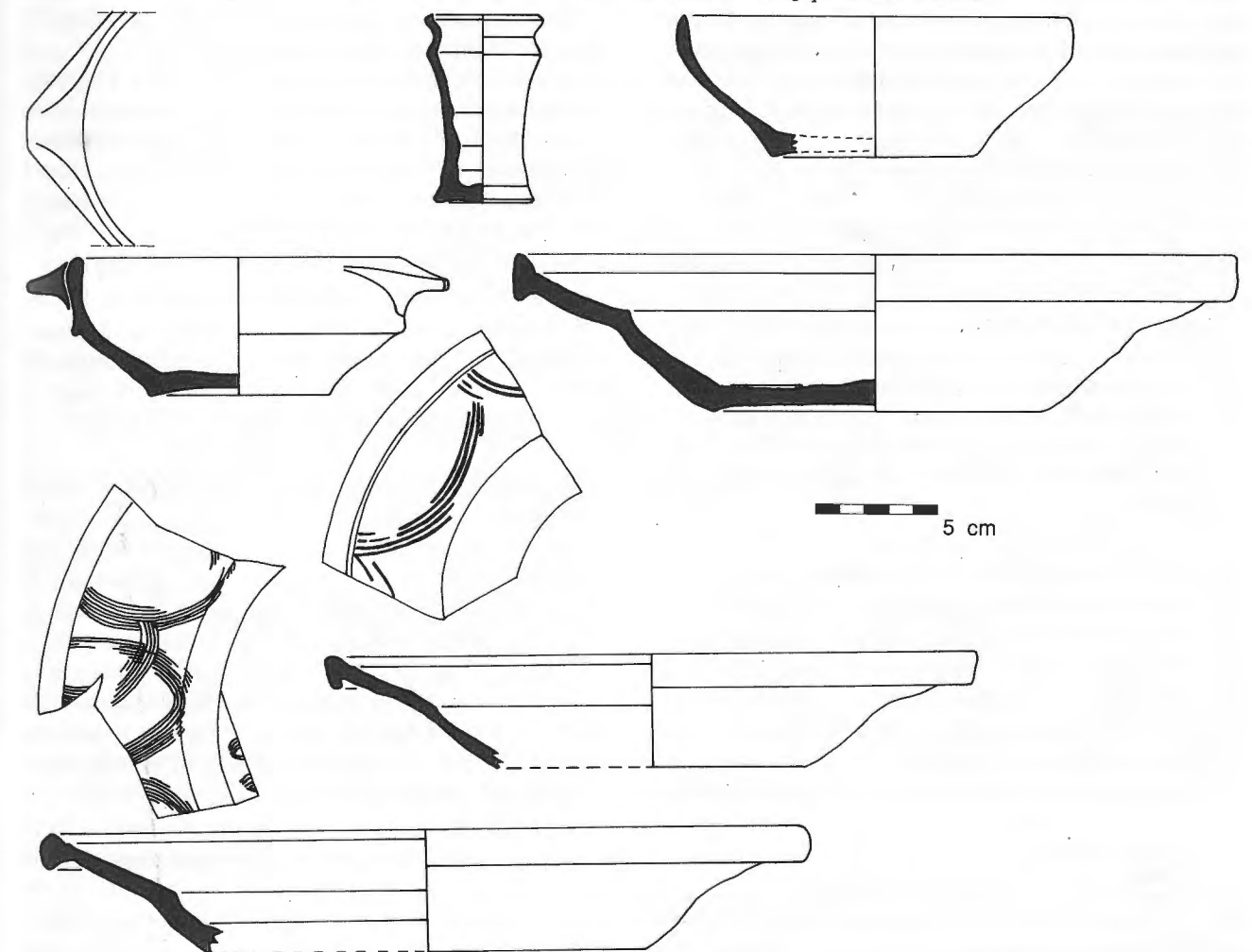


Fig. 10. — Céramique sadiracaise (dessins M.-H. Maffre, M. Leclerc, P. Régado-Saint Blancard).

Quelques fragments de gros vases à parois très épaisses n'ont pas de formes reconnaissables : il s'agit de bugeoirs, de saloirs, de vases de stockage ou autres. Leur décor permet néanmoins de les classer et parfois de les relier à des formes connues par ailleurs.

L'une de ces pièces est un vase apparemment ovoïde décoré de cordons réticulés verticaux avec un col évasé très court et une belle glaçure intérieure brune ; sa pâte et sa glaçure ne sont pas nettement sadiracaises.

Un autre présente une pâte siliceuse gris clair qui n'est certainement pas sadiracaise ; il est apparemment tronconique presque cylindrique ; le dessus plat de sa lèvre, débordant légèrement à l'extérieur est digité régulièrement tandis que l'extérieur est décoré de rangées de trous faits avec un gros poinçon. Ces deux pièces ne sont pas identifiables ; il n'en est pas de même de quatre autres.

Trois tessons portent plusieurs larges cordons réticulés horizontaux surmontés par d'autres obliques (les trois séries de décors ne viennent pas de la même mollette) ; un quatrième présente la jonction entre un fond et une panse, avec une bonde tubulaire courte dont la lèvre est marquée de coups d'un poinçon fin. Ces quatre tessons renvoient à une forme retrouvée en fouille à Sadirac : un gros vase globulaire avec une bonde un peu au dessus de la liaison entre la panse et le fond, décoré de cordons guillochés horizontaux et d'autres obliques formant une bande en dents de loup ainsi que d'une collerette digitée sous une large lèvre de section rectangulaire en débord externe²⁵.

La nature et l'utilité de ce vase ne sont pas connues mais le fond retrouvé à la Victoire portait un dépôt important dont une analyse sommaire a été réalisée²⁶ : il semble que les constituants de ce dépôt soient uniquement végétaux et l'on pense volontiers à de la bière, sans que l'on puisse l'affirmer tant que les résultats de l'analyse ne sont pas définitifs²⁷.

De tout cet ensemble de pièces, on retire l'impression d'un contexte parfaitement domestique et pas particulièrement riche. Il est frappant de constater que la majorité des vases proviennent de la région bordelaise sauf les plus ostentatoires — qui restent cependant à un niveau très moyen, sinon médiocre. Etant donné les limites de la collecte, les proportions entre les types ne peuvent guère porter sens ; néanmoins on remarque la relative pauvreté

en assiettes et, au contraire, l'abondance des vases de stockage, notamment, semble-t-il, pour des matières liquides.

Pour autant qu'on puisse savoir cet ensemble est cohérent à la fin du XVI^e siècle. Les principaux éléments de datation sont donc les pièces d'origine sadiracaise. Toutefois aucun atelier de la seconde moitié du XVI^e siècle n'a encore été fouillé. En revanche, sur la base d'un atelier abandonné au début du XVII^e siècle, observé à Sadirac²⁸, on peut affirmer que, malgré d'indéniables ressemblances, toutes les pièces du fossé de la Victoire sont antérieures.

Certaines pièces comme les cruches, les couvercles et les grands vases de stockage sont même beaucoup plus proches des formes du début du XVI^e ; des bols, des assiettes et des pots on ne peut guère tirer d'arguments : ils changent très peu d'une époque à l'autre.

Une évolution du mode de façonnage des anses, et donc de leur forme, est nettement perceptible, de la manière la plus générale, à Sadirac : au début du XVI^e elles sont lissées avec le côté du pouce ; dès le début du XVII^e, elles sont bien marquées par les empreintes glissées de trois ou quatre doigts accolés. A la Victoire, elles sont nettement intermédiaires entre les deux types : des reliefs plus larges que dans le second type mais plus resserrés que dans le premier, avec souvent des creusements secondaires légers flanquant le creusement médian plus profond.

Par ailleurs, d'après F. Mathieu, la production de Cox ressemblant aux pièces relevées ici serait de cette époque. D'après J.G. Hurst on pourrait voir éventuellement les deux types de réchauds un peu antérieurs mais la chronologie ne paraît en cette matière guère assurée.

Avec quelques éléments plus anciens dans ce siècle, l'ensemble des critères de datation que l'on peut réunir nous ramène donc à la fin du XVI^e siècle. Il n'est pas sans intérêt de noter que cette estimation met le comblement du fossé sensiblement contemporain de la destruction de l'Hôpital Saint-Julien qui jouxtait la barbacane de la Victoire. La description même des couches renvoyait au réemploi en remblai de matériaux de démolition d'un habitat. La coïncidence de ces données induit une hypothèse tentante : le comblement du fossé ne se serait-il pas fait à partir des déblais de l'Hôpital détruit ?

25. Provenant de Sableyre, dans un contexte du début du XVI^e siècle. Si d'autres pièces assez analogues sont connues auparavant et jusqu'au début du XVII^e, ce rapprochement est sans conteste le plus précis.

26. Analyse effectuée par le CESAMO de l'Université de Bordeaux I, sous la direction de M. Guy Bourgeois.

27. Il y eut une production, essentiellement domestique, de bière dans la région jusqu'il y a peu. On trouve encore dans l'Entre-deux-Mers du houblon sauvage.

28. Lieu-dit Fréchinnet. Cf "Sadirac au début de l'époque moderne : Fréchinnet, un village de potiers abandonné au début du XVII^e siècle", SAB, 78 (1987), p. 51-60.

A Mérignac : la Tour de Veyrines et ses peintures murales

par Jean Sautreau

Située au milieu d'une prairie proche du lieu-dit "Les Eyquems", à 2 km environ au sud du centre ville de Mérignac, la Tour de Veyrines est le seul vestige encore apparent de la place forte qui fut le chef-lieu de la seigneurie du même nom et qui dressait ses murailles non loin du ruisseau des "Ontines" lequel alimentait les fossés aujourd'hui comblés (fig. 1).

La Tour de Veyrines a été classée monument historique en 1862.

Grands traits de l'histoire de la seigneurie et du château de Veyrines

Jusqu'en 1290 Veyrines ne fut qu'un manoir entouré de ses terres.

En 1290 Veyrines appartient à Arnaud de Blanquefort. Le 26 août 1290, par lettre de Norhampton, le roi d'Angleterre, Edouard 1^{er}, duc d'Aquitaine, permet à Arnaud de Blanquefort de fortifier son manoir de Veyrines : "Sachez", écrit le roi d'Angleterre à son sénéchal d'Aquitaine et à tous ses officiers et légats du dit duché, "que nous avons permis, autant qu'il est en notre pouvoir, à notre cher et fidèle sujet, Arnaud de Blanquefort, d'entourer de murs ou de palissades à volonté son manoir de Veyrines qu'il tient de nous ; faites en sorte que le dit Arnaud n'éprouve pour cela aucun empêchement, et qu'il s'engage à nous le livrer à notre volonté en paix ou en guerre, suivant la coutume du pays"¹. Ainsi, le manoir de Veyrines allait devenir une maison forte aménagée pour la défense du pays, et le fief, une châtellenie.

1. *Rôles Gascons*.

Au XIV^e siècle, la seigneurie de Veyrines est divisée entre les familles de Goth — la famille de Bertrand de Goth devenu pape sous le nom de Clément V —, de Durfort, de Budos et de Montferrand. Le 4 août 1399, elle est possédée en entier par la famille de Montferrand.

Le 30 mars 1400, Henri Bowet qui avait été connétable de Bordeaux, devait devenir archevêque d'York et était propriétaire du comté d'Ornon, cède au seigneur de Montferrand, qui, de son côté, était propriétaire de Veyrines, les paroisses de Mérignac, Pessac, Illac et le village de Boulac dans la paroisse de Saint-Jean d'Illac, contre cent marcs de revenu annuel.

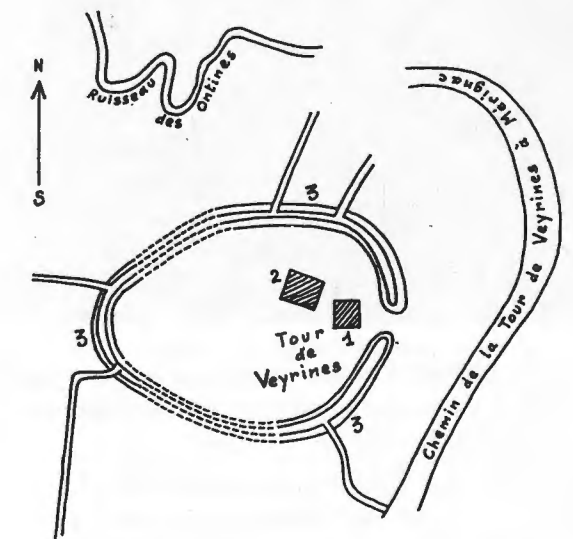


Fig. 1. — Plan du XVII^e siècle.
(1) Tour de Veyrines
(2) Maison aujourd'hui disparue
(3) Fossés qui ceinturaient les murailles de la maison-forte, alimentés par le ruisseau des Ontines.



Fig. 2. — Tour de Veyrines :
face sud
(2e étage et couronnement).



Fig. 3. — Tour de Veyrines :
face sud
(1er étage).

La châtelainie de Veyrines devient une baronnie dont la juridiction s'étend sur un territoire formé des paroisses de Mérignac, Pessac et Saint-Jean d'Ilac.

Jusqu'au début du XVI^e siècle, la baronnie de Veyrines appartient à la famille de Montferrand. Vers 1520, elle appartient à Messire François de Boucqueaulx et à dame Gabrielle d'Ally, sa femme.

Le 27 octobre 1526, la ville de Bordeaux acquiert de François de Boucqueaulx et de sa femme, seigneur et dame

de Veyrines, la baronnie de Veyrines, avec tous droits de justice, pour la somme de 9 500 écus d'or, mais sans la paroisse de Pessac qui avait été vendue à Monsieur de Baussay, conseiller au Parlement de Bordeaux. Cette somme est déclarée payable en divers pactes jusqu'à l'expiration de la cinquième année qui suivrait la prochaine fête de Pâques. L'achat fut autorisé par Philippe de Chabot de Brion, amiral de France, gouverneur de Bourgogne et de Normandie, maire de Bordeaux de 1525 à 1531, qui chargea Pierre Marchant, procureur en la cour



Fig. 4. — Tour de Veyrines : face est.

du Parlement de Bordeaux, de transmettre son consentement aux sous-maire et jurats. Le contrat fut fait et passé en la Maison Commune Saint-Eloi de Bordeaux et en la Chambre du Conseil de celle-ci.

Ainsi les Maire et Jurats de Bordeaux devenaient barons et seigneurs hauts justiciers de Veyrines.

Le 17 octobre 1530, la ville de Bordeaux fait l'acquisition de la paroisse et seigneurie de Pessac avec toutes ses dépendances.

En 1548, sous le règne de Henri II, à la suite des troubles de la "gabelle", insurrections provoquées en Saintonge et en Bordelais par l'établissement de greniers à sel et qui prirent un caractère politique, la baronnie de Veyrines est enlevée aux Bordelais et la justice civile et criminelle dans cette seigneurie, comme dans toute la banlieue de Bordeaux, attribuée au Sénéchal de Guyenne.

En 1550, un édit royal de Henri II rend Veyrines aux Bordelais, mais c'est le Prévôt royal de Bordeaux qui est chargé, par un édit de 1551, d'y exercer la justice civile et criminelle.

Ce n'est qu'en 1560 que les Maire et Jurats de Bordeaux recouvrent leurs droits de seigneurs hauts justiciers de la

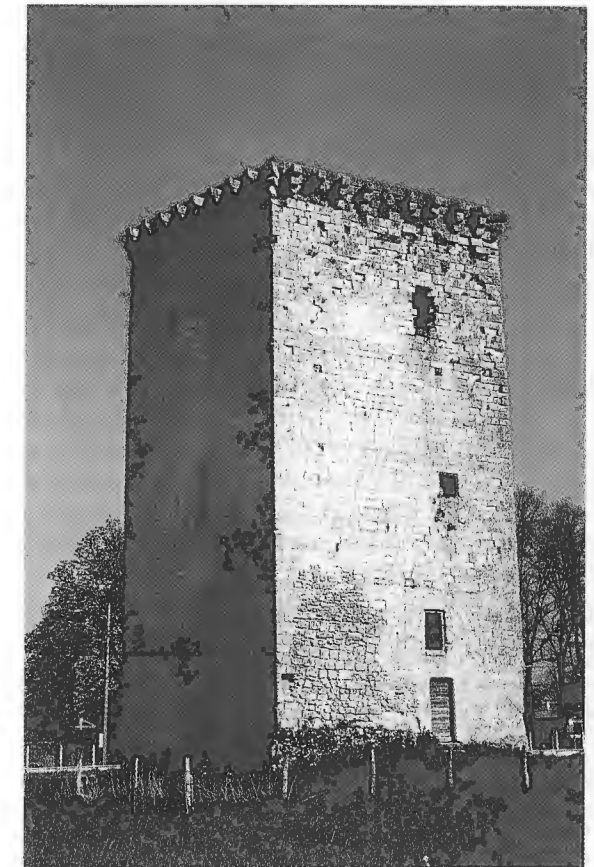


Fig. 5. — Tour de Veyrines : face ouest (à droite), face nord (à gauche).

baronnie de Veyrines. Au mois de novembre, un édit de François II leur restitue la justice criminelle, et au mois de décembre, Charles IX leur restitue la justice civile.

Au XVI^e siècle et aux siècles suivants, des bornes symboliques furent plantées pour marquer nettement les limites des paroisses formant la juridiction de la baronnie de Veyrines, car les discussions sur ces limites étaient nombreuses avec les seigneurs des juridictions voisines.

Le 11 août 1612, deux Jurats et le clerc de la ville de Bordeaux rapportent avoir fait la visite du château de Veyrines et avoir offert à un maçon la somme de 250 livres pour les nécessaires réparations. Mais ce maçon n'accepte pas. Le 26 novembre 1612, le bâtiment et la charpente du château s'écroulent. Entre le 29 avril 1613 et le début du XVIII^e siècle, diverses réparations furent faites.

Mais, le 2 octobre 1700, les murs du château menaçant ruine, leur démolition est décidée. Seule resta la tour qui fut l'un des jalons de la carte de Cassini.

Le 16 février 1655, la juridiction civile et criminelle de la baronnie de Veyrines est étendue aux paroisses de Caudéran, Le Bouscat, Villenave d'Ormon et, peut-être déjà, Bègles et Talence.

Au début du XVIII^e siècle, la population de la baronnie de Veyrines était de 500 "feux", à savoir : Mérignac, 371 ; Pessac, 94 ; Saint-Jean d'Illac, 35. Sa juridiction, qui avait été étendue sur Bègles (416 "feux") Caudéran et Le Bouscat (457) et Talence (227), comptait en tout 1600 "feux".

Jusqu'à la Révolution Française de 1789 (en dehors des quelques périodes du XVI^e siècle, mentionnées ci-dessus), la baronnie de Veyrines est restée au pouvoir de la ville de Bordeaux avec à sa tête un prévôt et un juge. Les Maire, Sous-Maire et Jurats de Bordeaux ont reçu, comme seigneurs hauts justiciers de la baronnie de Veyrines, aux formes habituelles et selon le rituel, les aveux, dénombrements, reconnaissances féodales, foi et hommage de tous leurs vassaux tenant maisons nobles et fiefs dans l'étendue du territoire de la baronnie.

Jusqu'en 1789 également, l'oratoire qui existe au rez-de-chaussée de la tour de Veyrines servait au culte par les soins de la famille de Marbotin, qui fournit plusieurs conseillers au Parlement de Bordeaux et qui possédait la maison noble et la seigneurie des Eyquems, dite aussi de Marbotin, située en la paroisse de Mérignac.

L'architecture de la Tour de Veyrines

Il n'est pas possible de dater précisément la construction de la place forte de Veyrines.

C'est dans les années qui suivirent le 26 août 1290 que le seigneur de Veyrines fit entourer son manoir de murs avec porte-donjon, le transformant en place forte. La forme des consoles du mâchicoulis et de certaines ouvertures permet de penser que la construction remonte à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e.

Haute de 20 m, de base quadrangulaire irrégulière de 10 m de côté environ, la Tour de Veyrines comprend deux étages et était la porte-donjon de la place forte dont le rez-de-chaussée constituait le couloir d'entrée.

I — L'extérieur

1) Face sud :

Au rez-de-chaussée, des arrachements de moellons indiquent le départ des murs d'enceinte. Une discontinuité vers la base de ces arrachements permet de penser qu'une autre entrée avait été ménagée en cet endroit à l'époque où fut muré le couloir d'entrée du rez-de-chaussée de la tour. (fig. 3)

Au premier étage, une porte d'accès en plein cintre s'ouvre à la hauteur de ce qui était le chemin de ronde. Une latrine

dégradée avance légèrement en encorbellement sur la muraille.

Au deuxième étage : une latrine très dégradée (fig. 2).

2) Face nord :

Au rez-de-chaussée, des arrachements de moellons marquent le départ des murs d'enceinte.

Au premier étage, une porte d'accès à linteau sur consoles qui, à l'origine, n'existait pas ; elle fut percée dans le fond de la grande cheminée de cet étage. De part et d'autre, au-dessous du seuil, apparaissent deux "boulins", trous ménagés dans les murailles pour recevoir la tête de poutrelles horizontales destinées à supporter des plateaux de bois ou autres systèmes de charpentes.

Au deuxième étage : une petite fenêtre.

3) Face est (fig. 4) :

Au rez-de-chaussée, vraisemblablement dans la seconde moitié du XIV^e siècle ou au début du XV^e, le couloir d'entrée de la place forte fut muré à ses deux extrémités et transformé en oratoire.

A la base de la face est apparaît, dans la muraille, la porte ogivale qui s'ouvrait vers l'extérieur de la place forte, murée d'un parpaing dans lequel une petite fenêtre a été ménagée par la suite. Au seuil de cette porte apparaissent les "boulins" qui recevaient les solives du pont de bois franchissant le fossé d'enceinte.

Au premier étage : une petite fenêtre.

Au deuxième étage : une fenêtre dont l'embrasure est très dégradée.

4) Face Ouest (fig. 5) :

Au rez-de-chaussée, dans la muraille, apparaît l'ancienne porte ogivale murée d'un parpaing dans lequel avaient été ménagées une porte, actuelle entrée de l'oratoire, et une fenêtre au-dessus.

A chacun des deux étages : une fenêtre.

5) Le couronnement :

Consoles à trois redents qui supportaient le parapet crénelé.

II — L'intérieur

Il est très dégradé.

1) Le rez-de-chaussée (fig. 6) :

C'est "l'oratoire" orienté ouest-est et voûté en berceau, dont le sol était jadis carrelé. Sa hauteur est de six mètres environ (fig. 9 et 10).

L'autel, en pierre, était à l'est, adossé à un renforcement de la muraille et dressé sur une estrade, en pierre également, élevée d'une seule marche, recouverte, comme le sol, de carreaux de terre cuite rouge à décors incrustés blancs.

Aucun accès aux étages par l'intérieur du rez-de-chaussée.

2) Le premier étage (fig. 7) :

Sa hauteur est de 5 mètres environ. Un escalier à vis, dans l'épaisseur de la muraille, à l'angle sud-est, commence ici et permet d'accéder au second étage et au couronnement.

3) Le deuxième étage et le couronnement (fig. 8) :

La hauteur du deuxième étage est de 5,40 m environ.

A l'origine, une petite tourelle abritait le débouché de l'escalier à vis sur la terrasse du couronnement.

Les peintures murales de la Tour de Veyrines (fig. 11 à 20)

Des peintures murales couvrent les parois et la voûte du couloir de la porte-donjon, transformé en oratoire (fig. 11, 12, 13 et 14). Elles détaillent l'Enfance, la Passion et la Gloire du Christ.

Léo Drouyn, dans *La Guienne militaire*, en avait fait une description. L'architecte bordelais Joseph Durand, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, inspecteur des Monuments historiques de la Gironde, membre de l'Académie royale des Sciences, leur avait consacré deux notices, l'une en 1838 et l'autre en 1842, accompagnées de forts intéressants relevés à l'aquarelle, le tout rassemblé dans un album conservé aux Archives Départementales de la Gironde².

Mais ces notices et ce relevé donnent une description incomplète, parfois entachée d'erreurs. A ceci, rien d'étonnant, car leurs auteurs ont été, à l'époque, très gênés par l'état des lieux : foin engrangé dans l'oratoire, peintures très abimées par larges endroits à cause de l'humidité, des coups de fourches, des graffitis laissés par des visiteurs sans scrupules.

En revanche, nos travaux personnels s'appuyant sur le document photographique et les relevés, ont été grandement facilités par le fait que l'oratoire n'était plus transformé en grange à foin. Les examens très attentifs des clichés et des relevés nous ont permis de découvrir des détails non décelables au simple examen direct.

Ces peintures qui, donc, ont été malheureusement très dégradées au cours des âges par les intempéries et aussi par les hommes, présentent un intérêt certain car leur facture, leurs détails nous portent à penser qu'elles ont été exécutées entre la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle, entre 1380 et 1420, sans pouvoir préciser la date ni donner le(s) nom(s) de leur(s) auteur(s).

2. Référence : "Documents figurés", 162, T II.

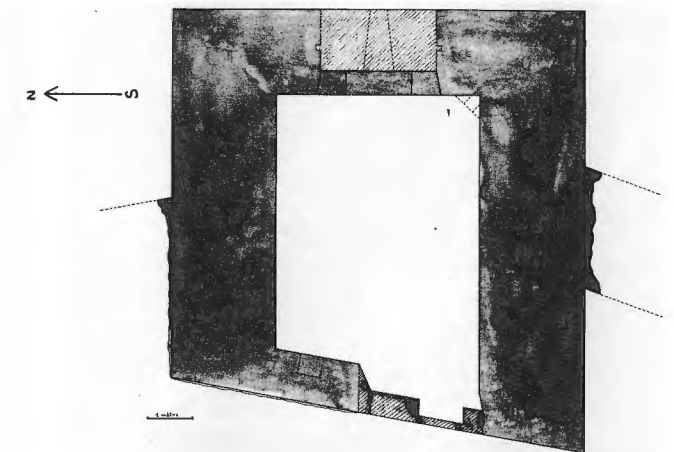


Fig. 6. — Tour de Veyrines, plan du rez-de-chaussée. En hachuré, parties qui ont été murées.

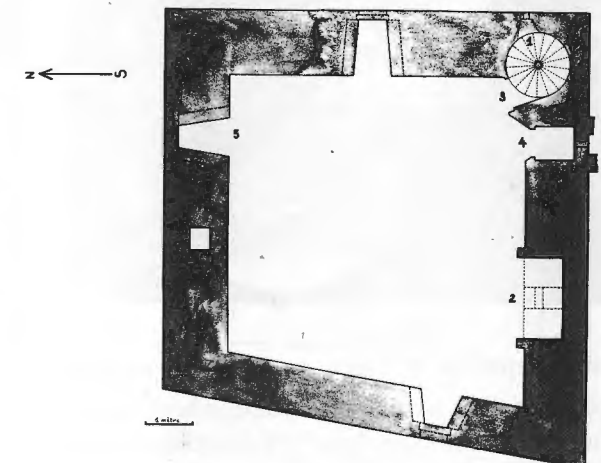


Fig. 7. — Tour de Veyrines, plan du 1er étage. En hachuré, parties qui ont été murées.

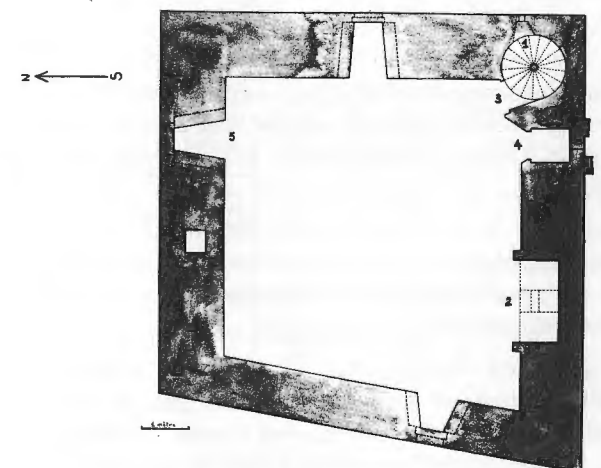


Fig. 8. — Tour de Veyrines, plan du 2e étage.



Fig. 9 et 10. — Carreaux estampés médiévaux.

Certaines hypothèses peuvent, cependant, être avancées. Exécutées pendant la présence anglaise en Aquitaine, ces peintures seraient un exemple de l'art pictural de l'époque anglaise dans la région bordelaise. L'abbé Papin essayant, en 1867³, de relever l'inscription qui court au sommet de la paroi nord, croit avoir à peu près lu, parmi des fragments indéchiffrables :

..... III 7 AN CXIII..... BRITANNIAE.....

Ces peintures seraient de facture anglaise : des comparaisons entre des albâtres anglais de l'époque et des personnages de ces peintures ont permis de constater des détails de visages, d'attitudes, de plis de vêtements semblables.

L'auteur de ces peintures serait un artiste anglais. L'auteur en serait, au contraire, un artiste local qui aurait imité ou copié l'art anglais. Ou encore, ces peintures auraient été exécutées par une équipe.

Le sujet "saint Georges terrassant le dragon" occupant une place importante dans l'ensemble des tableaux et se détachant nettement du thème général, l'oratoire aurait été dédié à saint Georges, patron de l'Angleterre depuis le Concile d'Oxford de 1222.



Depuis 1984, une étroite collaboration s'est établie entre la Ville de Mérignac, l'Association Mérignacaise pour la Conservation du Patrimoine et son Centre d'Etudes et de Recherches d'Histoire et d'Archéologie Mérignacaises, et un Centre de Recherche de l'Université de Bordeaux III associé au CNRS, le Centre de Recherche Interdisciplinaire d'Archéologie Analytique (CRIAA) dirigé par le Professeur Schvoerer, et son laboratoire de physique appliquée à l'archéologie.

Cette collaboration a très heureusement permis d'engager des travaux qui se poursuivent encore :

I — Etude physique des peintures murales de la Tour de Veyrines :

Exécution de relevés photographiques et analyses chromatiques.

Exécution de relevés graphiques.

Etude physique des pigments picturaux et des supports en vue de la sauvegarde des oeuvres.

II — Etude en laboratoire des carreaux de pavement de la Tour de Veyrines, carreaux glaçurés à décors estampés.

3. "La tour de Veyrines", *L'Aquitaine*, année 1867.

Bibliographie sommaire

- Archives départementales de la Gironde.
- Archives municipales de Bordeaux.
- Archives municipales de Bordeaux : Fonds Drouyn.
- Archives municipales de Bordeaux : Livre des Privilèges de la Ville de Bordeaux.
- Archives municipales de Mérignac.
- Abbé BAUREIN, *Variétés bordelaises*, Bordeaux, Féret et fils, 1876.
- Abbé BAUREIN, *Inventaire des registres de la Jurade de Bordeaux*.
- Charles BEMONT, *Les Rôles gascons*.
- Robert BOUTRUCHE, *La crise d'une société : seigneurs et paysans du Bordelais pendant la guerre de Cent Ans*, Paris, Les Belles Lettres, 1963.
- *Catalogue des Rôles gascons*.

- Germain DEMAY, *Le costume au Moyen Age d'après les sceaux*, Paris, D. Dumoulin, 1880.
- Léo DROUYN, *La Guienne militaire*, Paris, Didron, 1865..
- Charles DURAND, *La peinture murale au Moyen Age*.
- Charles DURAND, *Notice archéologique sur la Tour de Veyrines à Mérignac*, Bordeaux, H. Gazay, 1840.
- Charles DURAND, "La tour de Veyrines", in Alexandre DUCOURNEAU, *La Guienne historique et monumentale*, Bordeaux, P. Coudert, 1842-1844.
- Charles DURAND, *La tour de Veyrines. Album de la Commission des Monuments et Documents historiques, arrondissement de Bordeaux* (1838) (Archives départementales de la Gironde).
- Camille JULLIAN, *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, Féret et fils, 1895.
- Gabriel de LURBE, *Chronique bordelaise*.

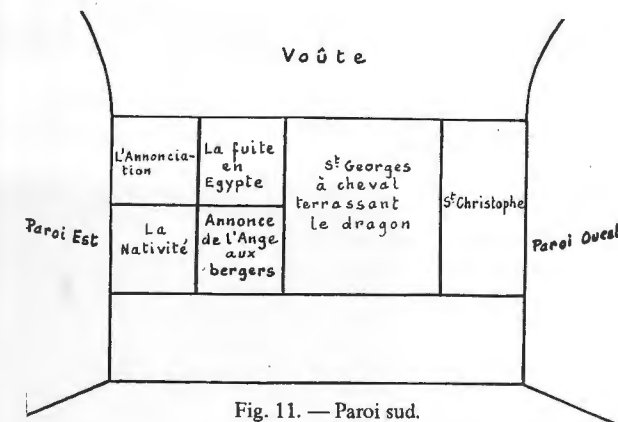


Fig. 11. — Paroi sud.

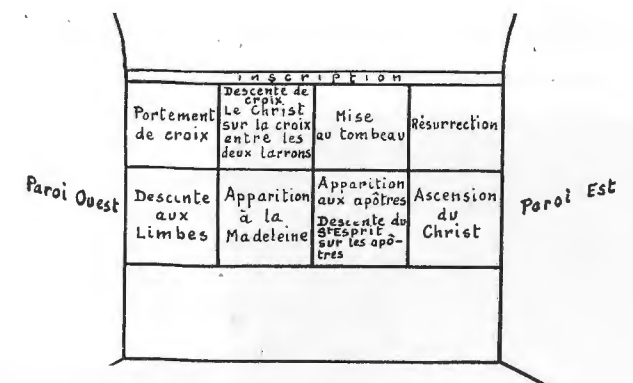


Fig. 13. — Paroi nord.

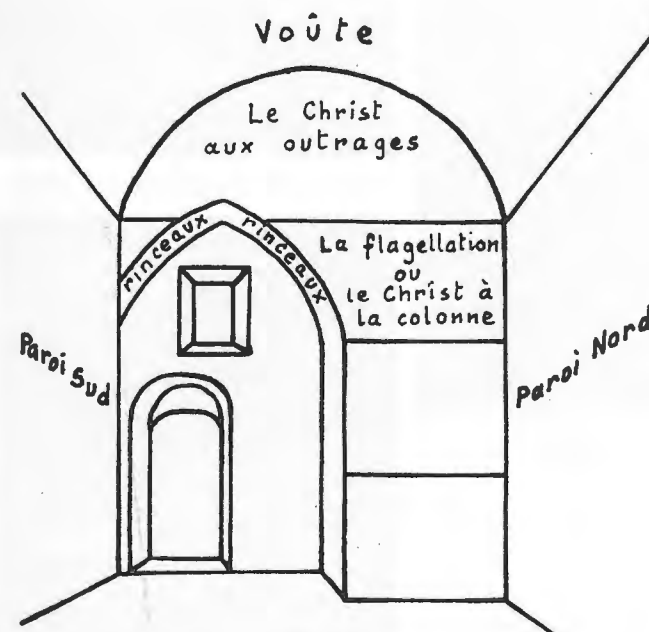


Fig. 12. — Paroi ouest.

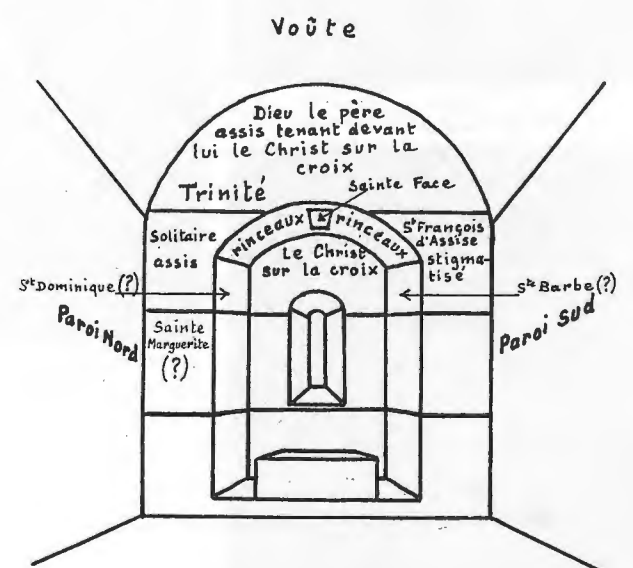


Fig. 14. — Paroi est.

Fig. 11 à 14. — Tour de Veyrines (état actuel) : intérieur de l'Oratoire, schéma de répartition des peintures.

- Léonce de LAMOTHE, *La Tour de Veyrines, Compte rendu de la Commission des Monuments et Documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde*, Bordeaux, Durand, 1849.
 — Emile MALE, *L'art religieux en France*, Paris, A. Colin.
 — Robert MESURET, *Les peintures murales de la Gironde*.
 — Robert MESURET, *Les peintures murales du Sud-Ouest de la France du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, Picard, 1967.
 — Abbé PAPIN, "La tour de Veyrines", *L'Aquitaine* (revue), année 1867.
 — Louis REAU, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959.
 — *Registres de la Jurade de Bordeaux*.
 — *Revue historique de Bordeaux*.
 — Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux.
 — *Rôles gascons*, transcrits et publiés par Francisque Michel, Paris, Imprimerie Nationale, 1885-1906 (Collection de documents inédits sur l'Histoire de France)
 — Paul ROUGNON, *La musique et son histoire*, Paris, Garnier.
 — Alexandre BUCHNER, *Encyclopédie des Instruments de musique*, Paris, Gründ, 1982.
 — Joseph VILLIET, *Essai sur l'histoire de la peinture murale* (Actes de l'Académie de Bordeaux).
 — Elie VINET, *Antiquités de Bordeaux*, Bordeaux, Paul Chaumas, 1860.

Fig. 15 à 20. — Tour de Veyrines (état actuel). Les peintures de la voûte de l'oratoire.

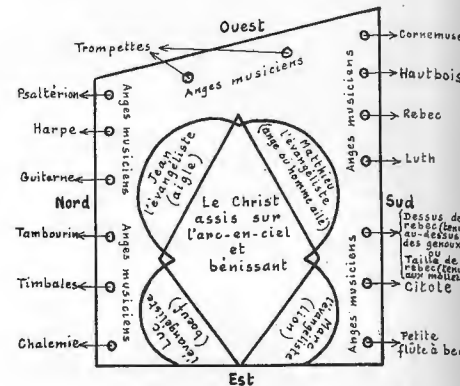
Fig. 16. — "Anges musiciens".
A gauche : psaltérion, à droite : harpe.Fig. 17. — "Anges musiciens".
A gauche : timbales, à droite : chalemie.Fig. 20. — "Le Christ bénissant
et les quatre évangélistes"Fig. 18. — "Anges musiciens".
A gauche : hautbois, à droite : cornemuse.Fig. 19. — "Anges musiciens".
A gauche : luth, à droite : rebec.

Fig. 15. — Schéma de répartition.

Fours de tuiliers à Langoiran (Gironde)

par Pierre Régaldo-Saint Blancard¹

Il existe à Langoiran une tradition tuilière dont un vague souvenir subsiste chez les habitants : on m'avait parlé du site de Chauvin comme d'une "fabrique de tuiles romaines". Deux interventions archéologiques confortent cette tradition, à défaut de sa date : en 1980, put être mené un sauvetage dans ce même lieu-dit ; en 1985, des observations portèrent sur un autre four. A l'origine de ces interventions, la grande amabilité et l'inlassable dévouement au patrimoine langoiranais de M. Michel Garraud, ainsi que l'aide et la bonne volonté de M. et Mme Villette et de M. Xavier Garraud.

Les fours de Chauvin

Le 20 mai 1980, lors d'un défonçage préliminaire à une plantation de vignes, le sol s'effondra sous la roue du tracteur : la voûte de l'alandier d'un four ancien n'avait pas tenu le poids.

Le défonçage avait amené en surface différentes traces ; on notait :

- des zones de cendres ;
- des zones de tessonniers (presque exclusivement des tuiles-canal) ;
- des zones de terres cuites ou rubéfiées, sans formes : arrachements de fragments de la sole ou des parties en terre d'un four.

On comptait (fig. 1) huit zones du dernier type, ce qui donnait la certitude d'au moins huit fours qui furent numérotés de A à H. Il n'est pas exclu qu'il y en eût d'autres sous les cendres ou les tessonniers, ou encore

enterrés à des profondeurs que n'atteignait pas le labour. Deux fours (F et G) ont été dégagés à la pelle mécanique ; le four C fut rapidement fouillé.

Des très nettes différences entre eux, qui laissent présager des évolutions locales, on peut déduire que ces fours ne sont pas contemporains mais se sont succédé. L'on aurait dès lors un ou quelques ateliers qui ont perduré en utilisant successivement plusieurs fours. Etant donné leur médiocre qualité de conception et de construction, qui semble impliquer une durée d'utilisation relativement brève, on pourrait envisager une période de fonctionnement de l'ordre du siècle, ou un peu supérieure. Plus même que le défonçage, le labour ancien de cette parcelle a détruit toute possibilité de reconnaître les autres installations du ou des atelier(s). On doit cependant signaler des fosses assez larges dans les bois aux environs qui pourraient être des traces d'extraction de la terre.

D'autre part, la distinction nette entre les trois types de zones observées (cendres, tessons, terre rubéfiée) montre certains aspects d'une structuration de l'espace. L'on peut noter en particulier une corrélation simple : les zones de cendres sont très proches de celles de terre cuite.

Il est quelques raisons de penser que les cendres viennent en comblement de fosses d'accès abandonnées : pour G où l'on ne note pas ce type de zone, cette partie des installations est à l'extérieur des labours ; pour F, les cendres sont bien du côté de la fosse d'accès ; pour C elles forment un comblement postérieur au démantèlement des murs du laboratoire.

1. CNRS / Université Bordeaux III, CRIAA.

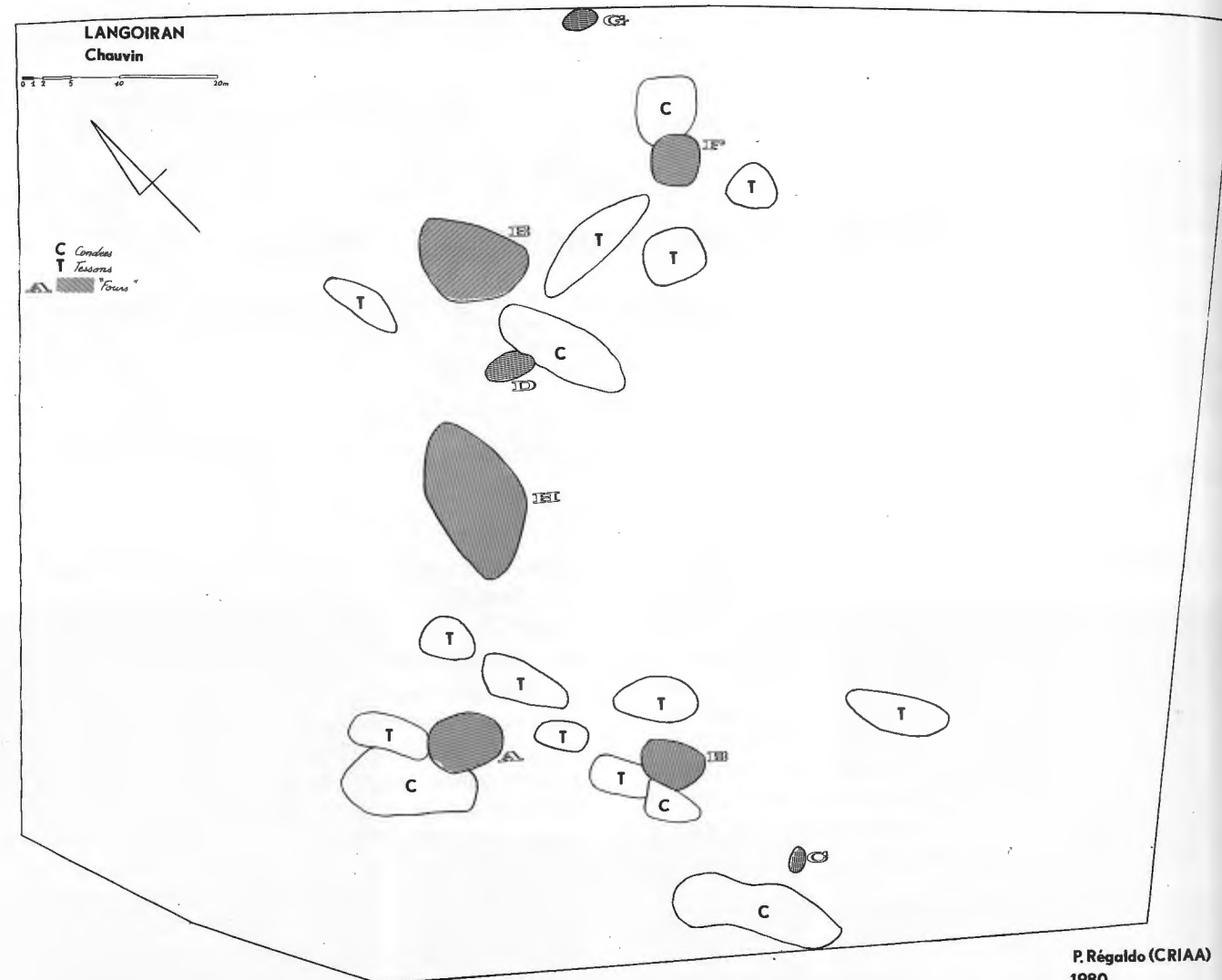


Fig. 1. — Les ateliers de Chauvin, plan d'ensemble des traces visibles en prospection au sol.

La juxtaposition de ces deux types de zones permet de retrouver l'orientation des fours ; et l'on peut alors constater que celle de A, B et C s'oppose à celle de D, F et G. Quant à H et E, tous deux dépourvus de cendres, seraient-ils les derniers fours de toute une succession ? En tout cas, il paraît admissible que ces deux groupes de structures, d'orientations opposées, correspondent à deux ateliers distincts qui utilisent successivement plusieurs fours².

Le four G

Le démantèlement de ses installations et le défonçage n'avaient laissé du four F qu'une zone rubéfiée d'une forme vaguement circulaire, dotée d'un pédoncule : effet de la chaleur régnant dans le foyer et l'alandier, et non proprement fond du four. Cette trace n'était significative ni de la forme ni des dimensions du four ; elle en prouvait juste la présence.

Le four G (fig. 2), en revanche, présentait des structures un peu plus complètes : le fond du foyer de forme irrégulière, vaguement circulaire, et le fond de l'alandier assez long et étroit.

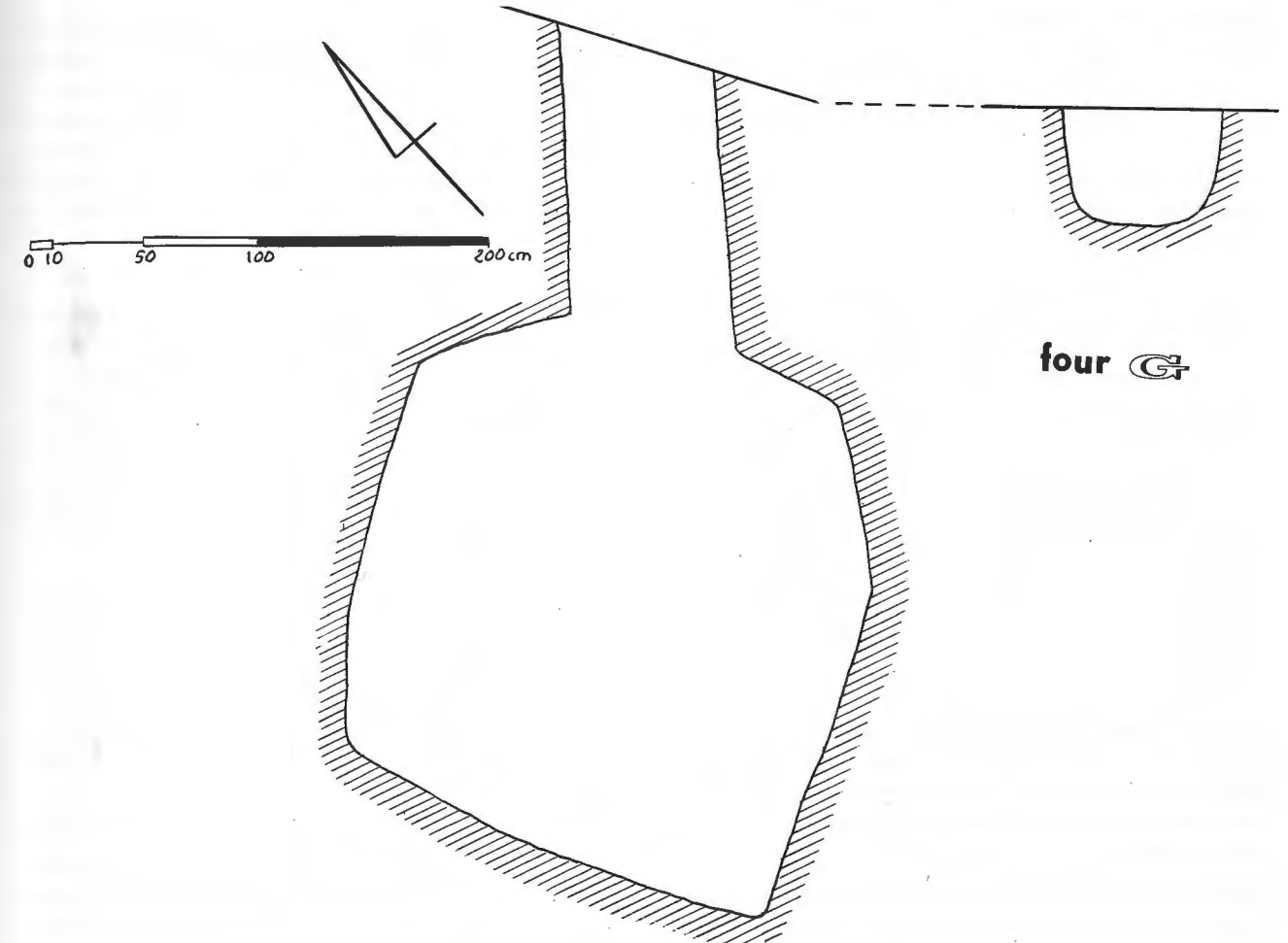


Fig. 2. — Langoiran, Chauvin. Plan du four G.

L'ensemble, de même que pour le four F, était taillé dans la terre argileuse du sous-sol ; de plus, pour G — cela n'a pu être vérifié pour F — des incrustations de tessons de tuiles renforçaient la paroi.

L'alandier oblique et désaxé, présentait une légère pente qui devait mettre le foyer plus bas que la fosse d'accès ; celle-ci se trouvait à l'extérieur de la parcelle et n'a pu être observée. Les fours médiévaux de Sadirac³ ou de Capien⁴, du même type de construction mais d'une qualité de réalisation bien supérieure ont le foyer un peu plus haut que la fosse d'accès, ce qui peut représenter un avantage en cas de pluie. Si dans le cas de Sadirac et de Capien on a quelques raisons de penser à une activité céramique saisonnière, dans le cas du four G de Langoiran on peut presque assurer qu'il est impraticable à la moindre pluie.

Le four C

C'est un grand four, d'une disposition assez originale : deux foyers et deux alandiers parallèles chauffent un unique laboratoire⁵. Un foyer était déjà effondré ; le second a été cassé, après observation, pour éviter le risque d'un nouvel effondrement.

La partie conservée se présentait ainsi :

L'alandier avait des dimensions, en hauteur et en largeur, qui diminuaient du foyer jusqu'à l'ouverture, réduisant ainsi le tirage.

La fosse d'accès n'a pu être fouillée, mais le sol était légèrement plus bas que le foyer ; la fosse était comblée d'un remblai de tuiles et de moellons.

2. Même juxtaposition de plusieurs ateliers distincts à Sadirac-Sableyre. Cf P. Régaldo-Saint Blancard "Sadirac à la fin du Moyen-Age : le site potier de Sableyre", *SAB*, 76 (1985) p. 57-71 et "Les potiers et les intempéries : les structures de production céramique de l'Entre-deux-Mers à la fin du Moyen Age", *Aquitania*, 4 (1986) p. 173-181.

3. Notamment le four SB4 de Sableyre.

4. Fouilles du Château Couteau, M.-A. Landais.

5. Des fours de structure analogue ont été retrouvés en 1986 à Paris, dans les fouilles des Tuileries ; ils étaient plus grands et bien appareillés en briques et en pierres. Un autre a été fouillé, en 1986 également, à Marmande, place Gambetta. La différence essentielle entre ces fours et celui de Langoiran est dans la constitution de la sole : une série d'arcs au lieu d'une sole suspendue percée de cameaux.

Trois arcs, de disposition et de forme irrégulière, soutenaient la sole ; celle-ci était percée de carnaux circulaires de taille variable, à peu près disposés en trois lignes, deux longeant les parois du foyer, l'autre suivant son axe.

Il n'est aucune raison pour que l'alancier et le foyer effondrés aient été différents.

Les parois du foyer, ses arcs de décharge, la sole étaient construits en un mélange de tuiles cassées et d'argile ; il en était de même pour le parement intérieur des murs du laboratoire. Le tout avait dû former un ensemble compact et solide, mais au moment de la découverte, ce dispositif était fortement détérioré. Des morceaux des parties hautes étaient tombées sur la sole et avaient pris une compacité tout à fait analogue à celle des installations en place, rendant la partition fort délicate. Heureusement, une fine couche de glaise avait recouvert la sole au dessus du foyer conservé ; elle avait même contribué à la solidité de l'ensemble : quand on l'eût enlevé, la sole fut cassée sans difficulté.

La même glaise couvrait le sol du foyer d'une couche d'une vingtaine de centimètres, l'espace restant entre cette couche et la sole ou l'intrados des voûtes étant vide. Il s'agissait de particules fines d'argiles lessivées par les pluies. Cette glaise dans le foyer et surtout sur la sole témoigne d'une période d'abandon avant la démolition des parties hautes.

Sous la couche de glaise du foyer, on ne remarquait aucune couche de cendres ; en revanche on en trouvait sur le sol de G. Le même phénomène a souvent été observé à Sadirac : les grands fours, construits, avec un soin certain, pour durer, sont toujours nettoyés avant leur abandon. On peut l'interpréter comme une tentative avortée de restauration.

Le laboratoire avait été dérasé à peu près régulièrement en dessous du niveau de défonçage, environ 25 cm au-dessus de la sole. La régularité de ce dérasement laisse penser à une action volontaire. On peut voir dans le comblement de la fosse d'accès les restes de ces parties hautes. Argument en ce sens : les moellons sont inexistant dans ce champ, sauf pour le parement extérieur de ce four.

Les murs étaient constitués de deux parements : à l'intérieur tuiles cassées et terre modelée, à l'extérieur deux rangées de moellons éclatés liés avec une terre que la chaleur avait rubéfiée seulement jusqu'à l'axe de la rangée interne de moellons. De ceux du laboratoire, ne subsistaient que les bases du mur est (qui suivait la paroi externe

du foyer conservé), du mur nord (qui suivait le fond des deux foyers) et du retour à l'ouest, conservé sur quelques 70 cm de long. Aucune trace du mur situé sur les alandiers : la partie ouest était tombée avec l'effondrement ancien de cette moitié du four ; sa partie est devait se situer dans l'effondrement provoqué par le tracteur. Tel quel, on peut considérer que la surface du laboratoire était un peu supérieure à 9 m², ce qui est assez considérable.

L'accès au laboratoire ne pouvait se faire que par les parties effondrées : il n'existe aucune trace de seuil dans les murs conservés et aucune trace du sol autour. Le four était enterré à l'est et au nord, au moins jusqu'au plan de dérasement ; il n'est guère de raison qu'il en soit différemment pour la partie ouest ; en revanche, les bouches des alandiers devaient être accessibles. C'est là le seul raisonnement que l'on puisse tenir pour tenter de localiser l'accès au laboratoire : il pouvait se trouver au-dessus des alandiers, dont l'extrados aurait servi de sol⁶.

Les murs paraissent faibles pour avoir une grande élévation. De même, ils ne sont guère susceptibles d'avoir porté une voûte, dont aucune trace d'ailleurs n'existe. On peut penser que, comme la chose est abondamment prouvée en d'autres endroits (Sadirac en particulier), le laboratoire n'était couvert que d'un lit de gros tessons, posé à chaque cuisson⁷.

Ce four n'est pas sans ressemblance avec le four SB3 fouillé en 1984 à Sadirac-Sableyre⁸. Même conception des arcs de soutènement de la sole, d'un alancier plus étroit que le foyer, mêmes matières de construction, tailles voisines ; cependant celui de Sableyre était mieux construit. Cette ressemblance est d'autant plus forte quand on les compare l'un et l'autre aux traditions locales antérieures : pour Sadirac, SB3 à SB4, pour Langoiran, C à G ; on discerne la nette volonté de structures plus grandes et plus solides.

Une différence, mais fondamentale : à Chauvin, le four C a été doté d'un double dispositif alancier-foyer afin d'augmenter la surface du laboratoire, tandis que, dans le même but, à Sableyre, le four SB3 a un foyer unique, profondément recreusé entre les arcs, ce qui double sensiblement sa surface. Des fours du type de C sont bien connus par ailleurs ; et l'on a le sentiment de l'adoption d'un modèle importé.

Par rapport à ce four SB3, C semble n'avoir atteint que des températures assez nettement inférieures : peu de traces de vitrification et, en particulier, jamais dans les carnaux. Sa conception ne devait d'ailleurs pas faciliter la conduite du feu.

6. Les fours des Tuileries étaient par ailleurs conçus eux aussi de cette façon.

7. Même observation pour le four de Marmande. Ceux des Tuileries au contraire étaient voûtés. Ils étaient par ailleurs entièrement enterrés, laboratoire compris. Ce trait, dû au contexte urbain, peut justifier la différence de couverture, du moins si l'hypothèse ici posée est valide.

8. Cf. SAB, 76 (1985) p. 57-71.

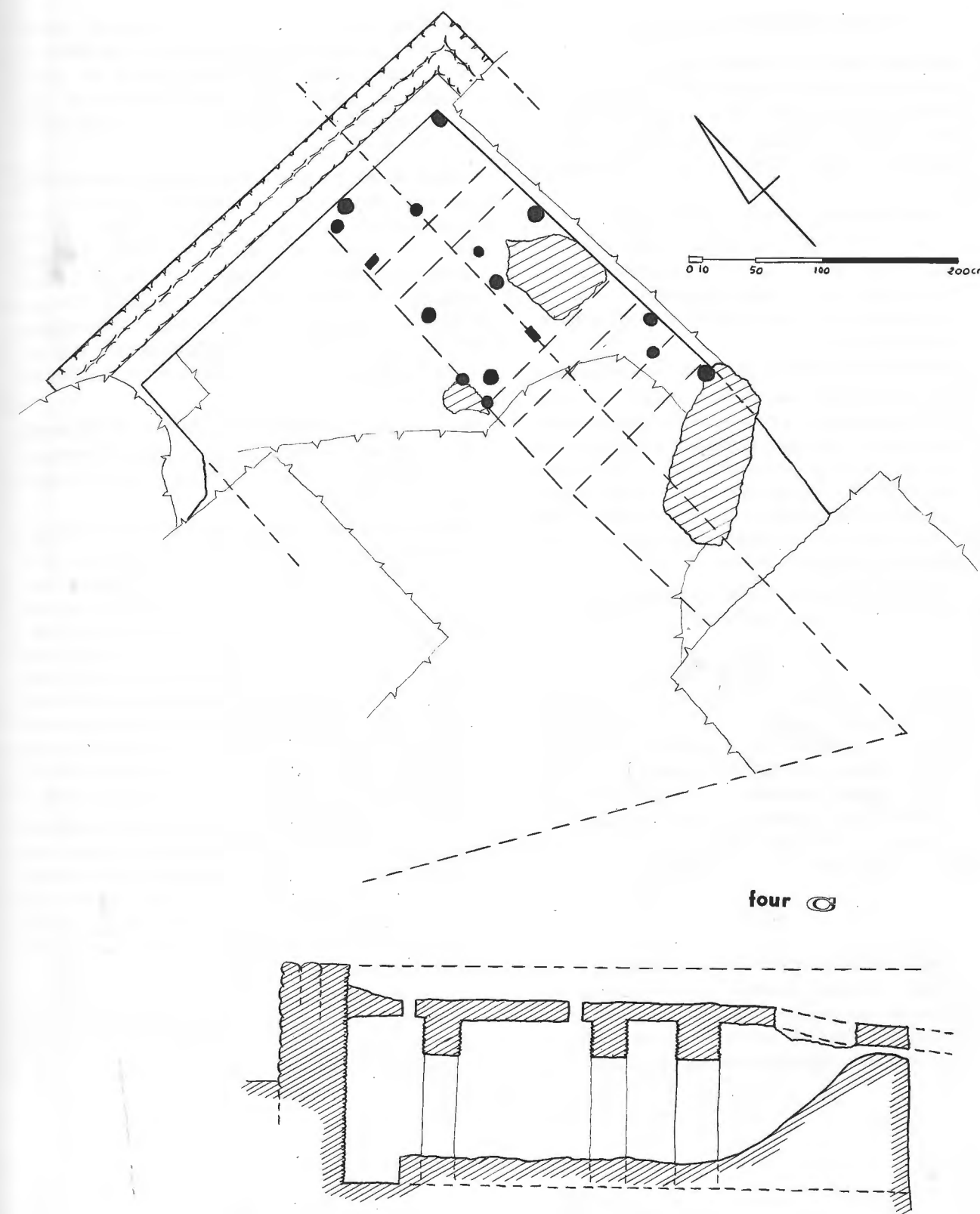


Fig. 3. — Langoiran, Chauvin. Plan et coupe du four C.

Le four de Saint-Ourens (fig. 4)

En septembre 1985, à l'occasion de travaux domestiques en avant de leur maison, M. et Mme Villette trouvèrent un four dont la tessonnière de comblement était faite de carreaux et de tuiles. J'ai pu en observer deux coupes alors qu'une excavation de 2,20 m au cube l'avait coupé en deux.

Les parois conservées sur près de 1,40 m de hauteur de part et d'autre de l'excavation, s'évasent au dessus de deux banquettes. L'alandier est formé d'une voûte en arc brisé, très soignée, construite en briques. Aucune trace de la sole ni de ses attaches ne subsiste. Ce four avait été réutilisé comme four à chaux.

La hauteur de l'alandier étant de 0,90 m, la sole ne pouvait avoir été placée plus bas, on peut concevoir que les banquettes représentent la partie basse d'un dispositif de soutènement de la sole ; étant donné le peu d'espace entre elles, par rapport à la largeur de l'alandier, il faudrait imaginer qu'il s'agit de la retombée d'un arc. La sole et ses arcs auraient été détruits lors de la transformation en four à chaux ; les traces des arrachements, qui ont été exposées aux flammes, ne sont plus visibles.

Comme d'ordinaire, pour les fours enterrés, les parties subsistantes ne dépasseraient guère le plan supérieur de la sole.

On a là une structure tout à fait analogue au four SB3 de Sableyre ; mais son mode de construction le marque comme nettement postérieur. Ici, plus encore qu'à Chauvin-C, on pourrait voir la reprise d'un modèle emprunté à d'autres centres. On ne sent pas à Langoiran les lignes évolutives qui marquent les fours de Sadirac ; au contraire entre les deux types de fours de Chauvin et entre ceux-ci et le four de Saint-Ourens, il y a deux nettes ruptures de continuité.

Datation

La datation par des moyens classiques est pour le moins hasardeuse. L'unique matériel retrouvé à Chauvin consiste en des tuiles-canal nettement coudées et à Saint Ourens en des tuiles-canal plus rondes et des carreaux de dallage sans décor. A Chauvin toutefois, quelques tessons

céramiques étaient dispersés dans le défonçage : aucun fragment significatif d'une forme mais une pâte blanche à rosée avec un très fort dégraissant, formant des parois relativement minces, critères qui s'apparentent aux productions sadiracaises de la fin du Moyen Age (XIV^e/XV^e siècles).

Utiliser la morphologie des structures de cuisson dans un sens chronologique est tout aussi délicat. Le four C a quelques parallèles et surtout correspond à une tendance, que l'on peut retrouver dans le four SB3 de Sadirac-Sableyre. Cette observation pourrait permettre de le situer autour de la seconde moitié du XV^e siècle. Rien ne s'opposerait à une datation très prudente de l'ensemble du site de Chauvin vers les XIV^e/XV^e siècles, avec un élargissement possible de la fourchette vers le début du XVI^e.

La technique de construction du four de Saint-Ourens est résolument moderne : les briques bien appareillées en sont le meilleur critère. On le verrait volontiers au XVII^e siècle ou même au XVIII^e.

Mais de telles datations sont parfaitement hypothétiques. Il faudrait que l'on sache pondérer l'importance de la tradition nettement locale que l'on perçoit dans ces fours. A partir du type médiéval traditionnel (d'ailleurs appliqué de manière très imparfaite pour G) fréquent dans l'Entre-Deux-Mers ou le Lot-et-Garonne, se met en place une évolution qui entretient des parallèles avec Sadirac, par exemple, mais dont les choix sont nettement distincts. Et, alors qu'au XVII^e siècle Sadirac développe un type de four nouveau, monumental, entièrement bâti hors de terre, Langoiran en reste à affirmer des modèles plus anciens. Les lieux sont pourtant bien voisins : moins de 10 km.

Deux traditions donc, que d'abord ne semble distinguer que la qualité de la conception et de construction des fours, mais qui divergent progressivement. Or si Langoiran semble voué à la tuilerie, Sadirac à la fin du Moyen Age dégage d'une tradition tuilière une vocation potière importante, déjà parfaitement caractérisée sur des sites contemporains de Chauvin. Plus s'accroît la spécialisation des deux centres, plus sont accusées les différences typologiques de leurs fours. C'est donc bien là que l'on a le moteur de ces évolutions divergentes : les exigences du potier ne sont pas celles du tuilier.

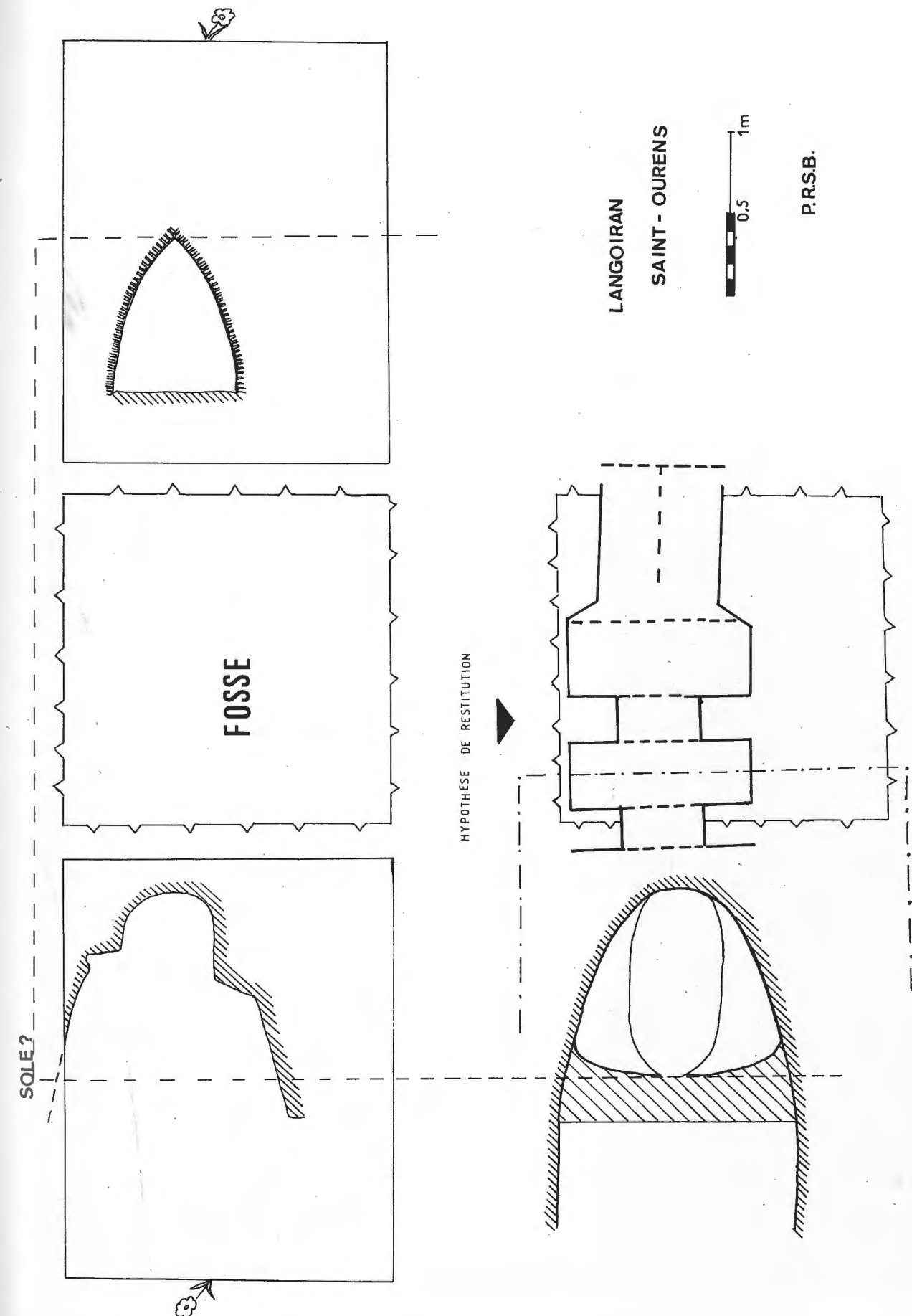


Fig. 4. — Le four de Saint-Ourens : relevé des coupes et hypothèse de restitution.

9. Notons que ceux des Tuileries s'échelonnaient du XIV^e au XVI^e siècle. Que celui de Marmande pourrait être du XIII^e ou du XIV^e.

Quelques statues girondines des XVe et XVIe siècles

par Paul Roudié¹

J'ai consacré dans mon ouvrage *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et Bazadais de 1453 à 1550* un assez long chapitre à la sculpture. Il a paru en 1975 et les études faites sur place avaient été bien antérieures. J'y disais, après avoir fait mention d'une centaine de statues ou groupes de statues : "on en retrouvera sans doute d'autres". J'aurais dû ajouter : il en disparaîtra quelques unes et il se peut que j'aie à rectifier ou à compléter certaines de mes indications ou de mes appréciations. C'est donc un travail de révision que je veux présenter aujourd'hui.

Je publie tout d'abord les photographies d'oeuvres dont j'avais fait état sans les reproduire parce qu'elles ne me paraissaient pas essentielles, mais qui ont soit disparu soit pris un intérêt nouveau par suite de réflexions ou d'hypothèses que j'ai pu faire à leur égard.

Dans l'église à demi ruinée de Sainte-Présentine, commune de Sallebrunau en Entre-deux-Mers, j'avais remarqué une statue de sainte couronnée placée dans l'embrasure d'une fenêtre et dans une vieille malle derrière l'autel un fragment d'une autre statue qui par son matériau et tous ses caractères était évidemment sortie du même atelier. J'ai déjà dit ce qu'il y avait d'exceptionnel pour la région dans le fait que ces deux oeuvres, apparemment du XVe siècle, aient été exécutées en terre cuite². Comme on ne les trouve plus à Sainte-Présentine, je souhaite que le souvenir en soit gardé, bien que les clichés dont je dispose soient médiocres (fig. 1 et 2). J'ai une autre raison de m'y intéresser à nouveau. Pierre Régaldo-Saint Blancard dans ses fouilles de Sadirac a découvert une statue de terre cuite très mutilée, qui représente à mon avis un saint Sébastien, et qui d'après son inventeur pourrait dater de la fin du XVe siècle³. Elle est en ronde bosse, alors que les statues de Sainte-Présentine étaient très plates, et le style en



1. Professeur honoraire Université Bordeaux III.
2. P. Roudié : *Activité artistique...*, p. 337 et 403, n. 14.
3. Voir ci-après, p. 115.

Fig. 1. — Statue de sainte couronnée. Autrefois dans l'église de Sainte-Présentine, Commune de Sallebrunau.



Fig. 2. — Fragment de statue.
Autrefois dans l'église de Sainte-Présentine,
Commune de Sallebruneau.

est différent. Rien ne nous permet donc de penser que ces dernières étaient elles aussi sorties d'un atelier de Sadirac. Il n'en reste pas moins que nous savons maintenant qu'il y a eu en Bordelais des artistes qui, du moins occasionnellement, ont pratiqué le modelage et fourni à des églises ou à des particuliers des statues de terre cuite de moyenne dimension : la sainte de Sainte-Présentine mesurait 0,69 m de hauteur.

Un saint Roch en calcaire se trouvait placé à même le sol dans le parc du château de Quantin à Saint-Sulpice d'Izon. Je l'ai classé parmi les oeuvres du XVI^e siècle marquées par une certaine élégance que l'on peut dire "Renaissance" bien que la

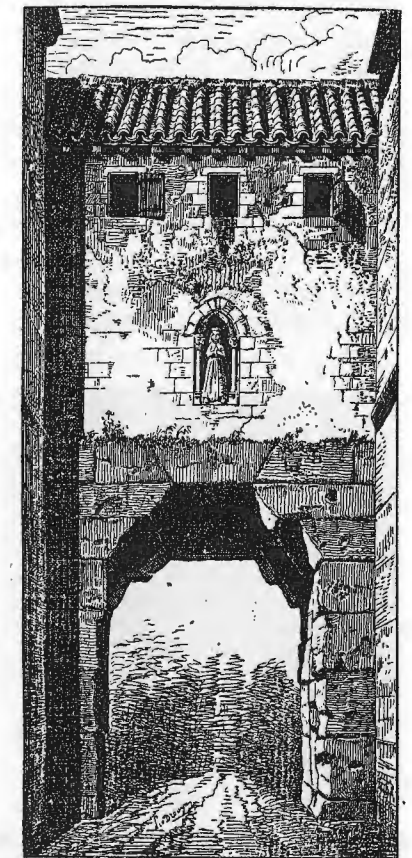


Fig. 3. — Statue de saint Roch.
Autrefois dans le parc du château Quantin
à Saint-Sulpice d'Izon.



Fig. 4. — Sainte couronnée.
Musée des Beaux Arts
de Bordeaux.

Fig. 5. — La Porte Basse.
Gravure de Léo Drouyn.



Les réserves du Musée des Beaux-Arts conservent une statue de sainte couronnée en pierre, dont l'identification est difficile, car l'attribut qu'elle portait a été brisé. J'en ai analysé le style et j'ai proposé de la dater du milieu du XVe siècle⁴. Outre que sa qualité, qui n'est pas médiocre, mérite qu'on la fasse mieux connaître (fig. 4), je veux lui consacrer encore quelques lignes, car il me semble que l'on peut proposer une hypothèse au sujet de sa provenance.

Léo Drouyn a publié une gravure qui montre la Porte Basse, ouverte dans le mur d'enceinte de Bordeaux à l'extrémité de la rue qui porte encore son nom⁶ (fig. 5). Au-dessus de la baie, dans une niche, on distingue une statue féminine que, d'après Drouyn, l'on appelait saint Bordeaux ou *Minge Bourdeu* et qui, après la destruction de la porte, aurait été déposée au Musée des Antiques.

Certes la position des bras et des plis des draperies tels qu'on les distingue sur la gravure ne sont pas exactement ce que l'on trouve dans la statue conservée, mais, dans les deux cas, la tête est couronnée et les dimensions correspondent à peu près. Drouyn estimait en effet la hauteur de la sainte de la Porte Basse à 0,75 m environ et celle du Musée mesure 0,725 m.

facture en soit populaire⁴. C'est parce que lui aussi a disparu que j'en fais reproduire la photographie (fig. 3). On sait la dévotion que l'on portait aux XVe et XVI^e siècles à ce saint qui passait pour protéger de la peste. En Bordelais, où le fléau était particulièrement redouté, j'en ai recensé neuf représentations sculptées de cette époque, c'est-à-dire plus d'aucun autre saint, à part bien entendu la Vierge.

4. P. Roudié, *op. cit.*, p. 397.

5. *Ibid.*, p. 358.

6. *Bordeaux vers 1450*, Bordeaux, 1874, p. 49.

Je n'ai fait mention que dans une note ⁷ de la statue de sainte Marthe qui se trouve actuellement au-dessus de l'autel d'une des chapelles du déambulatoire de la cathédrale. J'y ai indiqué que, contrairement à ce qu'en disait Paul Courteault, c'est bien cette sainte Marthe et non celle qui, après avoir fait partie des collections du Musée des Antiques, est au Musée d'Aquitaine, qui figurait au-dessus de la porte de la chapelle de l'ancien hôpital Saint-André. D'ailleurs une gravure de Léo Drouyn et Marionneau dans sa *Description des objets d'arts qui décorent les édifices publics de Bordeaux* en donnaient la preuve.



Fig. 6. — Statue de sainte Marthe.
Cathédrale Saint-André de Bordeaux.
Cliché : J.M. Arnaud
"Musée d'Aquitaine" Bordeaux.

Si je n'ai pas insisté sur cette statue, c'est parce qu'elle est placée dans un endroit peu éclairé, et qu'elle est recouverte d'une peinture épaisse et récente qui cache vraisemblablement des mutilations et des restaurations. Depuis, de bonnes photographies ont été exécutées par les soins du Musée d'Aquitaine (fig. 6). Elles ne révèlent certes pas une oeuvre de grande qualité. Elle est lourde, le visage est épais, les mains sont grandes et assez maladroitement placées (peut-être ont-elles été refaites ?), le pied visible est trop développé. Ceci dit, les étoffes sont assez bien traitées, celle du manteau qui ramené devant le corps forme sur le côté gauche des plis en écuelle, celle plus

légère du fichu qui couvre la tête et se noue devant le cou. Le dragon malgré sa grande gueule aux dents énormes n'est pas très effrayant.

Il s'agit vraisemblablement d'une production d'un sculpteur local de talent médiocre et datant du second quart du XVI^e siècle, période où des travaux importants furent effectués à l'hôpital.

7. P. Roudié, *op. cit.*, p. 402, n. 92.

J'en viens maintenant à des sculptures que je ne connaissais pas au moment où j'ai écrit mon ouvrage, ou dont je n'avais pas voulu parler.

M. Jacques Lacoste a bien voulu me demander d'étudier une tête retrouvée au presbytère de Guîtres, et de publier une note à son sujet dans le *Bulletin monumental* ⁸. Je l'ai fait mais ce n'est pas une raison pour priver les membres de la Société Archéologique de la connaissance de cette découverte. Je résumerai donc ici les conclusions que j'ai tirées de son examen (fig. 7).

Malgré les mutilations importantes qu'elle a subies, on peut affirmer que cette tête, étroitement enserrée par une guimpe et recouverte d'un voile, dont l'expression est intensément douloureuse, est celle d'une Vierge déplorant la mort de son Fils, provenant soit d'une piété soit d'une mise au tombeau qui ornait l'abbatiale de Guîtres, saccagée par les huguenots en 1568 et 1569.

8. Année 1986, n° 4, p. 338-339.

9. W. H. Forsyth, "The master of Biron and his Workshop" dans *Metropolitan Museum Journal*, vol. VIII, 1973, p. 105-161.



Fig. 7. — Vierge de douleur.
Trouvée à Guîtres en 1986.
Cliché : J.M. Arnaud
"Musée d'Aquitaine" Bordeaux.

L'oeuvre était importante puisque la tête est à peu près de grandeur naturelle et elle était certainement de très bonne qualité. Elle devrait avoir été exécutée dans le premier tiers du XVI^e siècle et ce visage me paraît pouvoir être rapproché de ceux des Vierges douloureuses du "maître de Biron" et de son atelier, celle de la mise au tombeau et de la piété du château de Biron, actuellement à New-York, celle de la piété de Carcenac-Salmiech (Aveyron) et celle de la mise au tombeau du couvent de l'Annonciade à Bordeaux. M. W. Forsyth, éminent spécialiste américain de la sculpture du Moyen Age, a consacré un important article à ce maître encore anonyme et montré la qualité et l'originalité de ses productions et de celles de son atelier. Je lui ai moi-même attribué les bustes qui décorent la façade sur cour du château de Montal ⁹.

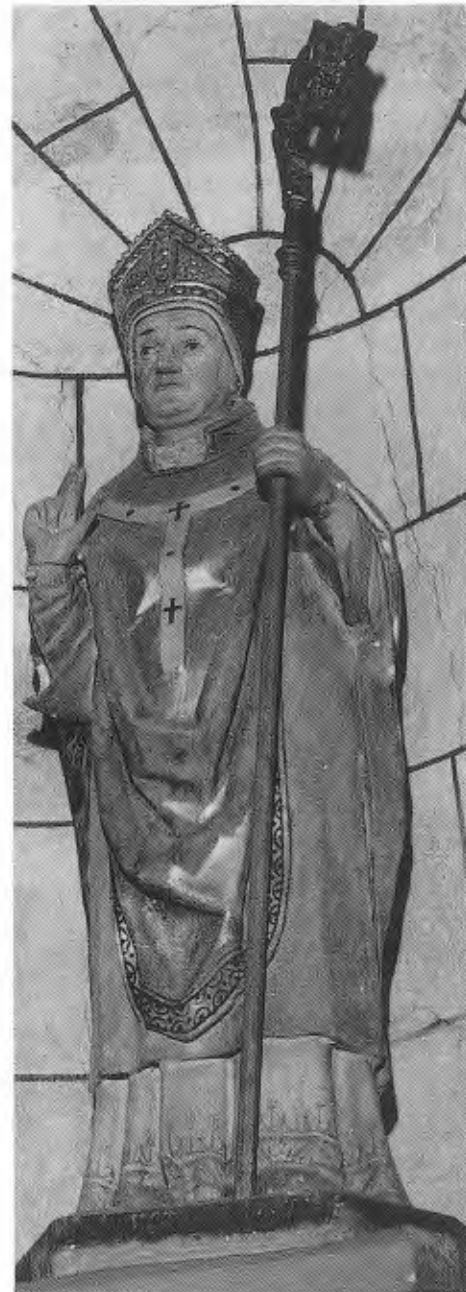


Fig. 8. — Statue d'évêque.
Eglise de Saint-Macaire.
Cliché : J.M. Arnaud
"Musée d'Aquitaine" Bordeaux.

J'avais certainement vu plusieurs fois dans la nef de l'église de Saint-Macaire une statue d'évêque (fig. 8), mais les couleurs vives et brillantes dont elle est peinte me l'avait fait prendre pour une de ces oeuvres sulpiciennes si nombreuses dans nos sanctuaires. Ce n'est qu'en l'examinant avec quelque attention que je me suis persuadé qu'il s'agissait d'une sculpture qui pourrait remonter à la fin du XVe siècle. Le visage est traité avec réalisme sans être brutal ; les détails du costume, la forme de la crosse, la manière dont sont traités les plis de la chasuble permettent des rapprochements très convaincants avec toute une série de représentations d'évêques que l'on trouve dans la région. Le spécimen le plus remarquable en est le saint Martial qui se trouve dans la chapelle Notre-Dame de la rose de Saint-Seurin ¹⁰.

C'est également par manque d'attention que j'ai négligé jusqu'à présent le Christ en croix de l'église de Saint-Genès de Lombaud. Je ne veux pas me prononcer nettement encore sur son antiquité, ni même sur la matière dont il est fait, parce qu'il est haut placé, que je n'ai pu l'examiner de près et, encore moins, bien entendu, gratter, ne serait-ce que sur une faible surface, la peinture qui le recouvre. Il me semble cependant qu'il peut être ajouté à la liste des sept Christs de la fin du XVe et du début du XVIe siècle que j'ai établie ¹¹. Il ne serait pas l'un des plus médiocres, bien que de facture assez simple, et je le situerais plutôt dans la seconde moitié de la période.

10. P. Roudié, *Activité artistique...* p. 367 et fig. 185.
11. *Ibid.*, p. 355-402.



Fig. 9. — Pieta.
Eglise de Camblanes.

Monseigneur Laroza, auquel j'exprime toute ma reconnaissance, m'a signalé qu'avait été installé depuis quelques années dans une chapelle de l'église de Camblanes, à droite de l'entrée, un groupe constitué par la Vierge tenant sur ses genoux le corps de son fils encadrée par saint Jean et la Madeleine (fig. 9 et 10). Ce groupe se trouvait précédemment au pied d'une croix, exposé aux intempéries et envahi par la végétation. Il aurait été auparavant dans un château voisin.

Cette variante à quatre personnages de la pieta n'est pas exceptionnelle et l'on en trouve au moins deux exemples en Gironde, dans l'église de Lacanau et dans la chapelle du château de la Rivière en Fronsadais ¹².

Une telle composition permettait aux sculpteurs de résoudre la difficulté qu'ils rencontraient inévitablement quand ils ne représentaient que la Vierge et le Christ, c'est-à-dire donner au corps allongé de ce dernier des



Fig. 10. — Pieta (détail). Eglise de Camblanes.

dimensions normales par rapport à la taille de sa mère. Certains ont trouvé des moyens plus ou moins naturels, d'autres n'ont pas hésité à réduire la taille du Christ d'une façon tout à fait invraisemblable.

Le groupe de Camblanes est de dimensions modestes, taillé apparemment dans un seul bloc de calcaire à l'origine, mais la tête du saint Jean a manifestement été refaite. La tête et le torse du Christ reposent sur les genoux du saint, le bas du corps prenant appui sur ceux de la Vierge et sur le sol devant la Madeleine. Sa position est tout à fait naturelle : c'est celle d'un cadavre qui n'est pas encore rigide, la tête tournée légèrement vers le spectateur, le bras droit pendant jusqu'à terre, la jambe gauche légèrement fléchie. La Vierge a les mains croisées sur la poitrine, ses yeux grands ouverts ne fixent pas le corps de son fils mais sont comme noyés dans le vague. La Madeleine, agenouillée, se tourne légèrement pour regarder le cadavre. Elle tenait vraisemblablement un vase à parfum, son attribut habituel, mais ses mains ont été brisées. Ses cheveux s'épandent sur son dos et ses épaules et, comme toujours, elle porte un costume plus élégant et plus orné que les autres personnages.

Sans être l'oeuvre d'un très grand maître, cette pieta à quatre personnages ne manque pas de mérite. Les drapés aux plis profonds pour les manteaux de la Vierge et de la Madeleine, aux plis plus minces et plus serrés pour le péri-zonium du Christ sont traités avec habileté. L'anatomie du corps nu n'est pas très détaillée, mais elle est juste et l'expression du visage du Christ mort est émouvante bien que sans recherche de pathétique morbide. Il y a la même retenue dans l'attitude et les visages des deux femmes. Leur type est assez caractérisé : un ovale assez allongé, des bouches petites, des yeux légèrement bridés, des nez droits et courts.

Il y a une certaine parenté entre ces visages et ceux d'une des sculptures les plus intéressantes de la région, la grande déposition de croix de l'église Saint-Michel de Bordeaux, et les deux Christs morts présentent également des analogies assez évidentes dans la position et dans l'anatomie. Je n'irai pas jusqu'à attribuer les deux oeuvres au même maître ou au même atelier : il y a une grande différence dans le traitement des draperies, plus amples et plus tourmentées à Camblanes et surtout le groupe de Bordeaux est d'une qualité nettement supérieure. La comparaison peut cependant conduire à formuler l'hypothèse d'une influence subie par l'auteur de la pieta que je présente et à proposer comme datation l'extrême fin du XVe siècle, la déposition de Bordeaux étant, d'après un texte, en cours d'exécution en 1493 ¹³.

12. *Ibid.*, p. 336 et fig. 184.
13. *Ibid.*, p. 363 et fig. 178.

M. Valensi, alors conservateur du Musée d'Aquitaine, avait fait faire plusieurs photographies d'une Vierge à l'Enfant de bois en fort mauvais état et me l'avait soumise. Elle se trouvait alors à Cazaux. Malgré les mutilations qu'elle a subies cette sculpture mérite d'être publiée (fig. 11 et 12).

Le visage de la Vierge, aux joues pleines, mais aux traits menus, avec un nez légèrement retroussé, est éclairé par un sourire plein de tendresse qui s'adresse évidemment à l'Enfant Jésus qu'elle porte sur son bras droit et serre contre elle. Il s'agrippe de ses deux mains au corsage de sa mère qu'il semble vouloir ouvrir. Malgré la couronne, dont un fragment subsiste au sommet de la tête, Marie nous apparaît donc comme une jeune mère toute simple et son Fils comme un bambin joueur et affamé. L'art sacré devient tout proche de nous et cherche plus à toucher qu'à impressionner ou exalter. Cette tendance aimable, qui est un des aspects de la "détente" caractéristique de la fin de la sculpture médiévale, nous la trouvons dans plusieurs oeuvres girondines.

Deux me paraissent assez proches de la Vierge de Cazaux. Ce sont également deux Vierges à l'Enfant et elles se trouvent, comme elle, dans la partie sud du département, l'une à Pujols sur Ciron, l'autre à Guillos. La première est en pierre, non en bois, et son auteur a traité les draperies avec une exubérance très éloignée de la manière, beaucoup plus sobre, du sculpteur qui a exécuté la statue de Cazaux. C'est dans les visages arrondis, dans leur expression que nous apercevons une parenté, ainsi que dans un détail vestimentaire, le décolleté en carré de la robe¹⁴. La Vierge de Guillos est en bois, comme celle de Cazaux¹⁵. Les vêtements ont un peu plus d'ampleur que ceux de cette dernière, que l'on ne peut d'ailleurs pleinement apprécier à cause des mutilations, l'Enfant est nu alors qu'il est vêtu d'une petite robe à Cazaux, mais l'esprit est bien le même, un charme familial, un style sans emphase ni complications.

On ne peut évidemment pas, en l'absence de tout document, avancer de datation précise, mais il est probable que les trois oeuvres se situent autour de 1500. Malgré les parentés que j'ai signalées et une relative proximité géographique, elles ne sont pas d'un même auteur.

Je présenterai pour finir un ensemble de reliefs (fig. 13) que je ne connais que par une ancienne photographie de Terpereau qui se trouve aux Archives Municipales de



Fig. 11 et 12. — Vierge à l'Enfant. Cazaux.
Vues de face et de profil.
Clichés : "Musée d'Aquitaine" Bordeaux.

Bordeaux¹⁶. L'absence de tout renseignement concernant leur origine ou leur localisation est évidemment très gênante. Le fait qu'ils aient été photographiés par un opérateur établi à Bordeaux depuis 1861 et qui a reproduit un grand nombre de monuments et d'oeuvres d'art de la région permet toutefois de considérer comme vraisemblable que c'est dans celle-ci qu'il les a trouvés. De toute façon ils nous paraissent particulièrement intéressants.

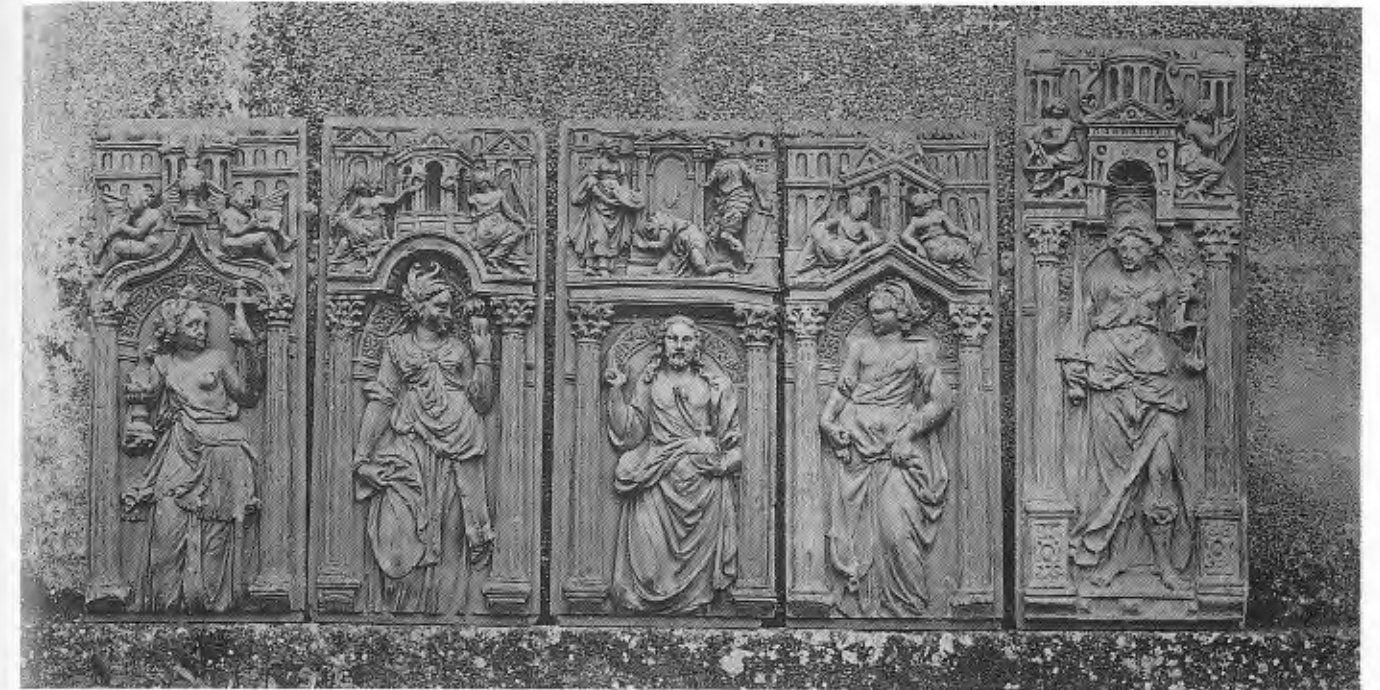


Fig. 13. — Christ encadré par quatre Vertus. D'après une ancienne photographie de Terpereau.

Il s'agit de cinq panneaux de bois rectangulaires, qui avaient à l'origine les mêmes dimensions mais dont quatre ont perdu leur partie inférieure qui était rapportée. Nous ne connaissons pas les dimensions mais, par comparaison avec les feuilles et les pierres de taille qui figurent sur le cliché, on peut conclure que ces oeuvres étaient assez petites.

Sur chacun des panneaux est représenté un personnage. On peut facilement identifier de gauche à droite : la Foi, tenant un calice et une croix ; la Charité, élevant de sa main gauche un coeur enflammé ; le Christ, bénissant et tenant le globe du monde ; l'Espérance, reconnaissable à une ancre, d'ailleurs en partie brisée ; et la Justice, dont les attributs sont le glaive et la balance. Les attributs de ces vertus sont pour la plupart ceux que l'on rencontre habituellement dans l'iconographie française du XVIe siècle, mais ceux de la Foi relèvent de la tradition italienne. Ce n'est pas exceptionnel au début du siècle¹⁷.

Ces figures sont encadrées par des colonnes corinthiennes dont le piédestal, à en juger par le seul panneau entier, était orné de motifs découpés qui ressemblent à des "cuirs". Au-dessus des colonnes, un couronnement très développé varie selon chaque panneau. La Foi est surmontée d'un arc en accolade dont l'amortissement est un pot à feu, tandis que sur les rampants sont assis deux putti ailés (des anges ?) soufflant dans un instrument de musique ; à l'arrière-plan un tempietto semi-circulaire encadré de

deux ailes percées de petites baies sur deux niveaux. La tête de la Charité s'inscrit dans un arc en plein-cintre ; de part et d'autre d'un tempietto à pans coupés deux figures féminines assises tenant des palmes et sans doute des couronnes se détachent sur des baies couronnées de frontons. Au-dessus du Christ, l'entablement est droit et porte en fort relief la décollation de saint Jean-Baptiste, le saint agenouillé étant encadré du bourreau et de Salomé ; derrière ces personnages, une architecture antiquisante où de petites fenêtres grillées évoquent une prison. L'entablement du panneau de l'Espérance se brise pour former un triangle sans base ; les figures féminines qu'il porte tiennent des palmes et se détachent sur un fond architectural assez proche de celui du premier panneau, à ceci près que le corps central n'est pas arrondi. La Force, enfin, est dominée par une petite niche à coquille creusée dans un édifice portant un fronton et un amortissement en forme de tempietto ; de chaque côté de l'édifice est assis un personnage : l'un joue du triangle, l'autre de la harpe ; ce sont sans doute des anges mais ils n'ont pas d'ailes.

Dans ces décors qui accompagnent les figures principales il y a à la fois beaucoup d'unité et de variété, une inspiration évidemment antiquisante mais où les modèles, s'il y en a eu, sont interprétés avec beaucoup de fantaisie et l'arc en accolade du premier panneau rappelle que pour le sculpteur un élément de style gothique tardif pouvait coexister avec ceux qu'imposait la nouvelle mode.

14. *Ibid.*, p. 365 et fig. 183.

15. *Ibid.*, p. 375 et A. Brutails, *Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde*, Bordeaux, 1907, pl. 14-I.

16. XLVI — C/20.

17. Emile Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, 5^e éd., Paris, 1949, p. 319-328.

Le style des figures relève du maniérisme, à des degrés divers d'ailleurs. Le Christ en position frontale, calme, majestueux, est assez traditionnel ; même les draperies de son manteau, bien qu'amples et animées de nombreux plis, gardent une certaine logique et une certaine simplicité. En revanche, la fantaisie du sculpteur se déploie dans la représentation des Vertus : coiffures étranges et compliquées, robes et manteaux faits d'étoffes légères, qui tantôt se gonflent, tantôt se plaquent pour révéler les formes du corps, parfois sont retenues ou relevées, ce qui occasionne des chutes et des amoncellements de plis variés, parfois même semblent agitées comme si les femmes qui les portent étaient en mouvement. Leurs postures suggèrent d'ailleurs une certaine animation. Toutes, sauf la Justice, ne sont pas vraiment de face mais se tournent ou tournent une partie de leur corps soit vers la droite soit vers la gauche, les visages étant vus de profil. Elles prennent appui sur une des deux jambes, l'autre étant légèrement fléchie. La jambe gauche de la Justice apparaît même à moitié nue par une fente de la robe.

Si une comparaison peut être établie avec des oeuvres régionales, c'est avec les statues de la Vierge, de sainte Catherine et de sainte Barbe qui figurent dans la niche du retable de la chapelle Saint-Joseph à Saint-Michel de Bordeaux¹⁸. On y retrouve les mêmes caractères généraux et même un détail assez particulier, des poignets qui se cassent d'une façon presque anormale pour tenir un objet ou retenir le pan d'un manteau. J'ai estimé que les statues de Saint-Michel pouvaient être d'assez peu postérieures au grand retable qu'elles ornent, qui fut commencé le 18 mai 1526. J'ai également formulé l'hypothèse que ces oeuvres seraient attribuables, comme quelques autres de la ville, à l'imagier Julien Rochereau, très actif à Bordeaux durant une grande partie du XVI^e siècle. Faut-il le rendre également responsable de l'exécution des panneaux que je présente ? Je ne considère pas la chose comme impossible, mais n'ayant pu me livrer à un examen direct et attentif, n'ayant aucune indication sur la provenance¹⁹ de l'ensemble photographié par Terperea, je ne me prononcerai pas. En revanche, je ne crois pas trop m'avancer en proposant comme datation la troisième décennie du XVI^e siècle.

Il reste un problème, et même deux. Les cinq panneaux forment un ensemble, mais cet ensemble n'était-il pas complété par d'autres panneaux, et quelle était sa destination ?

On ne peut donner de réponse assurée à la première de ces questions. Certes les panneaux forment, semble-t-il, un tout cohérent : le Christ est au centre de la composition et les Vertus qui l'encadrent se tournent vers lui. On peut s'étonner qu'il soit un peu moins grand qu'elles, mais cela a permis de développer davantage la partie supérieure de son panneau et d'y faire figurer très visiblement la décollation de saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus. On peut s'étonner également qu'aux trois Vertus théologiques se trouve jointe une seule Vertu cardinale et non les quatre, mais si toutes avaient été représentées on aurait eu un total de sept et le Christ n'aurait pas pu avoir une position centrale. Si l'on a fait appel à la Justice ce pourrait être simplement pour équilibrer la composition. Cette argumentation ne peut déboucher sur une certitude, car il est évident que Terperea a photographié des éléments isolés, sans doute depuis longtemps, de leur contexte d'origine et en partie mutilés.

Ce contexte, quel pouvait-il être ? On trouve assez fréquemment au XVI^e siècle en France des représentations de Vertus liées à des tombeaux, mais il n'y a pas d'exemples, à ma connaissance, de monuments de ce genre qui comportent des panneaux de bois. Elles pouvaient figurer également ailleurs, sur des autels, des façades, des tribunes d'orgue, des stalles, comme le rappellent M. et Mme Sangouard dans un article sur les sculptures du château de Biron²⁰. Il en existe, ou en existait, par exemple, dans le décor très abondant des stalles de Saint-Bertrand de Comminges, d'Auch, de Gaillon. La taille et le matériau des panneaux que je présente inciteraient à formuler l'hypothèse de leur présence dans un ensemble de ce genre, mais il faudrait alors supposer également l'existence d'un assez grand nombre d'autres panneaux du même type. Ne pourrait-on pas imaginer également que les cinq dont l'existence est attestée par la photographie de Terperea formaient au-dessus d'un autel une sorte de retable ? Dans ce cas, la présence centrale du Christ se justifierait pleinement.

Reliefs de Sadirac : éléments de statuaire et bénitiers de chevet

par Pierre Régaldo-Saint Blancard¹

Sadirac est connu pour sa production de poterie commune depuis le XIV^e siècle. Cependant différents objets ont été retrouvés lors de la fouille de plusieurs sites, qui relèvent d'une production plus artistique : d'une part des éléments de sculpture en ronde bosse ou en haut relief ; d'autre part des plaques de bénitiers de chevet.

Les objets que je regroupe ici sont pour la plupart conservés à la Maison de la Poterie, au Bourg de Sadirac. Ils ont fait l'objet de présentations lors de différentes réunions de la Société Archéologique de Bordeaux et sont maintenant en nombre suffisant pour que leur publication soit de quelque intérêt.

Ces deux séries d'objets, en elles-mêmes bien distinctes, ont en commun d'appartenir à ce que l'on appelle souvent l'art populaire. Elles présentent des moyens et des structures de production totalement différents. Ces différences ne sont pas exclusivement dues à la nature du matériel produit, mais aussi à deux schémas de pensée divergents. Elles nous amèneront à deux idées, deux concepts dissemblables d'un art populaire.

I - Statuaire

Une statue de la fin du XVe siècle

En 1987, lors d'une opération de sauvetage sur l'emplacement du lotissement des Prés de Siron, fut fouillé un atelier actif du XIV^e au XVI^e siècle et en particulier dégagé le fossé qui marquait sa limite sud. Ce fossé avait été partiellement comblé bien avant l'abandon du site : le matériel céramique qui y fut recueilli est homogène et semble attribuable à la fin du XVe siècle².

1. CNRS / Université Bordeaux III, CRIAA.

2. L'étude du matériel n'est qu'entamée. Tant qu'elle ne sera pas achevée, de telles datations ne seront jamais qu'hypothèses de travail.

Fig. 1. — Sadirac, Maison de la Poterie. Statue retrouvée lors des fouilles du lotissement des Prés de Siron. Restauration M. Perrin-Biron.



En divers endroits de ce fossé, furent retrouvés plusieurs éléments d'une même statue. Nul doute qu'elle appartenait au même contexte que le reste du mobilier ; il s'agit en tout cas d'un rebus de cuisson, nettement caractérisé par la nature des cassures³. Apparemment, un potier s'adonnait occasionnellement à la sculpture sur terre.

Des œuvres en terre cuite, bien que rares, sont connues dans la région, notamment par les travaux du Professeur P. Roudié⁴. Il est intéressant de constater qu'il en fut produit à Sadirac. Cependant l'attribution des quelques statues répertoriées à ce centre ne saurait en aucun cas se faire en l'absence de l'examen soigneux, voire de l'analyse de leur pâte que rend impossible leur disparition.

Une fois reconstituée, notre statue reste tronquée à la taille, à la cheville droite et au-dessus du genou gauche (fig. 1 à 4). La partie conservée mesure 48,5 cm de haut et a une largeur maximale de 20,5 cm, au bas du drapé. Il s'agit d'un personnage masculin, debout, légèrement déhanché ; la jambe droite est à peine fléchie, un peu en avant et détournée, la gauche devait être en appui et le pied droit passer devant le gauche. Un tissu tombe en un relief peu net, presque rectiligne, de son épaule droite et forme autour des hanches un drapé court aux plis plats, épais et un peu raides ; un pan de ce vêtement sommaire apparaît en arrière-plan entre les cuisses.

La technique de modelage par aplats successifs rapportés est très sensible au revers du torse et a particulièrement servi pour la draperie. En revanche, les jambes ne sont guère modelées : leur surface est marquée de grands coups de couteau ou de lisseur qui leur donne un aspect de facettes, peu de galbe et un genou franchement pointu.

La statue devait être plaquée sur un autre élément. L'arrière du torse (fig. 4) est en partie creux, brut de tout modelage, même de tout lissage, mais les jambes sont traitées en ronde bosse. Par ailleurs, deux trous traversent le torse au niveau du bas-ventre et au dessus du nombril, au niveau de la cassure supérieure⁵ : larges de 18 mm en surface, ils s'étrécissent nettement vers l'arrière (fig. 3) ; on ne voit guère ce qu'ils pourraient représenter sinon un système de chevillage quelconque fixant notre personnage contre un support. La disposition de ces trous pourrait laisser supposer que les épaules étaient, comme les jambes, dégagées.

3. Certaines sont de montée de cuisson, notamment celles de la cheville droite et de la taille, et ont pris la couleur de l'épiderme normal de la statue. Certaines se sont produites au refroidissement : en particulier sur les hanches où le relief s'est délit. D'autres enfin sont certainement dues au rejet, comme celle de la cuisse droite. La cuisson d'un objet de terre d'une telle masse était plus que délicate.

4. Cf en particulier dans ce volume, p. 105. Qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance pour les conseils qu'il a su me prodiguer si cordialement.

5. L'affaiblissement qu'il représente pour une telle pièce de terre a d'ailleurs pu provoquer cette cassure.

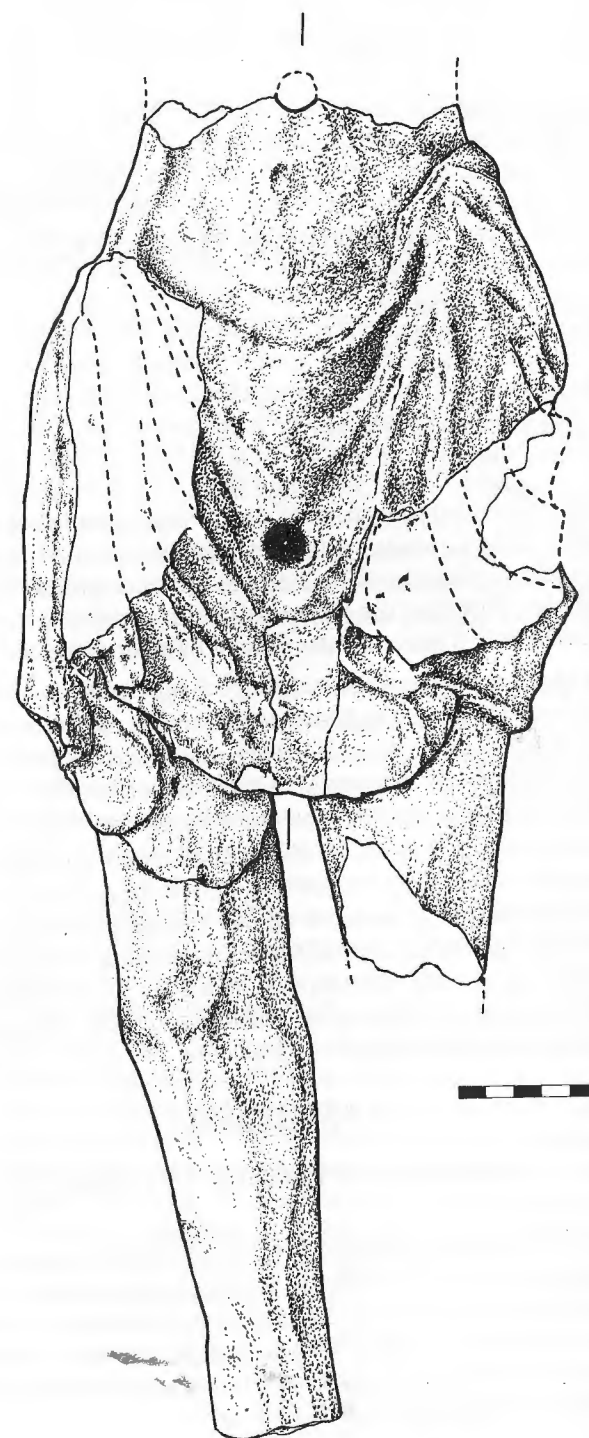


Fig. 2. — Vue de face. Dessin C. Tramasset-Blanchard.

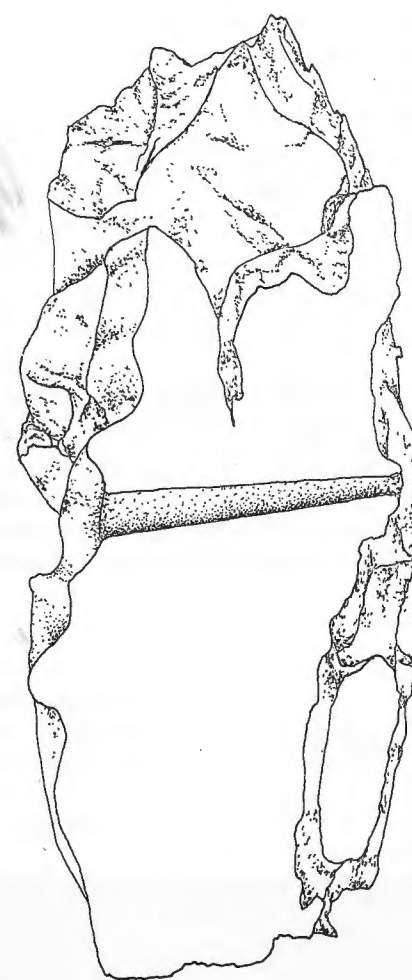


Fig. 3. — Vue en coupe. Dessin C. Tramasset-Blanchard.

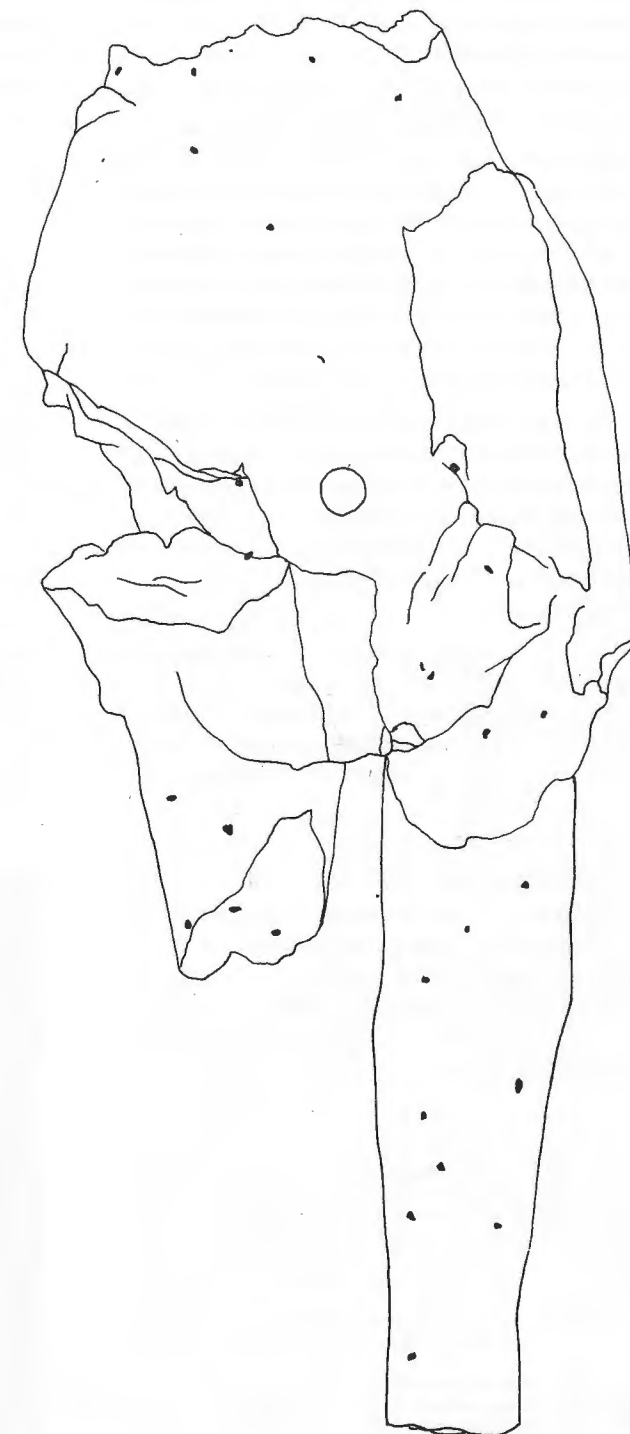


Fig. 4. — Vue de dos. Dessin C. Tramasset-Blanchard.

Une autre particularité de cette sculpture est qu'elle est criblée de coups de poinçon : une trentaine de trous, disposés sous différents angles, aussi bien sur le ventre, le vêtement que les jambes, d'un diamètre de 2 à 4 mm, percent de part en part la statue.

L'attitude générale du personnage est celle d'un homme attaché à un support de façon assez lâche pour que ses jambes soient libres. Il ne peut donc s'agir d'un Christ, ce qu'excluerait par ailleurs le pan de draperie tombant de l'épaule droite. L'idée d'un saint Sébastien, que m'a suggérée le Professeur P. Roudié, serait bien plus appropriée. Elle aurait l'intérêt de justifier le criblage de petits trous⁶ : comment en effet fixer des flèches sur un modelage de terre après cuisson, si l'on n'a pas au préalable percé des trous où on les fichera ?

Si tel est le cas, l'œuvre une fois terminée aurait été probablement un mélange de différents matériaux. Le personnage est donc de terre cuite, mais il est bien difficile d'imaginer des flèches en la même matière. Le bois, et mieux le métal étant donné la finesse des trous, ou encore un mélange des deux, sont plus appropriés. Par ailleurs, le système d'attache par chevillage, et surtout dans la mesure où l'on peut imaginer que les trous devaient être masqués, ne pouvait non plus se faire en terre. Et qu'en était-il du poteau auquel devait être attaché notre saint Sébastien ? Allons plus loin, s'il y avait différentes matières associées aussi étroitement, n'était-il pas nécessaire de les uniformiser par une peinture ?

S'agit-il alors d'une œuvre collective, associant, d'une façon ou d'une autre, différents artisans aux ordres d'un commanditaire, ou notre potier assurait-il l'ensemble du travail ? Certes, un artisan potier est, par nature, un bricoleur⁷, mais l'argument est-il suffisant ? Toujours est-il qu'il est difficilement concevable, si notre potier avait recours à quelque menuisier ou forgeron, qu'il n'ait pas gardé la maîtrise technique de l'ensemble.

6. On pourrait envisager des arguments techniques : en particulier faciliter le séchage et la cuisson, comme on en a des exemples sur certains vases. Mais en ce cas, les trous ne paraissent pas assez importants ni assez denses pour avoir un effet réel qui équilibrerait la grande difficulté à les masquer, une fois l'œuvre terminée. L'argument iconographique paraît bien meilleur que l'argument technologique.

7. S. Fescia-Bordelais en a, dans sa thèse d'ethnologie sur l'artisanat potier à Sadirac, quelques descriptions et démonstrations pleines de sens.

8. Datation fondée essentiellement sur des mortiers, le reste de la céramique étant encore en cours d'étude. Cependant, le mode de fonctionnement de l'atelier est tel que, ce fragment se présentant comme du matériel résiduel, on ne peut exclure qu'il soit antérieur à l'ensemble du comblement, sans que l'on puisse préciser de combien.

9. Cf *Société Archéologique de Bordeaux*, 78 (1987) p. 51-60.

Autres éléments de statuaire

Cette statue n'est pas un témoignage unique. Certes les autres vestiges sont très minimes mais ils suffisent à prouver que notre saint Sébastien est représentatif de toute une production.

Dans le même contexte ont été retrouvés des fragments de forme sensiblement sphérique dont trois sont jointifs et un quatrième de même apparence. Le diamètre de cette "boule" serait d'environ 75 mm. Peut-être s'agit-il d'une tête : en ce cas une statue plus petite que le saint Sébastien ; peut-être d'une épaule : le personnage serait au contraire plus grand. Il semblerait donc que nous ayons le témoignage d'au moins deux pièces contemporaines.

A été retrouvé en un endroit différent de la même officine, dans la fosse 310, un second élément de même forme mais un peu plus grand : un diamètre, en le supposant régulier, de l'ordre de 10 cm. Cette fosse est datée d'un autre siècle : la fin du XIVe⁸. La fosse 309, voisine et sensiblement contemporaine, a livré un troisième fragment trop petit pour être mesuré.

Enfin un dernier élément de sculpture a été exhumé sur un autre atelier : à Fréchinnet, ensemble daté du début du XVIIe siècle⁹. Ce fragment présente un drapé, peut-être sur une hanche (fig. 5). La terre semble modelée sur des clayonnages. Cette technique, qui présente l'avantage de limiter l'épaisseur de la masse à cuire, représente une différence importante avec notre première statue et se pose aisément comme un perfectionnement.



Fig. 5. — Fragment de statuaire provenant des fouilles de Fréchinnet. Cliché J.-P. Gess, CRIAA.

On retrouve les mêmes coups de poinçons abondants et irréguliers que sur le saint Sébastien. Cela pose un problème délicat. Le perfectionnement technique facilitant le séchage invalide l'interprétation technologique de ces trous, qui irait avec maladresse et difficultés dans le même sens. De ce fait, il renforce l'interprétation iconographique. Avec pour conséquence logique que nous devons voir dans ce fragment de Fréchinnet une autre représentation du même saint. Les deux seuls témoins reconnaissables d'une production statuaire représenteraient tous deux des saint Sébastien. Hasard des découvertes ou effet d'un développement important de son culte, cela reste un peu difficile à admettre : nous n'avons là que la reconnaissance partielle d'une production qui a certainement dû aborder d'autres thèmes iconographiques.

Cet argument est encore plus fort quand on remarque que, d'après les données chronologiques disponibles, ce sont trois potiers sur plus de deux siècles qui sont impliqués dans cette production¹⁰. En revanche, il faut bien noter que ne sont pas impliqués tous les potiers de Sadirac : trois autres ateliers contemporains de celui des Prés de Siron ont été abordés par la fouille mais aucun n'a donné des restes de sculpture.

II - Bénitiers de chevet

Dès le début du XVIIe siècle apparaît une production d'un autre type ; ses caractères esthétiques en font une forme d'art populaire. Il s'agit de bénitiers de chevet, objets formés d'une petite cuvette (la vasque) rapportée sur une plaque moulée (le dosseret) portant un décor religieux.

Malgré la coïncidence des dates il n'y a en aucune façon substitution à la production statuaire. Les bénitiers dépendent d'un autre contexte, celui de la "contre-réforme catholique", ce mouvement par lequel le catholicisme répond au culte réformé en poussant au développement d'une religiosité domestique. La technologie est elle-même notablement différente : ce sont là de petits objets produits en série par moulage et non des œuvres uniques modelées et de grande taille.

La bibliographie des bénitiers de chevet est, à ma connaissance, extrêmement restreinte. Qui plus est, dans le peu qui existe sur ce sujet, aucune étude n'aborde vraiment

Un point est acquis : il y a une production de statuaire à Sadirac entre la fin du XIVe siècle et le début du XVIIe. Cette production ne paraît pas très abondante, car, même dans les tessonières où elle est reconnue, les vestiges en restent exceptionnels. Dans ce contexte et devant la nature des objets, il paraît impensable qu'il ne s'agisse pas de commandes spécifiques. Par opposition avec ce que nous verrons pour les bénitiers de chevet, c'est un art suscité.

Pourquoi sont-ce des potiers, sculpteurs occasionnels, qui ont été pressentis pour réaliser ces œuvres en terre, alors que la grande majorité de la statuaire religieuse contemporaine est en autres matériaux et qu'il en était des spécialistes ? Les commandes viendraient-elles d'un lieu très voisin de Sadirac ? Le pauvre vestige du second saint Sébastien pourrait-il s'expliquer par la nécessité de refaire une statue qui se serait cassée, les successeurs du premier commanditaire s'adressant au même centre un siècle après ?

Bien des problèmes se posent encore. A moins de nouvelles découvertes, on voit mal comment les résoudre.

ni la production de terre vernissée ni le siècle de leur apparition. Il y a cependant quelques collections plus ou moins spécialisées. L'une des plus importantes était au château La Mission Haut-Brion : elle comptait 230 bénitiers qui ont, depuis, été dispersés¹¹. Elle sera ma principale source pour dresser un rapide panorama.

Les bénitiers de chevet ont eu une grande vogue qui, semble-t-il, commence au début du XVIIe siècle¹² et se prolonge jusqu'au nôtre. Ils ont été produits en toutes sortes de matières. La faïence est la plus fréquente¹³. Beaucoup plus rares sont le verre, le biscuit ou la porcelaine, et surtout le grès ou la terre glaçurée¹⁴. On en trouve assez souvent en différents métaux¹⁵ : étain¹⁶, bronze, vermeil, cuivre ou argent repoussés. Exceptionnels sont ceux en bois¹⁷. Cependant ces proportions sont sujettes à caution : certaines matières, en particulier faïence et métaux, sont visiblement plus recherchées que d'autres.

10. Qui plus est, on envisagera volontiers une relation familiale entre les deux potiers qu'on doit envisager aux Prés de Siron. Mais l'existence d'une telle relation avec celui de Fréchinnet serait un hasard fort improbable.

11. *Mobilier du Château La Mission Haut-Brion*, Me Marc Ferri, Paris, Hôtel Drouot, 15-17 mars 1984.

12. En dehors de Sadirac, j'en connais peu de témoignages. Notons cependant, dans la collection du château La Mission Haut-Brion, ce grand bénitier en faïence italienne représentant saint Raphaël rendant la vue au père de Tobie, daté du début du XVIIe (n° 554). Dans ce même catalogue, seules deux autres pièces sont mentionnées de la fin du XVIIe : les nos 451 et 477, tous deux en faïence, l'un du Croizic, l'autre de Nevers.

13. Les deux tiers de la collection de La Mission Haut-Brion.

14. Désintéressé du collectionneur ou pas, on ne compte que cinq objets en terre glaçurée et un seul en grès.

15. 27 % de la dite collection.

16. Voir aussi abbé P. Bidault, *Les étains religieux en France*, Paris, Massin, 1971.

17. Un seul dans la collection de La Mission Haut-Brion. Un autre est indiqué par G. Demeufve, "Quelques bénitiers lorrains", *L'art populaire en France, recueil d'études publié sous la direction d'A. Riff*, 5e année (1933), Paris/Strasbourg, Istra, 1933, p. 115-123 (p. 116).

C'est avec les mêmes précautions qu'il faut prendre la répartition chronologique : le XIX^e siècle ¹⁸ domine largement le XVIII^e ¹⁹ ; rare est le XX^e ²⁰ ; exceptionnel le XVII^e ²¹. Retenons que la production de terre, d'une part, et celle du XVIII^e siècle, d'autre part, sont quasiment inconnues ; c'est à la fois dans ces deux catégories que s'inscrivent la douzaine de pièces réunies à Sadirac. Il apparaît que la faïence marque le XVIII^e et le XIX^e siècle, qu'elle se substitue à une autre production moins décorée : la terre sans doute, et peut-être aussi le bois ²². Le métal semble de même époque que la faïence.

Dans ce contexte assez peu objectif, on peut cependant considérer que la fréquence de l'iconographie est relativement représentative. Les figurations du Christ en croix sont de loin les plus fréquentes ²³, auxquelles il convient de joindre les différentes représentations du Calvaire, les croix seules ou associées avec les instruments de la Passion ou des angelots ²⁴. Viennent ensuite des figurations diverses de la Vierge ²⁵ et notamment avec l'Enfant ²⁶. Puis des scènes hagiographiques ²⁷. Tous ces thèmes se retrouvent indifféremment au XVIII^e ou au XIX^e siècle, voire au XX^e.

Beaucoup plus rares, et essentiellement réservées au XIX^e, sont d'autres figurations : le Sacré Cœur, des anges, des coquilles, le trigramme avec les clous, etc. Certaines scènes sont uniques ; les plus complexes sont souvent en métal repoussé, technique qui laisse un cours plus libre à l'imagination de l'artiste : l'éducation de la Vierge, l'annonce à Marie, la nativité, le baptême du Christ, le Christ ressuscité, Dieu le Père bénissant, etc ; on trouve même, par on ne sait quel syncrétisme ou quelle aberration, une Minerve casquée.

Les trois bénitiers du XVIII^e représentent, quant à eux, un Christ en croix, un saint et des motifs floraux, ce qui, eu égard aux contingences numériques et statistiques, semble signifier une thématique plus large qu'au XVIII^e siècle.

Ce témoignage est trop limité pour pouvoir l'affirmer, mais on pourrait envisager qu'il rejoint les observations sadiracaises : la thématique du début du XVIII^e est très large, celle du milieu du siècle se rétrécit considérablement et à la fin ne subsiste plus que la seule figuration du

Christ en croix. L'appauvrissement iconographique aboutit à la disparition des bénitiers, jusqu'à ce que les remettent au goût du jour les faïenciers de la seconde moitié du XVIII^e et leurs successeurs du XIX^e. Cette évolution de la production semble assez conforme à ce que l'on peut entrevoir de façon diffuse à travers la collection de La Mission Haut-Brion.

Ensemble du début du XVIII^e siècle

Les pièces qui suivent ont été retrouvées lors de la fouille du site de Fréchinnet dont le matériel peut globalement être situé au début du XVIII^e ²⁸. Tous appartenaient au comblement de la fosse d'accès, mais la plupart était dans un secteur très restreint, comme s'ils avaient fait partie des rebuts de la même cuisson.

1, 2, 3, 4 - Vierge à l'Enfant (fig. 6 et 7)

Deux de ces fragments sont jointifs. Deux autres tessons sont issus du même moule. Au total donc trois exemplaires connus. Hauteur reconstituée du dosseret : 14 cm ; largeur 8,8 cm ; largeur à la vasque : environ 5 cm.

Vêtue d'une tunique longue, serrée à la taille par une cordelette, et d'un manteau rejeté sur l'épaule droite, la Vierge est à genoux ou accroupie et tient maladroitement l'Enfant au creux de son bras gauche qui paraît démesuré, sa main droite sur le pied droit et la gauche sur le genou gauche. Au-dessus, les ailes d'un séraphin (?) forment une collerette régulière autour de sa tête, de part et d'autre de laquelle sont percés les deux trous permettant l'acrochage du bénitier. Dans le champ apparaissent différentes fleurs et fleurons. Ainsi que le montrent le fragment 3 et sa relation avec le 2, une branche très rigide, aux feuilles alternées, bordait le dosseret, jaillissant d'une sorte de rosace.

Ces pièces sont moulées en une fois dans le même moule ou dans des moules de même génération ²⁹, sans rajout aucun ni d'autres éléments moulés, ni d'incisions ni de poinçons après cette opération. Au revers apparaissent les traces glissées des doigts du potier appliquant la terre dans le moule. La pâte est fine, homogène, bien travaillée.

18. 69 % de la collection de La Mission Haut-Brion.

20. 6 %.

22. Cf G. Demeufve, art. cité n. 16, p. 116 : "Les bénitiers populaires en céramique sont de beaucoup les plus nombreux et les plus variés ; il y en eut en vulgaire terre vernissée, mais à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, c'est la faïence décorée qui eut toutes les faveurs". A voir la collection de La Mission Haut-Brion, on peut penser qu'il faut considérer tout le XVIII^e et non seulement la fin. En tout cas, mes observations rejoignent globalement cette assertion.

23. 46,5 % de la collection de La Mission Haut-Brion.

25. 12 %.

27. 7 %.

29. La rétraction de la terre au séchage et à la cuisson, de l'ordre de 8 % à Sadirac, impliquerait une réduction de la taille d'un surmoulage, dans cette proportion ou plus vraisemblablement dans une proportion double si le moule est en terre. On n'observe rien de tel sur nos quatre tessons. L'utilisation d'un seul et même moule semble la technique la plus plausible.

19. 24 %.

21. 3 exemplaires, soit 1 %.

24. Au total : 61 %.

26. 8 %.

28. Cf P. Régardo-Saint Blancard, art. cité n. 8.

Les reliefs des visages, des chevelures et de la cordelette qui ceint la Vierge, et à un moindre degré celui des plissés, sont francs et nets, bien qu'incontestablement moulés. On y lirait volontiers une gravure en positif, et non directement sur le moule. En revanche, la fleur qui occupe l'espace à gauche de la tête de la Vierge ³⁰ est cernée d'un léger liseré formant cuvette autour du motif ; cela ne paraît attribuable qu'à une surcharge du moule avec un poinçon. Cette observation ne concerne que cette fleur, le reste de la représentation est continu et ne présente aucune trace de cet ordre. On peut en conclure que le moule était en terre, qu'il a été façonné sur une pièce en positif représentant l'entièreté de la plaque et retouché au moins légèrement. Le moule ainsi obtenu a bien sûr été cuit avant de servir à la production.

Les fragments 1 et 2, jointifs, portent une glaçure transparente et le 4, qui ne présente que le séraphin, une glaçure verte, tandis que le 3 est simplement déglourdi. Ces objets sont donc produits en double cuisson et avec une recherche dans la glaçure qui est unique dans toute la tradition sadiracaise.

Ces observations techniques montrent le soin incontestable qu'apportait le potier à cette production. A l'opposé de cette maîtrise du travail céramique, l'ensemble de la figuration est raide, les modelés sont frustes, le rendu des visages est maladroit, les gestes ne tiennent aucun compte des proportions anatomiques.

Ces traits caractérisent bien un art populaire et nous en verrons d'autres exemples.

30. Probablement en existait-il d'autres semblables, au moins en symétrique de celle-ci.



Fig. 6. — Sadirac, Maison de la Poterie. Dosseret de bénitier représentant une Vierge à l'Enfant, n° 1 et 2.



Fig. 7. — Sadirac, Maison de la Poterie. Fragments de dosserets de bénitiers, n° 2 et 3.

5 - Saint inconnu (fig. 8)

Pièce fragmentaire montrant le bas du dosseret. Le relief est usé, trait qu'il ne faut pas prendre comme un témoignage technologique mais attribuer à une érosion naturelle dans le sol. Le tesson est en effet juste dégourdi et insuffisamment cuit, ce qui n'a rien d'anormal pour une première cuisson³¹. Largeur du dosseret : 5,4 cm ; hauteur conservée : 5 cm.

Dans un encadrement torsadé, dont le retour forme le sol, un personnage masculin est debout. Pieds et jambes nues, il porte une tunique retroussée court ou une sorte de haut-de-chausse. Il tient à gauche, à bras ballant un sac ou un panier, bref un ustensile assez peu identifiable dont la maladresse de la représentation ne permet pas de savoir s'il est souple ou rigide, doté d'une anse courte et large. Son bras droit, vraisemblablement levé, en tout cas pas le long du corps, tient la haste d'un outil, fer en bas, sorte de faux ou de serpe emmanchée long³². Je n'ai pu retrouver aucun saint qui dispose de tels attributs.

Techniquement, le moulage est plus maladroit que pour les pièces précédentes : on remarquera en particulier la faille qui marque les genoux et surtout le gauche³³. Le peu de relief qu'a laissé l'érosion montre, notamment sur le vêtement à gauche, que l'on a un cas tout à fait semblable à celui des Vierges 1/4 : l'original devait être positif et a transmis la finesse de sa gravure au moule.

On remarque encore des fleurs de part et d'autre des pieds, assez semblables à celles rapportées sur le moule des pièces précédentes mais de plus petite taille. Impossible de savoir si elles appartiennent à l'original ou seulement au moule.

On retrouve par ailleurs la même maladresse anatomique, notamment dans les pieds, dont la présentation de face et la gravure des orteils évoque directement ceux de l'Enfant des bénitiers 1/4, et dans ce que l'on peut voir de la main gauche.

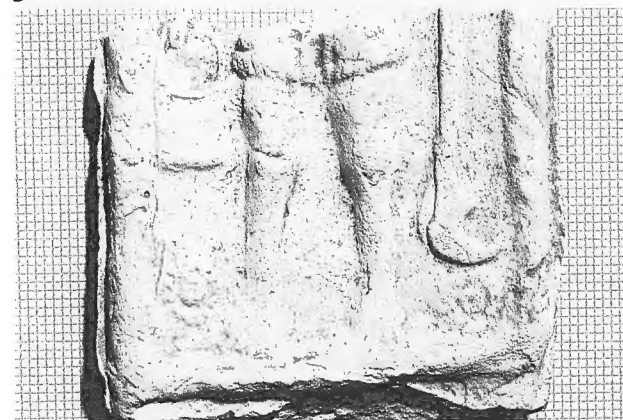


Fig. 8. — Sadirac, Maison de la Poterie.
Fragment de dosseret de bénitier, n° 5. Saint inconnu.

Fig. 9. — Sadirac,
Maison de la Poterie.
Fragment de dosseret de bénitier,
n° 6. Calvaire



6 - Calvaire (fig. 9)

Ce tesson ne présente que la partie médiane du bas du dosseret, avec le prolongement incomplet de la plaque sur lequel était rapporté la vasque dont on voit trace du collage. Hauteur conservée : 8 cm ; largeur conservée : 5 cm.

Le modelé est extrêmement fruste, on ne distingue guère que des silhouettes. Pour cette pièce, on ne peut pourtant pas accuser l'érosion.

Au pied du Christ en croix sont agenouillés deux personnages, les mains jointes et dotés d'une auréole. Aucun détail n'apparaît, hormis un vague relief pour le pagne du Christ. Le sujet est incontestablement trop ambitieux d'une part pour la taille de l'objet, d'autre part pour le talent du sculpteur.

Cette pièce n'appartient pas à la même veine que les précédentes : on n'en retrouve guère aucun des caractères techniques. En revanche, le relief montre le rapport sur une plaque de boulettes vaguement modelées, avec quelques reprises à la pointe comme pour le bras du personnage de gauche ou le pagne. Modelages, collages et reprises ne semblent pourtant pas appartenir à cet objet où la cohésion des différents reliefs et de la plaque est parfaite. Force est de faire remonter ce travail à l'original. Dans ce cas, il paraît évident que celui-ci était en terre, seule matière admettant un tel traitement.

31. Cette première cuisson est juste destinée à empêcher la fonte de l'objet au moment du trempage dans la glaçure. On l'appelle souvent "biscuit" par analogie de texture avec le biscuit de farine ; je préfère le terme "dégourdi" qui, en particulier, n'implique pas cette analogie. Par ailleurs "biscuit" tend à signifier que la ou les cuissons qui suivront seront à température inférieure ; au contraire celle qui suit le "dégourdi" est à température supérieure ou égale.

32. En fait, cet outil évoque ce que l'on appelle couramment dans notre région un "croissant". Destiné à défricher (surtout ronces et ajoncs) ou à ébrancher, il se présente comme un intermédiaire entre la serpe et la faucille avec un manche long de près de deux mètres. Il faut bien dire cependant qu'il est difficile de savoir si les détails que l'on perçoit sont significatifs ou dus à la maladresse d'exécution.

33. Ces lacunes sont incontestablement des "bulles d'air" dues à une mauvaise application de la terre dans le moule.

Ensembles du milieu et de la fin du XVIIe siècle

Quatre plaques de bénitiers proviennent de la fouille d'une des deux tessonniers du four du village du Casse³⁴, datée du milieu du XVIIe siècle : ce sont une Vierge à l'Enfant (n° 7) et trois Christ en croix (n° 9, 10 et 11). De menus fragments d'autres Christ de même modèle ont été retrouvés dans la même couche et, plus rarement, dans une autre un peu plus récente du même site, seconde moitié du XVIIe³⁵.

Des tessonniers du four de Blayet³⁶, proviennent hors stratigraphie deux Christ analogues (n° 12 et 13)³⁷ et un autre modèle de Vierge à l'Enfant (n° 8)³⁸. Plusieurs autres fragments du même modèle de Christ sont issus de remblais de la fin du XVIIe³⁹.

Un Christ en croix d'un autre modèle (n° 14) a été fortuitement découvert dans une tessonnier du village de Siron. D'après le peu de matériel qui lui était associé, on peut envisager la fin du XVIIe siècle ou le début du XVIIIe. Enfin un surmoulage en terre d'une plaque représentant un Christ en croix a pu être observé chez un habitant de Sadirac (n° 15).

7 - Vierge à l'Enfant (fig. 10 et 11)

Le dosseret de ce bénitier est entier, manque la vasque dont cependant trace du collage subsiste sous la forme d'un coup d'ongle au bas de la plaque. Il s'agit d'un dégourdi bien cuit. Largeur du dosseret : 11,1 cm ; largeur à la vasque : environ 7 cm ; hauteur conservée : 20,2 cm.

Debout, la jambe gauche fléchie, la Vierge tient sur son bras gauche l'Enfant et dans sa main droite, devant sa poitrine, une sorte de fleur. Elle est vêtue d'une tunique longue serrée à la taille par une corde et d'un manteau tombant en arrière, remontant pour couvrir la jambe droite et se terminer en pointe sur la hanche gauche ; les plis sont lourds et épais, verticaux pour la tunique, en courbes concentriques pour le manteau ; celui-ci est ourlé de hachures. Les pieds sont difficilement reconnaissables aux

deux angles du bas du manteau, décoré de cinq motifs de deux cercles concentriques⁴⁰. La chevelure, assez volumineuse, est coiffée d'une lourde et complexe couronne. L'Enfant a les mains jointes ; ses pieds sont nus ; il porte un vêtement assez indéterminé à manches longues et large collette.

L'encadrement est double. D'une part, sur les bords verticaux du dosseret sont esquissées des torsades et, sur la courbe supérieure, des stries de même genre s'inclinent vers le centre. D'autre part une arcature très composite et parfaitement symétrique entoure la figuration. Un jeu d'anneaux et de deux fuseaux, l'un nu et l'autre godronné, constitue deux colonnes complexes. Les supportent des bases en hexagone irrégulier à la surface chargée de hachures différemment orientées suggérant peut-être une perspective sommaire. Sous ces bases des anneaux alternativement nus et striés verticalement forment une sorte d'ovale pointu qui pourrait évoquer maladroitement une sorte de console, à moins qu'il n'ait qu'un sens décoratif. Les colonnes sont coiffées de chapiteaux constitués d'un petit cube marqué de deux cercles concentriques et d'une "galette" largement débordante dont les stries courbes suggèrent la perspective. Ces chapiteaux portent une arcature composée de quatre éléments séparés par de nets sillons : l'arc interne et l'arc externe sont décorés de hachures s'inclinant vers les côtés pour celui-ci — donc à l'inverse de la bordure qu'il jouxte — et vers le centre pour celui-là ; des deux arcs médians, le premier est nu et le second, le plus large de tous, chargé de fleurons. En arrière-plan, une autre série des mêmes fleurons marque la partie supérieure de la plaque, autour de la tête, des épaules et des bras de la Vierge.

Dans ce lourd et complexe encadrement, on note la variation des thèmes décoratifs, d'une part, et l'abondance des recherches de perspective, d'autre part. L'ensemble évoque en fait beaucoup plus une niche qu'une arcature : la série de fleurons qui marque le fond jouerait le rôle de l'ombre ; les pointes annelées sous les bases s'interpréteraient bien comme des consoles ; le jeu convergent ou divergent des stries sur les arcs interne et externe ainsi que sur la bordure semble vouloir montrer une profondeur.

34. Cf notamment P. Régald-Saint Blancard, "Le four du village du Casse à Sadirac", *Revue Archéologique et Historique du Libournais*, 50, 186 (4e trimestre 1982) p. 153-160.

35. Bien que parfaitement reconnaissables, ils sont trop petits pour permettre des observations de quelque intérêt. De ce fait, je ne leur affecte pas de numéro. Leur seul intérêt est de préciser la chronologie et de montrer l'abondance de cette production : 10 exemplaires distincts en plus des 9, 10 et 11, et dans la même couche ; 3 dans l'autre couche concernée.

36. Cf notamment P. Régald-Saint Blancard, "Poteries de Sadirac et de l'Entre-deux-Mers, première esquisse d'une synthèse archéologique", *Société Archéologique de Bordeaux*, 72 (1979-1981), p. 33-47.

37. Il en existe au moins un troisième appartenant au même contexte (à la même absence de contexte) pour lequel je n'ai que la trace d'une mauvaise photographie.

38. Trouvailles de M. J.-H. Prévot, propriétaire du lieu.

39. Même réflexion qu'à la note 35.

40. On verra plus loin, à l'occasion de comparaisons, que la reconnaissance des pieds dans ces vilains motifs angulaires est cependant sûre.



Fig. 10. — Sadirac, Maison de la Poterie.
Fragment de dossier de bénitier, n° 7. Vierge à l'Enfant.

Cette représentation est le résultat d'un travail en plusieurs étapes bien distinctes. La majeure partie est issue d'un moulage mais ont été pratiqués, à même la plaque moulée et alors qu'elle était encore presque verte, des incisions⁴¹ précisant visages et chevelures (fig. 11) et dessinant les différents motifs en cercles concentriques. Les fleurons, quant à eux, sont estampés avec le même cachet, d'où certains effets d'engrènement, de menues différences de profondeur, l'irrégularité des espacements, les chevauchements éventuels entre eux ou parfois avec les autres motifs. C'est ce dernier point qui permet de situer ce travail au moment de la finition de l'original : ce décor n'a pu être mis en place qu'après le modelage des figures principales qu'il orne ou entoure mais les deux fleurons qui jouxtent les bases, un peu en relief à la différence des autres, et ceux qui touchent la couronne sont en partie masqués, ce qui suppose une reprise postérieure.



Fig. 11. — Détail du n° 7.

Les imperfections anatomiques et perspectives, en particulier pour les bras de la Vierge ou les jambes de l'Enfant, la disproportion et le schématisme des visages et des chevelures, disons la maladresse d'ensemble du traitement est encore une fois en opposition avec la finesse technique du travail. Ce sont les mêmes traits que nous avons remarqués pour les pièces précédentes.

8 - Autre Vierge à l'Enfant (fig. 13)

La pièce, juste dégourdie, ne présente que le motif central. Le relief est très atténué par l'érosion et le dessin très peu lisible⁴².

La Vierge est assise, tenant au creux de son bras gauche l'Enfant, la main droite ramenée sur la poitrine, à côté d'une sorte de croix aux branches égales et pointues. Le relief des plis du vêtement qui enveloppe ses jambes était



Fig. 12. — Dessin de face et en coupe du n° 7, réalisé par G. Pinaud.

41. Caractère parfaitement perceptible par la qualité des sillons obtenus : ils sont nets et même secs, aigus, angulaires, ils tranchent la pâte. Malgré la netteté des reliefs observés sur les fragments 1 à 5, la différence est bien visible.

42. Je ne peux préciser les dimensions, ne connaissant l'objet que d'après photographie.

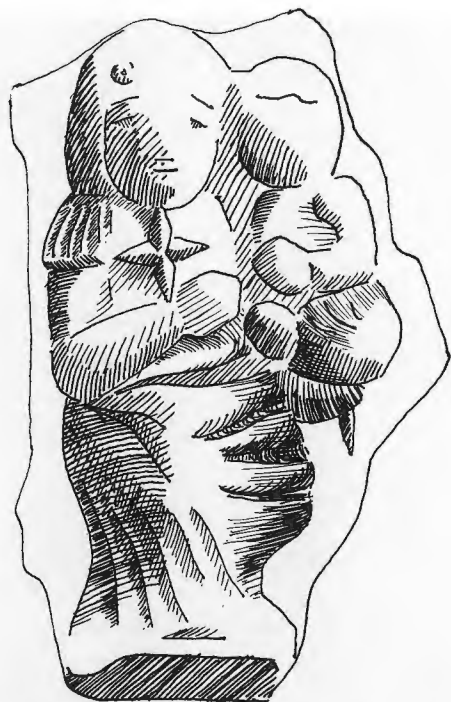


Fig. 13. — Fragment de dossier de bénitier, n° 8. Vierge à l'Enfant. Dessin G. Pinaud.

Le Christ en croix est surmonté d'une large pancarte portant l'inscription INRI, les lettres étant séparées par des points. Il est vêtu de l'habituel pagne dont le relief est rarement perceptible : des plis serrés, plats et un pan qui retombe le long de la cuisse droite. D'après le fragment 13, le visage a pu être retravaillé à la pointe. Les yeux sont alors traités de la même façon que ceux de la Vierge 7 : deux traits déterminant l'ovale des yeux et deux autres, dessus et dessous, dessinant les orbites. De même pour la bouche : deux traits dont le supérieur est un peu plus marqué et l'inférieur légèrement courbe.

Deux colonnes encadrent le Christ ; sur les cinq bourrelets longitudinaux qu'elles comptent, celui de l'intérieur, moins prononcé que les autres, et l'avant-dernier⁴⁴ sont ornés de stries inclinées à l'opposé les unes des autres. Les chapiteaux sont faits de quatre tores superposés : celui du bas est strié vers l'extérieur, le second et le dernier sont nus, le troisième est strié vers l'intérieur. Il n'y a pas à proprement parler de base, elle se perd dans le même motif d'anneaux alternativement nus et striés qui supportait les bases du bénitier 7. Des chapiteaux s'échappent de façon divergente deux motifs striés en forme de cornes et une arcature composée d'une bordure à stries convergeant vers le centre de manière à y former une pointe débordante et de trois bourrelets fins ; le bourrelet interne est peu marqué et strié.

Cet encadrement est beaucoup moins travaillé que pour la pièce 7, mais présente certaines caractéristiques communes : le jeu des stries aux pentes alternées, créant la perspective⁴⁵, et surtout les motifs qui portent les colonnes et me font penser à des consoles. Ces éléments de décor comme la manière de traiter les yeux et la bouche montrent bien qu'il s'agit de la même tradition, et cela dès l'original.

Des bénitiers de ce modèle ont donc été produits abondamment durant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle : on en connaît plus de vingt exemplaires provenant de deux ateliers bien distincts de Sadirac. Cependant on ne note aucune différence flagrante de taille⁴⁶.

L'abondance de la production de ce modèle évoque directement ce que le rapide panorama dressé plus haut sur l'ensemble de la production de bénitiers nous autorisait à dire : se développe particulièrement au XVIII^e siècle — ici dans la seconde moitié du XVIII^e — une iconographie du Christ en croix, au détriment des autres figurations.

assez fort pour être encore sensible. Sur l'épaule droite est visible la chute d'un tissu ; ce paraît être le voile dont on distingue à peine le bord sur le côté du visage et qui était vraisemblablement retenu sur le front par un diadème.

Les mêmes imprécisions anatomiques que sur la pièce précédente se retrouvent ici. Le geste du bras qui tient l'Enfant est en particulier semblable. Ce bénitier s'inscrit bien dans la même tradition, et certainement dans les mêmes horizons chronologiques.

9, 10, 11, 12, 13 - Christ en croix (fig. 14 et 15)

Ce modèle existe donc en de multiples exemplaires. Plus nombreux sont ceux dégourdis, et parfois très érodés, notamment les pièces 12 et 13 ; certains sont glaçurés vert, comme le 9 (fig. 14) ou celui provenant des fouilles des Allées de Tourny⁴³. Souvent le relief est peu lisible, soit qu'il ait été usé, soit que l'épaisseur de la glaçure le masque en partie ; les 10 et 11 sont les mieux conservés malgré leur état fragmentaire. La comparaison des différents exemplaires permet cependant de restituer motifs et reliefs. Il ne semble pas, en tout cas, que ces objets aient été toujours aussi travaillés que les autres : on y sent la production de série. Le dossier 9 porte des traces de collage accidentel en cours de cuisson (fig. 14).

43. A la différence des autres, celui-ci a bien évidemment été utilisé, il est donc éminemment logique qu'il soit achevé.

44. Le dernier qui fait le bord de la plaque est parfois un peu rogné : lissage du bord un peu abusif ? Cela peut donner l'impression que c'est le bourrelet externe qui est strié.

45. Nous verrons, un peu plus loin, des arguments plus précis encore en ce sens.

46. Sur ce point mes réflexions ne portent que sur les fragments que j'ai moi-même sorti de fouille, ce qui n'a mis à ma disposition que de menus fragments pour la tessonière de Blayet.



Fig. 14. — Sadirac, Maison de la Poterie. Fragment de dossier de bénitier, n° 9. Christ en croix.

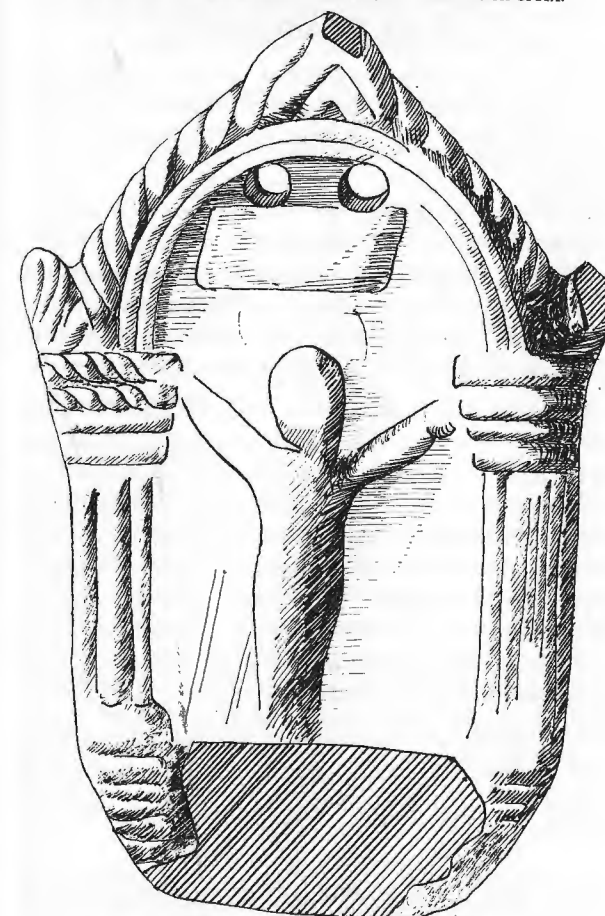


Fig. 15. — Dossier de bénitier, n° 12. Christ en croix. Dessin G. Pinaud.

14 - Autre Christ en croix (fig. 16)

Malgré l'altération des reliefs, ce tesson très fragmentaire a une précision anatomique bien supérieure aux autres : on lit encore des détails du visage qui est présenté de trois-quart et n'est pas une simple boule retravaillée en gravure ; le modelé de la poitrine est encore assez délicat. La taille de la représentation rend plus aisé ce travail : à peu près le double des Christ 9/13.

Tous les motifs sont cernés de stries en relief qui ne paraissent pas du meilleur effet mais évoquent les effets de perspectives des modèles 7 et 9/13. D'autres motifs illisibles occupaient l'espace sous le bras du Christ et avaient sans doute leur symétrique. Dans la partie supérieure droite, on devine partie d'une arcature qui semble obéir aux mêmes principes. Un fleuron en relief sous la main du Christ relève apparemment d'un estampage du moule.

La technique de moulage semble moins bien maîtrisée que sur les pièces antérieures : des bavures en particulier marquent le bras ; on distingue très mal les motifs qui ornent le fond. La terre utilisée semble avoir été trop liquide.

Cette pièce n'est pas absolument de la même veine que les modèles précédents. Peut-être est-ce dû à sa taille : la partie conservée mesure 10 cm sur 10, elle doit être au moins deux fois plus grande que le modèle 9/13. Elle est d'ailleurs plus ambitieuse : on verrait volontiers dans les motifs disparus sous les bras du Crucifié la Vierge et saint Jean ou Marie-Madeleine.



Fig. 16. — Sadirac, Maison de la Poterie. Fragment de dossier de bénitier, n° 14. Christ en croix.

15 - Surmoulage d'un Christ en croix (fig. 17)

L'objet est en lui-même étrange. Il s'apparente sans problème à la tradition des bénitiers sadiracais. Il est cuit et cependant inutilisable pour la production : il manque la majeure partie de la "console" de droite qui est masquée par un apport de terre mal lié au reste de la plaque et lissé sommairement au doigt. Ce pourrait être un surmoulage d'un bénitier qui aurait perdu sa vasque⁴⁷. Tel quel il nous donne le témoignage d'un autre type de figuration et une bonne image de ce que pouvaient être les moules véritables. Il me paraît cependant hors de doute que ce travail soit largement postérieur à la tradition que nous étudions ici⁴⁸.

D'après ce surmoulage, le dosseret de ce bénitier était décoré d'une façon extrêmement voisine des Christ 9/11 et apparentés. En encadrement, on retrouve les mêmes "consoles" supportant des colonnes de même style mais à quatre bourrelets au lieu de cinq ; ont disparu les chapiteaux, au profit de deux grosses rosaces, mais on a les mêmes motifs en corne de part et d'autre d'une arcature surcharge décorative pourrait porter sens pour la pièce n° 7.



Fig. 17. — Surmoulage d'un dosseret de bénitier, n° 15. Christ en croix.

semblable sauf qu'elle a perdu son bourrelet médian. Cet encadrement est souligné d'une ligne de pastilles qui durent être des fleurons pour l'arc et de deux lignes pour les colonnes ; cela évoque assez directement le bénitier 7.

Le corps du Christ a un mouvement sinueux qui n'existe pas sur l'autre modèle, mais c'est la même maladresse de positionnement des bras et la même absence de cou. La chevelure est abondante et ressemble tout à fait à celle de la Vierge 7. Les côtes sont marquées par des incisions, de même que la large ceinture qui retient un vêtement dont les plis sont à peu près illisibles. La branche horizontale de la croix est soulignée par des hachures et sur le sommet apparaît l'écriteau INRI dont chaque lettre est séparée par des points. Deux arcs striés escamotent les pieds du Christ.

Il est particulièrement net que l'original de cet objet est directement apparenté aux pièces 7 et 9/11. Le situer vers le milieu du XVIIe siècle ou un peu après paraît dès lors évident.

Réflexions sur les caractéristiques d'un art populaire

L'art sadiracais du bénitier, tel qu'il est défini par l'inventaire des pièces connues, se laisse caractériser par quelques critères.

Le rendu anatomique des personnages et, d'une manière générale, l'ensemble des représentations sont d'une nette maladresse : la technique sculpturale est sommaire, sauf peut-être sur le 14, alors que la technique céramique est parfaitement dominée, aussi bien au niveau de la fabrication du moule qu'à celui du moulage des bénitiers.

Cela n'exclut pas une certaine ambition que l'on cerne bien, par exemple, dans la recherche de perspectives dans les encadrements. Ce détail en particulier témoigne d'une évolution : la perspective, de même que la complexité et la lourdeur des compositions qui lui sont liées, n'existe pas au début de ce siècle. Parmi les motifs de ces encadrements, on en remarque qui reviennent d'un modèle à l'autre, notamment ces espèces de "consoles", mais aussi les hachures diversement inclinées qui marquent arcs ou colonnes.

Un autre trait décoratif commun à tous ces bénitiers est cette "horror vacui" qui charge les fonds des dosserets de fleurons de différentes sortes. Exceptionnellement, cette

47. Le collage de la vasque sur le dosseret est le point faible des bénitiers en terre : le n° 11, par exemple, présente exactement la même cassure. Cela semblerait donc plus un défaut de cuisson qu'une fracture d'utilisation. L'argument n'est cependant pas totalement décisif.
48. Ce serait le seul objet XVIIe retrouvé dans un grenier sadiracais.

Certains traits techniques se laissent aisément reconstituer. Sur un original, est façonné un moule en terre dans lequel, après cuisson, sont fabriqués les plaques. Des retouches peuvent éventuellement être faites sur le moule ou sur les plaques : estampages dans le premier cas, incisions dans le second. Ces observations montrent de façon indubitable que les moules étaient en terre. Qu'en est-il des originaux ?

Il paraît clair que la pièce n° 6 dérive d'un original modelé en terre ; mais ce bénitier tranche avec tous les autres et l'on ne saurait extrapoler sur cette base à une généralité technique. Les ressemblances précises — et notamment la reprise du thème des "consoles" — qui existent entre les modèles 7, 9/13 et 15 montrent bien l'unité de l'ensemble ; la probabilité du modelage des originaux par un ou des potiers se trouve renforcée. Autre argument allant dans un sens identique, sans doute plus décisif mais fondé sur des éléments tenus bien qu'en eux-mêmes irréfutables : les fleurons estampés sur le dosseret 7 relèvent du travail de finition de l'original, qui ne peut, alors, qu'être en terre.

Les Christ 9/13 et les petits fragments apparentés ont été découverts dans deux ateliers nettement distincts et, pour autant qu'on puisse savoir, appartenant à des familles qui n'avaient aucun lien. Les bénitiers ont les mêmes tailles et par conséquent les moules sont de même génération⁴⁹.

Cela suppose une diffusion du modèle par des moulages successifs du même original ou par des surmoulages de pièces finies. L'abondance des témoignages permet de le démontrer pour ce type de bénitier, nul doute cependant que les autres ont subi des sorts analogues. Le sculpteur n'est probablement pas à chercher ni au Casse, ni à Blayet, sans doute pas non plus pour les pièces antérieures à Fréchinot : les potiers de ces ateliers s'occupent de production et non de création.

C'est d'ailleurs en ce sens qu'irait l'explication la meilleure pour la profonde différence qui existe entre le bénitier 6 et les autres de Fréchinot. Il paraît évident d'y reconnaître deux mains. Ce Calvaire pourrait être du potier de Fréchinot, plus à l'aise dans la statuaire que dans le modelage d'objets de petite dimension⁵⁰, tirant peut-être de sa pratique une ambition iconographique dont ne témoignent qu'exceptionnellement les autres bénitiers qui nous sont parvenus. Les autres modèles auraient été créés par un autre artiste, le potier se serait contenté de les reproduire. Si cette hypothèse rend bien compte des faits, il faut admettre que les preuves en sont rares. Cependant la

49. Cf note 29.

50. Oserait-on argumenter en ce sens en remarquant que le Calvaire est fait d'ajouts successifs de pâte comme le fragment de statuaire de la même tessonière, alors que tous les autres modèles de bénitiers semblent remonter à des originaux travaillés en excision et en gravure ? Probablement est-ce aller trop loin.

51. Cf encore à ce propos la note 57.

reconnaissance de l'unité de la production sadiracaise de bénitiers est un argument à ne pas négliger.

En effet, on peut constater, dans un premier temps, la remarquable unité de la production attestée dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Nous avons déjà noté les rapports existant entre la Vierge 7 et les Christ 9/13 dans le traitement des visages et des chevelures, dans le décor environnant, dans la recherche de perspectives et leur rendu par des jeux de hachures. De même pour les "consoles" que présentent ces deux modèles et le surmoulage de Christ 15. De même pour plusieurs détails des Christ 15 et 9/13. De même pour les ressemblances de traitement des vêtements pour les Vierges 7 et 8. Seul le fragment 14 semble un peu à l'écart ; encore peut-on l'expliquer par son état fragmentaire et sa taille.

Dans un second temps, constatons d'autres similitudes entre cette série et celle de Fréchinot. Si les vêtements du saint inconnu 5 et du Christ 15 n'ont que des ressemblances assez superficielles, il n'en est pas de même pour les trois modèles de Vierge à l'Enfant. Sur les dosserets 1/4, 7 et, à un moindre degré étant donné l'érosion du relief, 8, on a la même présentation des jambes de l'Enfant, la même position et le même geste de la main gauche de la Vierge, la même solution d'un raccourci ne respectant pas la vérité anatomique pour rendre la perspective du bras droit, enfin des analogies directes dans le traitement des vêtements.

La série de la seconde moitié du XVIIe siècle semble réellement issue de la même main. Des différences existent certes entre cette série et celle de Fréchinot, notamment dans les encadrements, mais faut-il reconnaître deux artistes distincts, en dépit des similitudes de traitement elles aussi indéniables, ou voir le murissement d'un unique talent, en dépit de quelques difficultés chronologiques ? Celles-ci sont aisément résolubles : en effet, à partir du moment où l'on dissocie création du modèle et production des bénitiers, rien n'empêche de remonter plus vers le début du XVIIe l'origine des représentations. La distinction entre deux ensembles, deux générations de bénitiers est issue des données de fouilles qui ne présentent pas une continuité : prenons garde à ce que cette distinction ne soit controuvée. Pour ma part, j'avoue ma préférence pour l'identification d'un seul auteur pour tous les modèles connus⁵¹, à l'exception bien sûr du Calvaire 6. Peu importe d'ailleurs laquelle des deux hypothèses on privilégie : s'il y eut deux artistes, celui de la seconde génération a au moins été l'élève du premier.

Témoignage d'un autre bénitier

Les carnets d'excursion de François Daleau fournissent l'indication d'un autre modèle de Vierge à l'Enfant ⁵², cassé au niveau des pieds.

Il a été trouvé à Bourg-sur-Gironde le 13 février 1894 lors de l'arrachage d'un ormeau "de 200 ou 300 ans". Cette "petite plaquette de terre cuite, rouge brique à vernis vert" mesure 6 cm de large et est cassée à 12 cm de haut. Elle porte au sommet les deux perforations usuelles. Daleau identifie "la partie supérieure d'un bénitier ou ex-voto".

Un dessin précise le motif. La Vierge debout tient en son bras gauche l'Enfant ; ses deux mains s'unissent. Elle est coiffée d'une couronne et vêtue d'une tunique longue et d'un manteau. A sa droite se dresse un palmier. Une bordure court sur les trois côtés conservés : elle est décorée de hachures inclinées à l'opposé sur chaque côté et jusqu'au sommet du dosseret qui, sans former réellement une pointe, a un contour en accolade.

Cette bordure évoque directement celle du bénitier 5, à tel point que serait très vraisemblable une restitution du sommet de son dosseret selon ce modèle ; les tailles sont d'ailleurs tout à fait comparables. Le manteau de la Vierge est drapé comme celui du bénitier 7. On devine les maladroites anatomiques auxquelles nous a habitués la petite collection sadiracaise.

L'appartenance de cette pièce à notre série paraît vraisemblable, de même qu'une datation dans la première moitié du XVII^e siècle. Dans ce contexte pose un sérieux problème la description de la pâte donnée par Daleau, et l'on peut certainement faire confiance dans ce domaine à un des premiers analystes des matières archéologiques ⁵³ : une terre rouge brique est invraisemblable à Sadirac avant la seconde moitié du XIX^e siècle. Force serait de reconnaître une production d'un autre atelier, alors que le modèle s'apparente directement à ceux de Sadirac.

Le porte-cierge de Sèvres (fig.19 à 20)

Ce problème prend une singulière importance avec un autre objet. Il s'agit d'un porte-cierge, actuellement conservé au Musée National de Céramique de Sèvres mais provenant des collections du Musée Carnavalet ⁵⁴.

52. Je dois ce renseignement à l'amitié d'Hubert Sion qui mène, avec André Coffyn et Marc Devignes, un remarquable travail sur cet archéologue. Les carnets d'excursions sont conservés au Musée d'Aquitaine. Il s'agit ici du tome IX, p. 20.

53. Cf le volume que publiera prochainement la Société Archéologique de Bordeaux dans sa collection *Mémoires*.

54. Numéro MNC 19110. Entré à Sèvres en 1934, il n'apparaît pas dans le catalogue de Carnavalet de 1914 alors que trois objets de faïence de même type y figurent.

Je tiens particulièrement à remercier les conservateurs des deux musées, Madame Hallé et Monsieur de Montgolfier, qui m'ont fort aimablement reçu à ce propos il y a déjà six ans, ainsi que leurs collaborateurs, principalement Madame Leclerc, Madame Monod-Gayraud et Monsieur Saurel.

55. Il fut un temps où toute céramique glaçurée du Moyen Âge ou de l'époque moderne était presque systématiquement attribuée à la Saintonge. La première trace de cette attribution pour notre porte-cierge remonte à 1934 ; elle n'a jamais été révisée depuis.

56. Cela dit sous bénéfice d'une analyse physico-chimique qui devrait lever définitivement les quelques doutes qui subsistent.

C'est un objet extrêmement composite. Une cuve tournée, avec un corps cylindrique et un col droit étroit, est coupée verticalement au tiers de son volume. Sur cette découpe est rapportée une large plaque au contour sinueux évoquant la structure d'un triptique. Cette plaque porte un décor de personnages moulés. L'ensemble est de partout ajouré à l'extrême : se succèdent en une dentelle rustique des découpes triangulaires, carrées, rectangulaires, rondes. Une glaçure avec une large gamme de polychromie couvre cet objet.

C'est sans doute à cette dernière particularité qu'il doit son attribution à la Saintonge. Cette origine n'est pas improbable mais n'est pas non plus assurée ⁵⁵. En revanche, un point me paraît acquis : ce type de couverte n'est en aucune façon attesté à Sadirac dont les potiers ne pratiquent guère que la glaçure plombifère au cuivre et jamais la polychromie ; la pâte elle-même de ce porte-cierge ne m'a pas semblé sadiracaise ⁵⁶. La conclusion est évidente : ce n'est pas un objet de fabrication sadiracaise.

Pourtant le décor figuré rapporté sur la plaque frontale, lui-même très composite, est fait des mêmes moulages observés dans les tessonniers de Sadirac. Au centre on reconnaît un Christ en croix, celui de nos bénitiers 9/13, avec le même encadrement. Ce motif est surmonté par un séraphin, proche d'esprit mais bien distinct de forme de celui de Fréchinot. De part et d'autre du Christ, deux petits personnages symétriques, emmaillottés dans une tunique aux plis serrés, plats, évoquant ceux de la Vierge 7, rythmés par des hachures diversement inclinées ; debout, une main sur le cœur, ils lèvent l'autre en forme de salut ; chevelures et visages sont traités comme sur les modèles sadiracais. Ces deux personnages sont coincés entre l'encadrement du Christ et deux moulages de notre Vierge 7 dont les têtes dépassent légèrement le bord de la plaque.

Tous les personnages, sauf le Christ, ont été détournés de plaques, on ne doutera pas qu'il s'agissait à l'origine de moulages de dosserets de bénitiers. C'est un bricolage astucieux mais à peine déguisé ; ce n'est pas un travail de série, mais une pièce unique, sorte de "chef-d'œuvre". Le potier qui l'a réalisée a appliqué des solutions simples, primaires même, à un problème exceptionnel pour lui. Malgré le soin qu'il y a mis, les collages sont trop visibles,



Fig. 18. — Musée National de Céramique de Sèvres. Porte-cierge, vue de face.



Fig. 19. — Musée National de Céramique de Sèvres. Porte-cierge, vue de dos.



Fig. 20. — Musée National de Céramique de Sèvres. Porte-cierge, vue de dessus. On distingue nettement les différents collages.



Fig. 21. — Superposition du Christ 9 devant le porte-cierge.

Des détails qui sont à peine devinables sur les exemplaires sadiracais sont ici bien distincts. Le pagne du Christ est bien détaillé en plis plats serrés, avec un pan tombant à gauche, comme on ne peut le voir que sur les fragments 10 et 11. La branche horizontale de la croix se détache du fond par deux lignes de petites hachures, dessus et dessous ; cela évoque directement le surmoulage 15 où l'on remarque un effet analogue, voire le tesson 14. Les lettres INRI sont entourées par des points nettement lisibles. Elles sont inscrites sur un parchemin bien reconnaissable à ses enroulements en bas à gauche et en haut à droite ; des hachures ombrent ses extrémités. Ces jeux de hachures donnant ombres et perspectives confirment les interprétations données plus haut. Tous les détails qui sont ainsi précisés ne relèvent pas d'une regravure de la plaque mais bien du moule qui était incontestablement de meilleure qualité que certains de ceux exploités à Sadirac.

Quant aux deux Vierge à l'Enfant du porte-cierge, elles ont été détournées au couteau d'une plaque à laquelle elles appartenaient, ce qui leur donne l'apparence d'un relief plus fort que sur le bénitier 7 et entraîne de légères modifications des chevelures et des couronnes. La similitude est absolue ; on note cependant la variation de quelques menus détails : l'estampage de motifs circulaires sur le troisième pli du manteau ; l'absence des stries de la ceinture qui en faisaient une cordelette sur le dossier 7 ; peut-être une très légère différence dans le positionnement de la main droite. Encore une fois, ces variations appartiennent au moule.

Les deux petits personnages qui encadrent la figure centrale et le séraphin qui la surmonte sont eux aussi détournés et rapportés sur la plaque frontale. On ne doutera pas, tel que se présente le contexte, qu'il s'agissait d'un ou, plus vraisemblablement, de deux autres bénitiers dont les modèles nous étaient inconnus, ni même qu'ils sont de la même main que les autres⁵⁷. Que représentaient-ils dans leur version intégrale ? Pour le séraphin, on envisagera volontiers un rapport avec la Vierge à l'Enfant 1/4. Pour les petits personnages, pourquoi pas un Calvaire, la Vierge et Marie-Madeleine au pied de la croix ? C'est bien le sens qu'ils ont dans la figuration du porte-cierge. La substitution du Christ 9/13 à celui qu'ils auraient entouré s'expliquerait alors par une volonté scénographique ou iconographique mettant en majesté le Crucifié.

57. La récurrence du thème du séraphin, bien que réalisé un peu différemment du bénitier 1/4, en association avec un Christ 9/11 et deux Vierge 7, est un trait d'union supplémentaire entre les deux générations de décors apparentes dans les données sadiracaises. Cela renforce l'hypothèse d'un seul et unique artiste.

Nous avons constaté d'une part que le moule ayant servi au façonnage du Christ de Sèvres était de meilleure qualité que ceux des bénitiers sadiracais, d'autre part qu'il y avait de menues différences des moules eux-mêmes pour les Vierge. Pourtant n'apparaît aucune différence sensible de taille : les moules sont de même génération. Par ailleurs l'esquisse des trous d'accrochage sur la plaque du Christ du porte-cierge exclut indubitablement le surmoulage. Le potier disposait d'un moule, à l'exclusion de tout autre support iconographique, et ce moule était plus précis⁵⁸ mais exactement semblable aux deux exemplaires dont on a preuve à Sadirac. Ce moule était donc, en toute logique, directement issu de l'original et par conséquent les autres aussi qui ont la même taille. Il n'est aucune raison d'envisager un traitement différent pour les autres modèles ; seulement on doit constater que des retouches pouvaient être pratiquées sur certains moules et pas sur d'autres.

Une autre série de données complique le problème : d'une part on est fondé à penser qu'un seul artiste a produit la dizaine de modèles répertoriés, mais d'autre part il est assuré que trois centres potiers ont pu exploiter des moules reproduisant ces modèles. Suivant les conclusions du paragraphe précédent, tout autre vecteur de diffusion des motifs est exclu, hormis les moules eux-mêmes.

Qui était cet artiste ? Où travaillait-il ?

La démonstration a pu se faire que les originaux étaient en terre. Les maladroites de la sculpture montrent qu'il s'agit du travail, pour ainsi dire, d'un amateur. Aurait-il d'ailleurs pu vivre d'une production aussi typée et aussi réduite ? Tout se passe comme s'il s'agissait d'un potier — travail de la terre — possédant certains talents que d'autres lui reconnaissent. Était-il sadiracais, saintongeais ou d'autre provenance ? Aucun argument valable ne peut être avancé en réponse à cette question.

Sous quelle forme et pour quelle raison étaient diffusées ses productions ?

Puisque au moins certains des moules auxquels on peut remonter, et probablement tous, sont directement issus des originaux, comme il paraît assez peu envisageable qu'eux-mêmes soient passés d'un atelier à un autre, la logique nous pousse à imaginer que les moules étaient faits et diffusés par lui ; cela paraît d'ailleurs conforme à la manière dont des retouches ont pu être faites sur les moules. Était-ce un commerce ? Difficile à dire. Mais s'il était potier, il a dû produire lui-même ; alors pourquoi se serait-il suscité une concurrence aussi forte ?

Que de questions se posent auxquelles on n'a aucune réponse ! En revanche, je ne crois pas utile de nous arrêter à la question de la diffusion d'œuvres somme toute très médiocres. Si on les a reproduites aussi abondamment, c'est qu'un marché existait ; incontestablement c'était un marché de petites gens. Goût de l'époque, mode religieuse, peu importe : ces gens ressentaient le besoin de tels objets. Au cours du XVII^e siècle ce marché s'est comme sclérosé et limité progressivement dans son iconographie. D'une part il n'y a plus de création, d'autre part le goût du public semble se tourner préférentiellement vers des Christ en croix, le seul modèle qui subsiste à la fin du siècle.

On saisit, à travers ces données économiques minimales, un trait majeur de la définition d'un art populaire.

Le sujet est à approfondir. Il faudrait de nouveaux témoignages, une enquête systématique et géographique — plus large. Mais les questions qui se posent me semblent du plus grand intérêt pour la reconnaissance des structures de production et de pensée d'un art populaire qui jusqu'à présent était resté inconnu.

58. La différence de qualité des moules peut éventuellement s'expliquer par une usure due à une utilisation abondante.

Etudes d'archives
Groupe Jules Delpit

Bornes anciennes des limites de la commune de Mérignac

par Jean Sautreau

Lorsque de nos jours on circule aux abords immédiats des limites de la commune de Mérignac, on peut rencontrer, sur les bords d'une route, au détour d'un chemin, dans une passe forestière, dans une clôture de propriété, quelques rares pierres dressées sur le sol et dont certaines faces portent des symboles gravés.

Ces pierres, dont le nombre a diminué au fil des ans de manière inquiétante, soit par accident, soit par le fait d'un

vandalisme inconscient, soit encore par vol pur et simple, sont des monuments témoins d'âges révolus : ce sont les vestiges de séries, beaucoup plus nombreuses jadis, de pierres de bornages destinées à fixer précisément les limites de la paroisse de Mérignac par rapport aux paroisses et propriétés seigneuriales voisines, dans la banlieue ouest de Bordeaux.

Bien avant que je le fasse moi-même, ces bornes ont été repérées, identifiées, étudiées par :

1 — L'Abbé Caudéran à la 28e session du Congrès Scientifique de France, tenue à Bordeaux en septembre 1861, sur le thème : *"Bornes anciennes servant de limites administratives dans la banlieue de Bordeaux"*. Ce travail fut publié à Paris et à Bordeaux en 1863 dans le tome IV pages 751 à 770 avec un tableau et un plan.



Fig. 1. — Situation de Mérignac.

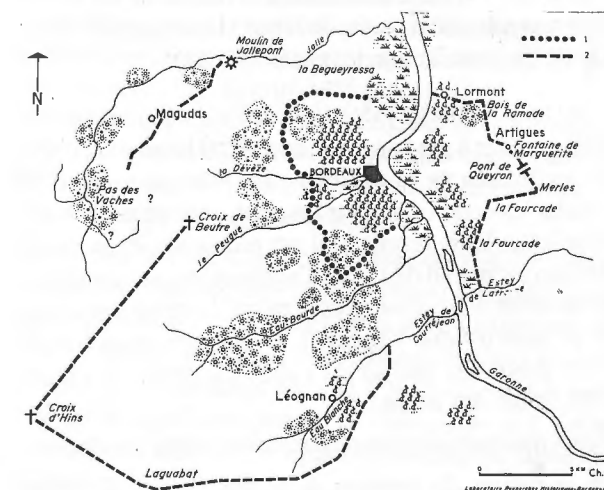


Fig. 2. — La banlieue de Bordeaux en 1294
1- limite du XIIe siècle
2- délimitation de 1294.



2 — L'Abbé Cirot de La Ville, chanoine honoraire, professeur à la Faculté de Théologie de Bordeaux, dans son ouvrage publié à Bordeaux en 1867 : *Origines chrétiennes de Bordeaux ou Histoire et Description de l'Eglise de Saint Seurin*, dans lequel, aux pages 101 à 104, il emprunte, comme il dit lui-même, aux travaux de l'abbé Caudéran.

Je tiens à signaler deux *Histoire de Caudéran* publiées en 1948 et 1949 et dans lesquelles il est question des bornes qui nous intéressent : celle de Henri Ciran (pages 47 à 52) et celle de René Rougerie (pages 39 à 51).

C'est au cours des années 1948 et 1949 que j'ai effectué, à bicyclette et à pied, mes recherches de bornes anciennes sur les limites de la commune de Mérignac. Avant de signaler les conditions dans lesquelles ces travaux se sont déroulés et leurs résultats, il est nécessaire de présenter l'important travail de l'abbé Caudéran qui a déclenché en moi le désir d'en savoir plus, à même le terrain, et de voir ce qu'était devenu l'appareil de bornage entre l'année 1850, début des travaux de l'abbé Caudéran, et l'année 1948, début des miens.

Voici quelques extraits des notes de l'abbé Caudéran :

“Les pierres de bornage de la banlieue de Bordeaux indiquent l'époque où la domination française fut substituée à celle de l'Angleterre, et la juridiction municipale à la juridiction féodale.



Fig. 3, 4, 5, 6. — Bornes symboliques plantées sur les limites de Mérignac avec Caudéran. La face tournée vers Mérignac (baronnie de Veyrines, fief des Maire et Jurats de Bordeaux) porte, gravés, les trois croissants, disjoints symbole de Bordeaux. La face tournée vers Caudéran (fief du Chapitre Saint-Seurin) porte deux crosses d'évêque en sautoir, symbole du Chapitre.

“La “Philippine”, chartre octroyée à la ville de Bordeaux par Philippe Le Bel partage la banlieue de Bordeaux en deux sections : l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Garonne.

“Celle de la rive droite a pour limites naturelles, au nord, l'Estey de Lormont, le chemin qui conduit à la croix de sauveté de Lormont et de cette croix au bois de la Ramade compris dans la banlieue ; à l'est, du nord au sud, le chemin qui conduit de la Ramade à Artigues, de là à la fontaine de Marguerite (au nord-ouest de Tresses), au pont de Queyron, au puy des Merles, à La Fourcade de Gimeihan (au sud de Mézac), à La Fourcade de Villelongue et à l'estey de Latresne ; au sud, l'estey de Latresne.

“Celle de la rive gauche a pour limites, au nord, la Jalle de Blanquefort de son embouchure au moulin de Jallepont (près du Taillan), à l'ouest, de ce moulin à Magudas, puis au Pas-des-Vaches et à la croix de Beutre et de là à Croix d'Hins ; au sud, de Croix d'Hins au lieu dit Laguabat, de là à la limite de la paroisse de Léognan comprise dans la banlieue, puis au cours de l'Eau Blanche et à l'estey de Courrejean.

“La banlieue de Bordeaux se divise en plusieurs fiefs et il n'est pas étonnant que dans un pays où les points de repère sont aussi rares que dans les Landes, les possesseurs de ces divers fiefs aient pensé à déterminer leurs possessions au moyen de monuments en pierre. Il y eut plusieurs opérations de bornage du XVI^e au XVIII^e siècle. Partout la pierre brute a été employée à cet usage, mais ce qui paraît fort rare, et par là très intéressant, ce sont des limites marquées par des pierres armoriées ou ornées de symboles”.



Ces bornes, l'Abbé Caudéran, au prix de ses recherches à travers les champs, les a relevées et publiées, accompagnant sa publication d'un tableau indiquant les positions topographiques et les descriptions, et d'un plan donnant les positions topographiques. Ainsi avaient été relevées sur la limite nord de la commune de Mérignac 7 bornes et sur la limite est 23.

En 1948, donc, j'ai procédé à un certain nombre de recherches de documents concernant les bornages sur les limites de Mérignac, aux Archives Départementales de la Gironde.

Le Terrier pour le chapitre Saint Seurin, en deux fragments, l'un par Barbarie, l'autre par Nauville, contient un acte capital du 9 septembre 1767. Il s'agit de la fixation des limites des paroisses de Saint Seurin et de Mérignac par les délégués de la Ville de Bordeaux et du Chapitre avec les plantations de bornes¹.

Cet acte d'une très grande précision, m'a donné toutes facilités sur le terrain pour la découverte des 22 bornes dont il est question et formant limite de Mérignac, fief des Maire et Jurats de Bordeaux à l'époque, et Caudéran, fief du Chapitre Saint Seurin, entre la route de Saint-Médard au nord et la route de Mérignac, actuelle avenue de Verdun, au sud.

Il semble que l'Abbé Caudéran n'a point eu connaissance de cet important document.

1. A. D. Gir., 1171, f° 9.

2. Commune créée le 9 mars 1867 par un décret libérateur de Napoléon III.



Fig. 7, 8, 9. — Bornes symboliques plantées sur les limites de Mérignac avec Eysines. La face tournée vers Mérignac (baronnie de Veyrines, fief des Maire et Jurats de Bordeaux) porte, gravés, les trois croissants, disjoints symbole de Bordeaux. La face tournée vers Eysines porte le nom THIL (seigneurie du Thil qui partageait avec d'autres seigneuries, en particulier celle de Bussac, le territoire d'Eysines).

Comment ai-je procédé pour repérer et identifier ces bornes ?

En suivant à la lettre les indications de l'acte de plantation du 9 septembre 1767, j'ai établi un plan des limites à cette date qui, dans ses diverses articulations, s'est révélé semblable, à peu de choses près, au tracé des limites actuelles de Mérignac et de Caudéran.

Sur le terrain, il m'a suffi de suivre les articulations de ce plan pour retrouver les emplacements des 22 bornes, dont 18 seulement étaient en place.

Ces bornes qui peuvent atteindre une hauteur de 1,40 m à 2 m au-dessus du sol, dont la section est un quadrilatère de 0,35 m à 0,45 m de côté et se terminant au sommet en 4 pans arrondis, portent des symboles gravés :

— Sur la face tournée vers Caudéran, fief du Chapitre Saint Seurin, deux crosses d'évêque en sautoir avec, parfois, les deux lettres S. M. : Seurin, Mérignac.

— Sur la face tournée vers Mérignac, trois croissants disjoints signe de la juridiction de la Ville de Bordeaux sur le territoire de Mérignac dépendant de la baronnie de Veyrines et de la Seigneurie du Parc.

Au nord sur les limites avec l'ancienne prévôté d'Eysines, commune d'Eysines, du Haillan² et Saint Médard, j'ai, en 1948, repéré 8 bornes à symboles gravés. La face tournée vers Mérignac porte les trois croissants disjoints. La face tournée vers l'ancienne prévôté d'Eysines porte le nom *Thil* qui indique la seigneurie du Thil qui, avec d'autres, dont celle de Bussac, partageait le territoire de la prévôté d'Eysines.

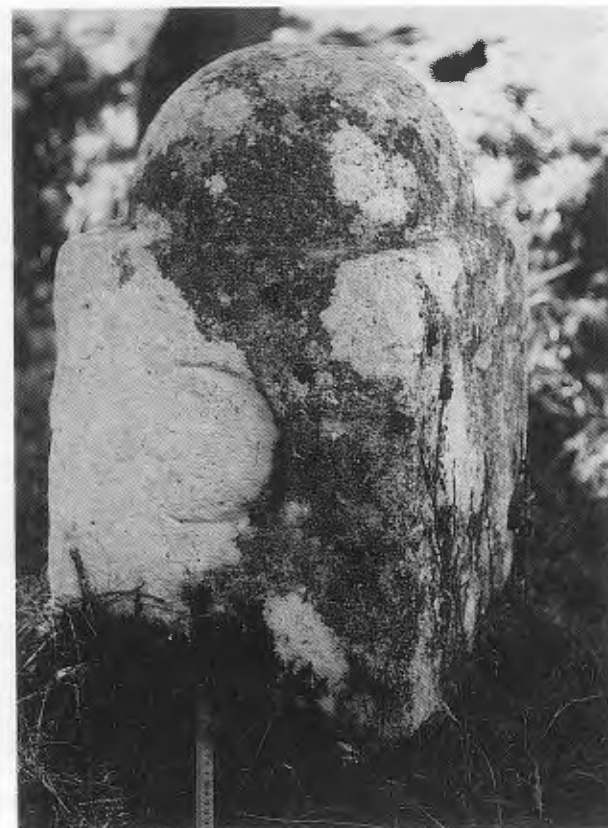


Fig. 10 et 11. — Borne symbolique plantée sur les limites de Mérignac avec Pessac. La face tournée vers Mérignac porte, gravé, un croissant pointes vers la gauche. La face tournée vers Pessac porte la lettre L, symbole de la terre noble de Lestonnac.

Sur les limites ouest : aucune borne.

Dans le secteur sud-ouest des limites sud avec la commune de Pessac : deux bornes. La face tournée vers Mérignac porte, gravé, un croissant, pointes vers la gauche. La face tournée vers Pessac porte un L qui est le symbole de la terre noble de Lestonnac dans Pessac.

Combien de ces bornes sont encore en place aujourd'hui ?
Bien peu en vérité.

En 1986-1987, avec mon ami Michel Leclerc, membre de notre Société, nous avons parcouru les parties aujourd'hui accessibles des limites de la commune et, sauf omission, nous avons pu repérer :

- 2 bornes sur la limite nord, aux lieux-dits Les Boucheries³ et La Forêt⁴.
- 3 sur la limite est avec Caudéran où l'urbanisation a été très importante depuis 1948. La première au lieu dit La Tuilerie⁵. La deuxième à la limite de la résidence Marly-Berlioz⁶. La troisième dans l'avenue Léon Blum⁷.
- 2 sur la limite sud, aux lieux-dits Le Barrail Brulé⁸ et Le Chemin de la Princesse⁹.

3. Coordonnées Lambert : X = 36130, Y = 28846.
4. Coordonnées Lambert : X = 36375, Y = 28892.
5. Coordonnées Lambert : X = 36490, Y = 28835.
6. Coordonnées Lambert : X = 36505, Y = 28799.

7. Coordonnées Lambert : X = 36500, Y = 28780.
8. Coordonnées Lambert : X = 35749, Y = 28247.
9. Coordonnées Lambert : X = 35821, Y = 28245.

“Château-Climens” Contribution à l'histoire d'un vignoble

par Xavier Roborel de Climens¹

Le domaine de Château Climens est situé sur la commune de Barsac en plein cœur du pays des vins blancs liquoreux. Son historique a été réalisé à partir de documents familiaux et des travaux de Louis-Dady Roborel de Climens (1841-1904), archiviste départemental, lequel avait eu pour but d'établir une généalogie. Il semble qu'il ait délaissé les pièces à consonnances économiques ne présentant pas à ses yeux un caractère important.

Nous avons entrepris quelques recherches aux Archives Départementales de la Gironde et le dépouillement des minutes de M^{re} Bireton père et fils notaires à Barsac de 1729 à l'an X, nous ont permis de relever quelques renseignements intéressants.

Cet ensemble de documents nous permet de comprendre de quelle façon s'est constitué le domaine. Par contre, nous ignorons pratiquement tout de sa gestion et de son exploitation.

Seules des recherches systématiques dans les archives privées et publiques nous permettront de mieux connaître cette propriété et les origines de ce vin qui restent encore mystérieuses sur bien des points.

Le texte le plus ancien, connu à ce jour, mentionnant le nom de Climens est un bail à fazendure consenti par Guirault Roborel à Peyrot Gordon le 28 juin 1547². Par cet acte il baille : “...au quint de tous fruits prins sur les lieux à Peyrot Gordon...scavoir est : toute icelle pièce de terre labourable située en la paroisse dudit Barsac au lieu appelle au bosc clar, autrement au Frontau et aux padouens de Climens que le dict Roborel a acquis de Jehan Sarthon au lieu dit de Climenx les arbres boys et segue³ exhimes...”

On peut noter d'une part que le lieu dit : “le bosc clar” est déjà cité dans un acte du 8 septembre 1538⁴. En effet Raymond et Peyrot Nadau vendent à Jacques Roborel : “...tout icelluy louppin de terre...qui est en la paroisse de Barsac au lieu appelé au Bosc Clar autrement aux padouens...” D'autre part la vigne ne semble pas encore cultivée en cet endroit. Quant au terme de *padouens* il semble qu'il faille plutôt retenir ici le sens de pâturage privé ou terre vague que le sens de bien communal affecté à un usage public.

1. Je tiens à remercier Monsieur le Professeur Paul Roudié qui a eu l'initiative de cette étude, Madame Yvon †, Mademoiselle Boy et Monsieur Philippe Roudié pour leur aide et leurs conseils ainsi que Madame Brigitte Lurton-Belondrade pour l'accueil qu'elle nous a réservé sur le domaine. Par ailleurs, la Société Archéologique de Bordeaux tient à exprimer sa gratitude envers Monsieur Lucien Lurton pour avoir aidé à l'impression de cette communication.
2. A.D. Gir. E 8.1. 1547 Audouin notaire.

Jacques Roborel (1460-1530) et son fils Guirault († 1544), respectivement notaire royal et procureur du Roi à Barsac, sont souvent cités à Barsac dans la première moitié du XVI^e siècle tant pour l'acquisition de parcelles de terre que pour des contrats d'affermage de droits féodaux, notamment avec Gaston de L'Isle.

La constitution du domaine s'est faite par l'achat successif de parcelles sur une durée de quarante ans environ.

Ces différents contrats, dont les minutes ont disparu, sont connus grâce à une action en revendication de titres exercée par Jean Roborel de Climens en 1657 à l'encontre d'un voisin Bernard Plantey qui conteste ses droits³.

Il s'agit d'actes passés par :

— Guirault Roborel le 19 octobre 1551 et le 24 mars⁴, par lesquels il acquiert de Bernard Chillon : "...la troisième partie de tous les eyriaux pin et nau de terre situé au dit lieu de Climens..." et de Bernard de Medeville et d'Isabeau Pian : "...la quatrième partie des murailles de la grange eyraux et padouens de la maison à Climens..."

— Jean Roborel (1550-1601), fils du précédent, avocat au Parlement de Bordeaux, qui achète de "Peyronne, Bonne, Jeanne et autre Jeanne Villeneuve filles et héritières de feu Jean Villeneuve et de Marie Claverie une autre quatrième partie de tous les biens immeubles qui leur appartenait de l'hérédité de leur père et mère et situé au lieu de Climens"⁵.

Le domaine semble être constitué au début du XVII^e siècle et fait partie de la succession de Jean Roborel de Losthaunau, avocat au Parlement de Bordeaux, décédé le 31 juillet 1631 "en sa maison de Barsac".

Il laisse cinq enfants mineurs et une veuve, Bonaventure de Castaing. Elle rend ses comptes le 25 novembre 1654⁶. Le 3 mars 1655, les quatre enfants survivants procèdent au partage des biens de leur père, après bien des difficultés semble-t-il⁷.

Le fils aîné, André Roborel de Losthaunau, également avocat au Parlement, reçoit un enclos à Barsac appelé à Losthaunau, dont la localisation est inconnue, et plusieurs pièces de terres et de vignes.

Le deuxième fils, Jean (1628-1693), capitaine au régiment de Sainte Maure, reçoit : "...la métairie de Climens audit Barsac consistant en maison, chai, parc,

vignes, bois, terres labourables, eyriaux et les vaisseaux vinaires appartenances et dépendances" plus une pièce de vignes appelée Michelle près "du grand chemin qui va et vient de Barsac à Pujols..." plus une pièce de bois et de terres labourable appelée La Passade et enfin une pièce de vignes et de bois taillis à Largillière. Ce Jean Roborel est le premier à ajouter le nom de Climens à son nom patronymique.

Une description plus précise du domaine est donnée par un hommage au Roi rendu le 12 septembre 1665.

En effet en application d'une ordonnance du 12 septembre 1663, Antoine Denort, conseiller du Roi, est chargé de recevoir les exportes, reconnaissances et papiers terriers du Roy en la prévôté et juridiction de Barsac.

Jean Roborel de Climens reconnaît et "confesse tenir en fief du Roy notre sire Louis XIV Roi de France et de Navarre une maison consistant en plusieurs chambres, chay, cuvier, padouens, jardins, terres, vignes et bois le tout en un tenant size et situé en la paroisse de Barsac en un lieu appelé à Climens".

Les limites semblent être

— au levant, "le chemin public qui va dudict Barsacq à Pujols..."

— au midi, "le chemin qui sépare la paroisse dudit Barsacq et celle de Pujols..."

— au couchant, "aux joualles dudit Bernard Plantey et aux possessions de Bernard Bougon dit Bernachon et celle de Jeanne Gassies et du chemin de servitude qui va du village de barrejat à Barsac"

— les limites nord sont très imprécises. Il s'agit "des possessions de Jeanne Tauzin dans lesquelles sont englobées deux pièces de terre complantées en jouaux" acquises par Jean Roborel le 18 juin 1664, "plus neuf régies de terre les six complantées en vignes qui sont dans la pièce de Bernard Plantey" longés par le chemin appelé La Passade. Enfin "une pièce de terre en pin" située sur la paroisse de Pujols en un lieu appelé à Toubanc.

Par cet acte, Jean Roborel est "investi du nom de sa majesté comme d'un fief et seigneurie aux droits et devoirs de rente annuelle perpétuelle foncière et directe de sept sols 3 deniers tournois et deux deniers d'exporte à chaque mutation de seigneur..."

Cette rente est payable chaque année à Noël entre les mains des engagistes du domaine du Roi.

Jean Roborel meurt à Climens le 11 septembre 1693 laissant trois enfants.

L'aîné, André, avocat au Parlement, a déjà reçu de son père par contrat de mariage en date du 9 juillet 1692, les deux tiers de tous les biens qu'il laissera à sa mort, à charge pour lui d'entretenir et nourrir sa soeur Bonaventure. Ces biens sont estimés à 15 300 livres mais nous n'en connaissons pas le détail.

Il reste à partager le dernier tiers et les biens de leur mère Catherine du Tauzin.

Charles, le second, reçoit le bourdieu du Treuil situé sur la paroisse de Sauternes, au village de Carrasse, estimé à 3 000 livres plus 750 livres.

Bonaventure, quant à elle, "...prendra quand bon lui semblera un bien fonds au dire d'exporte dans le bien de Climens et à l'endroit que le Sr André Roborel jugera le moins incommode..." plus quelques meubles, le tout pour un montant de 3 750 livres.

En outre, il est convenu qu'en attendant qu'elle prenne possession du bien fonds elle recevra la moitié du revenu de la pièce de vigne appelée le Muscat à Climens¹⁰.

André meurt à Barsac le 25 septembre 1738, laissant cinq enfants. Dans son testament rédigé le 7 mars 1733¹¹, il lègue la moitié de ses biens à son fils aîné Bernard (1699-1777).

Nous ignorons dans quelle condition le partage fut effectué et si le domaine fut partagé.

Bernard poursuit l'agrandissement du domaine. C'est ainsi qu'il acquiert des parcelles de terres vers le "Broustey de Barrejat" c'est-à-dire vers l'ouest :

— le 6 novembre 1758, de Catherine Dupeyron et de Arnaud Lafon, son fils, pour un montant de 45 livres,

— le 7 novembre 1758, de Jean Barreyre vigneron pour un montant de 30 livres,

— le 30 mai 1763, de Jean Ducasse vigneron pour un montant de 78 livres,

— le 4 janvier 1766, de Jean Gassies charpentier de barriques et de Jean Marquette vigneron pour un montant de 27 livres¹².

Ces acquisitions ne sont pas isolées car il est mentionné dans les actes cités que Bernard Roborel a déjà acquis d'autres parcelles dans la même zone, laquelle semble ne pas être entièrement cultivée. En effet il s'agit soit de régies de vignes décrites comme étant souvent en mauvais état soit de broustey. Il s'agit là : "d'un terme du pays qui est

employé pour désigner un lieu où il croit du bois taillis, s'il n'était continuellement brouté par le bétail ce qui est cause qu'il n'y croit que des broussailles"¹³.

Il faut attendre la fin du XVIII^e siècle pour avoir à nouveau quelques précisions sur l'étendue du domaine.

En effet, le 3 avril 1775, Jean-Baptiste Roborel (1742-an 8 [1800]), fils aîné de Bernard, conclut un contrat de mariage avec Rose Pincemaille de Létang¹⁴. Il y est notamment mentionné que le père du futur époux donnera : — d'une part, dès la célébration du mariage, l'ensemble de ses fiefs, rentes, et droits seigneuriaux, une maison à Bordeaux et une partie de son bien de Monsalut à Cestas. — d'autre part, après son décès, "...la maison de Climens située dans la paroisse et prévôté de Barsac avec tous les meubles et effets mobiliers, ensemble les vaisseaux vinaires avec le clos de Jeanlève situé vers le levant, le clos qui est situé vers midi et couchant joignant la maison et qui s'étend jusqu'au chemin de servitude vulgairement appelé la passade y compris la pièce de vigne dite la Brume et le bois de Barrejat et en plus au delà du chemin de servitude de trois pièces de vignes appelées Largillière, le Fourneau et la première Bessanne de joualle joignant vers le nord audit Fourneau..."

Bien qu'il soit difficile de donner des limites précises, cette description laisse à penser que le domaine tend à devenir un ensemble homogène, notamment avec les clos du levant, du midi et du couchant. Par contre les limites nord sont toujours imprécises.

À la signature de ce contrat, Bernard a 84 ans ; il meurt à Bordeaux le 9 décembre 1777. Il semble bien que depuis plusieurs années déjà Jean-Baptiste ait pris en main la gestion des biens de son père.

C'est ainsi qu'il a acquis le 26 novembre 1774, de différents habitants de Barsac, quelques lopins de terre situés également vers le bois de Barrejat.

Les vendeurs, Etienne Capdeville, tonnelier, Jean Dubourg, Raymond Couture, Jean et Pierre Boireau, vignerons, tous habitants de Barsac, "assemblés dans la maison de Climens" cèdent pour un montant de 46 livres plusieurs parcelles de terre décrites comme : "...un broustey n'ayant guère d'autre bois que quatre mauvais arbres chênes qui ne sont bon que pour le feu" ou bien "un lopin de broustey ayant quelques petites pousses de taillis aumilieu de beaucoup de pins" ou encore "de reges de vignes dans le plus mauvais état"¹⁵.

3. Roncier (Palay, *Dictionnaire de Bearnais et de Gascon*).

4. Archives Roborel de Climens.

5. A.D. Gir. 3 E 3725 f° 694 Couthures notaire.

6. Daubeterre notaire.

7. 20 juin 1578 - 20 août 1578, Bouchet notaire ; 24 octobre 1578

Laferrière notaire ; 8 février 1599 Ducasse notaire.

8. A. D. Gir. 3 E 768, Bassibey notaire.

9. A.D. Gir. 3 E 2757 f° 236-244, De Cassaigne notaire.

10. A.D. Gir. 3 E 11875 Treysac notaire.

11. Archives R. C.

12. A.D. Gir. 3 E 20192 f. 191-192 ; 3 E 20197 f. 9 ; 3 E 20200 f. 2 Bireton notaire.

13. Abbé Baurein, *Variétés Bordelaises*, t. II, Féret 1846, p. 140.

14. A.D. Gir. 3 E 17849 Beignet notaire.

15. Acte sous-seing privé, archives R. C.

Dans son testament du 6 septembre 1775, Bernard Roborel avait disposé que son fils cadet Jean-Baptiste Roborel de Monsalut disposerait "...dans la paroisse de Barsac de la partie entière dudit bien de Climens qui s'étend dans le clos du fonds vers Pujols au delà de Largillière, du Fourneau et de la première bessane de joales..." c'est à dire d'une portion du domaine s'étendant vers l'ouest et le nord-ouest.

Il semble que l'arrangement paternel n'ait pas été satisfaisant car les deux frères établissent un nouvel acte de partage le 18 mai 1779¹⁶.

En effet Bernard Roborel laisse des dettes à sa mort dont une somme de 22 000 livres dues à Jean-Baptiste l'aîné, provenant en partie des avances qu'il a faites depuis plusieurs années : "...pour la culture et les réparations nécessaires dans le bien de Climens qui était dégradé..."

Les deux frères désirant faire "...un arrangement définitif et tel que l'exigent l'union et la concorde qui doivent régner entre parents aussi proches..." ont convenu que Jean-Baptiste Monsalut cèdera sa part de la propriété qui est en mauvais état en contre-partie de ses obligations dans le règlement de la succession. Il donne en plus 18 règes de vignes situées à Matalin (près de Barryat) et deux pièces de pins à Pujols et Illats. Le tout est évalué à 15 000 livres.

Par cet arrangement Jean-Baptiste l'aîné se trouve à la tête du domaine et en poursuit l'agrandissement. C'est ainsi

qu'il acquiert, le 8 août 1788, de Jean Dubourg laboureur à Illats une pièce de "...terre en nature de pinada..." ce qui lui permet d'agrandir le bien de Toublanc déjà cité en 1664¹⁷. Tels sont à ce jour les éléments que nous possédons sur la constitution de ce domaine. C'est grâce à une politique continue, menée pendant plusieurs générations, qu'une famille a pu constituer un vignoble relativement important qui a fait parti de ces : "nobles domaines qui ont taillé de larges brèches dans la forêt et dans la lande"¹⁸.

Les Roborel comme leurs compatriotes ont été animés eux aussi de cette "fureur de planter" dénoncée par l'intendant Boucher en 1724 et ont contribué aussi au développement du vignoble bordelais.

Les livres de comptes de la propriété ont disparu et l'on ne possède pratiquement pas de renseignement sur l'exploitation du domaine.

Un règlement de compte passé entre Jean Roborel de Losthaunau et Jean Dupin de Barsac fait état de tonneaux de vin blanc et nous donne un inventaire succinct du matériel vinaire situé sur le bien de Losthaunau. Il s'agit de "...deux douilhs quatre terses vieilles six douilhates, trois coffres un treuil ou pressoir de boys pour faire le vin quatre comportes trent six douilhs pour faire une cuve et huit fonds vieux un taray a perces barriques..."¹⁹.

16. Acte s.s.p., archives R. C.
17. A. D. Gir. 3 E 20224, Bireton notaire.
18. R. Pijassou, *Histoire de Bordeaux au XVIIIe siècle*, p. 163.
19. Tartas notaire.



Il existe un extrait du livre de raison d'André Roborel qui donne des précisions sur les grands froids des années 1694-1707 et 1709. Malheureusement le document original a disparu²⁰.

Les quelques éléments que nous possédons concernent la gestion de Jean-Baptiste Roborel.

En effet le 26 juillet 1773 dans une lettre²¹ qu'il écrit à son frère il signale que : "...la coulure a déjà emporté à Barsac une partie de la récolte. On ne donne en général que la moitié des vins de l'année dernière..."

Les vignes sont fumées. Dans la même lettre il ajoute : "...Demandez à Arnaud et chargez le de s'informer si dans le mois d'août on ne pourroit pas acheter quelque bateau de fumier et le faire charrier tout de suite plutôt que d'attendre à faire cet achat après les vendanges lorsque la saison devenue pluvieuse fait craindre des débordements fréquents..."

Le 24 novembre 1779 il donne : "...à titre de fief nouveau et nouvelle baillette à renouveler de neuf ans en neuf ans..." en faveur de Bernard Bernadet dit Pelouche vigneron habitant au village de Mattelin : "...une pièce de vignes de dix huit règes de vignes...située à Mattalin..." et une "...terre vuide appelée au Clauziot..."

Bernard s'engage à entretenir la vigne et à "...complanter aussy en vigne la dernière pièce de bon plan dans l'espace de trois ans et d'extirper les rochers..."

20. Voir annexe.

21. Archives R. C.



Il s'oblige "...de soigner et cultiver annuellement en bon ménager et père de famille, les tailler, échalasser et fumer quand elles en auront besoin et leur donner annuellement trois façons de terre..."

Le quart de la vendange sera remis au sieur Roborel et sera porté par Bernadet dans le cuvier de Climens. Enfin Bernadet devra demander la permission de vendanger et récolter les fruits à Roborel qui pourra envoyer un garde qui sera nourri par Bernadet²².

Tels sont les éléments que nous possédons actuellement sur la culture de la vigne sur ce domaine. Bien que Thomas Jefferson, en 1785, ne cite parmi les vins blancs les plus estimés que celui du Président Pichard à Barsac, on peut raisonnablement penser que l'on a affaire à un vignoble qui fait l'objet de soins attentifs de la part de ses propriétaires.

Nous n'avons aucune indication sur l'état et la forme des bâtiments d'habitation et d'exploitation. Dans le contrat de mariage de Jean-Baptiste en 1775, il est mentionné qu'il devra héberger son frère cadet dans "la chambre neuve", sans plus de précisions. Dans la lettre que le même Jean-Baptiste écrit à son frère le 26 juillet 1773, il fait allusion à la construction d'un nouveau portail qui a disparu aujourd'hui. Les bâtiments actuels semblent être en partie du XVIIe siècle mais ont été remaniés à plusieurs époques. Il subsiste dans la cour un puits du XVIIe.

22. A. D. Gir. 3 E 20214, Bireton notaire.

On ne connaît malheureusement rien de la vie quotidienne de la famille dans cette demeure. La lettre du 23 juillet 1773 déjà citée, nous laisse supposer que les Roborel aimaient à y séjourner et à s'y retrouver : "...Déjà dans le doux espoir d'aller bientôt à Barsac mon imagination se retraçoit d'avance tout le plaisir que j'espérois y goûter. Il me sembloit que l'ennui ne pouvoit point habiter dans ces riantes allées de charmes que vous visités souvent plusieurs fois le jour. Je m'y promenois en esprit avec vous. Nous nous entretenons avec la nature. Et là loin des importuns et des tumultes bruyant des villes nous puisions dans ces entretiens une source intarissable de réflexions utiles..."

Mais peut être que tout n'était pas aussi idyllique dans cette paroisse car il ajoute : "...Sans doute qu'étant armé maintenant d'un fusil Arnaud se promènera désormais la nuit sans craintes dans notre bien et qu'il veillera à la garde de notre fruit. Il seroit bien fâcheux que dans une année qui paroît devoir être abondante les mains rapaces de nos voisins privassent mon cher père du fruit de ses soins et travaux..."

Pendant la Révolution la situation de Jean-Baptiste Roborel est précaire. Dans une requête qu'il adresse au comité de Salut Public pour ne pas être taxé trop fortement

Extrait du livre de Raison de feu M. André Roborel de Climens, avocat en la cour, touchant l'effet des gelées d'hiver sur les vignes des ans 1694 1697 et 1709.

1694

Le grand froid de cet hyver a gelé dans la province environ la moitié des vignes et en certains endroits presque toutes notamment dans les vignes blanches.

Les terres fortes, les argileuses et compactes, les pierreuses ont beaucoup plus souffert que les terres légères et sabloneuses. ainsi la paroisse de Barsac a été des plus maltraitées.

A climens chez moi, les vignes ont été presque toutes gelées et plus qu'ailleurs, étant toutes en terres fortes, argileuses où pierreuses et presque toutes vignes blanches.

Les grandes vignes, les vignes faites, et dans leur âge de force et de port ont eu plus de mal que les jeunes vignes, qui moins elles avaient d'âge, moins ont elles été touchées de

pour un emprunt patriotique, il signale notamment que son bien de : "...Barsac est presque entièrement ruiné. Il n'y a recueilli l'année dernière qu'une barrique et qu'il a été forcé d'arracher presque les deux tiers des vigns..."

Il meurt à Bordeaux des suites d'une longue maladie, écrit son frère dans son agenda.

Le 22 thermidor an X (11 août 1802), sa veuve et ses enfants vendent le domaine à Jean Binaud négociant à Bordeaux pour un montant de 40 000 F. L'ensemble consiste en : "...maison de maître, maison de valet, chai, cuvier et autres batiments à l'usage du dit bien, vaisseaux vinaires, bétail, charette et outils arratoires servant aux labourages et culture dudit bien, vignes, terres labourables et bois taillis formant trois enclos et les trois ensembles la contenance de 27 ha ou quatre vingt journaux... Ensemble deux pièces de pinadas située sur la commune d'Illats de la contenance d'environ 2 ha ou 6 journaux..."²³.

Le domaine est classé premier cru en 1855. Il appartient alors à Elic Lacoste.

Après avoir été ravagé par le phylloxera, il est acheté par Henri Gounouilhoul en 1885.

Il est depuis 1971 la propriété de monsieur Lucien Lurton.

la gelée. proportion qui s'est trouvée jusqu'aux barbeaux et aux plans en pépinière, qui n'ayant les racines que comme à fleur de terre, n'ont cependant reçu que très peu d'impression de ce grand froid, qui a fait tant d'effet sur les vignes les plus vigoureuses.

Les trois quarts de ces vignes gelées ont poussé dans l'été ; les unes du fonds et d'entre deux terres, d'autres près de terre et quelques unes vers le milieu du cep ; mais la pousse d'entre deux terres où qui venait du fonds a été la meilleure et a donné des jets les plus solides, qui ont formé comme de nouveaux pieds de vigne.

Les pieds de vigne qui n'ont pas poussé du tout dans l'année et que bien des gens tenaient pour morts, ont poussé pour la plupart l'année suivante.

Je n'en fis couper que dans l'hyver de cette année suivante et je m'en trouvai bien. je ne fis arracher que celle dont l'espèce ne me convenait pas ; la pousse du fonds où d'entre deux terres, venant d'un ancien pied de vigne, est de bien plus de ressource qu'un barbeau où même un plan, soit pour la plus prompte production, soit pour la qualité du vin, ce jet qui forme un pied tout nouveau se trouve en état de porter dès la seconde année.

A l'égard de la récolte en général elle fut extrême disetteuse pour les blancs, mais il y eut raisonnablement des rouges surtout des vins de palu, car les palus furent encore bien moins maltraités que les graves il y eut même des palus qui ne se ressentirent pas du tout de cette gelée.

1697

La forte gelée de cet hyver a fait un effet extraordinaire et singulier, ayant gelé les trois quarts des vignes de deça la rivière, depuis Langon jusqu'à Bordeaux, comprenant toutes les graves et n'ayant presque point touché les vignes d'au delà de la rivière, depuis Blaye, comprenant tout l'entre deux mers, jusqu'à la Réole et plus haut, où il y a eu abondance de vin.

Dans toutes ces vignes de deça la rivière, qui ont été gelées cette année, ce sont les blanches plus que les rouges, les pieds dans leur force et port, avec les vieux pieds plus, que les jeunes pieds plans et barbeaux, les terres fortes plus que les sabloneuses et légères, les graves plus que les palus ; ainsi il en a été à peu près comme en 1694. j'en ai usé aussi de même à l'égard de ces vignes gelées dont la plus part de celles qui n'ont pas poussé dans l'année suivante. C'était donc bien improprement que ces vignes tant en 1694 que la présente année 1697 avaient été dites mortes, puisqu'elles n'avaient de mort ou de gelé que la partie du cep qui était à l'air et au dessus de la terre, au moins pour la plus part.

1709

Il a fait cet hyver un froid si excessif, qu'on n'avait ni mémoire, ni tradition d'un pareil. il a duré dans sa force depuis le 6 janvier jusqu'au 23. les vents ont varié durant le froid, qui a été également aigre et vif, dans le vent de sud et dans le vent de nord.

Toutes les vignes sans distinction de terrains et de sepage ont été gelées, grandes et fortes vignes, vieilles vignes et jeunes vignes, barbeaux et plans

La plus part des plantes et des arbres fruitiers ont péri même dans la racine ; et jusqu'à des ormeaux et des

chênes, et des plus vigoureux : pour les cerisiers, chataigniers et noyers, il s'en est sauvé très peu. mais n'étant question ici que des vignes, on laisse le détail concernant d'autres objets.

Malgré l'effet mortel de ce froid si vigoureux sur tant d'espèces de plantes et de hauts arbres, les vignes ont poussé pour la plus grande partie, principalement du fonds et d'entre deux terres ; il y en eut plus à la vérité, que dans les années 1694 et 1697 qui ne poussèrent pas du tout, et plusieurs qui au lieu de l'année suivante ne poussèrent que deux ans après, celles même qui poussèrent la même année eurent la pousse plus tardive et quelques unes jusques au mois d'août. mais cette pousse d'août ne donna que des jets menus et faibles. Ce qui avait été de même en 1694 et 1697.

J'ai toujours remarqué que cette pousse d'août ne vaut pas grand chose et qu'elle ne sert qu'à dénoter que le bas de la vigne et surtout que les racines ne sont pas mortes et qu'on peut espérer pour les pousses suivantes. / quelques uns attribuèrent à la neige, qui couvrit la terre de 4 ou 5 pouces d'épaisseur durant le froid, la conservation des racines de la vigne, et de la partie du cep qui était dans la terre. Cependant la terre fut prise et glacée à une grande profondeur au dessous de la neige

D'autres jugèrent que la grande et vive impression du froid fut occasionnée par l'espèce de dégel intermédiaire, quoique bien court, qui survint au milieu du tems du froid. Mais ces divers raisonnements sont détruits par les événements du froid des années 1694 et 1697 où il n'y eut ni neige ni dégel et où cependant les effets du froid avaient été à peu près aussi pénétrants ; sauf la différence que le mal a été plus général cette présente et notable année 1709.

Observations faites en août 1766
tant sur la gelée d'hyver de la présente année
que sur celle des autres années ci dessus
par M^r Roborel de Climens fils d'André

Le froid ou gelée de cet hyver a porté comme en 1694 et en 1697 principalement sur les vignes blanches, et sur certaines parties des rouges et par son effet en tout semblable à celui de ces années là, les terres légères et sabloneuses ont eut moins de mal et beaucoup moins que les terres fortes, argileuses et pierreuses ; les palus moins que les graves ; les jeunes vignes, c'est à dire les très jeunes vignes, jusqu'aux barbeaux et aux plans, beaucoup moins non seulement que les vignes vieilles, mais que les vignes dans leur âge de force et de port autrement de production.

23. A. D. Gir. D D 107.

Dans ces diverses années, les vignes gelées ne l'ont été que dans la partie du cep qui était à l'air et au dessus de la terre. L'effet de la gelée n'ayant pas porté sur ce qui était dans la terre et au dessous de la superficie, même dans le froid si pénétrant de 1709, le tout quoique la terre fut prise et glacée à une grande profondeur ; et les terres fortes ayant plus souffert que les terres légères et sabloneuses, il paraît que ce n'est pas la qualité plus au moins pénétrable de la terre pour donner accès au froid, qui a occasionné sa forte impression. on voit aussi l'erreur de ceux qui soutenaient qu'attendu la grande sécheresse tant de la terre que de l'air qui régnait durant le froid de 1766, on ne devait pas craindre de mauvais effets du froid sur les vignes, d'autant mieux qu'il faisait même tems le plus beau soleil du monde.

Les jeunes vignes, mais les très jeunes vignes ayant été épargnées, on a dit qu'il n'y avait de mal que dans les vieilles vignes. ce qui n'est pas rendre exactement l'effet de la gelée car indépendamment des vignes véritablement vieilles, celles qui étaient dans la force de l'âge comme de 20, de 30, de 40 ans et qui faisaient la plus grande quantité ont été très fortement gelées.

Autre extrait

Les personnes qui avaient fait arracher leurs vignes où couper leurs souches au pied s'en repentirent. Cette année fut disetteuse en vins et en vins blancs beaucoup plus qu'en vins rouges ; dans les palus on recueillit passablement de ces derniers.

Le même hyver avec les mêmes circonstances se fit sentir en 1697. La Garonne fut chargée de glace ; la forte gelée et sa durée causerent à peu près les mêmes accidents, à l'exception d'un fait assez singulier. environ les trois quarts des vignes au côté gauche de notre rivière je veux dire celui de Bord^x, furent gelées : celles du côté droit à commencer dans le Blayais compris l'entre-deux mers jusques à la Réole et au dessus dans la même direction, souffrirent beaucoup moins. la récolte des vins de toute espèce y fut assés abondante mais de mauvaise qualité. les

gelées du Printemps continuèrent par intervalles jusques dans le mois de Mai, on n'a pas oublié la gelée de glace du 16 jour de Saint Fort qui fit périr toutes les premières pousses de la vigne. les tems ayant été favorables l'été suivant la vigne repoussa de nouveau mais c'était trop tard, et son fruit ne meurit qu'imparfaitement avant la fin de l'automne. ici se présente une question : pourquoi ne vendange ton dans le Bearn que vers la fin de novembre et plus tard, souvent quand le raisin est couvert de verglas ou de neige ? dans d'autres pays comme en Allemagne quand le fruit est encore vert. dans cette provinces les fortes gelées le détruisent, excepté les raisins blancs, que l'on diffère à cueillir en certains vignobles où l'on veut faire du vin doux. on sait qu'il faut à peu près six mois pour former un bon raisin, à compter depuis le premier développement de ce qu'on appelle la manne jusques à sa parfaite maturité.

Le froid de 1709 fut si excessif que de mémoire d'homme, on n'en avait pas éprouvé de semblable il dura dans sa force depuis le 6 janvier jusques au 23 du même mois. il se fit sentir subitement précédé d'une pluie douce l'après midi un petit vent de sud qui régnait fit place à un vent de nord impétueux. on apprit que cette révolution ne s'était faite en Hollande que vingt-quatre heures plutôt qu'à Bord^x. au rapport de l'ancien thermomètre de l'observatoire de Paris on a estimé que celui de Réaumur aurait descendu au 14 degré au dessous du terme de la congélation. La Garonne fut entièrement chargée de masses énormes de glace entassées les unes sur les autres, surtout à la pleine mer où elles ne laissaient qu'un canal étroit et interrompu au milieu de la rivière. On se souvient encore des ravages de ce cruel hyver. les plus vieux et les plus gros arbres se fendaient en éclatant dans les forêts avec un bruit d'artillerie. les grains semés les vignes presque tous les végétaux périrent. Malgré cette destruction quelques pieds de vigne poussèrent des bourgeons l'été suivant qui sortaient d'entre deux terres où du niveau des terres mais en très petite quantité. cette remarque mérite attention pour ne se hâter pas de faire arracher les souches que les vigneron jugent être mortes. Ces observations m'ont été...

Une mazarinade peu connue

présentée par Xavier Roborel de Climens

RELATION VERITABLE, DE CE QVI S'EST PASSÉ à Bourdeaux à la prise de trois per- sonnes qui ressembloient au Car- dinal Mazarin, au Duc d'Esper- non, & à la niepce Mancini, de- stinée pour femme au fils dudit Duc :

Et comme elles ont esté bruslées.

Pendant les cinq années que dura la Fronde, Mazarin subit l'assaut d'un flot de critiques, d'injures et de calomnies. Des milliers de libellistes et de folliculaires de tous styles et de tous niveaux se déchainaient contre lui.

Ces placards ont souvent deux, quatre ou huit pages¹, rarement plus, et sont souvent vendus à prix modiques. Certains étaient de vrais opuscules comme la Mazarinade de Scarron, en mars 1651, dont le titre servira à baptiser le tout.

L'ensemble des mazarinades n'est pas un bloc homogène. Il représente les différentes tendances de la Fronde dont les intérêts sont souvent opposés. Les thèmes dominants sont les vices italiens du Cardinal, ses goûts, sa tyrannie, sa dissipation des finances, sa cupidité.

La mazarinade que nous présentons ici date de 1651 et relate des événements qui se seraient produits à Bordeaux. D'après le Professeur Loirette elle n'a jamais été publiée.

1. En l'occurrence, huit pages, de format 16,5 sur 22 cm.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS PREVVERAY, rue Saint
Jacques, au Croissant d'argent.

M. D. C. L. I.

La reconnaissance de Monseigneur le Prince de Condé enuers ceux qui ont contribué tant soit peu à sa deliurance, est telle, que quoy que les Bourdelois eussent embrassé son party autant pour grossir & meliorer leleur, que fortifier celui de Monsieur le Prince : Neantmoins Monsieur le Prince leur a voulu tesmoigner sa gratitude par des marques & des sentimens dignes de sa generosité ordinaire, & de sa naissance. Il deputa pour cet effet depuis son retour à Paris, quelques Gentils-hommes vers le Parlement de Bourdeaux, pour remercier de sa part ce Corps Auguste, des trauaux qu'ils ont soustenus à sa consideration.

Ces Messieurs furent receus avec vne joye & une magnificence digne de la galanterie Bourdeloise, où ils firent voir qu'ils ne sont pas moins courtisans que soldats : Mais l'accident qui surprit les esprits au milieu de ces ciuilités reciproques & de ces acclamations publiques, fust la prise d'un vaisseau Genoïs par les Bourdelois, où l'on creut d'abord auoir pris le Cardinal Mazarin, le Duc d'Espéron, & la niepce Mancini qui estoit promise au fils de ce Duc. Cela n'eust pas de peine à prendre croyance dans la Ville, apres le bruit qui auoit couru que le Cardinal se deuoit retirer à Gennes ; Et de plus l'on prit dans le vaisseau trois personnes qui ne ressembloient pas mal au Cardinal, à sa niepce & au Duc d'Espéron. L'on ne sçauoit exprimer les mauuais traitemens que la populace fit à ces trois innocens, iusques-là mesme que de prendre resolution de les brusler tout vifs. Ces personnes estoient de Gennes, & comme ils parloient Italien, cela ne seruit pas peu à faire croire que c'estoient les trois personnes susdites : Le bucher estoit desia dressé dans la place publique, lors que l'on vint à remontrer à ce peuple qu'ils se mesprennent, comme il estoit assez facile, à l'esgard principalement de Monsieur d'Espéron, qui pour auoir esté leur Gouverneur estoit connu de la pluspart de la Ville. Le peuple fâché de se voir priué de cette satisfaction & vengeance de tous leurs maux, & aussi pour euer la derision de leurs compatriotes, recourut à cet artifice, qui fut de faire trois statuës d'ozier qui representoient le Cardinal, le Duc d'Espéron & la niepce, & de les brusler du feu qui auoit esté destiné pour leurs personnes.

Ce qui fust de plaisant dans ce rencontre, fust que la pluspart ayant ouï le premier bruit & voyant trois personnes sur vn bucher, creurent effectiuement que c'estoit les personnes en effet, ce qui fit que la vengeance publique en fust mieux satisfaite : Et entre autres circonstances il y eust vn faiseur de Calottes, qui auoit par hazard vne calotte de Cardinal qu'on luy auoit donné pour racomoder, & qu'on auoit oublié d'aller requérir ; Il la donna au Bourreau qui la mit sur la teste de la figure du Cardinal, à qui l'on auoit fait vn visage de cire qui ne luy ressembloit pas mal, comme aussi à Monsieur le Duc d'Espéron & à la petite Mancini, horsmis que l'ouurier aduoüa qu'il n'auoit iamais fait de visage de cire assez laid pour la représenter naïfement.

Mais ce qui parut d'admirable dans ce spectacle, fust qu'on trouua inuention de faire remuer & parler ces trois figures, par de petits garçons qu'on auoit mis dedans, & qui

sortirent apres pardessus l'eschaffaut lors qu'il fust temps de les mettre en feu : Ces figures s'embrassoient les vnes les autres, & la petite Damoiselle auoit vn mouchoir qu'elle se portoit à tout moment sur les yeux ; & apres ce langage muet des bras, de la teste & des yeux, voicy ce que dit le Cardinal Mazarin en langage Italien, pour mieux faire la farce, en se tournant vers les deux autres.

L'on a bien raison de dire que l'amour est cause de tous les grands maux qui arriuent dans le monde, que la flame de vostre fils & de ma niepce nous est fatale, puis qu'elle nous va reduire en cendres, apres nous auoir vainement eschauffez contre cette Ville & cette populace, qui nous punit maintenant par vn supplice conforme à la cause de leurs maux : Que n'aons nous esteint les premieres estincelles de cette funeste ardeur qui nous va tous trois reduire en cendres ; ainsi Pâris fust cause de l'incendie de Troye par l'amour qu'il eut pour Helene, & les Bourgeois de Sodome & de Gomorre attirerent sur eux le feu du Ciel par leurs impudiques flames.

Cela est bon pour vous, repartit le Duc d'Espéron, nostre amour n'estoit pas de cette nature là ; Ce n'est pas que ie ne le deteste comme le plus detestable amour qui ait iamais esté, puis qu'il est cause de ma ruine. O maudite ambition ! ô maudite auarice ! faut-il que j'aye desolé toute vne Prouince, & t'aye immolé en sacrifice mille & mille personnes qui ont esté esgorgées pour mes interets particuliers : Oüy nous auons tous trois mérité ce supplice, puisque tous trois nous auons esté cause de la misere de Bourdeaux.

La petite Damoiselle en embrassant son oncle luy dit, hélas qu'il eust mieux valu que j'eusse resté petite Bourgeoise de Rome que de venir me brusler en France, vous en estes cause mon Oncle, vostre ambition m'a ruinée, & il faut innocente que ie suis, que les Bourdelois me sacrifient à leur fureur : le prie Dieu qu'il vous pardonne ma mort, & que vous brusliez pour nous deux en l'autre monde. Ces discours finis, les garçons firent encore donner mille embrassades aux figures, & puis se retirerent & les remplirent de feux d'artifices, qui representerent agreablement toute l'histoire de la cause des mal-heurs des Bourdelois.

Il sortit du corps du Cardinal vn petit Cupidon, qui ayant mis son arc & son brandon entre les mains du Duc d'Espéron, ce Duc mit le feu dans vn chasteau de bois qui representoit Bourdeaux, & decochoit en l'air des flesches qui retomboient en des estoiles confusément agreables. Cela ayant jotié, la petite Damoiselle lança vne bourse sur le Duc d'Espéron qui l'embrasa de telle sorte, que s'estant précipité au milieu de l'incendie, il brusla en se demenant comme vn furibond ; le Cardinal brusla par apres, & en suite la niepce avec des millions de fusées, qui s'esleuant vers le Ciel sembloient encore luy demander Iustice de tous les maux que ce funeste amour a causé a causé à l'vne des plus fameuses & plus importantes Prouinces de France.

F I N

Deux actes notariés

présentés par Guy Lacoste-Lagrange

Retables disparus à Labrède

“Aujourd’huy neuf avril mil sept cent soixante neuf apres midy par devant le nore.royal en Guienne soussigné, ont été présents Jean Dullin me. charpentier habitant du bourg de Labrede procedant au nom et comme fabriqueur et grand ouvrier de l’oeuvre et fabrique de l’église de la paroisse de Labrede d’une part, et sieur Paul Antoine Loir maitre platrier habitant de la ville de Bordeaux au faux bourg St. Seurin nouvelle rue Saint Martin d’autre part, lesquels de leur bon gré ont entre eux fait et arrêté et reciproquement accepté les conventions suivantes

“C’est à savoir que le dit Dulin au dit nom a donné à construire et à faire au dit sieur Loir platrier ce acceptant selon les regles de l’art deux retables qui doivent etre faits dans la dite église de la paroisse de Labrede aux deux petits autels qui sont actuellement dans la dite église et aux deux ailles d’icelle un retable à chacun desdits deux autels l’un appelé de Notre Dame, et l’autre de Notre Dame de pitié lesquels deux retables seront faits par le dit Loir dit la liberté en platre suivant et conformément au plan des dits retables et au dessus compris au dit plan qui a été représenté devant nous nore. et témoins par le dit Dulin au dit Loir lequel apres l’avoir vu et examiné l’a agréé et a promis faire et executer les dits retables conformément au dessein exprimé au dit plan et le mieux qu’il lui sera possible. Le dit Loir sera tenu comme il promet et s’oblige d’avoir fait et entierement parachevé les dit deux retables dans quatre mois à compter de ce jour et de commencer a travailler au plus tard dans quinze jours Il sera tenu faire tous des dits deux retables depuis les socs de la dite église jusqu’aux deux autels à tombeau que l’on se propose de faire faire à la place de ceux qui y sont a présent en pierre de taille et dure La construction desquels n’est point comprise dans la présente entreprise que fait le dit Loir avec le dit Dulin. Les dits socles auront un pied de hauteur sur terre le dit Loir sera tenu en outre de faire comme il

promet sur chacun des dits deux autels un petit tabernacle en platre massif à trois fasses au devant chacun desquels il y aura la figure d’une petite pate sur laquelle sera représentée la forme d’un calice et d’une hostie sur le calice et à chacun des cottés des dits deux tabernacles il sera fait un petit panneau avec un cadre autour formant quatre panneaux pour les deux tabernacles garnis au gout du dit Loir ouvrier et sur chacun des dits deux tabernacles il sera fait deux consolles en platre sur lesquelles il sera mis une couronne aussi en platre et entre les deux consolles de chacun des dits tabernacles il sera fait sur chacun des dits tabernacles un reposoir pour y placer le St. Sacrement, le dit Loir moyennant le prix qui sera apres mentionné et convenu pour le présent marché et présente entreprise sera tenu se fournir à ses dépens tout le platre et autres matériaux qui seront necessaires pour faire construire et parachever tous les ouvrages cy dessus mentionnés.

“Le présent marché et convention ainsi fait et reciproquement accepté entre les dits Loir et Dulin pour et moyennant le prix et somme de huit cent livres qui doivent etre payés par le dit Dulin au dit Loir et laquelle somme de huit cent livres le dit Dulin au dit nom sera tenu comme il promet et s’oblige de payer et delivrer en bonnes especes d’argent au dit s. Loir savoir quatre cent livres lorsqu’un des dits retables aura ete fait et parachevé avec tous les ouvrages en dépendant qui concernent ledit Loir ainsi qu’ils sont cy dessus expliqués et les autres quatre cent livres soudain que le dit Loir aura fait et parachevé le second retable et finy entierement tous les ouvrages qui le concernent qu’il a cy dessus entrepris et ce que dessus les dites parties ont ainsi pris et reciproquement convenus et accepté et ont le tout promis executer et entretenir à peine de tous depens dommages et interets sous obligation et hypotheques savoir dudit Sr. Loir... le dit Dulin au dit nom de ses biens meubles et immeubles present et avenir et de

la part dudit Dulin au dit nom envers ledit Sr. Loir de tous les biens et revenus temporel de la dite église et fabrique qu'ils sont soumis à justice.

“Passé au bourg de Labrede en l'étude dudit notaire, de Jean Galles aîné laboureur, Jean Duprat et sr. Jerome Descaq clerc demeurant à Labrede

“Témoins à ce requis ledit Loir a déclaré ne savoir signer de ce faite interpellé par moi

DUPRAT
DULLEIN - GALLES - DESCACQ
REAUD no^{re}

Contrôlé à Castres le 10 avril 1769 Reçu cinq livres dix sept sols compris . les 5 sols par livre BOURRON”

Ces retables auraient été transportés au château de La Brède ainsi que divers chapiteaux lors d'un effondrement de l'église de La brède (1879). Renseignements pris auprès de Madame de Chabannes, il n'existe aucune trace au château de La brède. Ces retables auraient pu être déposés à Bordeaux par M. Charles de Montesquieu alors maire de La Brède en même temps que les chapiteaux qui furent présentés lors d'une récente exposition.

Aucune trace au Musée d'Aquitaine.¹

Travaux rue Neuve, pour Montesquieu

“Aujourd'hui sixieme du mois de juillet mil sept cent quarante huit apres midi par devant moi not. Royal à Labrede et en Guyenne soussigné a comparu sieur Jean Alary, bourgeois et architecte de la ville de Bordeaux, y demeurant rue des Faures, paroisse St. Michel, lequel de gré et volonté a déclaré et confessé avoir reçu en trois fois, puis le vingt neuf juin de l'année derniere tant de Dame Jeanne de Lartigue épouse de Messire Charles de Secondat de Montesquieu chevalier seigneur baron de Montesquieu, Labrede et autres lieux, ancien presid. t à mortier au parlement de Bordeaux, un des quarante de l'academie française, que du seigneur de Montesquieu icy présent et acceptant, la somme de deux mille trois cent soixante livres en écus de six livres pieceS et autre monnoye le tout de cours, laquelle devait revenir au sr. Alary pour avoir iceluy Alary bâti à neuf le corps de logis vers levant ou est l'entrée de la maison appartenant à la d. dame de Montesquieu située au bout du cu de saq de rue neuve fait faire tous les ouvrages de menuiserie, charpenterie, serrurerie et vitrerie, ensemble un mur qui sépare de haut en bas les chambres du principal corps de logis, planchéyé à neuf le dit principal corps de logis, carrelé certaines

pieces, fait au dit principal corps de logis quatre cheminées et autres ouvrages et fourni tous les matériaux de tout quoi le Sr. Alary au moyen de la reception qu'il a fait de la somme de deux mille trois cent soixante livres des deniers dudit seigneur de Montesquieu, il déclare tenir quitte le dit seigneur et tous autres

“De quoy a esté requis et octroyé acte fait et passé à St. Seurin dans la maison de Monsieur le Doyen, abbé de Feze et de Nizor, frere du dit seigneur, en présence de Antoine Darreteig mad. demt. dans la parce. de Labrede et de Charles Colomie domestique du dit seigneur ht. dudit Bordeaux rue Margaux, parse. St. Mexant témoins à ce requis.

MONTESQUIEU approuvant la date du six juillet
Charles COULOMMIER - ALARY
DARRETEIG approuvant la date du six juillet
LATAPIE not. approuvant la date du six juillet

Controlé à Portets le 21 juillet 1748 fol. 41
reçu quatorze livres huit sols compris les 4 sols par livre

1. Ce contrat en 3 pages et demi ne présente aucune ponctuation et de multiples accents sans rapports avec le texte. Le nom de Dullein est écrit des mêmes façons différentes que dans le texte.

Pour la vie quotidienne au XVIIe siècle : Six actes notariés du baillage royal de Saint-Loubès

présentés par Jean-René Lherm

I

Les six actes notariés présentés ici sont extraits des minutes de deux notaires royaux, Coyfard et Mosnier, qui ont exercé en Entre-deux-Mers, en particulier à Saint-Loubès.

Le propos n'est pas de rechercher dans ces textes un témoignage sur l'histoire des idées ni sur celle des événements. Il est de façon plus restrictive, de relever quelles étaient les conditions matérielles de la vie quotidienne, dans le monde rural, en “pays bourdelois”.

Les actes, dont les originaux se trouvent aux Archives Départementales de la Gironde, sont les suivants :

Notaire Coyfard :

13 mai 1637 — Contrat de commande de tableaux pour le retable du Maître-Autel de l'église de Saint-Sulpice de Bernac.

22 mai 1677 — Contrat pour la fourniture du Tabernacle de l'église de Saint-Loubès.

Notaire Mosnier :

5 février 1689. Inventaire après décès des biens meubles de Pierre Nouguey rède, laboureur (f° 1189).

7 juin 1689 — Inventaire après décès des biens meubles d'Antoine Charriol, marchand (f° 1236).

31 janvier 1693 — Inventaire des meubles pour le mariage de Jean Duprat jeune, laboureur, (f° 1989).

17 octobre 1703 — Inventaire des meubles pour le mariage de Raymond Duprat vieux, laboureur, (f° 3430) (ce dernier a été retenu, malgré sa date, en raison de ses liens avec les précédents).

Le premier contrat, du 22 mai 1637, concerne un accord conclu avec le sieur Bruno, maître peintre, habitant de Libourne, sur lequel M. le Professeur Roudié a bien voulu nous communiquer quelques précisions :

“Léo Drouyn, dans “Promenades archéologiques dans le département de la Gironde”, *Société Archéologique de Bordeaux*, t. II (1875) reproduit un extrait du plus ancien registre de l'Etat civil de Saint-Sulpice d'Izon, où le curé, à la date du 20 décembre 1637, faisait, état du paiement au Sieur Bruno de 210 livres pour le rétable du maître autel...”

Ce texte figure en effet en première page du registre côté 483 GGI, aux Archives Départementales.

Il semble intéressant de donner la transcription de ce contrat :

Aujourd' hui, tresiesme du mois de May Mil six centz trente sept, après midy, par devant moy Raymond Coyfard, notaire et tabellion royal en Guienne Soubz signé présents les témoins bas nommés a été présent en sa personne Jehan Bruno, Maître peintre, bourgeois et habitant de la ville de Libourne, lequel de sa bonne et agréable vollonté a promis et promet par ces présentes faire les oeuvres et reparations qui s'ensuivent dans l'église parochiale de Saint Sulpice et au Maistre Autel d'icellè, présents, stipullant et acceptant Maistre Pierre Faure, prêtre, Curé

de la dite paroisse, Pierre Faure, sieur de Cantin, Mes Jean Garosse et Pierre Delafon, praticiens, Pierre Fontaneau, marchand et Arnaud Marc, fabriqueur de la dite église. Premièrement un grand tableau dans lequel serait peint et représenté ung crucifix, un Notre-Dame d'ung coté et saint Sulpice de l'autre, le tout dans le même tableau. Plus deux autres tableau, ung à chasque costé du grand tableau, dans l'ung desquels sera aussi painct et repprésanté Sainct Anthoine et dans l'autre Sainct Michel. Plus ung autre tableau, dans lequel sera représenté Dieu le Père et deux anges à chasque côté portant le mystère de la passion Avec le Saint esprit au mittan. Lesquels tableaux seront paincts en bonnes vives couleurs et le tout à l'huile. Le grand tableau orné d'une corniche noyer (?) et dorée et les autres avec une petite corniche de sappin peinte, le tout fourni par le dit Bruno de table de sappin, rendu et fini et parfait dans le jour et feste de Sainct Michel prochain venant, moyennant le prix et somme de deux cent dix livres tournois que lesdicts Sus nommés, faisant tant pour eux que pour les autres habitants de ladite paroisse de Saint-Sulpice ont promis de payer et dellivrer aud. Bruno a trois pactes savoir cinquante sept livres tournois, qu'il a reçu dudit Marcq, fabriqueur

Sur ces présentes, en bons deniers comptants, de laquelle somme il s'est contenté et il a donné, octroyé et donné quittance par ces présentes. Et le restant, qui est cent quintante trois livres tournois ; ont promis de payer les autres trente trois livres, en une douzaine de barriques neufves dans quinze jours, trente livres dans la fin du mois d'Aoust et quatre vingt dix livres tournois à la fin de ladite besogne, A la charge que ledit Bruno sera tenu de prendre ung thonneau de vin rouge, bon et marchand, logé en une futaille neuve, en déduction de ladite somme, au prix Courant, le tout a peine de tous dépens Domaiges et intérêts. Et pour l'entretènement et tout ce que dessus faire, tenir, garder et inviolablement observer de poinct en poinct, sellon la forme et tenu lesd. parties chascune pour soy requises et ont obligé les unes envers les autres, leur personne et bien meubles et immeubles présents et advenir.

faict
au bourg dud. Sainct Sulpice dans la Maison de MR Pierre Delafon, le jour, mois et an susdits, présent Guihaume Desoullac, Chirurgien, habitant le bourg d'Izon, et de Michel Dubois habi la paroisse Saint Sulpice, soubzsignés a ce appelés et requis

Signé : FAURE Curé faure DELAFON
FONTANEAU GAROUSSE
DESOULLAC MARC(?)
DUBOIS
COYFARD NR

II

L'acte du 22 mai 1677 est un contrat passé avec Etienne Valeran sur qui M. le Professeur Roudie nous a également communiqué d'autres précisions :

"Valeran Etienne, peintre et doreur, s'engagea le 3 novembre 1677 à peindre un tabernacle pour Macau (brève indication trouvée dans la *Revue historique de Bordeaux*, t. XXXVI, p. 49-51). Il était mort le 16 novembre 1677, date à laquelle sa veuve, qui habitait la paroisse Sainte-Eulalie vendit quelques meubles (A.D. Gironde, 3E 3448)".

Voici également la transcription de cet acte :

Coyfard NR

Aujourd' hui, vingt deuxiesme may Mil six cent septente sept, avant midy, par devant moy notaire royal de Guienne, soubzsignés, présents les témoins bas nommés ont été présents Sieur Etienne Valeran, maistre doreur, habitant la ville de Bordeaux, paroisse Sainte Eulalie, lequel a fait vente par ces présentes à Raymond Duprat et Jean Eyma, laboureurs, habitant de la paroisse de Saint-Loubès, procédant au nom et comme fabriqueurs de l'église paroichiale dudit Saint Loubès, et de l'avis et consentement de maistre Jean Ducruzel, prêtre, docteur en théologie et Curé de ladite paroisse ici présent : savoir est un tabernacle que ledit Valeran fit voir le jour d'hier dans la boutique de Berichon, Maître menuisier, demeurant au puits de Cazaux lequel il sera tenu rendre parfait suivant son dessin, et iceluy poser sur le grand autel de ladite église dans le vingtième juillet prochain, en par lesdits fabriqueurs lui fournissant à leur dépens un bateau pour le porter de havre de Bourdeaux, sur le pôrt de Cavernes et un bonnier pour le porter dudit lieu de Cavernes dans ladite église. Auquel tabernacle ledit Valeran changera la porte et en fera une autre, avec un crucifix qui ait plus de relief. Changera le bois de la caisse, où doit reposer la fera de noyer, et la garnira avec de la porte d'un taffetas, changera les colonnes torses et les couronnements des ailes, reformera le dôme du haut et y mettra une résurrection, changera deux basses tailles, où il mestra St Jean et St Loup et dans les deux niches des côtés un St Pierre et un St Paul, mettra deux flammes sur deux vases et deux chandeliers faits en corne d'abondance, mettra deux consoles en haut, deux en bas, qui soient conformes à la largeur de l'autel, fera les gradins conformes à la grandeur du tabernacle, les moulures duquel il dorera du haut en bas, et la fusée d'azur. Comme aussi dorera tout le tabernacle à la réserve des carnations et du dedans des niches qui seront de glacis

rouge. Et sera la dorure de bon dor (ducat ?) comme le tout fut convenu ledit jour d'hier, en présence du frère Hellies Religieux Carme. La quelle vente a esté faite pour et moyennant la somme de quatre cent cinquante livres, en déduction de laquelle somme lesdits Duprat et Eyma en ont payé audit Valeran sur ces présentes, la somme de cent cinquante trois livres, en louis, demi-louis, piastres et demi-piastres, et autres monnaies, faisant ladite somme que ledit Valeran a comptée et reçue, et d'icelle donné quittance auxdits Duprat et Eyma. Et le restant de ladite somme, qui est de deux cent nonante sept livres, lesdits Duprat et Eyma audit nom promettent payer audit Valeran le jour de St Martin prochain mesme au temps que ledit Valeran rendra ledit tabernacle dans ladite église de lui donner tout argent qui se trouvera en fabrique. Et pour l'exécution de ces présentes ledit Valeran a obligé envers lesdits Duprat et Eyma esdits noms tous et chacun ses biens présents et futurs, et lesdits Duprat et Eyma envers ledit Valeran, tous et chacun ses biens et revenus de ladite église qu'ils sont soumis et ont renoncé promis et juré. Faict ledit jour dans la maison dudit Ducruzel en présence de Me Charles Richon, prêtre habitant dudit St Loubès, et hierosme dusaut clerc, habitant de St Sulpice, témoin a ce requis, lesdits Duprat et Eyma ont déclaré ne savoir signer de ce interpellés par moy notaire

Signé : DUCRUZEL, Curé de St Loubès VALERAN
DUSAUT RICHON prêtre
COYFARD N.R.

Et advenant led. jour ont été présents lesdits sieurs Valeran, Duprat et Eyma entre lesquels a esté convenu qu'avant que ledit tabernacle soit posé ledit Sr Valeran peindra le fond du retable du grand autel en azur. toute l'architecture en couleur d'or, mettra les colonnes en marbre, l'embase desd. colonnes et chapiteaux aussi en couleur d'or quatre tableaux dudit autel en couleur corailh Mettra une couleur derrière le grand tableau et le garnira d'une toille, laquelle toille, lesdits Duprat et Eyma fourniront, mettoyera lesdits tableaux et

leurs consolles, et les repassera d'un vernis, peindra aussi les carnassions et l'image de Notre Dame et de lenfant Jesus. Et ce pour et moyennant le pris et somme de septante cinq livres, que lesdits Duprat et Eyma, en ladite qualité de fabriqueurs et par l'avis et consentement dudit. Sieu Ducruzel Curé ont promis payer audit Sr Valeran, dans ledt. jour de Saint Martin, et ce soubz les obligations et soumission contenues audit contrat. Faict ledt. jour dans la maison du Sr Ducruzel, en présence du Sr Richon et Dusaut, témoins à ce appelés et requis, lesdits Duprat et Eyma ont déclaré ne scavoir signer de ce interpellés par moy dit notaire.

le payement de la somme contenue au présent contrat a esté faict par lesd. fabriqueurs aud. Valeran, Ainsi qu'apert par quittance retenue par Me Anthoine Conilh, notaire royal dela ville de bourdeaux, le treizième juin 1678.

Le mobilier liturgique évoqué par ces deux actes ne faisait certes pas partie des biens matériels propres à chaque individu, mais il est difficile d'imaginer qu'il n'ait pas contribué au support du patrimoine intellectuel, affectif et religieux de chacun des membres de la communauté paroissiale au sein de laquelle se déroulait leur existence.

III

Les quatre actes restant sont des inventaires de biens meubles : mobilier, ustensiles ménagers, linge de maison, outillage agricole, réserves de grains ou de vins, listes d'actes notariés tels que contrat de mariage, constitutions de rente, échange de terre, prêt, reconnaissances de dette. Ils constituent une évocation vivante et précise de l'existence quotidienne sur le terroir de Saint-Loubès, cependant il ne semble pas nécessaire de les reproduire dans leur intégralité car ils n'ont d'intérêt que comme témoignage limité, parmi un grand nombre de documents équivalents dont ils ne peuvent prétendre réaliser la synthèse.

Une femme d'affaires au XVIIIe siècle : la Veuve Pellet

par Pierre Coudroy de Lille

Parmi les femmes d'affaires célèbres de Bordeaux au XVIIIe siècle, à côté de Marie Brizard la liquoriste, Victoire Eynaud dite "Victoire l'Américaine" exploitant la faïencerie, il faut citer *Jeanne Nairac*, épouse puis veuve du gros négociant *Pierre Pellet*.

Riche bordelaise, elle épousa un négociant qui réussit dans ses affaires ; mère de 3 enfants, puis veuve à 42 ans, elle continua et amplifia le négoce de son mari, consolida les bénéfices en achetant châteaux, terres et maisons. Elle décéda en 1767 à 53 ans, laissant une confortable succession. Sa nombreuse descendance est toujours représentée en Bordelais, en Agenais notamment.

Femme d'affaires, elle avait de qui tenir. Jeanne Nairac, née en 1714, était fille d'un des principaux négociants de Bordeaux. Son père, *Philippe Nairac*, originaire de Castres, était un protestant convaincu, rallié au catholicisme seulement pour les apparences. Avec plusieurs de ses cousins Nairac arrivés de l'Albigeois, il avait fait fortune, entretenant tout un réseau international de correspondants, liés entre eux par la religion huguenote. Il fut inhumé selon le culte protestant le 13 novembre 1760, et il figure dans les registres de "ceux de la RPR".

Sa mère, *Marthe Guiraud*, eut une vie aventureuse. Fille de Jean Guiraud, bourgeois et marchand de Bordeaux, et d'Isabeau Vidalis, elle se maria, eut plusieurs enfants et après 11 ans de mariage en 1715, elle partit pour Amsterdam avec quatre enfants en bas-âge pour exercer sa religion librement et pour fonder une maison de commerce. Affaires prospères, certes, puisque l'un de ses fils Guillaume Nairac devint l'un des banquiers les plus honorables d'Amsterdam, et que l'une de ses filles Marthe

Nairac épousa en Hollande en 1739 Pierre Eyma, de Bergerac, autre protestant fugitif qui y fonda une puissante maison de commerce tenue par la suite par ses descendants.

Le commerce bordelais avec la Hollande marchait bien en ce début du XVIIIe siècle. Le vin blanc de Langon quelque peu liquoreux, les eaux-de-vie de l'Entre-deux-Mers et du pays de Duras, les prunes séchées de l'Agenais étaient achetés en quantité par les Hollandais, et le réseau des correspondants de la famille Nairac était considérable. Une lettre de 1763 du fonds Jules Delpit nous indique que Madame Pelet envoyait de Bordeaux à son frère Guillaume Nairac 93 barriques de café d'Amsterdam. Ainsi, Jeanne Nairac n'avait pas suivi sa mère en exil mais s'était mariée à Bordeaux.

En effet le mari de Jeanne Nairac était un négociant bordelais bien connu et estimé. Le 17 mai 1729, donc à 15 ans, Jeanne Nairac épousait en l'église Saint-Michel de Bordeaux *Pierre Pellet*, bourgeois et négociant, avec le consentement de ses parents sauf de sa mère : "*sa mère était absente du royaume pour fait de religion*" note le curé officiant. Le contrat de mariage passé devant Maître Bernard, notaire à Bordeaux le 24 octobre 1728 montre que l'époux, émancipé par son père, se constitue 200 000 livres "*qu'il avait par devers lui en bons effets et sommes mobilières*" et l'épouse obtient du chef paternel 40 000 livres, payées aussitôt et dont le notaire donne quittance. Les futurs époux se mettaient en société d'acquêts, s'associant moitié-moitié dans les acquêts qu'ils pourraient faire. Ainsi l'épouse était directement associée aux gains, elle avait son mot à dire dans les transactions, elle s'initiait aux affaires.

Pierre Pellet était né en 1688 ; il avait 41 ans, donc 26 ans de plus que sa jeune femme. D'après l'ouvrage de M. Cavignac sur *Jean Pellet commerçant de gros*, nous savons qu'il commença en société avec son frère Jean vers les Antilles pour le sucre et les produits coloniaux et qu'il y fit une grosse fortune. La chronique mordante et spirituelle du conseiller de Raoul nous dit de Jean Pellet : *"homme de fortune au service de M. Poyen, aux Chartrons, qui l'envoya aux Iles ; il est revenu bien sucré"*. En 1754, Pierre Pellet achetait une charge de Secrétaire du Roi qui apportait la noblesse et parvenait à se rattacher aux grands De Narbonne-Pelet. Faisant son testament en 1750, riche, il mourut quelques années après, à 68 ans, le 20 août 1756, et était inhumé selon le rite protestant.

Protestant, il l'était ainsi que toute sa famille. Son père, Etienne Pellet était marchand à Millau ; sa mère s'appelait Elisabeth Combettes. Dans l'ouvrage *La France protestante* des frères Haag, on trouve Jacques Pellet, de Millau condamné à la prison en 1698, Pierre Combettes, de Millau, condamné en 1705 à ramer sur les galères. Tous les deux étaient des parents de Pierre Pellet.

Par son testament de 1750, Pierre Pellet avait donné la jouissance de tous ses biens à sa femme, à la charge de nourrir et entretenir les trois enfants. Au décès, en 1756, la succession est évaluée à la somme fabuleuse de 2 029 314 livres ; les deux filles, qui furent parmi les plus beaux partis de Bordeaux, avaient été mariées et richement dotées en 1752, ayant eu chacune 150 000 livres.

Voici quelques éléments de l'impressionnante succession :

Immeubles :

- 2 maisons à la Grave, pour 26 317 livres
- 5 maisons neuves au Caillau, 47 272 livres
- payé à l'architecte Richefort pour le Caillau 22 907
- l'hôtel acheté de Nicolas Beaujon : 53 000 livres, ...
- Argent, effets, créances et meubles : 1 706 436 livres.

Après calculs et déductions, la part de la société d'acquêts qui restait à la veuve, puisque la société lui accordait la moitié des acquêts, se montait à 1 089 657 livres.

La veuve Pellet a donc eu une fortune considérable à gérer. Elle s'y entendit très bien, récupérant les effets de commerce, vendant des cargaisons, faisant de nouveaux affrètements notamment sur Amsterdam. Elle décida de consolider les bénéfices en achetant des châteaux dans le Condomois, des terrains aux Allées de Tourny qu'elle fit bâtir, des maisons en ville. Elle vendit un petit bien à Eysines, acheta le domaine du Dehès à Blanquefort. Ainsi ses années de veuvage, de 1756 à 1767 furent extrêmement fructueuses.

Voici chronologiquement ses réalisations immobilières.

— Le 30 juin 1757, l'architecte bordelais Jean Richefort acheta pour elle deux emplacements à bâtir, N° 6 et 8, sur les Allées de Tourny, pour 11 880 livres. Il construisit dessus quatre maisons à usage locatif.

— Le 1er juillet 1757, Richefort acheta l'emplacement N° 9 pour deux dames veuves agissant ensemble, Madame Pellet qui prit 37 toises, Madame Veuve de Marsoulie de Montaut, née Esther Clarmont, autre femme d'affaires bordelaise, qui prit 50 toises pour construire un pavillon. Il s'agissait d'une maison d'habitation, et chacune habita un côté, le couloir central faisant la séparation. Toutes les deux huguenotes devaient fort bien s'entendre.

— En 1757, achat de deux maisons rue Métivier, à la suite de l'hôtel de Nicolas Beaujon (actuellement N° 11 de la rue du Parlement Sainte-Catherine).

— Le 3 mars 1758, achat de deux châteaux en Condomois et du marquisat de Pouy-Carréjart, comprenant :

- le château de Pouy, à Pouy-Roquelaure, ancien fief des du Bouzet de Roquépine, érigé en marquisat en 1672, avec château, jardin, fuye, trois métairies, un moulin à eau, 403 cartelades de terre, mesure de Condom.
- le château de Roquelaure, également à Pouy en Fimarcon, avec quatre métairies, une tuilerie, 480 cartelades de terre
- la terre seigneuriale de Belmont avec une maison, 382 cartelades
- la seigneurie de Ligardes, avec deux métairies, 229 cartelades.

Tout ceci faisait un total de 1 500 cartelades de terre, acheté sur les héritiers d'une succession difficile, celle du Marquis d'Astorg et de l'abbé de Roquépine qui avait fondé et tenu la faïencerie de Samadet, sans y faire fortune.

— En 1758, achat du château de Lasserre, dans le Néracois, superbe demeure bâtie en 1595 par l'architecte parisien Marin de Lavallée pour le Sénéchal d'Agenais et Condomois Jean-Paul d'Esperbès de Lussan, avec la seigneurie, la co-seigneurie de Francescas en paréage avec le Roi, pour 180 000 livres.

— En 1758 également, achat du Domaine de Dehès à Blanquefort, domaine viticole, pour 115 000 livres, sur la famille de Laborde-Delbos.

— Achat d'une petite maison rue du parlement, en face de l'Hôtel Beaujon.

— Achat de terrains avec construction de six maisons sur la place extérieure de Tourny *"situées hors et joignant la Porte de Tourny, en sortant à droite"*, est-il précisé.

— Un emplacement à bâtir à Saint-Seurin, joignant la Salpêtrière, actuelle gare Citram, est achetée pour louer à M. Descourgeats, directeur de la Salpêtrière.

— Une maison *"au début des Chartrons"*.

Ainsi la veuve Pellet pouvait se faire appeler : Madame de Narbonne-Pellet, marquise de Pouy, dame seigneresse de Lasserre, Roquelaure, Belmont et Ligardes. Elle fit son testament devant maître Rauzan, notaire à Bordeaux, le 18 juillet 1767 *"étant un peu indisposée"*, dit-elle. Elle disposait de ses biens en faveur de sa famille, son fils Philippe était décédé en 1759 âgé de 30 ans, sans enfant ; une de ses filles, Madame de Sorbier de Jaure était décédée en 1756, laissant deux filles, et le gendre s'était remarié avec Angélique de Marsoulie de Montaut, fille de Madame de Clermont de Montaut, sa voisine. Il restait une fille, la baronne de Digeon de Monteton et ses six enfants.

Elle décéda le 11 août 1767, à 53 ans, et fut inhumée selon le rite protestant ; son acte d'inhumation figure aux registres protestants de Bordeaux. L'inventaire après décès fut établi par les soins d'un avocat le 8 février 1768. Voici quelques éléments de la succession :

- des copies de lettres de Mme Pellet à Jacob Albert de Londres entre 1764 et 1767, montrant qu'elle plaçait des fonds à Londres.
- un compte-courant de 1766 avec M. Isaac Couturier, négociant de Bordeaux, signifiant qu'elle continuait son activité commerciale.
- des effets, bons, billets, or et argent pour 865 995 livres
- dette sur la chambre d'assurances de Paris : 37 986
- meubles et argenterie de Bordeaux : 60 000
- mobilier de Pouy : 31 000
- mobilier de Lasserre : 42 191
- domaine de Dehès à Blanquefort : 115 000
- compte à M. de Jaure, gendre : 86 618
- compte à Mme de Monteton, fille : 100 000
- maisons à Bordeaux : 404 398

Au total : 1 743 138 livres

— la terre de Pouy, acquise pour : 259 000

— le château et la terre de Lasserre, pour : 272 908

Après diverses déductions, pour créances irrécouvrables, pertes, déductions sur effets douteux, il restait : 2 057 919 livres. C'était une belle somme. Ainsi, après onze ans de veuvage elle avait reconstitué un capital égal à celui du décès de son mari, alors qu'elle était repartie avec sa part, c'est-à-dire la moitié de la société d'acquêts. De un million de livres, elle était parvenue à deux millions.

Aussi, la situation était bien meilleure, les effets et créances étaient devenus de bonnes terres de rapport, des maisons de location. Elle était entrée dans la noblesse, elle était marquise, ses gendres étaient d'authentique noblesse... quelle ascension pour les ancêtres marchands de Castres et de Millau !

Un tableau généalogique joint permet de préciser la descendance. Les terres furent partagées. Les héritières de la fille aînée décédée Elisabeth, eut notamment le Marquisat de Pouy-Roquelaure. La cadette Suzanne, baronne de Monteton eut le château de Lasserre, qui appartient toujours à une descendante, Madame de Pourtalès. Les maisons de Bordeaux furent partagées.

Les maisons de Bordeaux

L'inventaire des deux successions fait état, au total, de 22 maisons dans Bordeaux. Sur ce nombre, 15 toujours debout sont encore parfaitement identifiées, d'après les documents ; et souvent la confirmation est apportée par le chiffre PP au balcon, qui signifie Pierre Pellet. Pour être symétriques, les deux P sont opposés l'un à l'autre, de telle sorte qu'on lit P à l'intérieur et à l'extérieur : P ¶.

1/ Les sept maisons de la rivière

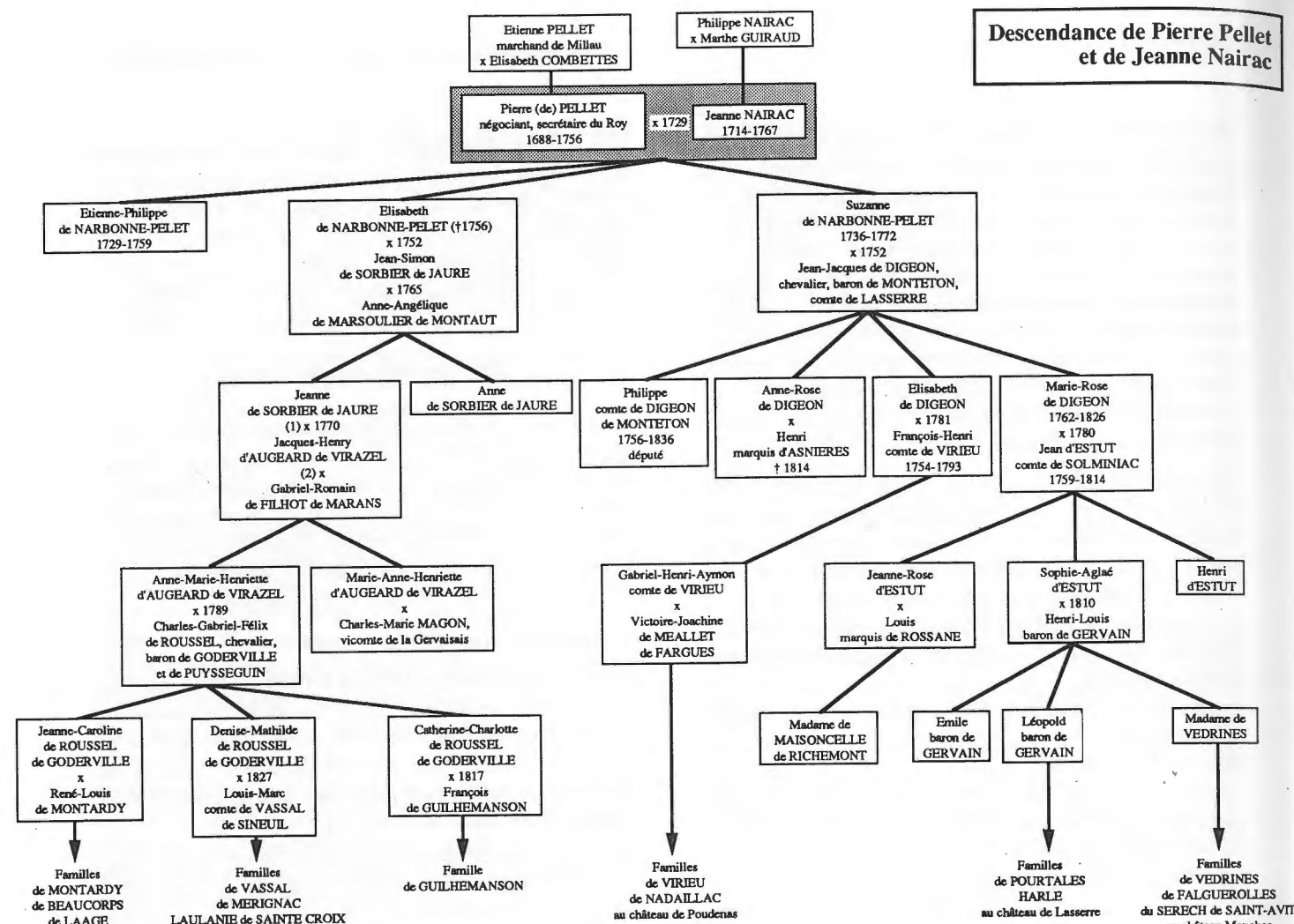
Dans la succession il est bien précisé : *"deux maisons entre la Porte de la Grave et la Porte de Bourgogne, trois entre la Porte du Pont Saint Jean et du Caillau, deux entre la Porte Caillau et la Porte Saint Pierre"*. Les cinq dernières furent construites par l'architecte Jean Richefort dans le quartier dit "du Caillau".

En se reportant à l'ouvrage de Pierre Damas *La Façade de Tourny* (p. 108 et 109), on retrouve les parcelles adjudgées. Le 1er mars 1754, deux parcelles sont adjudgées dans l'îlot C N° 18 et 20 à Pierre Pellet pour 3 785 et 4 469 livres. Ce sont nos actuels numéros 7 et 9 du quai des Salinières, qui ont chacun deux travées. Précisément à la grille du garde-corps du N° 7 on trouve un PP et deux PP au numéro 9.

Pour les trois suivantes, entre la Porte du Pont St Jean et la Porte du Caillau, deux sont identifiées. Le lot N° 24 attribué le 12 juillet 1754 à Pierre Pellet coûta 6 233 livres, il correspond au N° 30 du quai Richelieu, muni de deux travées ; sur chaque balcon du premier étage il y a les initiales PP. La maison fut construite par Richefort.

Dans le même îlot D, le numéro 27 du lotissement est attribué le même jour, 12 juillet 1754, à Pierre Pellet pour 8 812 livres ; mais il fut divisé en deux maisons, d'une travée chacune, par la suite ; ce sont les actuels numéros 25 et 26 du quai Richelieu. Les balcons ont été refaits.

Quant aux deux dernières maisons entre la Porte du Caillau et la Porte Saint-Pierre, l'une est identifiée. Le lot 34 de l'îlot E est adjudgé, le 12 juillet 1754, à Pierre Pellet pour 8 333 livres, c'est l'actuel N° 14 du quai Richelieu qui fait l'angle avec la rue du Quai Bourgeois ; sur une grille, on lit PP une fois.



2/ Les cinq maisons des allées de Tourny

Comme pour les maisons des quais, il s'agissait d'une opération de construction de maisons de rapport, pour percevoir les loyers. Pierre Pellet fit l'opération des quais, la veuve Pellet fit celle des allées de Tourny, mais en réservant un pavillon pour son habitation.

Les cinq maisons des allées de Tourny sont identifiées. L'ouvrage de Xavier Védère *Les Allées de Tourny* donne tous les détails sur ce lotissement (p. 126 et 127).

Le 30 juin 1757, l'architecte Richefort est adjudicataire pour Madame Pellet de l'emplacement N° 8 de 66 toises, pour 5 940 livres ; deux maisons de deux travées chacune sont construites, ce sont les actuels N°s 46 et 48 des Allées de Tourny. Il y a deux initiales PP à la grille du second étage du N° 46 et deux initiales au premier étage du N° 48. La veuve Pellet conservait le chiffre de son mari.

Le même jour, Richefort acquérait aussi l'emplacement N° 6 de même superficie et de même prix ; ce sont les

actuels N°s 52 et 54, de deux travées chacun, et chaque maison a conservé les initiales PP.

Le lendemain, 1er juillet 1757, Richefort se rendait adjudicataire du second pavillon, emplacement 9, de 86 toises ; 37 toises 1/3 pour Madame Pellet, 50 toises 2/3 pour Madame Clermont-Montaut, le total faisant 8 800 livres. Fut construit le pavillon, actuel N° 44, le couloir central et trois fenêtres sur cinq appartenaient à Madame Clermont-Montaut et le restant à Madame Pellet. Elle habitèrent toutes deux côte à côte et, en 1765, la fille de l'une, Anne-Angélique de Marsoulier de Montaut épousa le gendre de l'autre, alors veuf, Jean-Simon de Sorbier de Jaure ; l'unité de la maison se refit peut-être.

On peut même préciser que Madame de Marsoulier de Montaut, née Clermont, habitait dans la partie gauche, car les initiales de MM existent toujours au balcon, alors qu'à droite les initiales du balcon ont disparu et les médaillons sont vides.

3/ Les maisons de la place extérieure de Tourny

Il est bien précisé dans les documents : "les six maisons sont à droite de la Porte en sortant". Le cours Tournon n'existait pas à ce moment et les 6 maisons étaient à la file. C'étaient de petites maisons d'une travée chacune qu'on trouve figurées dans les gravures du XIXe siècle, notamment de Bordes, avec un rez-de-chaussée et un étage réunis par un attique, un étage mansardé au-dessus.

Le N° 1 Place Tourny est resté, mais mutilé : c'est le café du Petit Caporal, qui regroupe deux travées et qui a été ajouté d'un étage en coupant le toit d'ardoise. L'actuel N° 11, avec une travée, provient également de ce lotissement, c'est la sixième maison.

4/ Les maisons des rues du Parlement et Métivier

Le financier Nicolas Beaujon quittant Bordeaux pour s'installer à Paris, vendit son immeuble familial à Pierre Pellet. Le contrat fut passé le 11 juillet 1754 devant Me Rauzan, notaire. C'est l'actuel N° 11 de la rue du Parlement Sainte-Catherine. L'immeuble devint habitation principale, dans la paroisse Saint-Maixant et Pierre Pellet y mourut en 1756.

L'immeuble était sans doute insuffisant pour les réserves de marchandises et pour la domesticité, Madame Pellet acheta en 1757 deux maisons rue Métivier, l'une contiguë à l'hôtel, c'est l'actuel N° 8 rue Métivier, l'autre plus loin fut démolie.

Une autre maison fut achetée "vis à vis l'hôtel Beaujon", mais elle semble avoir été reconstruite par la suite.

L'architecte attitré de la famille Pellet semble avoir été Jean Richefort ; sa notabilité devait être suffisante pour qu'une des plus riches familles de Bordeaux se réservât ainsi ses services.

Il avait prêté serment et avait été reçu dans la profession le 24 décembre 1746 ; il fut bayle des architectes en 1759, 1774. Il habitait en 1772 sur les Fossés de Bourgogne.

On peut s'interroger sur le désir de consolider les fortunes commerciales en achetant châteaux, terres, vignobles, en lotissant dans une ville qui était agitée par la fièvre de construire. Plusieurs motifs également puissants peuvent être invoqués et de nombreux Bordelais fortunés furent sensibles à ce "retour à la terre".

Les profits commerciaux se doubleraient de la rente de la terre qui était très forte au XVIIIe siècle, à Bordeaux surtout où le grand commerce était alimenté par les barriques de vin. Une ville en pleine expansion avait besoin de loger ses habitants qui étaient en nombre croissant, attirés par la prospérité commerciale.

Il est certain aussi que l'accession à la noblesse par l'achat de charges anoblissantes, de châteaux, de marquisats était un moteur puissant. La réussite passait par l'ascension sociale. Mais en plus voudrait-on voir chez Madame Pellet, veuve, un sens des affaires et du flair dans le monde des transactions immobilières.

La fortune ne semble pas avoir été écornée par la Révolution. Une petite fille et son mari d'Augeard de Virazel n'émigrèrent pas et habitaient Belmont en 1792 ; veuve, celle-ci habitait, le 4 Pluviôse an 8, le pavillon des allées de Tourny, actuel N° 42.

Un petit-fils de Digeon de Monteton était lieutenant-colonel en 1792, il n'émigra pas et fut député sous la Restauration ; il habitait le château de Lasserre.

Références :

- Jean Cavignac, *Jean Pellet, commerçant de gros*, Editions Jean Touzot, 1967.
- Pierre Damas, *La façade de Tourny*, Editions Raymond Picquot.
- Frères Haag, *La France protestante*.
- André Masson, *Un mécène bordelais, Nicolas Beaujon*, Editions Delmas, 1937.
- Pierre Meller, *La famille Nairac*.
- Xavier Védère, *Les Allées de Tourny*, Imprimerie Bière, 1929.

Les domiciles bordelais de Martinès de Pasqually (1762-1772)

par Michelle Nahon
et Maurice Friot

Martinès de Pasqually ¹, dont l'oeuvre et les idées se perpétuent de nos jours dans les milieux rosicruciens, martinistes et maçonniques, a fondé, durant son séjour de dix ans à Bordeaux, l'Ordre des Elus-Cohens, c'est-à-dire les Prêtres Elus dont les adeptes étaient le plus souvent issus des milieux maçonniques. Le mouvement s'étendit à plusieurs villes de France : Libourne, La Rochelle, Paris, Lyon, Versailles... Après son décès, deux de ses disciples Louis-Claude de Saint-Martin ² et Jean-Baptiste Willermoz ³ poursuivent ses travaux mais sous des présentations nouvelles. Les idées de Martinès de Pasqually et de ses disciples influencent la société de l'époque et se retrouvent chez les auteurs comme Balzac, Chénier, Cazotte... Si les activités maçonniques et coëns que le Maître proposait sont assez bien connues, il n'en est pas de même de sa vie quotidienne à Bordeaux de 1762 à 1772.

L'ensemble des recherches et documents publiés à ce jour, comme les lettres de Martinès et de ses disciples parues dans différents ouvrages, n'éclairent guère ce sujet mais donnent quelques indications qu'il était nécessaire de vérifier auprès des Archives Départementales et Municipales de Bordeaux. Il ne sera abordé dans cet article que le résultat de nos recherches concernant les domiciles successifs de Martinès de Pasqually.

Un de ses biographes, le Docteur Van Rijnberk, fait référence à deux de ses adresses dans son ouvrage *Un thaumaturge au XVIII^e siècle — Martinès de Pasqually* ⁴ : "... en 1770, Martines habite chez Carvallo, Juif converti, rue Judaïque..." En 1771, après son premier séjour en cette année à Paris, Martines déménage, mais il ne quitte pas la rue Judaïque : il va habiter dans la maison de Poiraud, près de la porte de la Monnaie."

Le Forestier, que cite Van Rijnberk, donne des précisions sur cette rue : "... cette longue artère par laquelle pénètrent à Bordeaux les voyageurs venant du Sud, et qui habitent les descendants des Juifs chassés d'Espagne, du Portugal et de Navarre à la fin du XV^e siècle".

Les noms donnés sont exacts, mais il y a confusion dans la chronologie, les rues et les quartiers de Bordeaux ainsi que dans les adresses des propriétaires.

Martinès de Pasqually est arrivé à Bordeaux le 28 avril 1762 ⁵. En août de la même année, il écrit qu'il fait bâtir une maison pour faire les "Travaux", c'est-à-dire les travaux maçonniques et coëns ⁶. Le premier document indiquant une adresse date du 25 octobre 1763 ⁷. Martinès est domicilié rue et Paroisse Sainte-Eulalie. S'agit-il de la

1. Nous adoptons l'orthographe proposé par Pierre Chevalier dans *Histoire de la Franc-Maçonnerie française*, tome II, qui est la plus proche de l'orthographe des signatures.

2. Louis-Claude de Saint-Martin a beaucoup publié sous le titre de "Philosophe Inconnu".

3. Jean-Baptiste Willermoz a eu une grande influence sur la maçonnerie lyonnaise.

4. Ed. d'Aujourd'hui, 1980, I p. 15.

5. Van Rijnberk, *op. cit.*, II, p. 56.

6. Van Rijnberk, *op. cit.*, II, p. 59.

7. Cf. Michelle Nahon et Maurice Friot "Martinès de Pasqually et les problèmes financiers durant son séjour à Bordeaux (1762-1772)", *Les Cahiers de Saint-Martin*, vol. V, 1984, p. 99-116.

maison qu'il a fait construire ? C'est une hypothèse d'autant plus plausible qu'il conserve longtemps cette adresse. Il est toujours domicilié Paroisse Sainte-Eulalie lors de son mariage avec Angélique Collas le 27 août 1767⁸. L'année suivante, mai 1768, il est logé chez Carvallo dont la maison n'est pas située rue Judaïque, comme l'écrit Van Rijnberk, mais rue Carpenteyre, Paroisse Saint-Michel⁹. C'est probablement là qu'est né son fils Jean-Anselme¹⁰, baptisé le 20 juin à Sainte-Croix¹¹. Cette maison nous est bien connue. Le 29 janvier 1770¹². La cuisinière de Martinès, Anne La montaigne porte plainte auprès des Jurats de Bordeaux. Elle venait d'être agressée par le propriétaire. Dans sa déposition, Martinès est amené à décrire la maison. C'est une maison à étages. Il occupe le premier et le rez de chaussée où se trouve la cuisine et Jacques Carvallo le second. Cette affaire provoque le départ rapide de Martinès. Il quitte cette maison le 5 février 1770. Le 16, il écrit à Willermoz : "mon adresse est dans la même rue, maison poiraud près la porte de la monoÿe."¹³

Cette porte avait été ouverte dans les remparts de la ville pour permettre une meilleure communication avec le nouvel Hôtel de la Monnaie, dont la construction était terminée en 1759. Le quartier venait donc de subir des transformations. Quelques plans concernant ce chantier de construction sont conservés aux Archives Municipales de Bordeaux. L'un d'entre eux concerne une portion de la rue Carpenteyre, il indique les noms des propriétaires dont les maisons sont adossées aux remparts¹⁴ (fig. 1). Les noms de Carvallo et Poiraud y figurent. Sur le cadastre actuel, la muraille de la ville a disparu et certaines maisons de la rue Carpenteyre ont été prolongées jusqu'aux quais, mais les emplacements des maisons Poiraud et Carvallo sont reconnaissables à leur disposition et à leur forme (fig. 2). La maison Poiraud portait le n° 27, actuellement n° 44 (fig. 3). La maison Carvallo le n° 12, actuellement n° 18 et 20 (fig. 4) : c'était déjà une maison double au XVIIIe siècle ; Carvallo accuse d'ailleurs la cuisinière d'avoir dit : "On te fera manger tes deux maisons".

Martinès de Pasqually est resté peu de temps locataire de la maison Poiraud puisque Louis-Claude de Saint-Martin indique, dans une lettre datée du 4 mars 1771, une nouvelle adresse, rue Sainte-Croix, près de la Monnaie¹⁵. Puis, nouveau déménagement : une autre adresse est donnée dans une lettre du même disciple, en date du 5 mai 1771. Martinès va habiter rue Judaïque¹⁶. La description de Le Forestier que cite Van Rijnberk pourrait s'appliquer à l'actuelle rue Judaïque, mais elle ne peut en rien correspondre à la rue Judaïque de l'époque¹⁷, rue courte au coeur du vieux Bordeaux, à l'intérieur de la première muraille de la ville. La confusion provient du fait que le nom Judaïque a été utilisé à deux époques différentes pour deux rues différentes. Martinès a habité la rue Judaïque du XVIIIe siècle, l'actuelle rue de Cheverus.

Grâce à cette rectification nous avons découvert l'acte de baptême du deuxième fils de Martinès de Pasqually dont Saint-Martin annonçait la naissance dans une lettre à Willermoz¹⁸, mais dont aucun document ne prouvait l'existence. Comme en fait foi le certificat ci-joint (fig. 5)¹⁹, ce second fils a été baptisé le 1er juin 1771, dans la cathédrale Saint-André. La précision "Paroisse Saint-Projet" qu'apporte le document permet d'affirmer que la maison occupée par Martinès de Pasqually était située du côté des numéros pairs actuels car seul ce côté de la rue dépendait, à l'époque, de la Paroisse Saint-Projet.

C'est la dernière adresse connue de Martinès de Pasqually avant son départ, qui est habituellement fixé au 5 mai 1772, pour Saint-Domingue. Nous avons sur cette date quelques doutes que nous avons exposé précédemment²⁰ : pour nous, il serait plutôt parti fin avril.

Il partit seul pour Saint-Domingue, où il mourut le 20 septembre 1774 à Port-au-Prince sans être jamais revenu à Bordeaux.

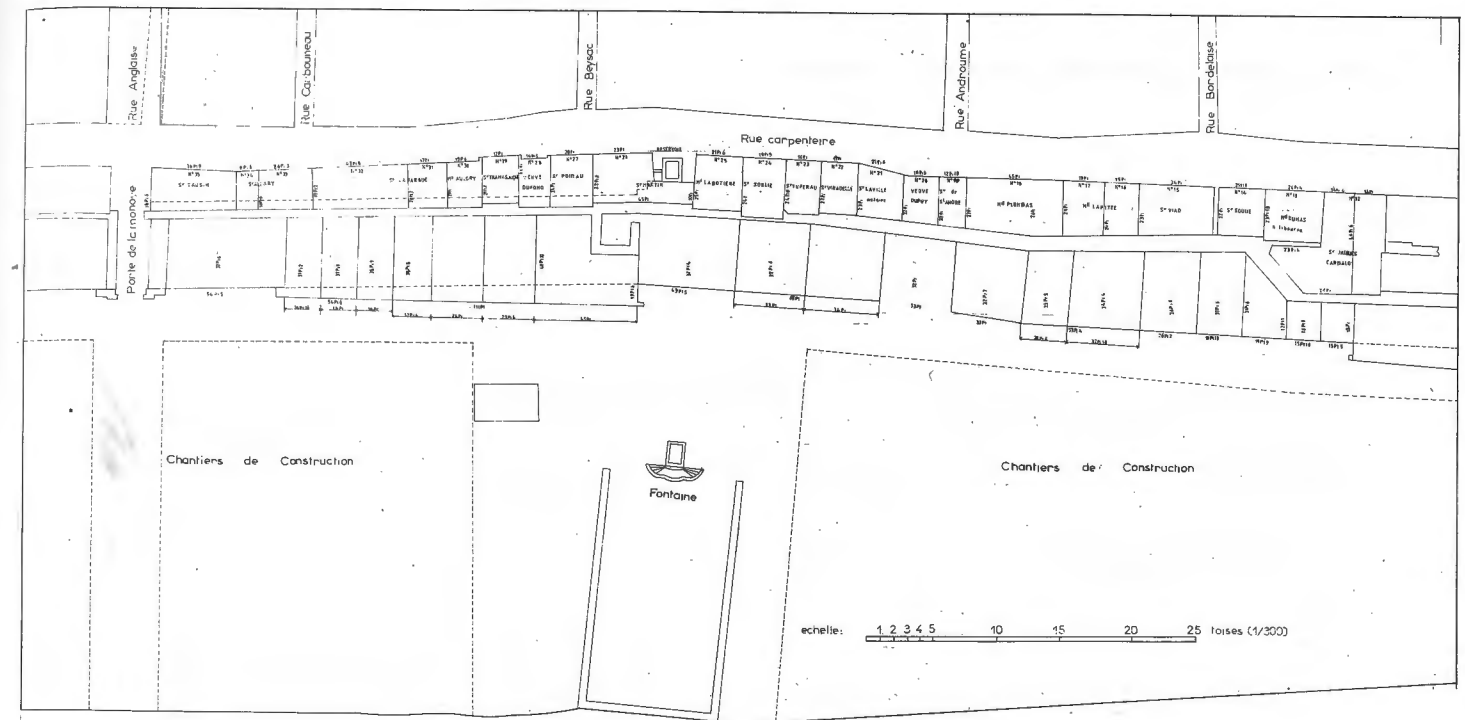


Fig. 1. — Plan d'après A. M. Bx. XL a/63 bis.

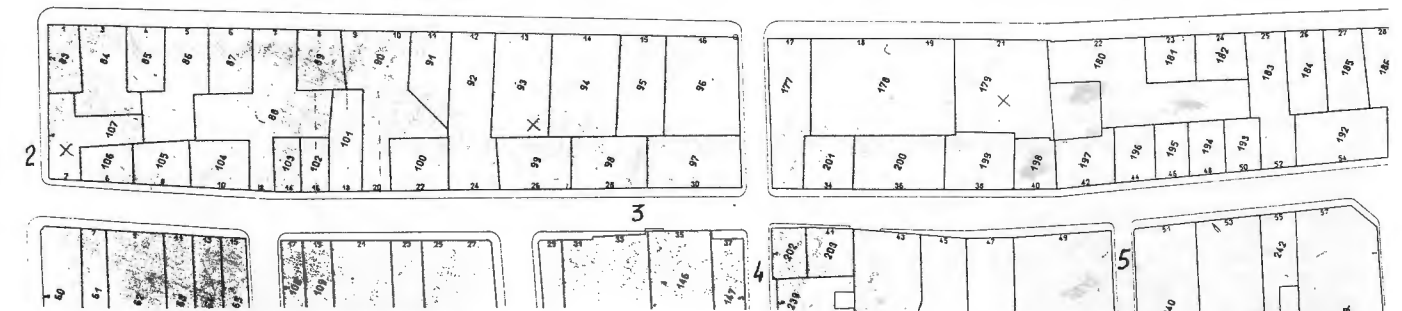
Fig. 2. — Bordeaux extrait du plan cadastral, section DN.
1- Quai de la Monnaie ; 2- Rue des Allamandiers ;
3- Rue Carpenteyre ; 4- Rue Andronne ;
5- Rue Beyssac.

Fig. 3. — Maison, actuellement n° 44 rue Carpenteyre.



Fig. 4. — Maison, actuellement n° 18 rue Carpenteyre.

8. Acte de mariage trouvé par Renée de Brimont aux A. D. Gir. et cité par Van Rijnberk, *op. cit.*, II, p. 42.
9. Même référence que la note 7.

10. Papus, *Martinès de Pasqually*, Ed. Robert Dumas, 1976, p. 10.

11. Bien qu'habitant Saint-Michel, Martinès de Pasqually était obligé de faire baptiser son fils à Sainte-Croix, seule église du quartier habilitée à baptiser.

12. Michelle Nahon et Maurice Friot, "Quelques recherches sur le séjour de Martinès de Pasqually à Bordeaux", *Les Cahiers de Saint-Martin*, vol. IV, 1983, p. 79-89.

13. Van Rijnberk *op. cit.*, II p. 184.

14. A. M. Bordeaux, XL a/63 bis.

15. Papus, *Louis-Claude de Saint-Martin*, Paris, Chacomac, p. 86.

16. Papus *op. cit.*, p. 91.

17. Cf. Plan de Lattre de 1733.

18. Papus *op. cit.*, p. 100.

19. Cote IV E 413.

20. Michelle Nahon et Maurice Friot, "Le départ de Martinès de Pasqually pour Saint-Domingue", *Bulletin Martiniste*, n° 2-3, juin 1984, p. 36-38.

De samedi 1er juin 1771
a été baptisée anne fille légitime de Jean malouin bourgeois, c. de
M. maire joule, p. de eulalie, garrain François charchaux, marraine
anne Lude née c. main a isleux.
Jean malouin j. ne (charchaux)
amade
Le dit jour
a été baptisé Jean Jacques fils légitime de Noble Jacques Delhoronblon,
de la paroisse Joachim Don Martinets de Lasqually, Euyer et Dame
Marguerite Angele Colas, paroisse St. Trojot p. de Jean
Jacques Delhoronblon, Euyer et Dame Jeanne Gallette -
ne hier a p. de Jean et de Jeanne. per. abs. de
Du Roy Delhoronblon, Gallette, V. neus, Fournie

Fig. 5. — Extrait des registres paroissiaux de la paroisse Saint-André 1770-1771. p. 41, n° 550. IV E 254.

Récapitulatif des domiciles de Martinès de Pasqually à Bordeaux

1762	28-04	arrivée à Bordeaux.	1768	6-05	rue Carpenteyre.
	13-08	M. de P. fait bâtir une maison pour faire ses "travaux".	1769	28-06	rue Carpenteyre, chez Carvallo.
1763	25-10	rue et Paroisse Sainte-Eulalie.	1770	5-02	départ de chez Carvallo.
1764				16-02	rue Carpenteyre, maison Poiraud.
1765			1771	4-03	rue Sainte-Croix.
1766	27-08	paroisse Sainte-Eulalie.		5-05	rue Judaïque.
1767			1772	fin avril ou début mai	départ à Saint-Domingue.

L'architecte Jean-Baptiste Péchade

par Isabel Roux¹

Curieusement la personnalité de cet architecte bordelais² ne s'illustre pas par la richesse de ses réalisations, mais bien plutôt par le contenu de ses mémoires et de ses ambitions concernant les embellissements de la Ville. Probablement a-t-il pour cette raison échappé jusqu'à présent à notre analyse, à l'inverse des grands maîtres d'oeuvre tels que Bonfin, Lhote, les Laclotte ou Combes. Comme eux, toutefois, J.-B. Péchade participe au mouvement de rénovation et d'extension de la Ville de Bordeaux à la fin du XVIII^e siècle. En témoignent ses divers projets et mémoires d'urbanisme et d'architecture publique. En dépit de ces nombreux documents d'archives, l'absence presque totale de sources iconographiques et d'identifications d'architecture construite ne nous permet pas encore d'appréhender l'exakte originalité de ses talents, ni même son activité à travers les commandes privées ou publiques, qui devaient tout au moins le faire vivre.

Mais nous ne pouvons pas déduire de cette lacune provisoire qu'il jouait un rôle mineur dans le contexte architectural, car il n'est pas inconnu de ses contemporains grâce à ses multiples publications (surtout sous la Révolution), et à ses interventions incessantes auprès des autorités constituées ou de notables, qui souvent le soutiennent. Même si ses projets au centre de réelles discussions et réflexions sur la ville ont avorté, son intrigante et étrange carrière ne doit pas être sous-estimée.

Naissance, milieu familial et formation

Né à Bordeaux le 19 septembre 1756 et baptisé dans la paroisse Saint-André, Jean-Baptiste Péchade est le fils d'un maître menuisier, Jacques Péchade, et de Marie de Caudéran³. Son grand-père, de souche limousine, émigra à Bordeaux en 1690. J.-B. Péchade est l'aîné d'une nombreuse famille⁴. Il ne semble pas s'être marié, mais il a eu un enfant adultérin, selon sa propre confession, avec la femme du peintre d'histoire, François Louis Longsin. Durant la Révolution, il habite au n° 13 de la rue des Feuillans⁵.

Voulant sans doute éviter la brigue et les rivalités trop frappantes entre les architectes de l'Académie des Arts, il n'en fit pas partie. C'est du moins ce qu'il affirme : "je n'ai jamais voulu être d'aucune espèce de société, de corps, académies et autres places honorifiques que celle de mériter la considération de ma patrie et la confiance de mes concitoyens en leur étant utile"⁶.

On apprend cependant dans une sorte de curriculum vitae adressé au Directoire du District qu'il a reçu des prix d'encouragement des Arts à Bordeaux, avant d'aller à Paris vers 1780, où il a suivi, pendant six ans, des cours de dessin et d'architecture⁷. "Mon goût pour l'architecture et pour le dessin, dit-il, a occupé tous mes moments ; je m'y

1. Maîtrise d'Histoire de l'Art, sous la direction du Professeur Rabreau, Université Bordeaux III.
2. 19 sept. 1756 - 28 sept. 1795 (6 vendém. an IV).
3. A.M. Bx, GG 107.

4. A.D.G., G 2374 ; A.M. K 26, pér. révol.
5. A.D.G., G 2374.
6. A.D.G., G 2374, lettre manuscrite, janv. 1791.
7. A.D.G., Archives non classées.

suis livré en entier et pour avoir plus d'espoir du succès, j'ai été m'instruire à la capitale et m'exercer sous les yeux des plus grands maîtres" ⁸. Elève de l'architecte N. M. Jardin, il concourt au Prix d'émulation de l'Académie Royale d'Architecture de Paris en mai 1781 sur le programme "d'une porte d'arsenal de marine", dont il reçut le premier prix ⁹. Intéressante porte de ville maritime, lorsqu'on songe que le port de Bordeaux ne possédait pas de cale verticale, ni même de bassin ouvert par une immense arche, comme le montre la gravure (fig. 1). La pureté géométrique des lignes, l'amplitude des masses de cette architecture sont magnifiées par d'exceptionnelles proues de navires immobilisées dans la pierre. Celles-ci décorent les piédroits de la porte du côté de la ville. Cette idée de décoration rappelle le Pont de la Loue de Ledoux porté par des trières. Cet exemple d'architecture "parlante" exprime la vocation marchande de Bordeaux.

M. J. Peyre, architecte du Roi, auteur avec De Wailly de l'actuel théâtre de l'Opéra, maître de Combes et de Bonfin fils, l'est aussi de J.-B. Péchade. Dans une lettre, il recommande à Dupré de Saint-Maur, intendant à Bordeaux, le "Sieur Péchade suffisamment instruit", qui désire "seconder les vues de Monseigneur pour l'embellissement et l'utilité de cette ville", au sujet de la construction d'un nouveau marché destiné à remplacer l'ancien ¹⁰. Selon ses propres aveux, Péchade aurait conçu ce projet en 1781 ¹¹.

Après l'incendie de l'Opéra de Moreau-Desproux au Palais-Royal en 1781, il participe à l'installation de l'opéra provisoire de l'architecte Lenoir, près de la porte Saint-Martin. Rapidement achevé ¹², ce théâtre est construit en grande partie en bois, matériau que connaît Péchade par le métier de son père. Par la suite, en 1787, l'architecte Lenoir conçoit des bains chinois sur le boulevards des Italiens qui inspirent sans doute Péchade dans ses projets de bains publics pour Bordeaux.

En 1786, il est initié au "secret de la philosophie hermétique par la grâce de Dieu et d'un ami et avec la lecture profonde des ouvrages de Cosmopolite" ¹³. Il s'agit de livres d'alchimie. Il serait intéressant de connaître la loge maçonnique, à laquelle il appartenait probablement, et surtout les idées philosophiques diffusées par celle-ci. L'idéal d'égalité a un impact sur son oeuvre tout au long de sa carrière. Du point de vue formel, nous ne savons pas si

les symboles véhiculés par la franc-maçonnerie ont pu ou non marquer son architecture. L'allégorie cependant l'intéresse. Il en dessine une en avril 1789 ayant pour titre "le parfait équilibre ou la réunion des communes de France", et en mai de la même année, une autre intitulée "la parfaite égalité ou la Trinité française", symbole sans doute de la réunion des Etats Généraux ¹⁴. Parallèlement à ces oeuvres de circonstance, il met en place le programme d'un ballet pantomime ayant pour titre "Les quatre âges de la France, ou la renaissance de l'âge d'or des français", représenté gratis ¹⁵.

Après avoir complété sa formation à Paris — comme Combes, Gastambide, Clochard, Michel Bonfin —, à la veille de la Révolution, Péchade aspire à la consécration de ses talents à Bordeaux, en poursuivant ou en présentant de nouveaux projets. Cependant, il ne semble pas obtenir satisfaction, car ses propres confessions ne le manifestent pas. Sans doute, est-ce parce qu'il ne fait pas partie de la corporation des maîtres-maçons à Bordeaux ?

En effet, il ne paraît pas avoir reçu la formation requise pour graver les différents échelons de ce métier et exécuter le chef-d'oeuvre, afin d'accéder à la maîtrise. Le privilège de construire des bâtiments nouveaux est en général réservé aux maîtres-maçons ¹⁶. De plus, les architectes doivent soumettre leurs travaux au contrôle de leur corporation et à l'approbation finale de l'architecte de la ville, Bonfin. Plus du tiers des élus, remarque J.-P. Mouilleseaux, sont fils de maître, ce qui révèle un milieu relativement fermé. En outre, pour entrer dans la communauté, l'aspirant doit avoir une certaine réputation et des qualités morales irréprochables, qui s'opposent en l'occurrence à l'adultère commis par Péchade en 1788, et à son attitude presque irrévérencieuse vis-à-vis de la Jurade, qui joue un rôle important au sein de la corporation.

Néanmoins contre les Jurats et plus tard contre l'intendant Camus de Néville et le subdélégué Duchesne de Beaumanoir, il reçoit le soutien et la protection de Dupré de Saint-Maur, intendant de 1776 à 1785, du maréchal-duc de Mouchy, gouverneur de la province et, en 1786, du comte de Vergennes, ministre de la guerre et de Saint-Romain, premier commis du département de Bordeaux ¹⁷.

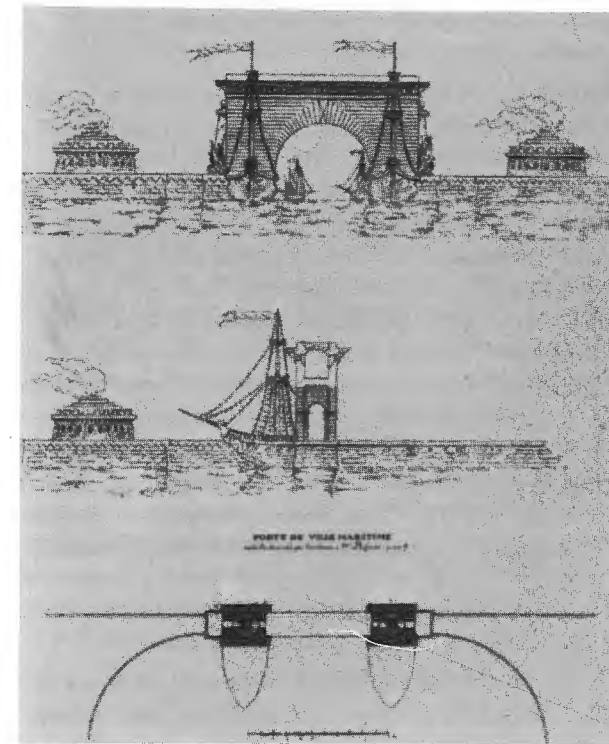


Fig. 1. — Planche extraite du recueil, *Collection des prix d'Architecture...* (Cahier XVI, pl. 4), chez Bazar, Joubert de Van Cleemputte. Reproduite dans : Pérouse de Montclos (J.M.), *Les prix de Rome...*, Paris, 1984, p. 171.

Projets urbains avant la Révolution

La carrière de Péchade commence sous l'égide de Dupré de Saint-Maur, à qui il propose en mai 1773 son "canal circulaire pour servir de limite à l'accroissement, au dessèchement des marais, au redressement des rues et autres embellissements" ¹⁸. Ces vues éclairées constitueront l'élément majeur du mémoire présenté par l'Intendant le 7 mars 1782 à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts : important plan d'urbanisme "prophétique" car il annonce les développements urbains ultérieurs ¹⁹. Il s'agit de la construction d'un canal ceinturant la ville en demi-cercle, bordé de boulevards plantés d'arbres. A ses deux extrémités, il est relié à la Garonne (fig. 2).

Ce type de projet et les canaux en général connaissent un grand essor dans bien d'autres villes de France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, tel le projet de l'architecte Morand en 1766 d'un canal en demi-lune qui devait entourer la ville de Lyon et desservir au nord les chantiers de bois ²⁰.

18. Cf. supra note 5.
19. A.M., E 1/4.

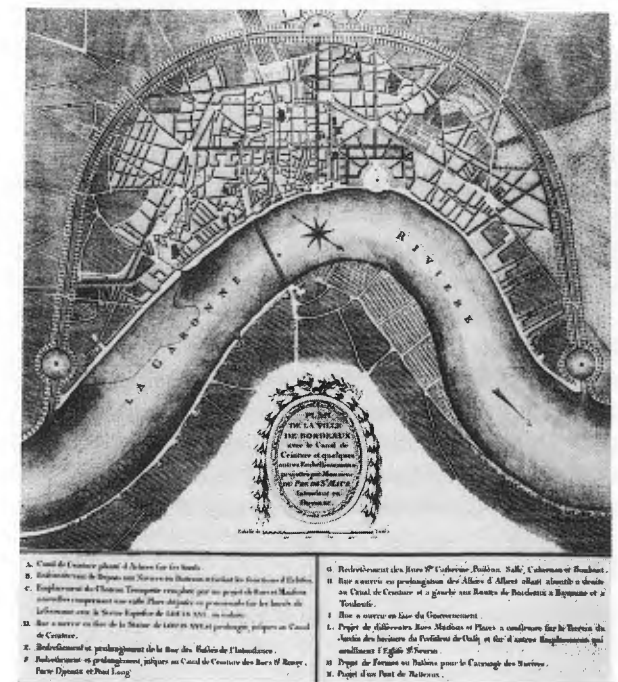


Fig. 2. — Embellissements projetés pour la ville de Bordeaux. Dupré de Saint-Maur. 1782 (petit format, gravure) A.M. XL A/55.

A Bordeaux, cette couronne sanitaire, concentrique au port et à la ligne des cours de Tourny, aurait été difficile d'exécution et onéreuse, vu le gros travail de nivellement à effectuer et la mise en oeuvre d'un important système d'écluses. Mais J.-B. Péchade reste attaché à cette idée d'assainissement et de voie navigable. Le 21 janvier 1790, il écrit à la municipalité : "Je m'occupois en 1774 du projet d'établir autour de la ville un canal circulaire orné d'un boulevard régnant tout au long et planté d'arbres. Je le faisais commencer à l'estey Majou, passant derrière les possessions de MM. les Chartreux et se terminant vis à vis Lormont. Il auroit entraîné dans ses eaux de navigation celles du pourtour de la ville et des marais. Il auroit pu se porter jusqu'aux Landes, augmenté dans son cours des eaux du Peugue (...)" ²¹. Il dédie ce projet aux Quatre-Vingt-Dix Electeurs de la commune de Bordeaux.

En mars 1781, selon sa propre affirmation et celle de Peyre, il conçoit un marché général "vaste et commode à la fois et d'ornement dans l'emplacement de l'ancien nommé vulgairement le grand Marché" dans le quartier de

8. A.D.G., G 2374, impr. : *Voeux pour les libertés et la sûreté de la Ville de Bordeaux, adressés à l'Assemblée de MM. les 90 Electeurs des communes de Bordeaux*, Bordeaux, 1789.

9. Pérouse de Montclos, J.-M., *Les prix de Rome, concours de l'Académie Royale d'Architecture au XVIII^e siècle*, Paris, Berger Levrault, 1894, p. 170-171.

10. A.D.G., C 1981 (1778-1788), Lettre de Peyre de la rue Boucher près le Pont-Neuf.

11. Cf. supra note 7.

12. Août-octobre 1781.

13. Cf. supra note 6.

14. Cf. supra note 7, *Etat des différents projets, mémoires pour l'utilité et l'embellissement de la ville de Bordeaux* (ms.).

15. Ibid.

16. Mouilleseaux, J.-P., *L'activité du bâtiment au XVIII^e siècle à Bordeaux de 1769 à 1790*, T.E.R. d'Hist. de l'Art, Bordeaux III, 1969.

17. A.D.G., C 3670 (1745-1789).

20. Hauteceur, L., *Histoire de l'architecture classique en France*, Paris, Picard, 1952, t. IV, p. 141.

21. A.M., D 220 ; 21 janv. 1790.

la Rousselle, qui était trop exigü²². Il souhaite pour ce faire lever "les plans en masse des anciennes maisons qui couvrent actuellement cet emplacement ainsi que les anciennes boucheries", à partir de recherches aux archives de l'Hôtel de Ville, "pour statuer avec précision sur les dépenses réelles du projet"²³.

Malgré son séjour à Paris, il entretient des relations suffisamment étroites avec Dupré de Saint-Maur, pour lui soumettre en juillet 1783 un projet de bains publics chinois et, en avril 1784, celui d'une école de natation, considérée comme indispensable dans le mémoire de l'intendant en 1782. Toujours en 1784, et selon l'exposé de ses différents projets, il fit "le plan et mémoire pour l'acquisition du terrain et dépendances du château Trompette, avec une soumission de dix millions offerte par une compagnie qu'il a présenté lui-même à Monsieur Calonne, alors Contrôleur Général des finances"²⁴. Ce qui correspondait aux vues de l'intendant et de la plupart des Bordelais.

De 1783 à 1789 les projets de bains publics et d'école de natation suscitent bien des polémiques. Déjà le maréchal-duc de Mouchy écrit le 26 avril 1783 aux Jurats : "Messieurs, j'en reviens toujours au projet de bains chinois de votre ville, votre réponse à ce sujet ne m'a pas paru un acte de bonne volonté pour un établissement aussi utile" ; il joint à cette lettre les observations du sieur Péchade²⁵.

A l'inverse, la Jurade explique le 6 juillet 1784 que cette construction entraverait la libre circulation des eaux et du commerce, et concurrencerait d'autre part les anciens bâtiments. En outre, les deux lieux d'implantation choisis pour les bains ne conviendraient pas : "La rive entre la Porte de Bourgogne et celle de la Grave étant plus basse, les eaux sont encore plus bourbeuses", et "le bain que l'on voudrait placer au Chartrons éprouverait d'autres difficultés encore plus grandes du côté de la navigation"²⁶. L'architecte de la ville, Bonfin refuse aussi cette édification, alors que son fils, Michel, peut en établir une au même endroit quelque temps plus tard. Cependant, le duc de Mouchy fait part encore de son avis favorable à la Jurade le 20 mars 1785 : "L'établissement des bains chinois qu'il se propose de construire et dont il m'a communiqué le plan doit souffrir d'autant moins de difficulté qu'ils seront construits à l'instar de ceux de Paris (...). L'intérêt que je prends à ce qui regarde la ville me mériterait de votre part une réponse qui puisse me mettre à portée de solliciter auprès du ministre de la Province le privilège dont il a

besoin pour parfaire cet établissement auquel je m'intéresse particulièrement"²⁷.

Appuyé par de hautes personnalités, Péchade se montre opiniâtre et parfois frondeur. Sa persévérance révèle a contrario l'inertie de la Jurade, souvent versatile et peu prompt à engager un dialogue sur la nécessité des bains publics : il n'est pas question que "l'obstination du Sieur Péchade nous feroit changer de façon de penser" écrit-elle le 7 mai 1785 au duc de Mouchy²⁸. Et à M. Buhon, procureur syndic de la Ville, la même année : "L'obstination du Sieur Péchade pour l'établissement de ses bains chinois et ses inculpations assez indiscretes ne nous ferons pas changer de façon de penser (...). Le Sieur Péchade ne veut pas prendre condamnation ; il nous reproche de la mauvaise volonté parce que nous ne sacrifions pas l'intérêt public au sien (...). Tout ce qui nous fâche ici c'est ne pas pouvoir nous conformer aux intentions de Monsieur le Maréchal de Mouchy, que cet homme a surpris en affectant de se couvrir de prétexte si puissant sur son âme, du Bien Public et de soulagement des pauvres"²⁹.

La Ville se montre soudain plus clément à l'égard des "protégés" du maréchal, Péchade et son associé Grandjean. Le 27 août 1785, elle fait la concession de deux emplacements, l'un près de la Font de l'Or et l'autre à l'angle de la Place Royale vis-à-vis l'hôtel des Fermes pour y construire des pavillons de bains publics. Le 7 juin 1786, les Jurats consentent en présence du maréchal-duc de Mouchy, qui donne à Péchade et Grandjean le privilège des bains pour trente ans, tandis que celui des anciens bains n'est prolongé que de quinze ans.

Le même jour, le maréchal annonce à l'intendant, M. de Néville, qui est aussi très réticent, que le comte de Vergennes, ministre de la guerre, et M. de Romain, premier commis du département, sont disposés à accorder le privilège de trente ans pour les bains et l'école de natation³⁰. Le 1er juillet 1786, Dupré de Saint-Maur s'adresse ainsi à M. Camus de Néville : "(...) J'avais encouragé le Sieur Péchade, auteur du projet à y joindre aussy une école de natation (...) Il me prie, Monsieur, de vous engager à donner un avis favorable sur les mémoires qu'il nous a présentés (...) Elle me paroît d'autant plus intéressante que le projet et la nouvelle place entrainera dans un moment ou dans l'autre la suppression des bains actuels qu'ailleurs ne conviennent guère qu'aux gens aisés, tandis que les plus pauvres pourront faire usage de ceux du Sieur Péchade"³¹.

Finalement cet établissement fort utile pour la population, qui ne bénéficie que de deux bains sur le port, ne verra pas le jour.

Le projet de l'école de natation, vivement recommandé par Dupré de Saint-Maur en 1782, tant pour le bienfait des marins que pour la santé de la population, est également rejeté en 1787 pour les mêmes raisons : "Tout corps stable dans la rivière peut par l'amoncellement des sables dégrader le port et porter un grand préjudice à la navigation".

A la fin de 1787 et début 1788, Péchade et Grandjean établissent un nouveau mémoire et situent l'école sur les terrains des Chartreux. Mais les Jurats pensent encore que cet édifice entraînerait "trop d'inconvénients dans la décence et les mœurs publiques" et qu'il serait trop onéreux. Le 2 août 1788 sont dénoncés "la publicité et le scandale continuel" que produirait un tel lieu de débauche sur les terrains des Chartreux et qui rendrait impossible la surveillance de la police³².

Après avoir reconnu à la même date l'utilité de cet établissement, qui "fourniroit à cette multitude de marins un moyen d'acquérir de la force dans un exercice qui leur est aussi utile en général pour la santé"³³, l'architecte ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Brémontier, rejette définitivement le projet le 21 février 1788³⁴. L'alimentation en eau de l'école sur ces terrains serait difficile. En outre, "la construction de tous les ouvrages indiqués par le plan ci-joint et l'acquisition du vaste emplacement qu'un pareil établissement nécessitera" exigera une dépense considérable, sur laquelle l'architecte ne se prononce pas, reproche Brémontier dans son rapport.

En dehors de ses nombreux travaux consacrés à l'architecture publique, Péchade propose au chapitre Saint-André et à l'archevêque de Cicé, en avril 1780, un projet de frontispice à l'entrée de l'église Saint-André du côté de la place Rohan³⁵. En août 1783 sur ordre de Monseigneur de Cicé, il fait les plans, dessins et mémoires pour la construction de la nouvelle paroisse de l'église Saint-Louis des Chartrons³⁶. En 1787, le 31 août, à l'occasion de l'incendie de la cathédrale, le chapitre le charge d'en faire le plan général avec une élévation de deux flèches prises au-dessus des voûtes, dont il fait une vue perspective.

33. Ibid.

34. Cf. supra note 17.

35. Cf. supra note 7.

36. Ibid.

29. Ibid.

30. A.D.G., C 3670 (1745-1789).

31. Ibid.

32. A.M., BB 181.

22. A.D.G., liasse non cotée, Etat des différents projets... ; C 1981 (1778-1788).

23. Ibid.

24. Cf. supra note 7.

25. A.M., DD 43.

26. A.M., BB 180.

27. A.M., BB 194.

28. A.M., BB 180.

Projets urbains sous la Révolution

Jean-Baptiste Péchade reprend ces derniers projets et les intègre à un vaste complexe sur les terrains du château Trompette qu'il conserve en partie (fig. 3). Il souhaite y installer des bains publics, une école de natation, une salle de spectacle et des greniers d'abondance³⁷. En juillet 1789, il expose à M. Nérac, député de l'Assemblée nationale, la nécessité d'établir des greniers de subsistance dans toutes les municipalités du royaume pour contenir au moins deux années de provisions³⁸. L'ensemble de l'aménagement de ces terrains près de la Garonne se présente sous la forme d'un amphithéâtre entouré d'une promenade plantée d'arbres qui doit enfermer l'état-major, un autel de la Patrie et un Champ de Mars. Le 24 janvier 1790, s'adressant à un dignitaire de l'état-major, il entend procurer, dès le printemps, des secours à tous les ouvriers qui se trouveront sans occupation pendant les trois mois restant de l'hiver. Ils seraient occupés, dit-il, à la formation du Champ de Mars au château Trompette³⁹.

Dès la fin de 1788, son zèle le pousse aussi à rédiger des mémoires sur des réformes institutionnelles militaires ou financières, qu'il diffuse par le biais de l'imprimerie à de nombreux corps administratifs. En décembre 1788 et le 8 juin 1789, il adresse à l'Assemblée des Cent-Trente de Bordeaux un mémoire concernant la suppression des impôts sur les comestibles à l'entrée de la ville, sans qu'il en coûte le moindre sacrifice à la municipalité, qu'il envoie également le 2 août 1790 aux Quatre-Vingt-Dix Electeurs⁴⁰. Il suggère une refonte total du système des impôts, plus équitable et fondée sur un cadastre, et attend un tel changement de la part de l'assemblée des Etats Généraux promise pour le mois de mai 1789. Il constate que les revenus patrimoniaux de la Ville ou taxes indirectes pèsent plus sur le pauvre que sur le riche, car elles sont issues des "farines, grains, grenailles et même pain fait, des bovidés, mouton, cochon et autres comestibles...". Sur le commerce pèsent des droits arbitraires qui "ne portent que sur la classe inférieure du peuple qui, travaillant le plus, a plus besoin d'allègement pour ne pas multiplier les fardeaux". Par un calcul sur les divers logements de la ville, il traite aussi de la création de subventions plus justes, proportionnelles aux revenus de toute la population recensée.

37. A.M. pér. révol., M 2 et N 10.

38. Cf. supra note 7.

39. A.D.G., G 2374.

40. Cf. supra note 7, G 2374 ; A.M., L 1.

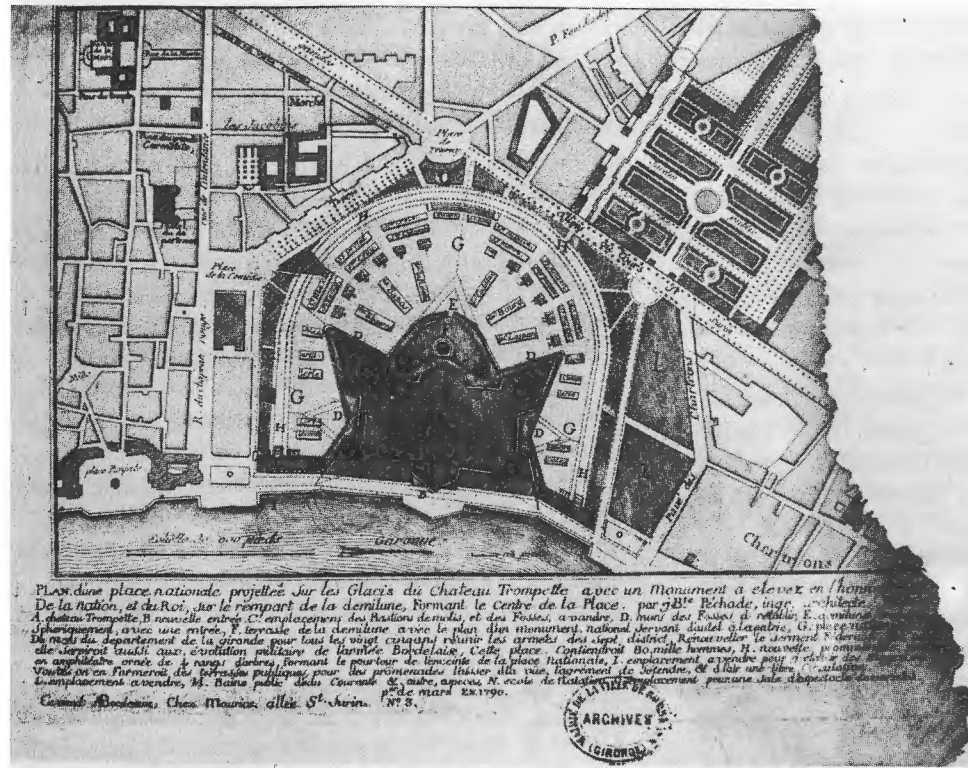


Fig. 3. — "Plan d'une place nationale projetée sur les Glacis du Château Trompette". A.M. M2.

Au-delà de cette réforme fiscale, l'architecte envisage surtout l'amélioration de l'environnement du citoyen. Il sollicite à l'assemblée des Cent-Trente "des établissements utiles pour le bien public et pour l'embellissement de la ville" et bien d'autres objets nécessaires, tels que la suppression de "la patrouille bourgeoise".

Ce point-là fait l'objet d'un autre mémoire adressé le 22 septembre 1789 aux Quatre-Vingt-Dix Electeurs sous le titre, *Voeux pour les libertés et la sûreté de la ville de Bordeaux*⁴¹. Il y joint un plan daté du 4 avril 1789, qui est peut-être celui qu'il présente à M. Durfort, général de l'armée bordelaise, en juillet 1789, relatif à un plan de manoeuvre et d'exercice pour les treize régiments de la Garde nationale. Après avoir défini les différentes catégories d'hommes qui concourent à la sûreté de la ville, il conseille l'utilisation des trois forts de la ville pour le logement des troupes et l'établissement d'un hôpital militaire. En conclusion, il réitère l'offre de ses services et souhaite inspirer confiance à la Ville par son zèle pour la "chose publique".

Ces nombreuses publications révèlent l'esprit humanitaire et civique de Péchade. N'est-ce pas aussi la vocation de l'architecte de pouvoir intervenir sur des questions sociales, économiques et politiques de la cité,

sans pour autant perdre de vue sa mission essentielle ? La modernisation de la société entraîne celle des structures urbaines. "Citoyen actif", au plein sens du terme, Péchade ne se préoccupe pas uniquement d'architecture publique. Quant à l'architecture privée, il n'en parle pas.

Ce choix est marqué dans sa carrière, par un important mémoire, *Plan d'exploitation pour les biens de la Nation à vendre dans l'étendue de la municipalité de Bordeaux*, du 10 septembre 1790. Cet ouvrage de circonstance est loin d'être une réponse hâtive à l'aliénation des biens du Clergé, décrétée le 17 avril 1790, et à l'invitation du Directoire du département de la Gironde du 2 septembre 1790⁴², mais révèle une grande maîtrise des données urbaines, sociales et économiques de la ville de Bordeaux, et une profonde réflexion sur l'interdépendance de la voirie et des installations monumentales et utilitaires sur l'ensemble de la cité et des faubourgs.

Cela nous conduit à penser que l'architecte préparait, bien avant le 2 septembre 1790, ce vaste projet de restructuration globale. Celui-ci s'inscrit dans la lignée des grands plans directeurs de la fin du XVIII^e siècle, qui visent à remodeler la ville en son entier — à Paris, par exemple, ceux de Pierre Patte ou de Charles de Wailly — et qui aboutissent sous la Révolution, à Paris, au plan des artistes

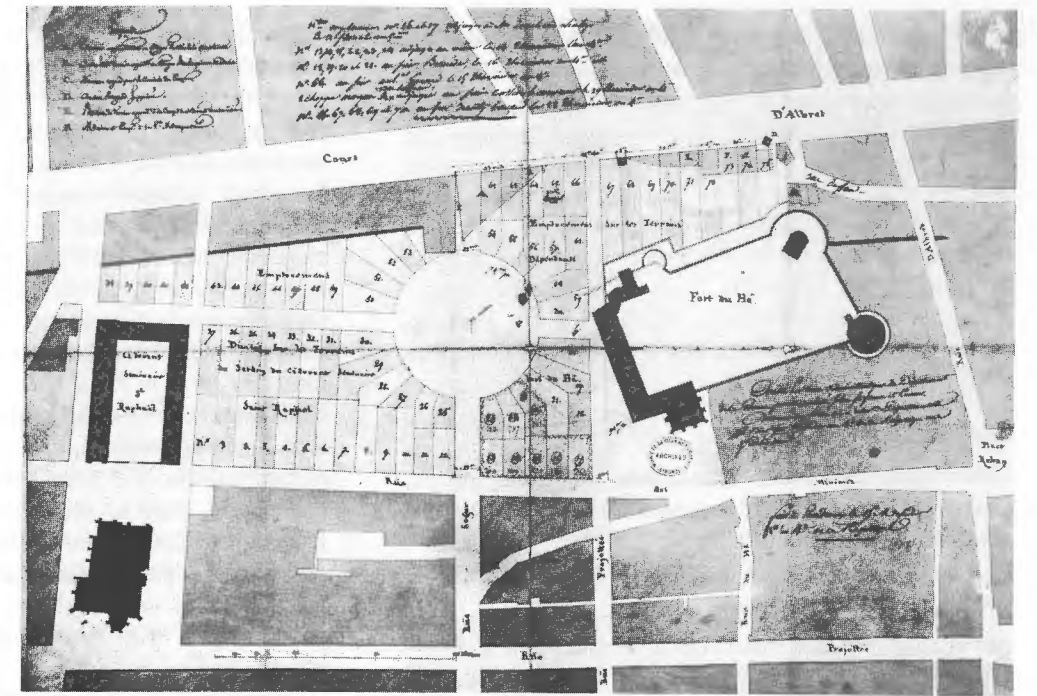


Fig. 4. — Plan du Fort du Ha et du séminaire Saint Raphaël, avec un projet de place circulaire entre la rue des Minimes et les allées d'Albret. 15 messidor An IV. (petit format, lavis). A.M. VIII A/27.

de 1793. Mais à Bordeaux, durant cette période, il n'existe aucun plan équivalent. Dans cet ample programme précurseur, Péchade souhaite éterniser "la Révolution qui dans ce moment étonne et ébranle l'univers". "La félicité générale" dépend de la mise en valeur des biens nationaux et "essentiellement des dispositions des percées et de l'établissement des édifices publics". Comme la distribution des édifices et des monuments publics au sein de la ville est fondamentale dans cet ouvrage, la notion de composition urbaine est plus importante que l'édification particulière de tel ou tel bâtiment. L'originalité de J.-B. Péchade, en effet, vient du fait qu'il n'individualise et ne caractérise pas ses projets, mais les conçoit dans un tout par rapport à la configuration et à la conjoncture de la ville, et les uns par rapport aux autres. En somme, il fait surgir l'ordre du désordre inhérent à la ville. Sur vingt-deux terrains nationaux environ, il pratique des percées en croix. Cette disposition, avec toutes ses variantes possibles, n'est pas arbitraire ; elle permet d'aérer le tissu urbain tout en le respectant.

De par sa simplicité et sa cohérence, cet ouvrage paraît avoir inspiré des tracés plus partiels d'urbanisme et fut probablement connu par d'autres architectes, car il fut diffusé en plusieurs exemplaires.

L'architecte du district, Chalifour, qui a réalisé toute une série de divisions de terrains nationaux, reprend un peu le même type de schéma : par exemple, sur l'emplacement du couvent des Grandes Carmélites divisé en trois parties, selon des directions semblables à celles proposées par Péchade.

Un plan anonyme de 1796 (fig. 4) est issu probablement aussi de sa conception : "Il faudra sur le terrain appelé anciennement plate-forme construire une place publique à laquelle viendroient aboutir quatre rues : la première seroit la rue Ségur, la seconde celle des Minimes qui seroit prolongée, la troisième celle des Quatre-Vingt-Dix Electeurs que je crée et nomme ainsi en mémoire de notre nouvelle Constitution, la quatrième celle de la Municipalité que je crée et nomme ainsi parcequ'elle en seroit le créateur". Au centre de cette place, il veut élever un édifice réunissant un musée, une académie des Arts et une bibliothèque publique.

Autre exemple : voulant établir le tribunal du district sur les terrains bordant la rue du Mirail, il divise l'ancien palais de l'Ombrière par deux rues "l'une de la place du Palais à la rue des Bahutiers et l'autre de la rue Poitevine à cette dernière, dans l'alignement de celle de Saint-Jean", ce qui rappelle un des tracés de Combes, architecte du département, réalisé le 10 messidor en IV⁴³. On pourrait citer encore bien d'autres exemples de ce type.

41. A.D.G., G 2374 ; A.M., D 217.

42. A.M. pér. revol., 01.

43. Roux, I., *L'espace public monumental et utilitaire à la fin du XVIII^e siècle à Bordeaux*, T.E.R. d'Hist. de l'Art, Bordeaux III, 1987, p. 102-103.

Quant aux plans généraux établis sous la Révolution, l'empreinte de ce mémoire s'exerce aussi sur le *Plan d'une partie de la commune de Bordeaux sur lequel sont tracés les domaines nationaux dans l'intérêt de la République*, vu et arrêté par le Conseil du District de Bordeaux le 2 ventôse an II (24 février 1794), qui concerne surtout le centre de la ville⁴⁴. Un magnifique plan général de la ville, des faubourgs et de la campagne environnante, réalisé entre 1790 et fin 1791, ressemble d'une façon remarquable aux projets de voirie de Péchade, excepté ceux de l'emplacement des Jacobins et Récollets et du château Trompette oblitérés par le programme de Victor Louis. On distingue sur ce plan, conservé aux Archives municipales, les différentes acquisitions nationales et les divers projets d'ouverture de rues, rehaussées de lavis rouge, aujourd'hui très altéré par le temps. Ce plan régulateur ne contient pas de projets d'édifices⁴⁵.

Nous ne savons pas si Péchade a participé ou non à l'élaboration de ces deux derniers plans. Toujours est-il que la correspondance entre ces différents plans n'est pas fortuite. Elle émane tout autant de l'influence de son travail que du schéma géométrique implicite de la ville. Celle-ci semble en effet recéler ses propres lois et ses futurs développements, qu'un divin architecte révélerait dans une cohérence totale.

Péchade dote la ville de trois catégories d'édifices qu'il situe dans la plupart des cas dans d'anciens bâtiments ecclésiastiques désaffectés. C'est tout d'abord de leur réutilisation plus ou moins avantageuse dont il est question dans les 1er, 2e, 3e et surtout 4e et 5e chapitres. Les édifices administratifs sont logés dans des structures réaménagées à cet effet : l'Hôtel de l'Intendance augmenté de l'église Puy-Paulin servirait à l'Hôtel du Département ; l'Hôtel de Ville et le Tribunal du District seraient construits dans les locaux de l'ancien collège de la Madeleine ; les Archives Publiques, dans ceux du couvent des Feuillants, face à la place Chauffneuf, carrefour actuel de la rue de Cursol et du cours Pasteur. De même pour les quatorze tribunaux des juges de paix et pour les salles des assemblées primaires et électorales, il propose divers logements existants répartis sur toute la ville.

La seconde catégorie, de loin la plus importante dans le mémoire, concerne les équipements collectifs et utilitaires. Il établit des marchés à Sainte-Croix, au Fort-Louis, sur l'emplacement destiné autrefois à la

construction de l'église Saint-Louis⁴⁶, un autre, particulier, pour la commodité des habitants du quartier du couvent des Augustins. Le vieux marché serait agrandi pour en faire un marché général⁴⁷. Sur le bord du canal ceinturant la ville, "on construirait des magasins pour l'entrepôt des marchandises"⁴⁸. Outre les geniers de subsistance du château Trompette, il souhaite voir le création d'une halle où il y aurait un marché par semaine⁴⁹. A l'imitation de la capitale et des autres grandes villes du royaume, comme Lyon, il recommande de placer des halles au blé "à la proximité du débarquement entre la Font de l'Or et la Porte Sainte-Croix sur l'emplacement des chantiers de constructions" qui seraient déplacés plus loin. Ces bâtiments seraient scindés en deux parties, de part et d'autre de la porte de la Monnaie. Les halles aux farines, devant être plus accessibles, investiraient les anciens locaux de l'hôpital Saint-André. Douze fours à pain sont naturellement prévus et disposés près des fontaines. Selon les différentes sources, il distribue seize points d'eau potable dans tous les quartiers, à la fois pour la consommation et la lutte contre les incendies. L'état sanitaire de la ville, lié à l'alimentation en eau, dépend aussi de l'emplacement des hôpitaux et des cimetières⁵⁰.

La troisième catégorie concerne les monuments emblématiques destinés à l'enseignement moral des citoyens : monuments dédié à la gloire de la Nation et du Souverain sur les terrains du château Trompette ; représentation des actions des hommes illustres dans le musée.

Cet ouvrage magistral et dynamique de Jean-Baptiste Péchade ne fut pas uniquement une base de travail pour ses contemporains, mais aussi pour lui-même. L'architecte approfondit la question de l'emplacement de nouvelles nécropoles. Au réseau des cimetières s'intègrent les hôpitaux, qui doivent être eux aussi éloignés du centre de la ville. En 1791, il conteste la proposition de Monbalon, membre du Directoire du Département, d'un unique cimetière qui réunirait trop de morts à un rythme de 4 000 morts par an et qui provoquerait des "vapeurs mortifères", d'autant plus nocives que l'endroit choisi de la Chartreuse est marécageux⁵¹. Ce cimetière isolé serait aussi trop éloigné des autres paroisses. Il envisage par conséquent d'établir quatre cimetières autour de la cité, sur des terrains sablonneux, les plus élevés de la ville, à proximité des hôpitaux projetés et des dix paroisses de Bordeaux.

Ce mémoire eut également un retentissement lors des projets d'aménagement de l'actuel quartier des Grands-Hommes, décidé après la nationalisation des terrains des Jacobins et des Récollets en 1790. La valeur de ces emplacements au cœur de la ville fut tout de suite comprise par les architectes Laclotte cadet, Bonfin et Lhote associés et Chalifour. Ceux-ci proposèrent trois plans d'embellissement successifs entre 1790 et décembre 1791, qui avaient tous en commun le choix d'une place en étoile avec des rues rayonnantes, inscrite dans une forme triangulaire⁵² ; le dernier, celui de Chalifour, fut adopté.

Bien avant le premier plan de Laclotte cadet, datant du 28 septembre 1790, et avant toute nationalisation de ces territoires, Péchade publie le 2 mars 1790 une gravure de la modification de ce quartier (fig. 3), liée à la nouvelle distribution des terrains du château Trompette. Sur les jardins des Jacobins, il plante un marché de forme quadrangulaire entouré de cinq rues spacieuses, qu'il décrit plus tard, le 10 septembre 1790, dans son *Plan d'exploitation pour les biens de la Nation*... Le 16 octobre *Le Journal de Guienne* compare ce dossier important au projet de Laclotte qui est donc postérieur : J. B. Péchade "a embrassé une plus vaste étendue dans le plan qu'il soumet aujourd'hui au jugement de Messieurs les administrateurs et de ses concitoyens ; et ce plan n'est lui-même qu'un abrégé d'un travail plus considérable remis dans les bureaux de la Municipalité, du Directoire du District et du Département. Nous ne porterons pas de jugement détaillé sur cet ouvrage qui a dû demander beaucoup de soins et de travail à son auteur et dont le but doit lui mériter la reconnaissance publique"⁵³.

Ce travail du 10 septembre concorde donc avec les dispositions de la gravure du 2 mars : les cinq axes coupent à angle droit et établissent des communications avec les quartiers alentours. Certaines voies semblent avoir guidé les plans ultérieurs : celle qui prolonge la rue des Grandes Carmélites entre le cours de l'Intendance et la place Tourny correspond à l'axe Voltaire / J.-J. Rousseau dessiné par Chalifour ; le prolongement de la rue du Temple est aussi inscrit dans le plan de ce dernier ; cet axe a donné aussi la direction de la rue Franklin de Bonfin et Lhote. Ces deux grandes voies parallèles sont coupées perpendiculairement par deux autres joignant la rue de la Vieille Corderie (rue Condillac) et les allées de Tourny. Leurs intersections délimitent les quatre angles d'une place. Ce parti général est moins heureux que les

propositions ultérieures ; mais il rend utile une place qui embellit le quartier, tout en la destinant à un marché.

En outre, il ouvre résolument la rue de la Vieille Corderie en supprimant la vieille salle de théâtre dans l'alignement de la rue du Canon (rue de la Vieille Tour). Il justifie, par ailleurs, ce percement dans un autre mémoire présenté à l'assemblée des citoyens actifs des 28 sections réunies le 28 septembre 1790 dans une salle des Jacobins, par la nécessité de décentraliser les édifices publics, en l'occurrence les salles de spectacle, celle de l'ancienne Comédie étant trop proche du Grand-Théâtre⁵⁴. En somme l'originalité de ce projet pour les terrains des Jacobins et des Récollets est fondée sur un plan de distribution générale de la ville.

La variété des préoccupations urbaines de Péchade est immense. Mais l'homme fut-il à la mesure de ses projets ? A-t-il eu le temps de les élaborer et de les mener à bien, selon son "goût pour le dessin et l'architecture" ? Les édiles de la ville de Bordeaux ne semblent malheureusement pas avoir été convaincus par ses intuitions lucides des besoins modernes de son temps : une architecture publique et utilitaire distribuée rationnellement sur toute la cité, en vue du Bien Général.

Son désir frénétique de tranfigurer la ville en entier ne l'a-t-il pas égaré dans des utopies stériles et faciles ? Cependant ses programmes éditaires répondent généralement aux idées communément admises dans les milieux éclairés du XVIIIe siècle : canal de drainage des eaux de navigation, cimetières, bains... L'effervescence de ses idées sous la Révolution ne l'empêche pas de rester respectueux de certains bâtiments nationalisés qu'il conserve, comme le monastère des Jacobins et Récollets, le Château Trompette, à l'inverse de certains autres architectes.

Ses conditions d'existence restent encore inconnues. La seule activité lucrative, que nous lui connaissons, est celle qu'il exerça sous la Révolution au bureau des travaux Publics. Le corps municipal organisé selon la loi du 14 décembre 1789, comprend en effet divers bureaux, dont celui-ci, le nombre des commissaires variant d'une année à l'autre. Péchade est alors rénuméré avec Berthommé en qualité d'architecte de la Ville attaché au comité des travaux Publics⁵⁵. Mais à la suite d'une réduction du nombre total des agents des bureaux, décrétée le 29 thermidor an III (6 août 1795), il est radié de ses fonctions le 6 fructidor an III (23 août 1795) sans nulle autre raison⁵⁶.

44. *Idem* p. 97-98 ; A.M., XI A/72.

45. A.M., XL A/300.

46. 6e chapitre.

47. 9e chapitre.

48. 17e chapitre.

49. 15e chapitre.

50. 13e et 14e chapitres, cf. *infra*.

51. A.M. pér. révol., M 6 et N 10.

52. Mitton, E., *Le quartier des Grands Hommes*, T.E.R. d'Hist. de L'Art, Bordeaux III, 1978.

53. A.M., C 25, n° 121.

54. A.D.G., G 2374, *Observations relatives aux biens de la Nation et de la cité de Bordeaux présentées à l'assemblée des citoyens actifs*.

55. A.M. pér. révol., L 54, pièces comptables, f° 140 à 142.

56. A.M. pér. révol., K 23, agents municipaux, f° 69. A.M. pér. révol., D 114, délib. du corps municipal.

Un mois auparavant, l'architecte semble s'être retiré de ses tâches pour cause de maladie, puisque son père réclame, après son décès, survenu le 6 vendémiaire an IV (28 septembre 1795), ses derniers traitements sur deux mois et onze jours — qui s'élèvent en tout à 511 livres, 13

sols, 8 deniers — "*pour layder a payer les traitements et secours que l'on a fait a feu son fils jusqu'à son décès*", lequel eut lieu dans la paroisse de Bègles chez le citoyen Couran⁵⁷.

57. A.M. pér. révol., K 26, agents municipaux, f° 6 et 7.

1790-1794

Deux fêtes révolutionnaires à Mérignac

par Jean Sautreau

Deux documents d'archives relatent le déroulement, à Mérignac, de deux importantes fêtes révolutionnaires : — Le premier concerne la *Fête de la Fédération* du 14 juillet 1790 et provient du registre de la municipalité de l'époque conservé aux Archives Municipales de Mérignac.

— Le second concerne la *Fête de l'Être Suprême* du 20 prairial An II (8 juin 1794) et est conservé aux Archives Départementales de la Gironde, série 4L 163 (liasse).

La Fête de la Fédération

Dans les premiers temps de la Révolution de 1789, pour fêter le triomphe du régime nouveau et cimenter l'union des différentes parties du territoire, eurent lieu de grandes réunions de citoyens désignées par le mot "fédération".

A cette époque, la prestation du serment civique ayant donné lieu, dans différentes provinces, à des pactes d'alliance entre les gardes nationales de plusieurs départements, l'Assemblée Constituante décida, sur la proposition du maire de Paris, qu'une fédération générale de toutes les gardes nationales du royaume, ainsi que de l'armée de terre et de mer, représentées par des délégués spéciaux, aurait lieu à Paris, le 14 juillet 1790, jour anniversaire de la prise de la Bastille.

Cette Fête de la Fédération Nationale qui fut présidée par le roi Louis XVI fut en effet célébrée au jour dit, sur l'immense esplanade du Champ de Mars, en présence, outre la famille royale et toute l'Assemblée, de milliers d'acteurs, en particulier les gardes nationaux en uniforme et avec leurs drapeaux venus des 83 départements nouvellement créés, en présence aussi de milliers de spectateurs entassés sur les gradins et d'une foule de curieux massés tout autour.

Après une messe célébrée sur l'autel de la Patrie par Talleyrand évêque d'Autun, entouré de 300 prêtres ceints de l'écharpe tricolore, La Fayette, commandant en chef de la Garde Nationale, prononça le serment fédératif et de fidélité à la nation, à la constitution et au roi, serment que le roi, la reine et la foule répétèrent ensuite.

Cette Fête fut célébrée le même jour par toutes les communes dans l'étendue du territoire.

A Bordeaux, au Champ de Mars situé dans le Jardin Public.

A Mérignac, en l'église paroissiale Saint-Vincent et au chef-lieu de la Maison Noble des Eyquems, dite aussi de Marbotin du nom de son maître au XVIII^e siècle, Conseiller au Parlement de Bordeaux, sur la place commune s'étendant devant le corps de logis de la famille de Marbotin (fig. 1 et 2).

En voici la description telle qu'elle est consignée dans le registre de municipalité de Mérignac de l'époque :

"Aujourd'hui 14 juillet 1790 le régiment patriotique de la paroisse de Mérignac s'est rendu sur les neuf heures et demie du matin à la Chambre de municipalité où les officiers de ladite Chambre étoient assemblés et sont partis tous conjointement ensemble pour aller à l'église paroissiale. Là rendu ils ont fait célébrer une grande messe solennelle qui a commencé après dix heures du matin. La célébration étant faite nous sommes étés tous ensemble dans un lieu appelée aux Eyquems place commune devant la maison de Mr Marmotin sous l'ormier où il y avoit une chapelle pour il faire la cérémonie de fédération devant l'autel de la patrie. Les officiers y sont entrés un instant après ont envoyé chercher Mr le Curé de ladite paroisse où il est venu avec le Deux croix et la banier étant entré dans ladite chapelle le procureur de la Commune a requeri à 11 heures 55 minutes de faire prêt le serment de

fédération a tout le régiment dans le même moment le maire et les officiés ont ordonné qu'il seroit prêt serment de fédération a tout le régiment et a ordonné à haute voix de le faire conformément aux décrets des Messieurs de l'Assemblée Nationale à midy précis l'état major a commencé a fille au devant de la chapelle et a juré le Régiment a suivi et en a fait de même. Cela fait Mr le Curé a commencé a chanté le Te Deum et les autres prier. Cela fini ou il etoit midy 20 minutes le procureur de la Commune a crié Vive la Nation la loy et le roix et tout le régiment en a fait de même.

ont signé :

Lapeyre, Procureur de la Commune

Lafon, Maire

Teynac, Officier municipal

Corsain, Officier municipal

Duparc, Officier municipal

Reynaud-Montaupin, Officier municipal

Arnaud, Officier municipal

Videau, Secrétaire

Mention portée en marge : *"delibre la copie de la Federation au district le 6e Xbre 1790"*

Cette Fête de la Fédération se déroula également, dans les mêmes lieux et selon le même cérémonial, le 14 juillet 1791 et le 14 juillet 1792.

La Fête de l'Etre Suprême

Avant de présenter le second document d'archives concernant la Fête de l'Etre Suprême à Mérignac et pour mieux en comprendre les termes et l'esprit, il est nécessaire d'évoquer la période révolutionnaire à laquelle il appartient.

De mai 1793 à juillet 1794, c'est la période de la Terreur et de la démocratie autoritaire dont l'âme est Robespierre.



Fig. 1. — Ancienne église paroissiale Saint-Vincent de Mérignac.

Le Comité de Salut Public est alors tout-puissant et Robespierre exerce sur le gouvernement une influence prépondérante.

Ce sont les "années rouges" dont l'instrument le plus terrible est le Club des Jacobins.

Cette période est aussi celle de la déchristianisation, du droit donné aux communes de "supprimer les institutions religieuses qui leur déplairaient". Les révolutionnaires obligent un peu partout les prêtres constitutionnels à apostasier et même à se marier.

On essaie de remplacer le christianisme par un culte révolutionnaire : d'abord par une religion de la Raison, ensuite, par le Culte de l'Etre Suprême, après avoir admis un temps une certaine liberté du culte.

A Bordeaux et dans le pays Bordelais, c'est aussi la tourmente de la Terreur et c'est le Club National, affilié aux Jacobins de Paris et animé à partir du 1er avril 1794 par Marc-Antoine Jullien envoyé de Robespierre et du Comité de Salut Public, qui est à l'avant-garde d'une politique locale des plus dures (fig. 3).

De mars à juin 1794, Marc-Antoine Jullien, homme de confiance du Comité de Salut Public de Paris, espion de Robespierre comme on l'a appelé, envoyé à Bordeaux pour déterminer le degré révolutionnaire de la cité, anime sans trêve le Club National, y fait figure de meneur que l'assemblée suit dans ses initiatives les plus hardies.

Voulant développer avec force l'amour de la Révolution, il convie les citoyens à venir "s'électriser dans le sein de la société populaire". Afin que le Club National "s'élève à la hauteur qu'il doit être pour exterminer l'aristocratie" il provoque la constitution d'un Comité d'Instruction Publique — dont il s'occupera personnellement — après avoir démontré que "l'instruction est à l'âme ce que la nourriture est au corps". Il affirme qu'il est urgent d'instruire les campagnes. Il tient à l'application stricte de la Constitution Civile du Clergé et du Culte de l'Etre Suprême. Relatant "les trames perfides des conspirateurs qui viennent d'être découverts", il invite la société à faire disparaître "tous les signes de féodalité". Il s'occupe personnellement de l'activité théâtrale à Bordeaux et tient à ce que toutes les fêtes prévues au calendrier républicain soient parfaitement organisées et suivies comme il convient par les citoyens, particulièrement la Fête de l'Etre Suprême¹.

Le Culte Civique de l'Etre Suprême fut institué le 7 mai 1794, par décret de la Convention.

1. Cf. "La Révolution à Bordeaux (1789-1794) J. M. B. Lacombe, Président de la Commission militaire" par Pierre Bécamps, Bordeaux, Bière, 1953.

En disciple de Jean-Jacques Rousseau, Robespierre estimait qu'avec l'égalité, la vertu devait être la base de l'Etat démocratique, et qu'une religion "naturelle" était le support nécessaire de la vertu.

L'essentiel de la nouvelle religion était contenu dans les articles I et II du décret du 7 mai 1794 :

"Le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre Suprême et l'Immortalité de l'âme".

"Il reconnaît que le culte le plus digne de l'Etre Suprême est la pratique des devoirs de l'homme".

Chaque décadi du calendrier républicain serait l'occasion d'une fête consacrée soit aux grandes journées de la Révolution, soit à diverses entités — l'Etre Suprême, la Nature, le Genre Humain, la Liberté et l'Egalité, etc..., soit enfin aux Vertus les plus utiles à l'homme — la Vérité, la Pudeur, l'Amour de la Patrie, la Haine des Tyrans, etc...

La première de ces fêtes, la fête de l'Etre Suprême, se déroula à Paris selon un programme établi par le peintre David le 8 juin 1794 (20 prairial An II) qui coïncidait avec le dimanche de la Pentecôte. Robespierre, élu président de la Convention le 4 juin, y joua le premier rôle.

Cette fête eut lieu aussi dans toute la France et, en particulier, à Mérignac. Nous en avons une description dans le rapport du 22 prairial An II (10 juin 1794), du commissaire Viette, l'un des citoyens composant la commune de Bordeaux, commissaire de la 9e section dite de La Loi, membre du Club National de Bordeaux.

Le commissaire Viette, nourri comme tous ses amis du Club National des principes édictés par Robespierre et constamment rappelés par Marc-Antoine Jullien et chargé de les répandre, de les enseigner, de les faire appliquer, est envoyé en mission sur délibération de son Club du 6 juin 1794 auprès de la municipalité de Mérignac et ce, pour le jour de la fête de l'Etre Suprême.

Voici le rapport qu'il fit après avoir accompli sa mission : *"En conformité de la Délibération du Club National du 18 courant, je me suis transporté sur les dix heures du matin vingt Prairial dans la maison commune de Meyrignac y*

ayant trouvé les membres de la municipalité assemblés et leur ayant fait part de la mission honorable dont m'avoient chargés devers leur Commune leurs frères du Club National de Bordeaux pour célébrer ensemble la fête de l'Etre Suprême propager l'instruction publique et les délivrer de la maligne influence du fanatisme dont le Reste Impur avoit encore son siège au milieu d'eux etc... J'y ai été reçu avec les Démonstrations de la Joye la plus vive et de la Reconnaissance la plus franchement exprimée. Ils mont assuré qu'ils faisoient chaque jour des efforts pour éclairer leurs concitoyens, et décider le Curé à abdiquer volontairement ses fonctions, qu'ils pensent qu'il auroit déjà accédé à leur instance et à celle de la grande majorité des habitants de la Commune sans les avis et les conseils d'un juge de paix du canton de Pessac etc... Nous nous sommes transporté avec le bataillon de la garde nationale du lieu précédés de jeunes filles portant un tableau représentant la liberté, et accompagné d'une foule de citoyens de tout âge et de tout sexe dans l'église du lieu, ou après que les décrets de la Convention ont été proclamés j'ai parlé à diverses fois à l'assemblée sur la majesté de la fête que 25 millions de françois célébroient le même jour dans l'étendue de la république etc... Sur le culte qui pouvoit être le plus agréable à la divinité, celluy de la pratique des vertus sociales et républicaines etc... Sur la différence qui existoit entre les pieuses jongleries des prêtres, qui s'étoient arrogés le Droit d'être les courtiers privilégiés de la divinité, et cet élan sublime de la reconnaissance des hommes libres et raisonnables, qui rendoient un pur hommage à l'éternel. Quelques fragments du discours de l'immortel Robespierre, des hymnes à la Liberté et les cris répétés de Vive la République ont terminé la scéance ; nous avons été ensuite bruler les lettres de passe des exnobles, planter un arbre de la liberté en continuant les discours patriotiques et les chants républicains, et après nous avons fait un banquet civique, où les santés et les chansons chères aux français libres nont pas été oubliées. Sur le soir le maire et moy nous sommes rendus chez le curé, à qui nous avons fraternellement parlé raison et philosophie pendant



Fig. 2. — La chartreuse de Marbotin.

environ une heure et demie. Il a paru se pénétrer des principes, nous a promis de nous le prouver avant peu, et nous nous sommes séparés dans cette confiance, elle n'a pas été vaine, puisqu'il s'est rendu le lendemain à la Municipalité pour y remettre ses lettres de prêtrise. Nous nous sommes bien convaincu que le bon peuple des campagnes aime et chérit la révolution, que sil tient à d'anciens préjugés, cest l'ouvrage de quelques individus, quil ne leur manque quelques visites de ce genre pour l'élever à la hauteur des principes. Ces bons citoyens mont chargé d'inviter le Club à envoyer souvent quelques un de ses membres pour fraterniser avec eux, et d'être bien assuré de l'amitié fraternelle qui les unit à eux.

*Bordeaux le 22 Prairial an 2me Républicain
signé Viette Commissaire"*

Mention portée en marge, au début du rapport :
"Commune de Meyrignac
Rapport du Décady 20 Prairial
Viette Commissaire"

Ainsi donc, on notera que le Commissaire Viette n'a pas été envoyé en mission à Mérygnac le 8 juin 1794 simplement pour y représenter le Club National de Bordeaux à l'occasion de la fête de l'Etre Suprême, mais aussi et surtout pour y tester le degré révolutionnaire de Mérygnac, y faire appliquer les principes révolutionnaires de l'époque et mener à ce sujet des actions précises sur le terrain. C'est en particulier, l'affaire de l'abdication du curé de la paroisse de Mérygnac ; ce dernier, Jean Cruzel jeune, présenta, en effet, son abdication le 21 prairial l'an 2e de la République française. Une lettre du 21 thermidor de la même année, conservée aux Archives départementales de la Gironde, adressée par la Municipalité de Mérygnac aux citoyens administrateurs du district de Bordeaux, en fait foi.

Numismatique Cercle Bertrand Andrieu



Fig. 3. — Club National de Bordeaux, "Plus de prêtres".
Gravure représentant une séance du Club National
au cours de laquelle des prêtres viennent remettre leurs lettres de prêtrise et abdiquer leurs fonctions.
(Collections de la Société Archéologique de Bordeaux).

Un tiers de sou mérovingien du premier monétaire bordelais connu

par Pierre Pujo

Le Médailleur Municipal de Bordeaux possède une magnifique série de tiers de sou mérovingiens qui proviennent de la collection Lalanne¹.

Le monnayage mérovingien est principalement un monnayage d'or. Le tiers de sou dérivé du *tremissis* romain ou byzantin en est la représentation. Les souverains mérovingiens ne s'intéressaient pas directement à la monnaie. Ils en confiaient la responsabilité à des monétaires, issus des monétaires impériaux, dont la charge était transmise de manière héréditaire.

Très important le monnayage mérovingien provenait de 800 ateliers ou officines et il fut frappé au nom de 5 000 monétaires environ. Ces monétaires, indépendants et possédant le caractère d'"officiers publics", inscrivaient généralement sur les monnaies leur propre nom, beaucoup plus souvent que le nom du roi. Seul le roi avait le droit de frapper monnaie, mais il laissait à ses monétaires tant de liberté et leur nombre était si élevé que le contrôle devait en être extrêmement difficile.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible de dire si des monnaies ont été frappées à Bordeaux à l'époque romaine ou à l'époque wisigothique. Il faut arriver à l'époque mérovingienne pour trouver des monnaies portant le nom de Bordeaux. Ces monnaies ont été émises par vingt monétaires différents, signalés pour notre ville. Quatre d'entre eux sont représentés dans la collection Lalanne :

Bertigesilus : tiers de sou, Belfort² 1081 — Lalanne 13

Theodulfus : tiers de sou, Belfort 1099 — Lalanne 14

Betto : tiers de sou, Belfort 1057 — Lalanne 10

Maurolenus : tiers de sou, Belfort 1068 — Lalanne 11

Maurolenus : tiers de sou, Belfort 1074 — Lalanne 12

Chronologiquement, le premier monétaire mérovingien de Bordeaux est un nommé Waldo ; il est en fonction de 580 à 590. Ce Waldo pourrait bien être l'archidiacre de Paris, du même nom, désigné par l'évêque Bertechramnus³ pour lui succéder à Bordeaux vers 585 et qui devint en définitive évêque du Mans, sous le nom de Bertechramnus également⁴. Gontran⁵ qui gouvernait alors l'Aquitaine, avait fait désigner Gondegisile⁶, précédemment comte de Saintes, comme évêque de Bordeaux.

1. Emile Lalanne, 1831-1909. Directeur des Poids et Mesures de la ville de Bordeaux, fut l'un des amateurs d'art, et l'un des collectionneurs les plus renommés de son temps. Membre assidu de la Société Archéologique de Bordeaux et de la Société des Archives Historiques de la Gironde, il était également membre de la Société Française de Numismatique et collaborateur de la *Revue Numismatique*. Suivant ses vœux, sa collection de monnaies, riche de 9 000 pièces, fut léguée à la ville de Bordeaux par sa veuve, en 1911. Le catalogue sur fiches de sa collection, conservé à la Bibliothèque Municipale, est admirable de clarté et de précision.

2. A. de Belfort, *Description générale des monnaies mérovingiennes*, Paris 1892-1895.

3. Bertechramnus : évêque de Bordeaux de 574 à 585.

4. Waldo conserva les domaines que possédait sa mère dans le Bordelais, à Plassac près de Blaye, à Floirac, à Bresetum, ainsi qu'une maison à Bordeaux même. Cf Marquise de Maillé, "Bertechramnus de Bordeaux et Bertechramnus du Mans", *Mém. Soc. des Antiquaires de France*, 1959, p. 123-126.

5. Gontran, 525-593, fils de Clotaire I, gouverna à Bordeaux de 584 à sa mort en 593.

6. Gondegisile fut évêque de Bordeaux en 589-590.



Fig. 1. — Tiers de sou d'or de WALDO

Aucun document, aucun vestige ne permet de préciser où était implanté, à Bordeaux, l'atelier monétaire mérovingien. Il est certain que le volume du monnayage et la durée des émissions ne nécessitaient pas une implantation très importante. On peut penser qu'un atelier mérovingien était une officine facile à installer dans quelques locaux sûrs mis, peut-être même provisoirement, à sa disposition. Ces officines pouvaient être également itinérantes, ce qui expliquerait que l'on trouve le nom d'un même monétaire, responsable de l'officine, sur des monnaies portant des noms de lieux différents. Evidemment on pourrait supposer aussi qu'un atelier implanté dans un lieu donné sous la responsabilité d'un monétaire donné ait frappé des monnaies à l'intention et au nom d'une autre cité qui le lui aurait demandé⁷.

Un tiers de sou d'or, au nom de Waldo, vient d'entrer au Médailleur Municipal de Bordeaux⁸. Il provient de la collection Armand Trampitsch⁹. Cette monnaie a été acquise par Monsieur le Conservateur en Chef de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, pour le Médailleur Municipal, lors d'une vente de cette collection Trampitsch en 1988¹⁰.

Avers : + B VRDIALE FIT Buste diadémé à droite entre le B et le V de la légende. Deux lemnisques au diadème. Le buste est agencé de telle sorte qu'on pourrait croire que c'est un buste complet, haussé sur une base hémihexagonale contenant cinq globules. Grénétis au pourtour.

Revers : + VVALDO MOI— Deux personnages debout de face, sur un degré, élevant les bras dans l'attitude de la prière et tenant entre eux une longue croix. Grénétis au pourtour.

Tiers de sou d'or, 1,43 g ; diam. : 15,2 à 16 mm ; R/180°. Belfort n° 1100 ; Prou¹¹ n° 2509 (collection d'Amecourt inventaire n° 238).

La légende de l'avvers : BURDIALE avait fait classer cette monnaie par Prou¹² dans les ateliers incertains. Belfort l'avait, quant à lui classé à BURDIALE et non à BURDIGALA, mais il estimait¹³ que ces deux ateliers n'en faisaient qu'un.

Lafaurie¹⁴ restitue bien, si besoin était, cette monnaie à Bordeaux. Il formule l'hypothèse que le A de BURDIALE est peut-être un monogramme GA (GA), ce qui ferait lire BURDIGALE dans la légende. Il situe la fabrication de ce tiers de sou à l'extrême fin du VI^e siècle, vers 580/590, époque à laquelle on peut déduire que le monétaire Waldo a été investi de ses fonctions financières.

Ce tiers de sou est bien une monnaie de Bordeaux. C'est même une des toutes premières monnaies attribuables, de manière certaine, à notre ville et son acquisition par le Médailleur Municipal en est d'autant plus intéressante.

Sceaux-matrices révolutionnaires

par Gilles Rouzet¹

Il est dans la nature d'une révolution de bouleverser l'ordre établi. Ou comme le reconnaissait plus crûment le Comte de Provence, futur Louis XVIII, durant les journées d'octobre à Versailles : "Nous sommes en Révolution. On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs"². Celle de 1789 ne pouvait faillir à cette logique ni rompre avec la tradition. Un observateur attentif, tel Monsieur Meurgey de Tupigny, conservateur en chef honoraire aux Archives Nationales, temple de la sigillographie, se devait de le relever. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle il constata qu'en France, "l'héraldique fut victime de l'idéologie révolutionnaire. Après quelques cachets où se voyaient encore les fleurs de lys royales, des devises assez calmes : "la Nation, la Loi, le Roi", ce fut l'escalade des mythes révolutionnaires : les fleurs de lys grattées, l'oeil dans un triangle des comités de surveillance, les républiques appuyées sur des faisceaux, tenant une pique souvent coiffée du bonnet phrygien"³.

Il n'est pas dans l'objet d'une présentation de sceaux-matrices de se pencher sur les conséquences néfastes que le "vandalisme révolutionnaire", dénoncé par l'abbé Grégoire, ne manqua pas de provoquer⁴. C'est pourquoi nous écarterons de notre propos la référence aux déprédations contre lesquelles il s'éleva. Bien au contraire, si nous devons faire état de l'oeuvre de cet ecclésiastique, nous citerions plus volontiers les propos qu'il tenait devant le Conseil des Cinq-Cents, le 11 pluviôse an IV, pour rappeler que "le 22 septembre, époque à jamais mémorable par l'établissement de la République, l'archiviste demanda au Corps législatif que le sceau de

l'Etat fut changé, et il le fut provisoirement tel qu'il existe encore sous l'emblème d'une femme appuyée sur un faisceau surmonté du bonnet de la liberté"⁵.

Nous ne retiendrons du constat de Monsieur Meurgey de Tupigny, que sa référence aux symboles employés dans les comités de surveillance et par les autorités de la République. Cela fait, non seulement nous écarterons l'ensemble des autres cachets de cette période mais nous le ferons aussi pour tout ce qui touche aux "vignettes révolutionnaires", c'est-à-dire aux en-têtes administratives. Quoique la comparaison de ces dernières avec les timbres soit digne d'intérêt, il semble cependant préférable de renvoyer à l'ouvrage de Messieurs Boppe et Bonnet⁶ pour ce qui concerne leur symbolisme ou leur graphisme. Il convient d'ajouter, pour être complet, que nous avons aussi eu l'occasion d'effectuer une présentation de quelques timbres d'imprimeur de cette même période et qu'il nous paraît donc tout aussi inutile d'y revenir⁷.

Soucieux de démontrer la diversité sinon la richesse des situations rencontrées, dans le domaine aussi restreint des sceaux-matrices que celui dans lequel nous entendons volontairement nous cantonner, nous avons rassemblé :

— pour les *armes de la République*, des sceaux couvrant la période révolutionnaire et provenant aussi bien d'utilisateurs divers que d'origines géographiques différentes.
— pour les *comités de surveillance*, des cachets utilisés par une seule institution, généralement d'une existence très éphémère, et dans notre cas, d'une implantation bien localisée.

7. On lira avec le plus grand intérêt : *Bordeaux pendant le Haut Moyen Age* de Charles Higounet avec la collaboration de J. Gardelles et J. Lafaurie, Bordeaux 1963 — et en particulier l'annexe numismatique, Appendice II La monnaie bordelaise du Haut Moyen-Age.

8. Je tiens à remercier Monsieur Botineau, Conservateur en Chef de la Bibliothèque Municipale de Bordeaux, de m'avoir aimablement permis de présenter ici cette monnaie.

9. Armand Trampitsch, amateur d'art, un des grands collectionneurs français de ce siècle.

10. Vente du 31 mai 1988 à Paris, lot n° 18 — Maîtres Ader, Picard, Tajan commissaires-priseurs, Rasson et Cellard experts.

11. M. Prou, *Catalogue des Monnaies Françaises de la Bibliothèque Nationale. Les monnaies Mérovingiennes*, Paris, 1892.

12. Prou, *Les Monnaies Mérovingiennes*, déjà cité, p. 518.

13. Belfort, *Description des Monnaies Mérovingiennes*, déjà cité, p. 319.

14. Higounet, Gardelles, Lafaurie, *Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, déjà cité, p. 297.

1. Chargé d'enseignement à l'Université de Bordeaux I.

2. *Grande Histoire de la Révolution Française* par G. SORIA, 1987, t. 1, p. 298.

3. *Encyclopédia Universalis*, s. héraldique, par Jacques MEURGEY de TUPIGNY, 1985-87, t. 9, p. 243.

4. F. FURET et M. OZOUF, *Dictionnaire critique de la Révolution Française*, 1988, s. Vandalisme, p. 903.

5. Le Moniteur de PANCKOUCKE.

6. *Les vignettes emblématiques sous la Révolution*, 1911.

7. Cf ci-après, p. 207.

I — Le sceau de la République

Les descriptions du sceau de la République faites tant par l'abbé Grégoire que par Monsieur Meurgey de Tupigny, dans les citations précédemment rapportées, sont quelque peu floues. Le premier, parlant d'une femme appuyée sur un faisceau surmonté d'un bonnet, omet de préciser qu'il s'agit de la Liberté. Qui plus est, détail non négligeable en cette période agitée, cette effigie est à notre connaissance toujours armée de la pique. Le second dépeint la République alors qu'il s'agit de la Liberté et qualifie de phrygien un bonnet s'apparentant souvent à celui, faut-il le dire, de la Liberté. De plus tous deux omettent de préciser qu'elle est debout, même si quelques spécimens de sceaux la représentent assise, de face ou de profil.

Dans ces conditions et pour éviter au mieux les risques d'erreur, il convient de se reporter au texte régisant la symbolique étatique de l'époque. L'article 6 du décret du 15 août 1792 avait décidé que le sceau de l'Etat porterait dorénavant l'effigie de la Liberté. Ce principe fut respecté. Mais il le fut avec un si grand nombre de variantes que nous avons cru intéressant, non pas de les recenser, tâche difficile sinon impossible, mais de les relever chaque fois que cela est possible. N'ont donc été retenues que les effigies sur pieds. Pour ce faire, nous sommes parti d'un sceau-matrice de Bordeaux que nous avons isolé et utilisé

comme référence. Cela non pas qu'il ait paru être particulièrement fidèle à la définition donnée par le texte ; il semblerait même que, comme beaucoup d'autres, il soit assez éloigné de la définition donnée du sceau de la 1ère République. Mais il a été retenu, tout simplement, parce qu'il nous paraissait suffisamment riche pour couvrir l'ensemble des particularismes affichés par les autres. Nous ne connaissons en effet qu'une minorité de sceaux à la symbolique enrichie par des accessoires, tels que livres, table de la loi, lauriers ou animaux... et innovant avec la description donnée par le décret. Encore s'agit-il, tout au plus et à deux exceptions près, de simples empreintes mais non de matrices. La première se présente sous forme d'un sceau-matrice en cuivre du Tribunal révolutionnaire, actuellement exposé en Belgique au Musée Gruuthuse de Bruges⁸ qui symbolise en fait une Justice aux yeux bandés, tenant une balance et accoudée sur les tables de la loi. Le sceau constituant la seconde exception et reproduit, parmi d'autres, dans cette même publication voici une dizaine d'années⁹, représente, semble-t-il, une Liberté assise auprès d'un code ouvert. Cette attitude l'éloigne du champ de nos recherches et donc de notre étude. Il n'est pas à notre connaissance que d'autres sceaux aient été répertoriés, celui de la "Section Franklin", lui aussi bordelais, étant seulement rehaussé de lauriers gravés en exergue.

1 — Magasin militaire de Bordeaux :

Module : cuivre — ovale — douille à 4 gorges et bourrelets — manche bois — dimensions 29 mm x 26 mm — hauteur 19 mm (sans manche) 91 mm (avec manche) — épaisseur 4 mm.
Gravure en creux : Liberté de profil, debout avec chignon et anglaises, drapée long avec écharpe, tenant de la main droite une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure, et de la main gauche un faisceau surmonté d'une courte hallebarde, code ouvert à ses pieds avec inscriptions LA / LOI — Légende : MAGAZIN MILITAIRE — Exergue PLACE DE / BORDEAUX — Filet extérieur — (TTB).

Effigies pique à droite

2 — Commune de Gimeaux :

Module : cuivre — légèrement ovale — douille fendue sans gorge — manche bois — dimensions 30 mm x 28 mm — hauteur 22 mm sans manche, 111 mm avec manche — épaisseur 3 mm.
Gravure en creux : Liberté de face, debout sur socle, drapée long avec ceinture, tenant de la main droite une pique coiffée d'un bonnet et de la gauche un faisceau avec une hache latérale. Légende : COMMUNE DE GIMEAUX — Inscription sur le socle D. ci DE / RIOM — Double filet extérieur — (TTB).



8. Références de l'inventaire n° 37.076.

9. B.M.B.S.A.B., 1978, p. 248.

3 — Municipalité de Wittring :

Module : cuivre — ovale — douille à gorge entourée d'un filet — sans manche — dimensions 31 mm x 26 mm — hauteur 19 mm — épaisseur 3 mm.
Gravure en creux : Liberté de face, debout sur socle, drapée long avec écharpe, tenant de la main droite une pique coiffée d'un bonnet et de la main gauche un faisceau surmonté d'une courte hallebarde — Légende : MUNICIPALITE DE WITTRING DIST. DE SAREG — Exergue REPUBLIQUE / FRANÇAISE — Filet extérieur — (TTB).

4 — Société populaire de Tarabel :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — manche bois — dimensions 35 mm x 29 mm — hauteur 18 mm sans manche, 100 mm avec manche — épaisseur 2 mm.
Gravure en creux : Liberté de face, debout, drapée mi-long avec écharpe, tenant de la main droite une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure, et de la main gauche un faisceau avec hache latérale — Inscription sur le champ : REPUBLIQUE FRANÇAISE — Légende : SOCIETE POPULAIRE DE TARABEL — Inscription dans cartouche : LIBERTE / EGALITE — Filet extérieur — (TTB — bombé).

5 — Subsistance militaire :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — sans manche — dimensions 33 mm x 29 mm — hauteur 20 mm — épaisseur 5 mm.
Gravure en creux : Liberté tête de profil, avec chignon, debout sur socle, drapée long, tenant à la main droite une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure, et de la main gauche un bouclier sur lequel est inscrit un faisceau — Légende : SUBSISTANCE MILITAIRE — Exergue FOURAGE sur fioritures — Filet torsadé extérieur — (SUP).

6 — Cachet militaire monogramme :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 28 mm x 24 mm — hauteur 17 mm — épaisseur 3 mm.
Gravure en creux : Liberté tête de profil, avec chignon et anglaises, debout sur socle, drapée long, tenant à la main droite une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure, et de la main gauche un faisceau avec hache latérale — bouclier monogrammé A M sur le côté gauche — Inscription sur le socle REP. FRAN. — Signature du graveur au pied de l'effigie — Filet torsadé extérieur — (TTB).

Effigies pique à gauche

7 — Administration municipale de Montmorin :

Module : cuivre — ovale — douille sans gorge — manche bois — dimensions 31 mm x 26 mm — hauteur 18 mm sans manche, 93 mm avec manche — épaisseur 3 mm.
Gravure en creux : Liberté tête de profil, debout sur socle, drapée long, casquée, écharpe et ceinture pendantes, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la main gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure — Légende : ADMION. MUNILE. CANTON DE MONTMORIN** — Exergue : HAUTES ALPES — Filet extérieur — (TTB).

8 — Agent national de Guipry :

Module : cuivre — ovale — douille sans gorge — manche bois — dimensions 31 mm x 25 mm — hauteur 17 mm sans manche, 82 mm avec manche — épaisseur 3 mm.
Gravure en creux : Liberté tête de profil avec chignon, debout sur socle, drapée mi-long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la main gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure — Légende : L'AGENT NATIONAL DE LA COMMUNE DE GUIPRY — Exergue : REPU. / FRAN. — Filet torsadé extérieur — (TB — décuivré partiellement).



9 — Agent national de Lauzerte :

Module : cuivre — ovale — douille sans gorge — manche bois — dimensions 30 mm x 25 mm — hauteur 17 mm sans manche, 137 mm avec manche — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure — Inscription sur le champ : *AGENT / NATIONAL* — Légende : *REPUBLIQUE FRANÇAISE* — Inscription sur le socle *AGENT. NAT. DIS / DE LAUZERTE* — Filet extérieur — Inscription du prénom et du nom du graveur sur la tranche (TTB).

10 — Canton d'Harskirch :

Module : cuivre — ovale — douille sans gorge — sans manche — dimensions 34 mm x 27 mm — hauteur 20 mm — épaisseur 4 mm.

Gravure en relief : Liberté tête de profil, debout sur socle, drapée long dans robe à paniers, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure — Légende : *CANTON DE HARSKIRCH* — Exergue *DEP DU BAS / RHIN* — Filet extérieur — (TTB).

11 — District d'Aix :

Module : cuivre — ovale — bords tronconiques — douille à 2 gorges — manche bois — dimensions 30 mm x 26 mm — hauteur 16 mm sans manche, 82 mm avec manche — épaisseur 3 mm.

Gravure en relief : Liberté tête de profil, debout, drapée long, ceinture flottante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet — Légende entre deux filets : *DISTRICT D' AIX DEP. D. B. D. R.* — Exergue *R. F.* — (TTB).

12 — Directeur d'administration du Pays conquis :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — sans manche — dimensions 35 mm x 30 mm — hauteur 18 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, cheveux noués avec anglaises, debout, drapée long, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet — Légende : *DIRECTEUR GENal. DE L'ADMIN. DU PAYS CONQUIS : ENTRE RHIN ET MOSELLE* — Exergue *COMMISSAIRE DU / GOUVERNEMENT* — Filet extérieur torsadé — (SUP).

13 — Juge de paix de Saint-Georges :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 31 mm x 26 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, chignon, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure — Légende : *JUGE DE PAIX CANTON DE St GEORGES* — Inscription sur socle : *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Filet extérieur — (TTB).

14 — Juge de paix d'Esvres :

Module : cuivre — ovale — embout en bois entouré de feutre — sans manche — dimensions 32 mm x 27 mm — hauteur 24 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe vers l'intérieure — Légende : *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* entourée d'un filet extérieur — Exergue : *JUGE DE PAIX / CANTON DES / VRES* — (TTB).

**15 — Mine de charbon du Creusot :**

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges à grénets — manche — dimensions 27 mm x 23 mm — hauteur 22 mm sans manche, 97 mm avec manche — épaisseur 5 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, chignon avec anglaises, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite les tables de la loi et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'extérieur — Légende : *MINE DE CHARBON DU CREUSOT*. Inscription sur le socle : *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Fioritures dessous — Initiales *M. / F.* de chaque côté — Filet torsadé extérieur — (TTB - décuivré).

16 — Municipalité de Carvin :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges avec filets — sans manche — dimensions 28 mm x 23 mm — hauteur 17 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'extérieur — Légende : *MUNICIPALITE DE CARVIN* — Exergue : *REPe. FRANÇe.* — Filet guilloché extérieur — (SUP).

17 — Représentant du Peuple Français :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges à filets — manche — dimensions 29 mm x 25 mm — hauteur 17 mm sans manche, 92 mm avec manche — épaisseur 4 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, chignon avec anglaises, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite les tables de la loi et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieur — Légende : *REPRESENTANS DU PEUPLE FRANCAIS* suivie d'une ponctuation en forme d'oeil (?), entourée d'un filet à grénets intérieur et d'un filet torsadé à l'extérieur. Initiale *M.* sur le champ — (SUP)¹⁰.

18 — Sceau anonyme :

Module : cuivre — ovale — douille sans gorge — manche — dimensions 28 mm x 24 mm — hauteur 16 mm sans manche, 89 mm avec manche — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, chignon avec anglaises, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet — Légende : *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Filet extérieur torsadé — (SUP).

19 — Sceau cancelé :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 32 mm x 24 mm — hauteur 18 mm — épaisseur 2 mm.

Gravure en creux : Liberté tête de profil, chignon avec anglaises, debout sur socle, drapée long, écharpe pendante, tenant de la main droite un faisceau avec hache latérale et de la gauche une pique coiffée d'un bonnet, pointe à l'intérieure — socle avec inscription : *LIBERTE / EGALITE* — Amorce de filet extérieur — Légende entièrement effacée — Effigie TTB.



10. Ce sceau est répertorié aux Archives Nationales sous la référence L 258(2) pour avoir été apposé sur un document du 15 septembre 1793 conservé par les Archives Départementales du Lot.

II — Le sceau des Comités de Surveillance

Dans leur *Dictionnaire de la Révolution*, MM. Fayard, Fierro et Tulard ¹¹ retracent ainsi la vie éphémère des Comités de Surveillance : "la loi de la Législative du 11 avril 1772 avait confié la police de sûreté générale aux administrations locales. Les municipalités créèrent alors des comités dits de surveillance ou encore révolutionnaires, et bien des sociétés populaires s'arrogèrent aussi un pouvoir de police. Il y eut, au total, quelque vingt mille comités sur tout le territoire, infrastructure indispensable au règne de la Terreur. (...) Le décret du 21 mars 1793 légalisa ces comités en ordonnant pour chaque commune la création d'un comité de surveillance de 12 citoyens, chargés au départ de surveiller uniquement les étrangers et les suspects, ils reçurent par le décret du 17 septembre 1793, un pouvoir de police pour arrêter tous "les ennemis de la liberté". Enfin la loi du 14 frimaire an II (4 décembre 1793) les intégra dans l'organisation du gouvernement révolutionnaire sous le contrôle des Comités de Salut public et de Sûreté générale. L'abandon de la Terreur après le 9 thermidor marque la disparition de tous ces comités".

L'un de ces auteurs, Monsieur Fierro, fait référence dans son *Historiographie de la Révolution Française* ¹² à quelques ouvrages publiés sur les comités de surveillance révolutionnaires de Romans, Toul, Aix ou autres villes. Aucun d'entre eux ne paraît concerner directement le Nord de la France d'où sont issus les sceaux décrits. Il est cependant possible qu'ils aient fait l'objet de monographies locales qui nous sont restées inconnues. Leur

étude demeure cependant d'autant plus intéressante qu'elle se caractérise d'abord par la brièveté de leur existence et ensuite, dans le cas qui est le nôtre, par une implantation dans une zone géographique très limitée. Le report sur une carte des sceaux que nous présentons fait non seulement ressortir qu'ils sont tous issus du département du Nord, mais encore qu'ils concernent le même arrondissement, celui de Lille, et qu'ils s'inscrivent à l'intérieur d'un cercle de faible diamètre.

La conjonction de cette double concentration, dans le temps et dans l'espace, rend improbable le concours de plusieurs graveurs. Elle permet *a priori* d'écarter toute explication de leurs différences par les variations qui auraient pu en résulter. A notre avis, les sceaux présentés ont tous été confectionnés en suivant une même idée directrice. Celle-ci se retrouve dans le symbolisme constant du bonnet phrygien, du faisceau de licteur et surtout de l'oeil. C'est en cela que les sceaux-matrices gagnent en cohérence et qu'ils se différencient de ceux provenant d'autres régions. Il n'est pas rare de trouver ailleurs des symboles divers ; ils sont ici quasiment identiques et les différences, disons les variantes, résultent d'une volonté délibérée du graveur. Il est vraisemblable que chacun, du commanditaire ou de l'exécutant, a seulement voulu les différencier dans le groupe homogène qui était le leur. Cette spécificité, que l'on peut rechercher et découvrir en procédant à leur description, reste pour nous une curiosité inexpiquée.

Pique coiffée d'un bonnet

20 — Comité de Surveillance de Capinghem :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 28 mm x 26 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : inscription sur le champ *REPUBLIQUE FRANÇAISE* surmontée d'une pique coiffée d'un bonnet, pointe à droite — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE CAPINGHEM ** — Filet extérieur — (SUP).

Faisceau lauré avec bonnet

21 — Comité de Surveillance d'Herlies :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 27 mm x 24 mm — hauteur 15 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : faisceau à 2 bandes et 2 croisillons traversé d'une hallebarde, tranchoir à droite et coiffé d'un bonnet, pointe à droite, couronne ouverte de chêne, inscription en arc de cercle sur le champ *REPUBLIQUE / FRANÇOISE* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE D'HERLIES* — Filet extérieur — (SUP).



11. *op. cit.*, p. 664.

12. *op. cit.*, p. 1170.

Faisceau lauré avec bonnet et oeil

22 — Comité de Surveillance d'Attiches :

Module : cuivre — ovale — douille à 4 gorges — sans manche — dimensions 32 mm x 26 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 4 mm.

Gravure en creux : faisceau à 3 bandes et 2 croisillons traversé d'une pique et coiffé d'un bonnet, pointe à gauche, couronne de chêne fermée par un oeil, inscription verticale sur le champ *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE D'ATTICHES* — double filet extérieur — (SUP).

23 — Comité de Surveillance de Bauvin :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — sans manche — dimensions 30 mm x 25 mm — hauteur 15 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : faisceau à 3 bandes et 2 croisillons traversé d'une pique et coiffé d'un bonnet, pointe à gauche, surmonté d'un oeil, couronne ouverte de chêne et de laurier, inscription en arc de cercle sur le champ *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE BAUVIN.* — Filet extérieur — (SUP).

24 — Comité de Surveillance de Beaucanps :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — sans manche — dimensions 32 mm x 27 mm — hauteur 19 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : faisceau à 3 bandes et 2 croisillons traversé d'une pique et coiffé d'un bonnet, pointe à gauche, couronne fermée par un oeil, inscription verticale sur le champ *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE BEAUCANPS* — double filet extérieur — (SUP).

25 — Comité de Surveillance de Marouillies :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 30 mm x 26 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : faisceau à 2 bandes et 1 croisillon traversé d'une hallebarde, tranchoir à gauche, et coiffé d'un bonnet, couronne de chêne fermée par un oeil, inscription verticale sur le champ *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE MAROUILLES.* — double filet extérieur — (SUP).

26 — Comité de Surveillance de Sequedin :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — sans manche — dimensions 31 mm x 26 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : faisceau à 3 bandes et 2 croisillons traversé d'une pique et coiffé d'un bonnet, pointe à gauche, couronne de chêne fermée par un oeil, inscription verticale sur le champ *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE LA COMMUNE DE SEQUEDIN* — double filet extérieur — (SUP).

Oeil rayonnant

27 — Comité de Surveillance de Fromelles :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 28 mm x 25 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 4 mm.

Gravure en creux : oeil entouré de *REPUBLIQUE * FRANÇAISE *** et rayonnant, coiffé d'un bonnet fermant la légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE FROMELLES* — Filet extérieur — (SUP).



Oeil avec couronne de chêne

28 — Comité Révolutionnaire d'Annoeullin :

Module : cuivre — ovale — douille à 3 gorges — sans manche — dimensions 31 mm x 28 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : oeil cerclé d'une couronne fermée de chêne et coiffée d'un bonnet, pointe à droite — Légende : *COMITE REVOLUTIONNAIRE D'ANNOEULLIN* — Exergue *REPUBLIQUE. / FRANÇAISE.* — Filet extérieur — (SUP).

29 — Comité Révolutionnaire d'Emmerin :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 31 mm x 28 mm — hauteur 17 mm — épaisseur 3,5 mm.

Gravure en creux : oeil cerclé d'une couronne fermée de chêne et coiffée d'un bonnet, pointe à droite — Légende : *COMITE REVOLUTIONNAIRE D'EMMERIN* — Exergue *REPUBLIQUE. / FRANÇAISE.* — Filet extérieur — (TTB).

30 — Comité de Surveillance d'Illies :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 29 mm x 25 mm — hauteur 15 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : oeil cerclé d'une couronne fermée de chêne et coiffée d'un bonnet, pointe à droite — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE D'ILLIES* — Exergue *REPUBLIQUE. / FRANÇAISE.* — Filet extérieur — (SUP).

31 — Comité de Surveillance de Premesque :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 30 mm x 26 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 4 mm.

Gravure en creux : oeil cerclé d'une couronne fermée de chêne et coiffée d'un bonnet, pointe à droite — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE PREMESQUE* — Exergue *REPUBLIQUE. / FRANÇAISE.* — Filet extérieur — (SUP).

32 — Comité de Surveillance de Wahagnies :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 31 mm x 28 mm — hauteur 15 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : oeil cerclé d'une couronne fermée de chêne et coiffée d'un bonnet, pointe à droite (inversée avec celle des feuilles) — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE WAHAGNIES* — Exergue *REPUBLIQUE. / FRANÇ.* — Filet extérieur — (SUP).

Oeil rayonnant avec couronne de chêne

33 — Comité de Surveillance de Quesnoy :

Module : cuivre — ovale — douille à 5 gorges — sans manche — dimensions 31 mm x 27 mm — hauteur 17 mm — épaisseur 4 mm.

Gravure en creux : oeil rayonnant cerclé de l'inscription *REPUBLIQUE * FRANÇAISE ** et d'une couronne de chêne et coiffée d'un bonnet, pointe à droite — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE QUESNOY* — Exergue *LIBERTE / EGALITE.* — Filet extérieur — (TTB).

Oeil rayonnant avec rameau et pique

34 — Comité de Surveillance de Frelinghien :

Module : cuivre — ovale — douille à 4 gorges — sans manche — dimensions 32 mm x 27 mm — hauteur 16 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : oeil rayonnant cerclé de la mention *REPUBLIQUE FRANÇAISE* et d'une couronne de chêne fermée, avec pique, coiffée d'un bonnet, pointe à droite, inscription sur le champ *LIBERTE / EGALITE.* et *CANTON D'ARMENTIERES* — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE FRELINGHIEN.* — Filet extérieur — (SUP).

35 — Comité de Surveillance de Mérignies :

Module : cuivre — ovale — douille à 2 gorges — sans manche — dimensions 32 mm x 26 mm — hauteur 14 mm — épaisseur 3 mm.

Gravure en creux : oeil rayonnant surmonté d'un sourcil avec pique aux extrémités laurées, coiffée d'un bonnet, pointe à gauche — Inscription *REPUBLIQUE / FRANÇAISE* sur le champ — Légende : *COMITE DE SURVEILLANCE DE MERIGNIES.* — double filet extérieur — (SUP).

Indiquons pour la petite histoire qu'une empreinte de sceau-matrice était proposée, avec photographie à l'appui, à une vente publique organisée à Paris les 5 et 6 décembre 1988, mais la description du catalogue énonçant sous le n° 374 "MERIGNAC — Repoussé uniface ovale à l'oeil rayonnant, légende extérieure "COMITE DE

SURVEILLANCE DE MERIGNAC" — cuivre rouge 33 x 27 — semble inédit — Très rare — "était erronée. Il est indiscutable qu'il s'agissait de la reproduction du sceau-matrice de "MERIGNIES", précédemment décrit, et non de "MERIGNAC", effectivement inédit à ce jour.

Empreintes types de sceaux bordelais déposées aux Archives Nationales

Lys et couronne



Recette du district
de Bordeaux
(A. N. S^t 7221)

Liberté debout



Douane
de Bordeaux
(A. N. S^t 7590)

Liberté assise



Département
de la Gironde
(A. N. S^t 7829)

Faisceau de licteur



Commission militaire
établie à Bordeaux
(A. N. S^t 8156)

Jetons publicitaires bordelais au Médailleur Municipal

par Jacques Cougoul,
Jean Dugros
et André Bardet

Il y a une dizaine d'années on apprenait avec indignation le cambriolage du Médailleur Municipal. La maladie ne permit pas au regretté Jacques Yvon, nouveau conservateur et numismate venant du Cabinet des Médailles, de mener à bien la remise en ordre des épaves. Son successeur, monsieur Botineau, avec une amabilité à laquelle nous rendons hommage, et son adjointe madame Robert nous ont chaleureusement accueillis. Depuis deux ans nous avons pu inventorier et dresser le catalogue des collections municipales¹.

Certes les vides sont considérables, en particulier dans le domaine des monnaies romaines, mais le reste est encore appréciable. Les plus belles anglo-gasconnes sont sauvées et on a pu les exposer lors des dernières Journées Numismatiques.

Ne laissant aucun fond de tiroir inexploré, nous avons pu découvrir un ensemble de jetons publicitaires du XIXe siècle et du début du XXe. Ces jetons proviennent à peu près sûrement de la collection Fayolle. Pas de métal précieux, tous sont en cuivre ou en aluminium. Il est probable que certains avaient une valeur de remise où d'avaloir ; d'autres un simple rôle de publicité.

Toute classification rationnelle est impossible. Nous les décrivons donc soit par lettre alphabétique, si nous avons le nom du commerçant, soit par métiers, si ce nom fait défaut.

Pour les plus âgés d'entre nous ces noms rappellent des boutiques que nous avons connues ou dont nous avons entendu parler. Aux plus jeunes nous les montrons avant l'oubli total.

Bentejac .

1 — L. BENTEJAC / COURS DE TOURNY / 2 RUE HUGUERIE / BORDEAUX

Palme

Revers : **VILLE DE BORDEAUX**

Armes de la ville. Couronne murale. Palmes.

Rond. Alu. 35 mm. 2 ex.



2 — LAMPES & BRONZES

BENTEJAC 49 / COURS DE TOURNY / BORDEAUX

Revers : **LUSTRES & SUSPENSIONS / OBJETS D'ART - LOCATION / p^r SOIREES & FETES / GAZ**

Rosettes latérales.

Cuivre. Octogonal. 25 mm. 2 ex.



1. Monsieur Pujo, président du Cercle Bertrand Andrieu, a participé activement à ce travail de remise en ordre ; il est l'auteur des clichés.

- 3 — LAMPES ET BRONZES. GAZ.** Rosettes latérales
LOCATION POUR SOIREES ET FETES
Dans le champ : BENTEJAC / 49 COURS DE TOURNY
dans un cercle en grénétis
Revers : LAMPES ET BRONZES. BENTEJAC 49 COURS
TOURNY
LOCATION POUR SOIREES ET FETES
Dans le champ : 50 (gravé).
Octogonal. Cuivre. 24 mm.
- 4 —** Un deuxième exemplaire. Gravé : 20.

Blanche

- 5 — FABRIQUE POUR L'EXPORTATION**
/ BORDEAUX /
Dans le champ : JEAN / BLANCHE / AINE /- / 52 RUE S'
REMY
Revers : CANNES / PARAPLUIES OMBRELLES
BALEINES & SOUFFLETS
Dans le champ : parapluies cannes et ombrelles
Cuivre. Octogonal. 22 mm.



- 6 — FABRIQUE POUR L'EXPORTATION / ***
BORDEAUX *
Dans le champ : BERN^d / BLANCHE / FILS / 5 / PLACE
S' PROJET
Revers : CANNES. PARAPLUIES. OMBRELLES &
BALEINES /
Dans le champ : des cannes, parapluies et autres objets
Cuivre. Rond. 20 mm.
- 7 — FABRIQUE POUR L'EXPORTATION /**
BORDEAUX
Dans le champ : JEAN BLANCHE / AINE / 52 RUE ST
REMY, dans un grénétis
Revers : CANNES. PARAPLUIES & SOUFFLETS
Cuivre. Hexagonal. 22 mm.
- 8 — FABRIQUE POUR L'EXPORTATION)**
(BORDEAUX
Dans le champ : LOUIS / BLANCHE AINE 52 RUE ST
REMY
Revers : CANNES. PARAPLUIES & SOUFFLETS — une
rosace —
Dans le champ : des cannes et des parapluies.
Cuivre. Octogonal. 22 mm.

Buche

- 9 — FABRIQUE DE LIQUEURS FONDÉE EN 1815**
ANCIENNE MON ATE BUCHE
EMMANUEL MILLET SUCESSEUR
Dans le champ : armoiries surmontées d'un heaume,
soutenues par deux lions. Sur l'écu la devise "MULTO
LABORE PLEBEM FACIO MEAM". En exergue
BORDEAUX
Revers : LIQUEURS. FRUITS AU JUS ET AU SIROP.
BITTER. CERISSET Etc. Etc. MEDAILLE BORDEAUX
1882. PARIS 1889
Dans le champ et dans un rectangle : CITRONNELLI /
MARQUE DÉPOSÉE. Un citron avec feuilles. SIROP
EXTRAFIN / AU CITRON DE MENTON
Aluminium. Rond. 35 mm. 2 ex.



David

- 10 — MAISON FOIS DAVID AINE**
40 (au centre)
RUE St REMY deux étoiles à cinq branches
Revers : Hy PASSEVEAU
Dans le champ : DRAPERIES. SOIRRIES /
NOUVEAUTES
Cuivre. Rond. 24 mm.
- 11 —** Même type mais au revers : SOIERIES
- 12 — MAISON F çois DAVID AINE / PRIX FIXE**
Dans le champ : 20 RUE St REMY / BORDEAUX
Revers : HRY PASSEVEAU / DRAPERIES / SOIERIES /
CHALES / NOUVEAUTES / BLANC DE / COTON /
ARTICLES POUR MEUBLES
Cuivre. Décagonal. 22 mm.
- 13 — MAISON F çois DAVID AINE RUE St REMY**
Dans le champ : 40
Revers : Hy PASSEVEAU
DRAPERIES / SOIERIES / NOUVEAUTES / PRIX FIXE
Cuivre. Rond. 20 mm. 2 ex.



Hubert

- 18 —** Bustes à gauche de l'Empereur Napoléon III et de
l'Impératrice Eugénie. Signé : CAQUE F.
Revers : En légende circulaire : MAGASINS DE
PARFUMERIE SALONS DE COIFFURES
Dans le champ, à l'intérieur d'une couronne de chêne :
RECOMPENSES A PARIS / ET A / BORDEAUX)-o-(
HUBERT / ALLES DE TOURNY / N° 52
En exergue : BORDEAUX encadré de MASSONNET —
EDITEUR²
Métal blanc. Rond. tranche lisse. 38 mm.



- 19 —** Une statue de femme assise de face avec couronne
impériale, brandissant de la main droite une couronne et de
la gauche une décoration et une médaille. A sa droite,
instruments scientifiques et artistiques. A sa gauche,
attributs du Commerce et de l'Industrie : ancre,
locomotive. Sur le socle, signé : CAQUE F. En exergue :
EXPOSITION UNIVER le-1855- MASSONNET ED
Revers : Légende circulaire : MAGASINS DE
PARFUMERIE / SALONS DE COIFFURES /
MASSONNET / BORDEAUX / EDITEUR
Dans le champ : une couronne de feuilles de chêne ; à
l'intérieur, en arc de cercle : RECOMPENSES A PARIS et
au centre ET A BORDEAUX. —
HUBERT / ALLES DE TOURNY / N° 52 /
Rond. Métal blanc. Tranche lisse. 38 mm.



- 14 — MAISON Fois DAVID / AINE /** (en caractères plus
petits) BORDEAUX
Revers : DRAPERIES. SOIERIES
CHALES & NOUVEAUTES
Dans le champ : HENRY / PASSEVEAU / 40 / RUE St
REMY
Cuivre. Décagonal. (Col. D)

Dupré-Ballande

- 15 —** Légende circulaire : LE SOIN EN EST CONFIE / A
Mr DUPRE BALLANDE / DE BORDEAUX
Dans le champ : deux mains jointes dans une couronne de
vigne. Signé / BRASSEUR. G. DU ROI
Revers : DES PROPRIETAIRES / DES VINS FINS / DE /
BORDEAUX / VOUS OFFRENT LEURS PRODUITS /
NATURELS
Cuivre. Rond. 20 mm.

Hérault

- 16 — OUTILS POUR FLEURS ARTIFICIELLES**
2. R. DES PILLIERS DE TUTELLE / BORDEAUX
Dans le champ et dans un ovale : HERAULT / DE PARIS
/ GRAVEUR
Revers : CARTES DE VISITE / MARQUES A
BOUCHONS / VIGNETTES A JOUR / IMPRIMERIE / EN
TOUS GENRES
Cuivre. Octogonal. 22 mm.

Hu

- 17 — TENU PAR HU PERE ET FILS** en légende
circulaire
Dans le champ : HOTEL / DE / ROUEN / FOSSES / DE /
L'INTENDANCE / BORDEAUX
Signé : BRASSEUR Gr DU ROI
Revers : Légende circulaire : GRANDS ET PETITS
APPARTEMENTS. VOITURES DE PROMENADE —
une étoile —
Dans le champ : TABLE D'HOTE / RESTAURANT / ET
SERVICE / PARTICULIER /
Cuivre. Rond. 20 mm.

2. Voir B.M.S.A.B. LXVIII, Cercle Bertrand Andrieu, Années 1968-1971. "Bordeaux sous le Second Empire. Un chapitre d'Histoire métallique." Nos collègues R. FORTON et D. NONY décrivent cette pièce comme médaille. Or, elle a toutes les caractéristiques de la série Aluminium que nous répertorions. Jeton ou médaille ? Difficile de trancher.

Lacroix

20 — VILLE DE BORDEAUX

Armes de la Ville ; Couronne murale. Palmes de chêne et de laurier.

Signé : A. DUSEAUX A PARIS

Revers : SAVON LACROIX / MARSEILLE

Dans le champ une croix.

Rond. Aluminium. 35 mm. 2 ex.



Maison des Abeilles

21 — HABILLEMENT POUR HOMMES ET ENFANTS

Dans le champ une ruche et un essaim

Revers : MAISON / DES ABEILLES BORDEAUX / 3 & 4 / PLACE DU PARLEMENT

Rond. Cuivre. 25 mm. 2 ex. dont un très corrodé.



Nouvelles Galeries (magasin des)

22 — GRANDS MAGASINS DES NOUVELLES GALERIES / BORDEAUX

Dans le champ armes de la Ville et vue du magasin

Revers : SOUVENIR DE L'EXPOSITION / NOUVELLES GALERIES

Dans le champ : MAI 1895 ; colonne des Girondins / LES GIRONDINS

Rond. Aluminium. 35 mm. 2 ex.



Mesnard

23 — MAISON FONDÉE EN 1850

Dans un ovale BORDEAUX PARIS

1854 1878

AD MESNARD / PLACE DAUPHINE / 14 & RUE PORTE DIJEAUX / 115 / BORDEAUX

Revers : AD MESNARD / FABRIQUE DE BIJOUTERIE & DE JOAILLERIE

MONTRES DE GENEVE / ORFÈVRE / PENDULES ET BRONZE D'ART / BORDEAUX

Cuivre. Rond festonné. 25 mm. 2 ex.



Philippe

24 — Tête de République à droite, couronnée de lauriers, de fleurs et d'épis, portant un collier de perles et surmontée d'une étoile.

Revers : CHAUSSURES COUSUES A LA MAIN (une rosace) BORDEAUX

Au centre II F 95 / PHILIPPE / En arc de cercle : RUE Ste CATHERINE

Au dessous 30

Carton recouvert d'aluminium. Rond. Tranche cannelée. 38 mm.



Picot

25 — PICOT (une rosace) BORDEAUX (une rosace)

Dans le champ : 30

Revers : (une rosace) PICOT (une rosace) CAFE DE LA PAIX

Dans le champ : 30

Cuivre. Rond. 24 mm.

Purrey

26 — En légende circulaire : PURREY ROI DES TRANSPORTS

Tête nue à gauche. Au dessous 1910 / Signé : A. DUSEAUX

Revers : SOLIDITE. SIMPLICITE. RAPIDITE. ECONOMIE en légende circulaire.

Dans le champ : un camion. Au dessus : 5 T. Au dessous : deux palmes croisées.

Rond. Aluminium. 36 mm.

27 — Même jeton en argent avec une tête différente.

(Col. C)



Renault

28 — AU SPECTRE SOLAIRE / MAISON RENAULT FONDÉE EN 1827

OCTAVE LAUREILLE / PETIT FILS ET SUCCESEUR / COULEURS ET VERNIS / USINE A VAPEUR / A / SAINT AUGUSTIN / BORDEAUX

Revers : SPECIALITE DE VERNIS A L'ALCOOL / PEINTURE PREPAREE EN BOITES

Dans le champ : BRONZES / EN / POUDRE. Un pot de peinture. MASTIC / HUILE CUITE

Légende semi-circulaire : MAGASINS & BUREAUX / TELEPHONE / 10-12-14

RUE DAUPHINE

Rond. Aluminium. 35 mm.



Jetons divers

29 — Tête féminine à droite laurée et casquée.

Revers : L'AQUITAINE

Dans le champ : une croix latine pattée. Dessous une petite fleur de lys.

Cuivre. Rond. 25 mm.

30 — EXPOSITION / BORDEAUX / 1882

Dans le champ : Bâtiment dans un jardin avec jets d'eau.

Revers : En légende circulaire : SOCIETE PHILOMATIQUE

SOUVENIR / DE / L'EXPOSITION / DE / BORDEAUX / 1882

Cuivre. Rond. 28 mm. 2 ex., dont un avec bélière (médaille ?).



31 — VILLE DE BORDEAUX. Armes de la Ville

Revers : EXPOSITION DE BORDEAUX. 1895

Vue de l'exposition avec dans le fond à gauche, un ballon captif.

Aluminium. Rond. 35 mm. 2 ex., dont un avec bélière.



32 — SOUVENIR DE MON ASCENSION

Signé : T. LAFON. 1 RUE SERR. BORDEAUX

Armes de Bordeaux avec la couronne comtale.

Revers : XIII^e EXPOSITION DE BORDEAUX BALLON CAPTIF

Un ballon captif portant l'inscription : W. SCOTT

Aluminium. Rond. 35 mm. Troué.



*Activités et manifestations de la
Société Archéologique de Bordeaux
en 1988*

Cours public d'archéologie, XXVI^e Année, 1988 La céramique des origines au début de notre ère

- 24 février : Pierre Régaldo-Saint Blancard (CNRS / Université Bordeaux III, CRIAA),
De l'argile à la céramique.
- 2 mars : Julia Roussot-Larroque (Directeur de Recherche au CNRS, Centre François Bordes),
Les premiers céramistes d'Aquitaine.
- 9 mars : André Coffyn (Chargé de cours à l'Université Bordeaux III),
La céramique, reflet de l'unité de l'Aquitaine au Premier Age du Fer.

- 16 mars : Christophe Sireix (vacataire D.A.H.A.),
La culture céramique du Second Age du Fer dans la basse vallée de la Dordogne.
- 23 mars : Françoise Maillet (Directeur de Recherche au CNRS, Centre Pierre Paris),
Céramique et romanisation, au temps de la Conquête.
- 30 mars : Jean-Louis Tilhard (Professeur Agrégé d'histoire, chercheur associé UA 226 CNRS),
Les premières productions de céramique sigillée.

Archéologie Générale

- 9 janvier : M. Jean Liebel, *Les grandes arbalètes. Maquette et démonstration de tir.*
- 13 février : M. Robert Coustet, *Les origines de l'architecture néo-gothique à Bordeaux.* (à paraître dans le tome 80).
- 13 mars : Notre Assemblée statutaire, sous la présidence de M. Burgos, Secrétaire général de la ville de Bordeaux, a été illustrée par un exposé de Melle Marie-Agnès Gaidon, Archéologue municipale, sur les découvertes faites durant les fouilles de la rue Huguerie, de la rue du Palais Gallien et de la place Pierre Renaudel. Ensuite, ont été remis : la Médaille d'argent de la ville de Bordeaux à M. Pierre Vivez, la Médaille de bronze de la ville de Bordeaux à Melle Marie-Agnès Gaidon et à MM. André Coffyn et Henri Souque, les diplômes de la Société Archéologique aux "Amis du Vieux Lormont", à MM. Marc Devignes, Hubert Sion,

- Christophe Sireix et au professeur Jean-Louis Tilhard.
- 23 avril : Mme Marie-Christine Delavergne et M. Jean Sautreau, *La Tour de Veyrines et ses peintures murales.* (cf ci-dessus, p. 89-96)
- 7 mai : M. Jean Sautreau, *Les carreaux de Veyrines.*
Ces carreaux de pavement, une trentaine, estampés avec incrustation de terre plus claire, viennent des fouilles faites à la tour de Veyrines. D'autres, des collections de la Société sont aussi présentés. M. Pierre Régaldo-Saint Blancard pense qu'il faudra faire une étude typologique et iconographique détaillée de tous les carreaux retrouvés (Langoiran, Villandraut, La Sauve, Notre Dame de la Place, à Bordeaux, récemment à Parunis, etc...) afin d'essayer de préciser leur origine et leurs filiations.
M. Paul Roudié, *Statues disparues ou peu connues en Gironde.* (cf ci-dessus, p. 105-114)

- 11 juin : Mme Julia Roussot-Larroque, *Le site pré- et protohistorique de la Lède du Gurg, à Grayan et l'Hôpital*. (cf ci-dessus, p. 19-60)
 M. Jean-Michel Mormone, *Aperçu sur l'habitat troglodytique dans la vallée de la Vézère*.
 15 octobre : M. Jacques Lacoste, *Sculpture romane tardive*.
 12 novembre : M. Pierre Régardo-Saint Blancard, *Fours de tuiliers médiévaux et modernes à Langoiran*. (cf ci-dessus, p. 97-103)
 10 décembre : M. Jean-Claude Lasserre, *1967-1987, ou vingt ans d'opérations d'urgence à l'Inventaire général d'Aquitaine*.

Présentations d'objets

- 13 février : M. Henri Crochet, *Armes et outils préhistoriques (coup de poing, pic, galet, etc...) et autres pièces, assez comparables, en provenance de la Terre de feu*.
 23 avril : M. Henri Crochet, *Poteries de l'Age du Fer*.
 M. Paul Roudié, *Statue en terre cuite de l'église Ste Présentine, à Sallebruneau*. (cf ci-dessus, p. 105)
 M. Pierre Régardo-Saint Blancard, *Statue trouvée en fouilles à Sadirac*. (cf ci-dessus, p. 115)
 12 novembre : M. Marc Devignes, *Hache néolithique perforée*. (cf ci-dessus, p. 61-62)

Groupe Jules Delpit : études d'archives

- 23 janvier : M. Jean Sautreau, *Deux fêtes révolutionnaires à Mérignac*. (cf ci-dessus, p. 177-180)
 27 février : M. Pierre Coudroy de Lille, *La succession bordelaise de Mme Pelet, née Jeanne Nairac, 1767*. (cf ci-dessus, p. 157-161)
 26 mars : M. Jacques Golfier, *Les lavoirs de Saint-Caprais de Bordeaux*.
 Saint-Caprais est une commune "sèche" où se pose le problème de l'eau. Aussi, en 1904, un projet de construction de lavoir est élaboré. Étudié jusqu'en 1909, ce lavoir ne fut, en définitive, pas construit.
 M. André Coffyn, *Une épée inédite dessinée par Daleau*.

Excursions 1988

- 17 avril : excursion dirigée par M. Colle, Conservateur du Musée de Royan. *Entre Royan, Saintes et Rochefort : des églises, des châteaux, des sites, des paysages*.
 15 mai : excursion dirigée par MM. André Coffyn, Marc Devignes et Hubert Sion. *Le chantier de fouilles de Saint-Germain d'Estueil, le site de Brion*.
 29-30 octobre : excursion dirigée par M. Jean-Claude Lasserre, Conservateur régional de l'Inventaire. *Périgueux et ses environs*.

Visites 1988

- 10 février : *le quartier Saint-Seurin et le couvent des Annonciades*, guidée par M. Pierre Coudroy de Lille.
 20 février : *aspects de la Bastide* (Eglise Sainte-Marie, Maison cantonale, Gare, etc...) guidée par MM. Jean-Claude Lasserre et Claude Larroche.
 12 mars : *l'ancien Grand Séminaire de Bordeaux et le rempart de la troisième enceinte*.
 20 avril : exposition "*Découvertes archéologiques sur le site de Parunis, à Bordeaux*", Musée d'Aquitaine.

- 30 avril : M. Jean Sautreau, *Jean d'Ibarolla, juriste et humaniste basco-bordelais au XVI^e siècle*.
 28 mai : M. Jean Sautreau, *Bornes anciennes des limites de la paroisse de Mérignac*. (cf ci-dessus, p. 137-140)
 23 juin : M. Xavier Roborel de Climens, *Une Mazarinade peu connue de 1651*. (cf ci-dessus, p. 149-150)
 22 octobre : M^{lle} Isabel Roux, *L'architecte Jean-Baptiste Péchade*. (cf ci-dessus, p. 167-176)
 26 novembre : M. Xavier Roborel de Climens, *Contribution à l'histoire du Château Climens, 1547-1802*. (cf ci-dessus, p. 141-148)
 17 décembre : M. Jean-René Lherm, *Six actes notariés du baillage royal de Saint-Loubès*. (cf ci-dessus, p. 153-155)

Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique Procès-verbaux des séances de l'année 1988

Abréviations bibliographiques

- B.M.C. : *Catalogue of Greek coins in the British Museum*, Londres, 1873-1927.
 C. : Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, Paris, 1880-1892.
 Ci. : Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
 Del. : Delepierre, *Collection J.M.*, Cabinet des Médailles, Paris, 1983.
 D.E. : Duncan Elias, *The Anglo-Gallic coins* (Les monnaies Anglo-Françaises), 1984.
 D.P. : J. Demay et B. Poindessault, *Répertoire de Numismatique Française de 1793 à 1972*.
 F : Feuwardent, *Jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte*, Paris, 1904-1915.
 Ja. : *Collection de R. Jameson, Monnaies Grecques 1913-1932*.
 K.M. : Krause et Mishler, *Standard Catalogue World Coins, U.S.A.*, 1985.
 De Luynes : *Catalogue de la collection du duc de Luynes par J. Babelon, 1924-1925-1930*.
 P. : *Monnaies grecques antiques provenant de la collection de feu le Professeur Pozzi, 1920*.
 P.A. : Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France, 1858-1862*.
 S. : G. SOBIN, *The Silver crowns of France, 1974*.
 V.G. : Victor Guilloteau, *Monnaies françaises. Colonies 1670-1942; Métropole 1774-1942*.

Liste des membres de la Société Archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

M. Bardet, Mme Bélier, MM. Benusiglio, Carmouze, Chalmin, Cougoul, Dugros, Dupuch, Lecœur, Maeght, Pujo, G. Rouzet, M. Rouzet, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 1988

Président : M. Pierre Pujo
 Vice-présidents : MM. Jean Dugros et André Bardet
 Secrétaire : M. Jean Dupuch
 Bibliothécaire : M. Pierre Maeght

Séance du 17 janvier 1988

Présidence de M. Pujo président.

Communication :

M. Wiedemann : Le lion dans la numismatique, les diverses représentations du lion dans les monnaies, communication accompagnée de projections de diapositives.

Présentations :

M. Pujo : Sardes, cistohpore 135-128, arg., 12,63 gr, 27 mm, Ja 2595.

M. Pujo : Testons de Louis XII, François I, Henri II, Charles IX, Henri III.

Séance du 21 février 1988

Présidence de M. Pujo président.

Communication :

Exposé et discussion sur la circulation en France avant 1914 et jusqu'en 1934 des pièces étrangères en bronze au module de la pièce de 10 Centimes et de 5 Centimes.

M. Lecœur : Communication sur l'empire des Kouchans :

L'empire des Kouchans, nomades centre-asiatiques, de longue date acclimatés en Bactriane, s'est de 190 à 310 de notre ère étendu sur la presque totalité de l'Inde septentrionale. Au cours du IV^e siècle, il se fractionne et disparaît, sous les coups des Sassanides puis des Huns.

Son riche monnayage, essentiellement d'or, le premier en Inde, est destiné aux échanges avec le monde occidental. Emission dès 215 des dinaras d'or, démarqués de l'aureus romain, abondants de qualité, variés dans leur iconographie : au droit, le roi sacrificateur ou guerrier ; au revers, des divinités hindouistes et autres.

Croyances et politique s'y traduisent dans le sens de l'indianisation qui a marqué les monnayages des états successeurs.

Présentations :

M. Pujo : Iles de Carie. Calymma, didrachme étalon rhodien, 300-190, B.M.C. 9 ; P. 2642 ; Del 2726.

M. Dugros : Monnaies Royales Françaises : Henri III, 1574-1589.

Franc au col plat, 1576, atelier de Paris, Ci 1427. Valeur 20 sols tournois arg.

Quart de franc au col plat, 1588, atelier de Bordeaux valeur cinq sols tournois arg, Ci 1432.

Henri III, demi franc, 1598, atelier de Toulouse valeur dix sols tournois.

Autre exemplaire, atelier de Lyon, 1604, Ci 1541.

Louis XIII, demi-franc de 1615, atelier de St Lô, valeur dix sols sept deniers, Ci 1624.

Séance du 20 mars 1988

Présidence de M. Pujo président.

Communication :

M. Bardet : Les monnaies de la Tétrarchie :

Exposé sur la naissance, l'évolution et la fin de la Tétrarchie. Présentation des monnaies des Tétrarques (Augustes et Césars) : avers des monnaies de Dioclétien, Maximen Hercule, Constance Chlore, Galère, Maximien, Maximin II Daza, Maxence, Constantin le Grand, Sévère II, Licinius.

La réforme monétaire de Dioclétien en 294, la réévaluation de l'aureus, la création de l'argenteus ou sillique, la création du follis. Présentation des différentes espèces du système monétaire en circulation. La réforme du monnayage, les ateliers et leurs officines avec leurs différents ; les symboles des émissions. Présentation des revers les plus courants : le Génie et son évolution, la Monnaie, la Providence, la Quiétude, la filiation des Tétrarques à Jupiter, à Sol, à Mars.

Présentations :

M. Dugros : Louis XIV, monnaies de réformation.

Illustration de la crise financière à la fin du règne de Louis XIV avec les variations du cours légal de l'Ecu qui était avant la première réformation de 60 sols.

Réformation de 1690, valeur de l'écu 66 sols, Ecu aux huit L, différent de réformation : une étoile après IMP. atelier de Montpellier, Ci 1889, S type 9.

Réformation de 1693, valeur de l'écu 68 sols, Ecu aux palmes, 1693, différent de réformation : un croissant après la date, atelier de Lyon, Ci 1894, S type 10.

Réformation de 1702, valeur de l'écu 76 sols, Ecu aux insignes, 1702, différent de réformation : un trèfle après la date, atelier de Montpellier ; Ci 1907.

Réformation de 1704, valeur de l'écu 80 sols, Ecu aux huit L 2e type, différent de réformation : un pétoncle après la date, atelier de Riom ; Ci 1924 ; S type 12.

Pendant cette période le poids officiel de l'écu fut constant 27,45 gr.

Séance du 17 avril 1988

Présidence de M. Pujo président.

Adhésion du Cercle Bertrand Andrieu à la Royal Numismatic Society (Londres).

Présentations :

M. Pujo : Lucanie, Métafonte, vers — 350, statère ou didrachme, tête de Zeus laurée à d, R : META, épi d'orge vertical avec feuille à g, 7,58 gr, de Luynes 469, B.M.C. 88.

Mme Bélier : Commentaire sur la marque S.M. (sacra Moneta) sur les monnaies romaines qui indique, à partir du IIIe siècle, la frappe des monnaies lors du passage de l'Empereur dans une ville ayant un atelier monétaire.

M. Dugros : Pièces de 20 Centimes : IIIe république, 1887, essai en maillechort, V.G. 4052.

Pièces de 25 centimes : 1903, nickel pur, V.G. 4477 ; 1904, nickel pur, V.G. 4514 ; 1913, essai en nickel pur, V.G. 4758 ; 1914, nickel pur, V.G. 4794 ; en bronze au nickel, V.G. 4867 ; 1938, essai en bronze au nickel, V.G. 5485 ; 1939, exemplaire au type courant en maillechort, V.G. 5511.

Pièces de 20 Centimes : Etat Français, 1941, exemplaire en zinc, V.G. 5557 ; 1944, exemplaire en fer, D.P. 245. Gouvernement provisoire, 1945, exemplaire en zinc, atelier de Castelsarrazin, D.P. 253.

Séance du 15 mai 1988

Présidence de M. Pujo président.

Présentations :

M. Lecœur : Louis IX, piéfort du gros tournois à l'étoile

M. Dugros : Louis XIII, louis d'argent de 60 sols, 1643, au deuxième poinçon de Warin, monnaie du Louvre, Ci 1664, Dr 52. Trente sols, 1642, au premier poinçon de Warin, atelier de Paris, Ci 1660. Quinze sols 1643 au deuxième poinçon de Warin atelier de Paris Ci 1666. Cinq sols, 1642, du Louvre, Ci 1667.

Exposé :

Mme Bélier : Trésors de monnaies Vicking et de lingots trouvés dans le centre de l'Irlande datables du Xe siècle.

Séance du 19 juin 1988

Présidence de M. Pujo président.

Présentations :

M. Benusiglio : Aliénor d'Aquitaine, denier présentant une curieuse légende : croix, DUCISIT légende circulaire dans le champ, deux croisettes sur la même ligne horizontale, au-dessus l'oméga déformé, au-dessous l'alpha également déformé ; revers : AQUITANIE, croix, légende circulaire au centre, croix ; billon, 0,92 gr. Monnaie d'interprétation difficile et dont la date d'émission pourrait être située avant 1137, date de son mariage avec Louis VII, période où Aliénor fut seule à gouverner en Aquitaine. Lafaurie, *Histoire de Bordeaux*, t. II.

Présentation de deniers de Guillaume, de Richard Coeur de Lion et de Henri II.

M. Rouzet : Timbres d'imprimerie sous la Révolution :

Timbre humide en cuivre monté sur bois L = 35 mm, l = 22 mm, H = 25 mm, représentant la Liberté tête casquée à D, debout sur piédestal tenant à la main droite un faisceau de licteur avec hache et de la main gauche une pique surmontée du bonnet de la Liberté (conforme au décret du 15 août 1792).

Timbre humide en acier monté sur bois L = 31 mm, l = 28 mm, H = 23 mm, représentant un faisceau surmonté d'un bonnet phrygien pointe à gauche, pique, drapeaux et lauriers autour, cercle au centre avec pour inscription REP-FRANC, soulignés d'un niveau. Cf. *Les vignettes emblématiques sous la Révolution* par Auguste Boppe et Raoul Bonnet, 1911.

Séance du 16 octobre 1988

Présidence de M. Pujo président.

Communication :

M. Carmouze : Le léopard dans les monnayages Anglais et Français.

Présentations :

M. Pujo : Egypte, Ptolémée IV Philopator (221-205), monnaie de bronze, 42 mm, Alexandrie, 69,34 gr, S.N.G., Cop 205.

M. Dugros : Médailles : ARCHIVES HISTORIQUES DE LA GIRONDE, sous une couronne un écu avec un léopard passant à gauche, légende circulaire Revers : CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES 1858-1908, palme de lauriers en demi-cercle, non signé, arg., 55 mm, 89 gr.

Séance du 20 novembre 1988

Présidence de M. Pujo président.

Présentations :

M. Pujo : Pièce de 1 Fr à l'effigie du Général de Gaulle, 1988. Nouvelle Calédonie pièces de 100 Fr, 20 Fr, 10 Fr, 5 Fr, 1 Fr.

M. Dugros : République du Tchad, 10 000 Fr, pièce d'essai en cuivre rouge à l'effigie du Général de Gaulle, K.M. 11 E.

République de Chine, UN YUAN, 1983, laiton, K.M. 58.

M. Bardet : République de Chine, Médaille de la Grande Muraille.

Billet de 1 yuan réservé aux étrangers en visite en Chine.

Exposé :

M. Wiedemann : Le thème du feu dans la numismatique, avec projections d'un choix de diapositives.

Séance du 18 décembre 1988

Présidence de M. Pujo président.

Présentations :

M. Lecœur : Tibère, tessère, buste de profil homme jeune à droite, sur le pourtour feuilles de laurier. Revers : dans un cercle II, feuilles de laurier au pourtour, C. VIII 257-5. Selon M. Bardet, il pourrait s'agir d'un tessère de cirque, le nombre II indiquant la cavea c'est-à-dire la travée où se trouve la place.

M. Dugros : Ière République, essai de Galle, br., 40 mm, V.G. 338. Cet essai a servi de modèle à la pièce de ONE-CENT des Etats-Unis mais dont le profil est inversé.

M. Wiedemann : Allemagne, représentation de l'aigle allemand dans les monnaies contemporaines. Frappes de 1979-1980-1981-1982-1983. L'aigle allemand vu par les différents artistes contemporains, variantes dans la représentation selon les millésimes.

Exposé :

M. Pujo : Etude des monnaies Sicilo-Puniques, monnaies émises par les Carthaginois en Sicile au cours des Ve, IVe et IIIe siècles avant notre ère, rappel historique de l'implantation des Carthaginois en Sicile et description de ce monnayage d'inspiration principalement grecque. Présentation de diverses monnaies siculo-puniques.

Décision :

Monsieur Lecœur est nommé Archiviste et Bibliothécaire du Cercle Bertrand-Andrieu.

Société Archéologique de Bordeaux

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux
Tél. 56 44 48 18

Conseil d'administration pour l'année 1988

Présidents d'honneur :

M^{me} LAFOND-GRELLETY
M. le Professeur MARCADE, *membre de l'Institut.*
M. le Professeur ROUDIE

Président : M. REGALDO-SAINT BLANCARD

Vice-présidents : M. AVISSEAU,

D^r LACOSTE-LAGRANGE

Secrétaire Général : M. VIVEZ

Secrétaire Général Adjoint : M. DUPUCH

Trésorier : M. ROBOREL DE CLIMENS

Conseillers :

M^{mes} GAIDON, MULLER,
MM. AVEILLE, BENUSIGLIO, COUDROY DE LILLE, GARDELLES,
J.-C. LASSERRE, RECHE, SAUTREAU

Commissaire aux excursions : M. SAUTREAU

Permanence : jeudi après-midi.

Les réunions ont lieu au siège de la Société :

Archéologie générale : le deuxième samedi de chaque mois à 17 h.

Cercle "Bertrand-Andrieu" (numismatique) : le troisième dimanche à 10 h.

Groupe "Jules-Delpit" (études d'archives) : le quatrième samedi à 17 h.

AQVITANIA

revue interrégionale d'archéologie



TOME 6, 1988

SOMMAIRE

D. BARRAUD (sous la direction de). — *Le site de "la France" : origines et évolution urbaine de Bordeaux antique.*

P. AUPERT. — *Les thermes de Sanxay (Vienne).*

J.-P. LOUSTAUD. — *Les thermes de la Place des Jacobins à Limoges.*

J. LAPART. — *Inscriptions et sculptures romaines récemment découvertes à Auch.*

R. SABLAYROLLES. — *La pompe romaine de Périgueux.*

F. BERTHAULT. — *Amphore à fond plat et vignoble à Bordeaux au premier siècle de notre ère.*

J.-P. BOST, G. FABRE. — *L'inscription d'Hasparren.*

NOTES ET DOCUMENTS

B. CAUJET. — *La mine d'or antique des Fouilloux (Jumilhac, Dordogne) : les premiers résultats de la fouille.*

F. BERTHAULT, † B. WATIER. — *Les amphores romaines du musée de Libourne.*

C. COSTEDOAT. — *Les marbres pyrénéens de l'Antiquité ; éléments d'enquête pour de nouvelles recherches.*

J.-M. DESBORDES. — *Note sur des céramiques médiévales à Solignac (Haute-Vienne).*

AQVITANIA N° 6, 1988 — 170 F —

Commande à adresser

à la Fédération Aquitania,

Direction des Antiquités historiques d'Aquitaine

9, rue Blanc-Dutrouilh, 33000 BORDEAUX

Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de la Fédération AQVITANIA
à joindre obligatoirement à la commande.

Revue Archéologique de Bordeaux

tome LXXIX
1988

Chroniques

Marie-Agnès Gaidon-Bunuel, Bruno Bizot et Christophe Sireix	3
Jean-Paul Avisseau	5
<i>Chronique d'Archéologie Bordelaise 1988</i>	16
<i>Chronique des Archives municipales de Bordeaux (1987-1988)</i>	

Archéologie Générale

Julia Roussot-Larroque et Alain Villes	17
<i>Fouilles pré- et protohistoriques à La Lède du Gurg (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde)</i>	19
Marc Devignes	61
Dany Barraud	63
N. Gourdon-Platel et L. Jato y Doncel	77
Pierre Régaldo-Saint Blancard	79
Jean Sautreau	89
Pierre Régaldo-Saint Blancard	97
Paul Roudié	105
Pierre Régaldo-Saint Blancard	115
<i>Hache perforée d'Andernos</i>	
<i>Les fouilles archéologiques de la place de la Victoire à Bordeaux</i>	
<i>Les fouilles de la place de la Victoire :</i>	
<i>Etude pétrographique des substructions médiévales</i>	
<i>Les fouilles de la place de la Victoire :</i>	
<i>Etude du matériel céramique provenant du fossé</i>	
<i>A Mérignac : la Tour de Veyrines et ses peintures murales</i>	
<i>Fours de tuiliers à Langoiran (Gironde)</i>	
<i>Quelques statues girondines des XVe et XVIe siècles</i>	
<i>Reliefs de Sadirac :</i>	
<i>Eléments de statuaire et bénitiers de chevet</i>	

Groupe Jules Delpit : études d'archives

Jean Sautreau	137
Xavier Roborel de Climens	141
Xavier Roborel de Climens	149
Guy Lacoste-Lagrange	151
Jean-René Lherm	152
Pierre Coudroy de Lille	153
Michelle Nahon et Maurice Friot	157
Isabel Roux	163
Jean Sautreau	167
<i>Bornes anciennes des limites de la commune de Mérignac</i>	
<i>"Château-Climens". Contribution à l'histoire d'un vignoble</i>	
<i>Une mazarinade peu connue</i>	
<i>Deux actes notariés : Retables disparus à Labrède</i>	
<i>Travaux rue Neuve, pour Montesquieu</i>	
<i>Pour la vie quotidienne au XVIIIe siècle :</i>	
<i>Six actes notariés du baillage royal de Saint-Loubès</i>	
<i>Une femme d'affaires au XVIIIe siècle : la Veuve Pellet</i>	
<i>Les domiciles bordelais de Martinès de Pasqually (1762-1772)</i>	
<i>L'architecte Jean-Baptiste Péchade</i>	
<i>1790-1794 : Deux fêtes révolutionnaires à Mérignac</i>	

Cercle Bertrand Andrieu : numismatique	181
Pierre Pujo <i>Un tiers de sou mérovingien du premier monétaire bordelais connu</i>	183
Gilles Rouzet <i>Sceaux-matrices révolutionnaires</i>	185
Jacques Cougoul, Jean Dugros et André Bardet <i>Jetons publicitaires bordelais au Médailleur Municipal</i>	195

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1988	201
Archéologie Générale	203
Groupe Jules Delpit : Comptes rendus des séances de l'année 1988	204
Cercle Bertrand-Andrieu : Procès-verbaux des séances de l'année 1988	205

Société Archéologique de Bordeaux
1, place Bardineau
33000 Bordeaux

*Pour la Société Archéologique de Bordeaux,
le directeur des publications,
Pierre Régaldo-Saint Blancard*

Maquette de la couverture :
Presse-Papiers

Composition et mise en page des textes :
ARMéDiS-édition

Impression :
La Nef
22, rue du Peugue
33000 Bordeaux

Dépôt légal : décembre 1989.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1990 : 135 F. Pour les étudiants : 90 F.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre,
par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.
(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

**Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau
33000 Bordeaux
Tél. : 56 44 48 18**

Cession de tomes isolés (sauf épuisement) :

Bulletins récents (depuis 1960)	125 F
Bulletins entre 1923 et 1960	60 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	110 F
Tables 1924-1973	50 F

Ouvrages

J.P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	. 100 F
J.A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXème siècle</i>	500 F
J.A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)
<i>Catalogue du Centenaire</i>	125 F
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i>	(1988) 50 F

Collection "Mémoires"

1 <i>Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde</i>	(1989)	150 F
2 <i>François Daleau</i>	80 F pour les sociétaires (à paraître en 1990)	

